This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
P69
K1

THÉATRE

CHOISI

DE G. DE PIXERÉCOURT.

TOME PREMIER.

NANCY, IMPRIMERIE DE RAYBOIS ET Cie, RUE SAINT-DIZIER, 125.

G. DE PIXERÉCOURT.

VERS

A MADAME GÉRÉADAME,

QUI A LEUR MIS MON PORTRAIT.

Paris, le 4 avril 1829.

A vingter exemple de peine et de souffrance,
J'avais, jusqu'à présent, borné tout mon désir.
Et je n'osai jamais concevoir l'espérance
D'occuper de moi l'avenir;

Grâce à votre pinceau, ma vanité s'éveille,
Grâce à vous maintenant je vivrai quoique mort.
Si grand honneur me semble une merveille,
Et je suis tout fier d'un tel sort.

Parmi vos dévots, ne soutirez que je m'inscrive,
Car d'être ingrat je n'eus jamais le tort;
A la postérité si quelque jour j'arrive,
Je vous devrai mon passeport.

G. DE FERRIÈRE.

848
P69
K1

THÉATRE

CHOISI

DE G. DE PIXERÉCOURT.

TOME PREMIER.

NANCY, IMPRIMERIE DE RAYBOIS ET Cie, RUE SAINT-DIZIER, 125.

G. DE PIXERÉCOURT.

VERS

A MADAME CHÉRADAME,

QUI A FAIT MON PORTRAIT.

Paris, le 1 avril 1829.

A vingt-et-un ans de peine et de souffrance,
J'avais, jusqu'à présent, borné tout mon désir.
Et je n'osai jamais concevoir l'espérance
D'occuper de moi l'avenir;

Grâce à votre pinceau, ma vanité s'éveille,
Grâce à vous maintenant je vivrai quoique mort.
Si grand honneur me semble une merveille,
Et je suis tout fier d'un tel sort.

Parmi vos doktoresses soutirez que je m'inscrive,
Car d'être ingrat je n'eus jamais le tort;
A la postérité si quelque jour j'arrive,
Je vous devrai mon passeport.

G. DE FERRIÈRES.

VERS

A MADAME CHÉRADAME,

QUI A PEINT MON PORTRAIT.

Paris, le 4 avril 1822.

A végéter exempt de peine et de souffrance,
J'avais, jusqu'à présent, borné tout mon désir,
Et je n'osai jamais concevoir l'espérance
D'occuper de moi l'avenir;

Grâce à votre pinceau, ma vanité s'éveille,
Grâce à vous maintenant je vivrai quoique mort.
Si grand honneur me semble une merveille,
Et je suis tout fier d'un tel sort.

Parmi vos débiteurs souffrez que je m'inscrive,
Car d'être ingrat je n'eus jamais le tort;
A la postérité si quelque jour j'arrive,
Je vous devrai mon passeport.

G. DE PIXERÉCOURT.

THÉATRE

CHOISI

DE

G. DE PIXERÉCOURT,

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR CH. NODIER,

ET ILLUSTRÉ

PAR DES NOTICES LITTÉRAIRES DUES A SES AMIS, MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET AUTRES HOMMES DE LETTRES.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR, GRAVÉ SUR ACIER PAR ROSSELMANN, D'APRÈS MADAME CHERADAME

PARIS.

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE BARBA,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR.

NANCY.

CHEZ L'AUTEUR, COURS D'ORLÉANS, 21.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1841.

INTRODUCTION.

Il y a cinq ans que j'écrivais ceci (1) : « dans le » temps du Directoire, on a joué pendant plusieurs » années à Paris, sous le titre bizarre de *Pantomimes* » *dialoguées* un assemblage de scènes informe, abortif » et monstrueux; il était orageux comme une émeute, » mystérieux comme une conspiration, bruyant et » meurtrier comme une bataille; on y voyait tou- » jours des spectres, des cavernes, des cachots et du » merveilleux; enfin tout ce qui est propre à un art » dans sa première enfance.

» Mais le mélodrame tel que nous l'avons vu depuis » 1800, naître, se développer et grandir sous les » inspirations de l'auteur inventif de la *Femme à* » *deux maris*, des *Ruines de Babylone*, du *Chien de* » *Montargis*, de la *Fille de l'Exilé*, etc. etc., est

(1) Revue de Paris (tome dix-neuvième, n° 1, 5 Juillet 1835) : *Du Mouvement intellectuel et littéraire sous le Directoire et le Consulat.*

» devenu un genre nouveau; il est à la fois le tableau » véritable du monde que la société nous a fait et la » seule tragédie populaire qui convienne à notre » époque.

» Le mélodrame n'a jamais été mis à sa place; sa » naissance date de *Cœlina*.

» Le talent de M. de Pixerécourt n'a pas été » apprécié jusqu'ici à sa juste valeur, et cependant » l'ingénieuse abondance de cet auteur dramatique » a doté la scène d'un grand nombre d'ouvrages » intéressants, remarquables par la clarté des expo- » sitions, par l'habileté de la conduite, par l'entente » merveilleuse des effets, par l'enchaînement si pro- » gressif et si bien ménagé des événements, par la » nouveauté si hardie et cependant si vraisemblable » des moyens, par la propriété même du style géné- » ral que sa forme solennelle et apophthegmatique » rend plus propre, quand elle est nécessaire, à lais- » ser de profondes traces dans l'esprit, mais qui » offre partout ailleurs assez de correction, de na- » turel et de grâce, pour faire honneur à des drames » d'un ordre plus élevé. Je lui sais moins de gré » pourtant, de ces brillantes qualités dramatiques » dont les distributeurs en titre de gloire littéraire » auraient dû lui tenir compte avant moi, que du » sentiment profond de bienséance et de moralité » qui se manifeste dans toutes ses compositions. C'est » que je les ai vues, dans l'absence du culte, suppléer » aux instructions de la chaire muette, et porter,

» sous une forme attrayante qui ne manquait jamais
» son effet, des leçons graves et profitables dans
» l'âme des spectateurs; c'est que la représentation de
» ces ouvrages vraiment *classiques*, dans l'acception
» élémentaire du mot, dans celle qui se rapporte
» aux influences morales de l'art, n'inspirait que des
» idées de justice et d'humanité, ne faisait naître que
» des émulations vertueuses, n'éveillait que de ten-
» dres et généreuses sympathies, et qu'on en sortait
» rarement sans se trouver meilleur; c'est qu'à cette
» époque difficile, où le peuple ne pouvait recom-
» mencer son éducation religieuse et sociale qu'au
» Théâtre, il y avait dans l'application du mélodrame
» au développement des principes fondamentaux de
» toute espèce de civilisation, une vue providentielle.
» Cette puissante action de la comédie populaire qui
» était sans exemple depuis les anciens, avait com-
» mencé à se révéler sous le Consulat; elle se pro-
» longea pendant toute la durée de l'Empire, et en
» aucun temps, la classe qui la subissait immédiate-
» ment n'a été plus régulière dans ses mœurs, jamais
» les crimes n'ont été plus rares. Les méchants n'au-
» raient osé se présenter dans un lieu de divertisse-
» ment où tout les entretenait de remords déchirants
» et de châtiments inévitables. Un trouble invincible
» les aurait trahis. Je ne sais quel rang la postérité
» réserve à M. de Pixerécourt, parmi les écrivains
» de son siècle; mais il y a bien des années que
» l'Académie française lui doit le prix *Monthyon*. Je

» n'ai point d'objections contre les gros livres de » statistique *chiffresque*, d'ambitieuse métaphysique, » et de philantropie fastueuse dont la vogue a succédé » à celle du mélodrame. Je crois même sincèrement » aux immenses avantages que le genre humain a » retirés de leur lecture, quand il les a lus, soit pour » son amélioration matérielle, soit pour son bonheur » moral ; mais il est une créance dont j'aurais bien » plus de peine à me départir ; c'est que si une mission » d'influence utile et réellement sociale a été donnée » de nos jours à un homme de lettres, c'est M. de » Pixerécourt qui l'a reçue. »

L'amitié qui m'unit depuis trente ans à M. de Pixerécourt, et qui est fondée entre nous sur de vives sympathies de principes, d'affections et de goûts, n'a influé en rien sur ce jugement. J'y persiste, et je fais mieux, j'accomplis le devoir logique que cette opinion m'imposait, en acceptant le titre d'éditeur de ses ouvrages. Beaucoup de circonstances les ont éloignés du Théâtre, pour un certain temps : la catastrophe qui a dévoré en une heure celui que M. de Pixerécourt avait créé; la mobilité d'un public avide de sensations nouvelles et profondément antipathique pour tout ce qu'il a aimé, quand ce qu'il aimait a vieilli ; l'effrayante altération des mœurs nationales et de l'esprit d'une certaine classe du peuple qui a pris en exécration tout ce qui lui rappelle la vertu, même dans les jeux de la scène; l'invasion d'une école excentrique, appliquée avec une sollici-

tude infernale à faire valoir les beautés poétiques du crime, et qui est, il faut le dire, comme toutes les littératures, l'expression vraie d'une déplorable époque. Je ne me dissimule donc point que la publication du Théâtre de M. de Pixerécourt n'est pas une de ces entreprises qui garantissent à l'éditeur et au libraire les brillants succès de la mode. Ce que j'y vois, quant à moi, c'est un recueil d'ouvrages dont la destinée dramatique est probablement suspendue jusqu'à nouvel ordre, dans l'état présent des choses, mais qui doivent tenir à un double titre une place distinguée dans les bibliothèques bien faites.

Je parle de leur vogue, et de leur influence, qui ne peuvent être contestées ni l'une ni l'autre. Ce n'est pas seulement à cent épreuves consécutives, comme le *Timocrate* de Thomas Corneille, que les pièces de M. de Pixerécourt ont été soumises; c'est à des milliers de représentations, courues par toutes les classes de la société, et dont le peuple ne s'est jamais lassé, tant que son caractère n'a pas été perverti par les déclamations corruptrices des sophistes. Quant à leur effet sur la morale publique, faut-il répéter que le long espace de temps, embrassé par le *Théâtre* de M. de Pixerécourt, est le plus pur de toute espèce d'attentats dont les registres de nos tribunaux aient conservé le souvenir? Dirai-je encore une fois que le crime n'a jamais été plus rare, surtout dans les classes inférieures? C'est que les classes inférieures allaient chercher alors au spectacle des

émotions qui étaient toujours sans dangers, qui étaient souvent salutaires; c'est que le mélodrame était un tableau chargé avec adresse, où le crime paraissait dans toute sa repoussante laideur, où la vertu était parée de toutes les grâces qui la font aimer, où le jeu de l'intelligence providentielle dans les affaires humaines était relevé par les circonstances les plus vraisemblables et les plus frappantes; c'est qu'on en sortait toujours meilleur, et ce n'est pas ici une vaine hyperbole.

Il n'est personne dont le sang ne se soit rafraîchi aux conversations touchantes de ces spectateurs mal vêtus qu'un irrésistible intérêt associait pendant trois heures à toutes les angoisses de l'innocence persécutée, et qui saluaient d'un cri de joie unanime la punition du méchant. Il n'est personne qui n'ait pu lire dans son journal ce mot profond d'un témoin en matière criminelle qui racontait qu'on lui avait proposé un crime, et qu'il s'était écrié pour toute réponse : « Malheureux, tu n'es donc jamais allé à la » Gaîté ! tu n'as donc jamais vu représenter une pièce » de Pixerécourt ! » Je dis qu'un *Théâtre* pareil est un monument.

Aux jours où nous vivons, le Théâtre est devenu l'école de toutes les passions mauvaises que son institution le destinait à corriger. Envoyez au Théâtre qu'on nous a fait, un homme qui n'a point de principes, ou qui n'a que des principes mal affermis (c'est à peu près la même chose); il aiguisera le

soir un poignard pour se donner un air dramatique, et vous le verrez dans un mois sur le chemin du bagne, se draper fièrement des haillons de Robert-Macaire.

Il n'est pas question ici de l'apologie du mélodrame considéré comme ouvrage d'art. Sous ce dernier rapport, de jeunes et brillants esprits dont personne ne conteste la puissance, ne m'ont rien laissé à dire, car la tragédie et le drame de la nouvelle école ne sont guère autre chose que des mélodrames relevés de la pompe artificielle du lyrisme; heureux les auteurs de ces productions d'ailleurs fort remarquables, s'ils avaient été aussi fidèles au but primitif du mélodrame qu'à sa forme! Que le mélodrame soit un genre à part et consacré, dans l'acception étroite que la littérature classique donne à ce mot; qu'il ne soit qu'une extension du roman, assujetti aux coupes du dialogue et aux habitudes scéniques, la question n'est pas là. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les circonstances où il apparut, le mélodrame était une nécessité. Le peuple tout entier venait de jouer dans les rues et sur les places publiques le plus grand drame de l'histoire. Tout le monde avait été acteur dans cette pièce sanglante, tout le monde avait été ou soldat, ou révolutionnaire, ou proscrit. A ces spectateurs solennels qui sentaient la poudre et le sang, il fallait des émotions analogues à celles dont le retour de l'ordre les avait sevrés. Il leur fallait des conspirations, des cachots,

des échafauds, des champs de bataille, de la poudre et du sang ; les malheurs non mérités de la grandeur et de la gloire, les manœuvres insidieuses des traîtres, le dévouement périlleux des gens de bien. Il fallait leur rappeler dans un thème toujours nouveau de contexture, toujours uniforme de résultats, cette grande leçon dans laquelle se résument toutes les philosophies, appuyées sur toutes les religions : que même ici bas, la vertu n'est jamais sans récompense, le crime n'est jamais sans châtiment. Et qu'on n'aille pas s'y tromper ! ce n'était pas peu de chose que le mélodrame ! c'était la moralité de la révolution.

En le considérant ainsi, voyez comme il s'agrandit ; comme il se rapproche de la tragédie grecque, dont il est une contre-épreuve éloignée ; comme il prête, ainsi qu'elle, un habile et puissant auxiliaire à la providence, en la démontrant par des faits ! dans l'absence d'une religion vraiment morale, et suffisamment appropriée aux besoins sociaux, c'est le poëte ancien, personne ne le nie, qui a établi et maintenu le culte des devoirs chez les peuples antérieurs au christianisme. Eh bien ! à la naissance du mélodrame, le christianisme n'existait pas plus que s'il n'avait jamais existé. Le confessionnal était muré, la chaire était vide, la tribune politique ne retentissait que de paradoxes dangereux, la théorie des intérêts matériels avait remplacé dans les esprits l'idée de toute autre destination. Où les hommes seraient-ils allés puiser des enseignements propres à les di-

riger dans les anxiétés toujours renaissantes de la vie, si ce n'eût été au mélodrame? Qu'on le demande à ce qui reste de cette vieille génération, et je ne crains pas d'être démenti : la verve infatigable qui entretenait ce spectacle de ses productions salutaires, a étouffé autant de mauvaises actions dans leur germe, que l'éloquence des Bourdaloue et des Bridaine. Elle a fait tomber cent fois le couteau des mains de l'assassin.

Il fallait une sorte de génie pour comprendre cette mission, il fallait autant de courage que de talent pour la remplir. Elle exigeait quelque chose de plus encore, c'est-à-dire une abnégation mille fois plus rare que le talent, car M. de Pixerécourt n'ignorait pas qu'on tient peu de compte dans les arts de l'utilité morale, et que des succès légitimement acquis dans les grands théâtres ne lui feraient point pardonner d'être descendu jusqu'aux petits. La vocation de l'esprit l'appelait peut-être ailleurs elle-même; il obéit à celle du dévouement, et gloire lui en soit rendue, car il a fait beaucoup de bien. Heureusement pour lui, un tel sentiment n'a rien à envier aux jouissances de la vanité.

Sera-t-il nécessaire après ces considérations, de répondre sérieusement à quelques critiques de détails?

Le style du mélodrame, a-t-on dit, est une innovation dangereuse dans la langue. Il est tendu, affecté, *périphrasier*, maniéré dans ses tours, exagéré dans ses images. Il n'a rien de cette allure naïve de

la nature qui donne tant de charme à la parole des grands maîtres, et c'est pour cela qu'il n'est pas difficile de le traduire en phrases ridicules. Quoique nous n'ayons guères le droit, depuis quelques années, de nous montrer fort délicats en fait de style, je veux bien accepter cette proposition dans toute sa rigueur. Je n'insisterai pas même sur les services que M. de Pixerécourt a rendus à la langue dont il possède si bien les ressources, en respectant partout sa correction et ses règles dans un genre dont la mode n'a pas consacré, dont la critique ne peut pas justifier toutes les licences. Je ne rappellerai pas que, dans d'excellentes scènes de *Tékeli* et de vingt autres pièces, il a fait preuve d'un admirable talent d'élocution et de dialogue. J'admets encore une fois, jusqu'à un certain point, qu'on puisse le rendre solidaire des fautes et des excès de son école, et cette concession est assez large pour mettre mon impartialité à son aise; mais il est juste, du moins, de rechercher, avec une attention sincère, les motifs qui ont pu entraîner un si bon esprit à méconnaître plus ou moins souvent, dans ses mélodrames, et bien moins souvent qu'on ne l'imagine, les règles de convenance et de goût qu'il a si scrupuleusement observées dans ses écrits d'un autre genre. C'est ce que je vais entreprendre.

L'Education du peuple qui sortait de la révolution n'avait ressemblé à aucune autre éducation humaine. Elle s'était faite dans les sections, dans les clubs,

dans les tribunes de la Convention, où la langue française venait de subir une épreuve qui a menacé d'être mortelle. La parole avait été en péril comme la société tout entière. On parlait *faux*, c'était le caractère distinctif de l'époque. Les expressions de ce temps-là s'étaient assorties à l'exagération vide et décousue des idées. L'ordre logique de la pensée avait fait place à une phraséologie creuse, mais sonore, dont le retentissement était devenu une habitude et un besoin pour l'oreille du public. Il y avait un moule universel, à l'usage de la tribune, du barreau, du cabinet, de la presse, où la période oratoire venait infailliblement prendre sa forme; il y avait un type banal dont elle était condamnée à recevoir l'empreinte avant d'entrer en circulation, et de tomber comme une monnaie dans le commerce populaire. Les bons écrivains ne s'étaient pas laissé surprendre par l'invasion de ce verbiage artificiel, dont la durée ne pouvait qu'être éphémère, mais les bons écrivains composent devant la postérité, et ne s'occupent que d'elle.

Il en était autrement de ces productions qui vivent d'*actualité*, comme on le dirait aujourd'hui, et dont l'effet est perdu, s'il n'est immédiat et soudain. L'imagination elle-même ne conçoit pas la possibilité de placer un traducteur entre le Théâtre et le parterre, et le drame doit être énoncé dans le langage que tout le monde entend, sous peine de n'être entendu de personne. Voilà pourquoi Aris-

tophane et Plaute, dont l'intelligence était si facile à leur auditoire, sont maintenant si obscurs. Le Drame classique n'a pas subi chez nous les mêmes révolutions, mais chez nous, le Drame classique est écrit pour les salons, et le langage des salons s'altère peu, ou quand il s'altère, c'est le poëte qui le modifie. Le langage du peuple est soumis à d'autres lois. Sa réforme ne dépend que du temps.

Le peuple de la révolution s'était approprié sans beaucoup d'efforts l'élocution emphatique des sophistes; il la regardait comme une des conquêtes de sa nouvelle liberté, et la corruption de sa parole est en effet le vestige le plus sensible qu'aient laissé après elle ces tempêtes d'un demi-siècle dont il n'est pas encore sorti. On se tromperait beaucoup si on croyait le peuple fort susceptible de s'émouvoir aux beautés simples et naturelles du style. Il ne l'est point et ne l'a peut-être jamais été. A l'époque dont je parle, il aurait regardé ces mots du cœur dont nous faisons tant d'estime, comme un outrage indirect à son intelligence; il aurait réclamé ce qu'il regardait, lui, comme de l'éloquence et de la poésie, la phrase redondante et parée, la phrase gonflée d'épithètes et de figures. Les gens d'une organisation délicate et cultivée tressaillent d'émotion à ce vers naïf et touchant :

« Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui. »

Le peuple n'en est pas frappé, parce qu'il sait

qu'il n'y a point de mère qui s'exprimât autrement. Mettez celui-ci à sa place.

« Je ne l'ai pas pressé dans mes bras maternels. »

Faites mieux. Mettez-y quelque chose de plus maniéré, de plus contourné, de plus hyperbolique, et vous entendrez retentir un tonnerre d'applaudissements. Tel est le goût de la multitude; et ce goût qu'il fallait satisfaire était un écueil de tous les moments pour le talent de l'auteur. Il faut savoir gré à M. de Pixerécourt de l'avoir si souvent évité.

Je l'ai déjà dit de la haute mission dont M. de Pixerécourt se chargea si noblement. C'était un véritable apostolat, et la première condition matérielle de l'apostolat, c'est la connaissance des langues propres aux nations chez lesquelles on porte le bienfait de l'enseignement.

Après tout, le style du mélodrame n'est pas aussi répréhensible que le prétendent aujourd'hui des gens qui n'ont jamais eu de style d'aucune espèce. Il a ses excuses, et peut-être ses avantages. Il enveloppe quelquefois la vérité d'ornements superflus, mais il ne la falsifie point; il la cèle à demi, mais il la contient; sa forme sentencieuse et quelque peu solennelle a quelque chose d'imposant qui lui donne un ascendant merveilleux sur l'esprit du vulgaire; ses tours ambitieux et mystiques semblent commander le respect; ses figures et ses images frappent l'imagination et se saisissent de la mémoire.

Entre mille difficultés vaincues, il y en a une dont on n'a pas tenu le moindre compte à M. de Pixerécourt, et qui aurait été invincible pour un génie moins ardent et moins résolu que le sien. Dans le plan utile et honorable qu'il s'était tracé, il avait tout à inventer autour de lui. Il n'était pas soutenu, lui, par la science harmonique de Chérubini, de Lesueur et de Berton, par les mélodies promptement populaires de Dalayrac et de Boyeldieu. Il n'avait pas pour interprètes la tendre sensibilité de Simon, la vive et pétulante finesse de Mezerai, la chaleur entraînante de Damas, le goût spirituel et profond de Baptiste, l'énergie pathétique et sublime de Talma. Indépendamment de sa pièce, il avait à créer la décoration, la mise en scène, l'exécution, des acteurs pour la jouer, et jusqu'à un public pour la sentir. La répétition, c'était, pour M. de Pixerécourt, l'éducation du comédien. La représentation, c'était, pour M. de Pixerécourt, l'éducation du parterre. Tout cela s'est fait cependant, mais c'est M. de Pixerécourt qui l'a fait; et, si on ne l'a pas dit encore, il n'y a personne, du moins, qui puisse le contester.

Le plus grand nombre des lecteurs a dû remarquer entre tant de qualités éclatantes, cette admirable entente des effets scéniques que personne n'a porté plus loin depuis Sedaine, et dont l'application aurait certainement beaucoup embarrassé Sedaine dans les mêmes circonstances. Leur histoire spéciale pourrait avoir un vif intérêt dans des mémoires particuliers de

l'auteur, qu'il écrira sans doute, et que je crois destinés à jeter de vives lumières sur la théorie et sur la pratique de l'art, mais elle n'appartient pas à la critique extérieure. Je me bornerai à dire qu'un certain nombre de ses sujets sont empruntés à l'histoire et aux chroniques, un certain nombre aux romans les plus populaires des premières années du dix-neuvième siècle, un certain nombre encore aux productions les plus distinguées du théâtre étranger, arrangées pour le nôtre avec autant d'habileté que de jugement. Le reste relève des propres créations de l'auteur, et comme nul esprit n'est plus fertile que le sien en inventions ingénieuses et saisissantes, ce sont certainement les plus parfaites (1).

M. de Pixerécourt est peut-être le poëte dramatique de nos jours qui a le plus produit. Son recueil serait donc extrêmement volumineux s'il était complet. On verra par l'étroite mesure qu'il lui a donnée, combien il a été circonspect sur le choix des ouvrages qu'il a cru pouvoir rappeler, sans trop d'orgueil, à l'attention du public. Ce sont ceux dont des épreuves innombrables, à Paris et dans les provinces, ont déjà consacré le succès, et que sa modestie elle-même n'a pas le droit de croire dénués

(1) L'auteur des *Templiers* goûtait beaucoup les drames de M. de Pixerécourt. Il l'engageait, il y a vingt ans, à se présenter à l'Académie française. *Composez*, disait-il, *une tragédie pour le théâtre français, afin de légitimer vos bâtards et vous serez reçu d'emblée; je vous promets ma voix d'avance.*

de mérite. Ce qu'il demande aujourd'hui à l'opinion, ce n'est pas la révocation de quelques sentences plus ou moins rigoureuses; c'est l'aveu d'un suffrage si souvent renouvelé, qui a été le fruit le plus précieux de ses travaux, et dont un accident fatal a dévoré tous les autres résultats.

Je suis profondément convaincu qu'elle n'infirmera pas ses arrêts.

CHARLES NODIER,

De l'Académie française.

SOUVENIRS DU JEUNE AGE,

ET

DÉTAILS SUR MA VIE.

Paris, le 22 janvier 1836.

Dans une vallée délicieuse arrosée par la Moselle, cette rivière vagabonde et limpide, célébrée par Ausone, s'élèvent, face à face, deux beaux villages surmontés de roches boisées et de vieux châteaux, restes des temps écoulés. Ces ruines fameuses par les guerres dont elles furent le théâtre, dominent la contrée; elles se nomment l'Avant-garde et Frouard. Sur la rive gauche du fleuve se trouve Pompey (Pompeiopolis) vieux bourg d'origine romaine. C'est là que je fus confié dès l'âge de trois mois aux soins empressés d'une bonne paysanne. Elle sut me rendre la vie qu'une méchante nourrice m'avait presque arrachée. Jeanne Debiége, ma bienfaitrice, ton nom est inscrit en lettres d'or sur le marbre et dans mon souvenir. Tant que mon cœur battra, je me rappellerai avec la plus tendre reconnaissance que c'est toi seule, qui opéras ma

résurrection miraculeuse. Tes soins assidus et vigilants, l'eau vivifiante de la Moselle et l'habitude de la campagne me rendirent une existence nouvelle et vigoureuse. J'avais quatre ans, quand, à mon grand regret, on me ramena à Nancy. Dès ce moment tout mon bonheur cessa. A la tendre affection de ma seconde mère succédèrent les pleurs et la sévérité.

A cinq ans, j'appris à écrire chez les frères de la Doctrine Chrétienne, puis j'entrai au collége.

J'étais dans ma huitième année, lorsque la direction de ma conscience fut confiée au père Munier; c'était un bon vieillard, d'une vie exemplaire. Ce choix fut un immense bonheur pour moi; mon éducation beaucoup trop sévère, n'avait procédé jusque-là, que par la rigueur et les mauvais traitements. Ma jeune âme, si craintive, s'épanouit enfin aux doux accents de l'indulgence et de la divinité.

Pendant dix ans, ce vénérable ecclésiastique fut mon seul ami, mon unique mentor. Je n'eus d'autres pensées, d'autres volontés que les siennes. Plus d'une fois il m'a sauvé la vie, ainsi qu'on le verra plus tard, et depuis sa mort jusqu'aujourd'hui son souvenir m'est demeuré présent. Il a soutenu constamment ce que j'appelle ma piété intime. Les sentiments nobles et généreux, l'honneur et la loyauté qu'il avait semés dans mon âme, dès mes jeunes années, sont encore et seront jusqu'à ma dernière heure, les arbitres de ma conduite.

Il existe à une lieue de Nancy une maison de force nommée Maréville. C'est là que l'on enfermait les fous et les mauvais sujets pour lesquels les familles riches obtenaient des lettres de cachet. En 1783, cette maison était sous la direction d'un frère ignorantin nommé Jean-Marie. Cet homme était la terreur de la province : tout ce que l'on racontait de sa cruauté était effrayant.

Au commencement d'août de cette année, mon père, qui passait toute la belle saison dans sa terre de Saint-Vallier, au milieu des Vosges, vint à Nancy, pour savoir, entr'autres choses, si mes études étaient satisfaisantes. Le collége était tenu alors par des chanoines réguliers, généralement instruits, mais très-exigeants ; car dans ce temps-là toute l'éducation tendait à une sévérité excessive. Il arriva donc que mon professeur de troisième, Marchand, était mécontent de moi, plutôt, je le dis avec franchise, à cause de mes espiègleries et de ma pétulance habituelle, que pour mon travail. Cet homme aussi laid que méchant, nous inspirait à tous une profonde aversion. Je m'amusais souvent à lui lancer adroitement des boulettes de mie de pain, ce qui égayait singulièrement toute la classe; mais je fus vendu par un camarade et sévèrement puni. Le maudit professeur prit l'habitude de me faire mettre à genoux, au milieu de la classe et le plus souvent sur le seuil en pierre de la porte d'entrée, ce qui a dû contribuer sans doute à me donner la goutte. Cet homme annonça

tout d'abord à mon père que je n'aurais pas de prix à la distribution solennelle du 25 août. Mon père trouvant son autorité compromise, va tout incontinent à Maréville, trouve le frère Jean-Marie, l'amène à la maison, et règle, chemin faisant, le prix de ma pension pour les deux mois de vacances qu'il me condamne à passer dans cette maison. On arrive. Quelques mots très-durs m'annoncent le sort que l'on me destine. On me repousse de table et mon père m'exclut de sa présence. Pendant le dîner j'entends prononcer ma sentence à haute et intelligible voix, et l'on y joint la série des châtiments auxquels l'impitoyable frère va me livrer. Frappé tout à la fois de terreur et d'indignation, une seule idée me domine, c'est que je n'ai pas mérité ce traitement barbare; car il n'est pas toujours permis à un pauvre enfant d'obtenir des récompenses.... Mais depuis quatre ans que j'étais au collége où j'avais commencé ma sixième, chaque distribution de prix avait marqué mes succès; je m'étais constamment distingué. D'un mouvement spontané je jette par la fenêtre mes cahiers, mes dictionnaires, tous mes livres et même mes prix; puis j'attends avec impatience la fin de ce triste drame.

« Non, non, m'écriai-je, quand mon père fut » parti avec le frère Jean-Marie, je ne serai pas » déshonoré aux yeux de toute une province ! Je » ne serai pas confondu avec des insensés et des

» hommes pervers. J'aime mieux mourir ! » En effet, je m'échappe de la maison et je me dirige, en courant, vers le pont de Malzéville où coule la Meurthe. Je n'avais qu'une idée fixe, mais terrible !..... la honte du déshonneur ! à dix ans !

Au moment de m'élancer vers l'éternité, je pense à Dieu. Je veux absoudre ma conscience de tout mal; je vole chez le père Munier. Mon cœur était gros de larmes, je sanglotais, je me sentais mourir, mais bientôt mon ange tutélaire rétablit le calme dans mon âme.

Quel ravage une tête ardente et un cœur tendre pouvaient opérer sans la conciliante bonté de l'homme de Dieu ! C'était fait de moi. Mon sage mentor se rendit à la maison, il obtint de ma mère, non sans peine, que ce projet déraisonnable serait à jamais abandonné, et grâce à lui, on me donna la permission de passer les vacances loin de mon père, dans la famille de mes grands parents, à Pompey, où je retrouvai avec délices ma seconde mère.

L'année suivante (1784) se passa pour moi de toute manière à la satisfaction générale. Je fis ma première communion, sous les auspices de mon excellent directeur. C'est dans ces exercices de piété, si fervente et si pure, que le père Munier fit germer dans mon âme les racines profondes qui se sont fortifiées depuis de jour en jour. C'est à ces idées religieuses et providentielles que j'ai attaché ma vie toute entière. Ce courage de tous les instants,

cette constance inébranlable, cette volonté de fer qui m'ont soutenu dans les malheurs et dans les souffrances qui ont traversé ma carrière si longtemps douloureuse, tout pour moi s'explique et se traduit par un seul mot : Dieu!

Aussi n'ai-je jamais pu comprendre l'athéisme qui n'offre ni bonheur, ni courage, ni consolation et qui entraîne à sa suite le suicide, le désespoir, l'assassinat et tous les crimes les plus infâmes.

Voici un exemple à l'appui de ma morale. Dans les trois premières années de mon mariage prématuré, je me suis trouvé complétement malheureux ; toutes mes belles espérances de fortune s'étaient évanouies, je n'avais ni propriétés, ni place, ni argent, ni pain !.... et cependant il fallait soutenir une femme et un enfant au berceau. Que faire? c'est dans mes sentiments religieux et si forts que j'ai trouvé une résignation admirable. J'avais composé et fait recevoir seize pièces à différents théâtres, dans l'espace de cinq ans, mais aucune ne pouvait être représentée. Je me mis à la solde d'un marchand de la rue Saint-Martin, nommé Sauton, pour enluminer des éventails, et pendant dix-huit mois, je parvins par un travail opiniâtre à gagner 40 sols par jour. Je m'en fais gloire.

Les jeunes gens de l'époque se brûlent la cervelle!... ou s'asphyxient avec du charbon, grâce à l'athéisme. Moi, j'ai prié Dieu!. et n'ai pas désespéré de l'avenir. Lequel vaut mieux?

Enfin, cette constance éprouvée reçut sa récompense. Je parvins à faire représenter *les Petits Auvergnats*, et une fois lancé, je grandis de jour en jour, jusqu'à gagner 15, 20 et même 25,000 francs annuellement.

Revenons au collége. Je me distinguai en seconde, mais il faut le dire, nous eûmes, cette année-là, un professeur nommé Richier, aussi affable, aussi instruit, que Marchand était haïssable et brutal. J'eus des prix, et l'on me permit de passer les deux mois de vacances à Saint-Vallier.

Je devais selon l'usage, entrer en rhétorique le 2 novembre. Mon père se proposait de me ramener au collége; mais une grande chasse au loup devait avoir lieu à la Saint-Hubert, alors le pauvre petit écolier, bien que fils unique, fut conduit jusqu'à la grande route seulement par un domestique, dans le cabriolet de famille, et obligé de faire, seul à pied, les huit mortelles lieues de pays que l'on compte de Charmes à Nancy. Il avait une pièce de 24 sols dans son gousset, et son petit fusil de chasse en bandoulière.

Ceci paraîtra fort extraordinaire, sans doute, et presque barbare à ces bons parents d'aujourd'hui qui n'oseraient envoyer un enfant de onze ans (que j'avais alors) à Belleville ou à Saint-Mandé, sans le faire escorter par une bonne, au moins, et sans avoir retenu d'avance deux places dans une voiture de la banlieue, ou dans un omnibus. Mais mon éducation

dirigée par un ancien capitaine major qui avait été élevé chez les jésuites, et plus tard à l'école militaire des Cadets du roi de Pologne, était plus que sévère. Elle participait tout à fait de celle des recrues. Après tout, ce fut peut-être un bienfait. Il m'en est resté toute ma vie pour mes parents un profond respect mêlé de crainte qui est rarement le fruit des éducations modernes. Jamais de notre temps on n'entendait parler de parricide, il était réservé à ce que l'on nomme *le progrès* d'épouvanter tous les jours la société par des crimes inouïs. Peut-être aussi, je dois à cette éducation brutale le tempérament solide et la sobriété qui m'ont donné une constitution robuste et m'ont fait supporter des fatigues de tous genres. Sans doute, je lui dois également cette force morale, cette indomptable volonté qui m'a fait réussir, à force de persévérance, dans tout ce que j'ai entrepris.

C'est dans la faculté de vouloir à propos, d'après les avis d'un jugement droit et d'une raison saine que je place la destinée de presque tous les hommes. Je ne crois point à ce que l'on nomme le bonheur. Une volonté énergique, dirigée par un esprit juste et un cœur loyal, voilà le secret de presque toutes les existences d'homme.

Deux lieues de traverse dans les bois, la nuit et par un mauvais temps, avaient ralenti ma marche à tel point que, parti de la maison à six heures du matin, il était déjà neuf heures quand le domestique

me descendit à Charmes; il m'était donc impossible d'arriver de jour à Nancy. Toutefois, à l'aide de mes bonnes jambes, je m'acheminai sur la grande route, en côtoyant la forêt de Charmes. La terre était glissante, la brume épaisse et sombre; enfin c'était le lendemain de la Toussaint. Je m'arrêtai à Bayon pour dîner et me reposer. Je n'avais fait encore que trois grandes lieues, il m'en restait cinq à parcourir. A une lieue de Bayon, à la hauteur de St.-Mard et de Lorrey, dans un endroit éloigné des villages, je vois que le Mexet, gros ruisseau gonflé par la Moselle qui coule à trois portées de fusil de là, est débordé et qu'il couvre le pont que je dois traverser, à une hauteur que je ne peux apprécier positivement, mais qui m'épouvante. Cependant, il me fallait continuer mon chemin. La partie du ravin couverte par l'eau avait au moins cent cinquante pas d'étendue, mais la route n'était pas en ligne directe, elle décrivait un coude, il en résultait qu'en tournant, je pouvais facilement m'engager dans un trou et me noyer. Que devenir? Quel parti prendre? Personne sur la route; c'était un dimanche. Pas de voiture, et nulle habitation à portée de la vue ou de la voix. Rien n'était si simple que de retourner sur mes pas, de m'arrêter à Bayon pour y passer la nuit et me faire conduire le lendemain matin par une voiture ou un cheval; d'ailleurs, il était possible que la rivière baissât pendant la nuit de manière à découvrir la route. Mais je manquais d'argent, et,

j'avais par dessus tout, la frayeur des châtiments. Je perdis la tête. Je me pris à pleurer à chaudes larmes, puis, je me recommandai à Dieu, en le priant de me guider dans cette circonstance une des plus difficiles de ma vie. Je me déshabille, et je fais un paquet de mes vêtements que j'attache sur ma tête. Soutenu d'un côté par mon fusil et de l'autre par un échalas, le plus long que je choisis dans une vigne voisine, je me hasarde en tremblant de pouce en pouce et je m'abandonne à la providence qui a joué un si grand rôle dans toute ma vie.

Après cinquante ans, ce souvenir me fait frémir encore. Voyez-vous ce pauvre enfant de onze ans, abandonné à lui-même, dans cette affreuse position?.... Certes, je devais périr mille fois, un prodige pouvait seul me sauver. Le ciel voulut que l'eau troublée par l'inondation ne s'élevât pas au-dessus de trois pieds du pont que je devais traverser. Cette hauteur une fois franchie, j'étais certain de remonter toujours avec la même précaution, et guidé par mes deux appuis. Ce travail dura une heure, à ce qu'il me parut.

Mon premier mouvement en retrouvant la terre ferme, fut de tomber à genoux pour remercier Dieu de ma délivrance, puis, de me sécher.... Mes souliers étaient trempés, je grelottais et la nuit tombait.... Je rassemblai mes forces et me lançai de nouveau sur la route qui me restait à parcourir. Il

était au moins dix heures du soir quand j'arrivai à Nancy.

Je laisse aux mères si tendres d'aujourd'hui à apprécier l'effet de ma présence. Jamais explosion de fureur ne fut comparable à celle de mon grand-père, quand je racontai en détail mon triste voyage. J'étais le fils unique de toute la famille, le chéri des grands parents; on n'oublia rien pour me bien dorloter et me garantir d'une maladie plus que probable.

Je touche enfin à l'année la plus remarquable de ma vie.

Chameroy préfet du collége et professeur de rhétorique m'avait adopté, et se promettait de me faire franchir avec fruit la dernière classe quand j'y arriverais. Ce fut donc un devoir pour moi de répondre à sa bienveillance. Mon caractère avait été trop souvent aigri par les coups, j'avais soif de bonté et de douceur. Avec un mot d'encouragement on pouvait tout obtenir de moi. C'est ce qui arriva. Cette année tout entière fut une suite de triomphes.

Je savais d'avance que j'aurais plusieurs prix, mais entr'autres, le prix d'excellence auquel les écoliers attachent le plus grand honneur. Il donne le droit de prononcer le discours en public, le jour de la distribution générale.

C'était une solennité remarquable en Lorraine depuis la fondation faite par le roi de Pologne, dont le souvenir sera éternellement chéri dans notre pays. Toutes les grandes autorités civiles, militaires, ec-

clésiastiques, les cours souveraines et la première noblesse de la ville, tous concouraient à cette éclatante cérémonie qui devait demeurer à jamais gravée dans la mémoire des enfants. Le bon Stanislas avait déployé à dessein dans son ordonnance un luxe royal (1). Aussi, le collége de Nancy a-t-il produit un grand nombre d'élèves distingués dans tous les genres, pendant la période de quinze ans qui s'est écoulée de 1775 à 1790.

Voici les noms de ceux qui s'attachent le plus intimement à mes souvenirs :

MM.

DOURCHES Léon (comte), mon ami intime, bibliophile, horticulteur, bienfaiteur des pauvres.

DROUOT (comte), lieutenant-général d'artillerie, camarade de collége.

GÉRARDIN de Neufchâteau, le meilleur de mes amis, amateur des arts.

HALDAT (de), médecin, chimiste et physicien distingué.

HAXO (baron), lieutenant-général du génie, camarade de classe.

HENRY, homme de lettres, traducteur estimé.

JADELOT, médecin distingué, a le premier pratiqué la vaccine à Paris.

ISABEY, premier peintre de Napoléon.

(1) A propos du bon roi Stanislas et du collége, je me rappelle une anecdote de ces temps heureux, que certains hommes regrettent, et qu'ils voudraient nous rendre. Au plus fort de la terreur, on avait barbouillé tous les édifices nationaux de France avec les inscriptions révolutionnaires que chacun sait. La porte du collége de Nancy ne fut pas exempte de cette tache. Seulement au nom du *roi* qui s'attachait à celui de Stanislas, on substitua suivant l'usage et comme de raison celui de *tyran*. Ainsi l'inscription qui portait Stanislas *roi* bienfaisant devint *Stanislas tyran* bienfaisant. C'est ainsi que j'ai entendu dire dans le *Déserteur* de Sedaine, au lieu de *le roi passait*, ces mots : *la loi passait!*

LAMOUREUX aîné, médecin, naturaliste et littérateur.

LAMOUREUX Justin, l'un des collaborateurs de la bibliographie universelle.

LUXER (de), président du tribunal de première instance, à Nancy, amateur des arts et naturaliste.

MONTET (baron du), chambellan de l'empereur d'Autriche, François, camarade de collége.

ROLLAND de Malleloy, avocat-général au parlement de Nancy.

SIVRY (de), conseiller au parlement, créateur du premier jardin anglais en Lorraine.

VALLET Victor, bibliophile, receveur des finances à Soissons.

J'ai gardé pour la fin un ami intime, un condisciple distingué, Bénigne Michon, major d'artillerie, qui mérite une mention toute particulière pour la conduite honorable qu'il tint à Vincennes dans la nuit où le duc d'Enghien fut assassiné juridiquement. Michon commandait l'artillerie du château, et au risque d'être fusillé lui-même, il défendit au garde nommé Godard de livrer les clefs et les outils nécessaires pour l'exécution qu'on se proposait. Aussi, son avancement fut-il suspendu à tout jamais.

J'ai omis à dessein deux poëtes : l'un, Hoffmann duquel j'ai eu beaucoup à me plaindre comme compatriote et journaliste. Il n'aimait pas ses camarades et ne vivait avec personne. Je me suis vengé de quelques méchants articles, en lui rendant tous les services qui dépendaient de moi, en remontant et en faisant représenter très-souvent ses ouvrages, pendant les quatre années que j'ai eu la direction du théâtre royal de l'Opéra Comique. En cela je me

suis montré fidèle aux principes que m'avait tracés le père Munier.

Enfin, le second poëte distingué de mon temps, et qui a fait ses classes avec un brillant succès.... quoiqu'il n'ait pas fréquenté le collége, c'est mademoiselle Philippine de Sivry, (depuis madame de Vannoz) qui, pour ainsi dire, en naissant, annonçait déjà un esprit singulièrement précoce.

Elle a composé, à huit ans, des vers fort remarquables que Laharpe a fait insérer dans le Mercure. Son talent pour la littérature latine et grecque, et pour la poésie, n'a fait que s'accroître et grandir. Tous ses ouvrages portent l'empreinte du goût le plus pur et le plus élégant. Par un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, notre muse Lorraine est atteinte, depuis cinq ans, d'une cécité complète.

J'ai parlé avec effusion de mes compatriotes remarquables, avec d'autant plus de plaisir que leur célébrité est sans mélange de mal. Peut-être me suis-je trop étendu sur ce sujet; mais quand on est vieux, on aime à jaser avec ses souvenirs; on se rappelle tous ses amis, et les condisciples que l'on a perdus, s'ils ont laissé des traces honorables; par la pensée, on les revoit encore; il semble que le temps s'est arrêté pour eux : on les entend, on les reconnaît en classe; on assiste tout bas à leurs exercices et l'on y applaudit encore avec délices. Hélas!... c'est un dernier songe, mais il est plein de charmes pour un homme de cœur.

En 1785, la distribution des prix fut fixée, selon l'usage, au 25 août. Je m'étais appliqué outre mesure pendant toute l'année. Ce travail forcé avait allumé mon sang. Je fus frappé le 2 d'une hémorragie effrayante par le nez et la bouche à la fois : elle dura quarante-trois heures consécutives sans qu'aucun remède parvînt à l'arrêter. Je mourais, on allait m'administrer l'extrême-onction. Tout à coup j'entends agiter près de moi la sonnette des agonisants. Au premier bruit de mon danger, le père Munier était accouru. Sa voix me frappe; pour le voir je quitte la ruelle de mon lit que je n'avais pas voulu abandonner depuis quarante-trois heures. Un seul instant me révèle toute ma position. Cet appareil lugubre m'épouvante. Mon sang s'arrête à l'instant même. Je reçois les sacrements, et ma vie se ranime aux accents de mon ange consolateur. Sa courte et frappante exhortation produisit son effet. La maladie changea d'aspect, je fus sauvé, et en trois semaines, je recouvrai assez de force pour prononcer mon discours en chaire devant l'élite de la ville, le 25 août.

J'obtins le prix d'excellence et trois autres, au milieu des acclamations universelles de la brillante assemblée réunie pour cette solennité.

Faible, et pouvant à peine me traîner, je voulus traverser toute la ville à pied, avec mes quatre couronnes, et soutenu par le domestique chargé de mes trente volumes, dont il était aussi fier que moi.

J'eus le plaisir d'entendre les mamans dire en

passant à leurs enfants : « Voyez le petit Pixerécourt »(en effet, je n'avais pas encore douze ans); c'est »lui qui a gagné tout cela.»

Vous allez voir.

En arrivant à la maison, je cours à la rencontre de mon père et je dépose devant lui tous mes prix. J'étais dans l'enthousiasme. « C'est bien, me dit-il, »d'un ton froid, vous avez fait votre devoir.... » Je n'eus pas même un baiser pour récompense. Ceci est historique.

Mon père lira tout ce que je viens d'écrire !..... et il ne me démentira sans doute pas.

Nancy, le 22 janvier 1841.

Depuis six ans, j'ai éprouvé de grands malheurs. Hélas! ils m'avaient été annoncés, dès la fin de l'année 1834, par des pressentiments douloureux desquels je n'ai pu me défendre et qui se sont réalisés.

Le 21 février 1835, le Théâtre de la Gaîté a été incendié en moins de trois minutes, sans qu'il fût possible de rien sauver. Ce désastre épouvantable a détruit la moitié de la fortune que j'avais amassée par quarante ans de succès au théâtre. Plusieurs procès ont été la conséquence inévitable de ce malheur, mais à force de courage, j'ai pu surmonter tous les obstacles. Aidé de mon bon droit et de l'éloquence persuasive de M. Teste, qui depuis est devenu garde des sceaux, j'ai gagné complétement ma cause, contre l'opinion du barreau de Paris.

J'allais travailler sur nouveaux frais pour le théâtre afin de réparer mes pertes, quand une attaque de gravelle et de goutte m'a conduit à Contrexéville où j'ai été frappé en moins d'une heure par un coup de soleil et brûlé par un bain de 35 degrés. Ma pauvre tête en a sauté. Je devais rester fou et mourir; mon heure n'était pas venue. J'ai perdu presque entièrement la parole et la mé-

moire des mots. Depuis cinq ans seize médecins se sont exercés à qui mieux mieux sur mon triste individu sans réussir à me tuer. Je commence même à croire que je recouvrerai la santé, à la vue près.

En 1837, j'ai perdu mon père, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Je lui avais soumis la première partie de mes *Souvenirs du jeune âge*, ainsi que je l'ai dit plus haut. Non-seulement il a confirmé l'exactitude de ma narration, mais il a ajouté que la direction fausse et vicieuse donnée à l'éducation des enfants depuis cinquante ans, deviendrait de plus en plus funeste et qu'elle serait la source de malheurs incalculables dans un avenir très-prochain. « La jeunesse, me dit-il, veut être assouplie dès sa » plus tendre enfance, souvent morigénée et surtout » habituée toujours à l'obéissance, sans laquelle je » ne connais point de société possible. Faute de ce » frein indispensable, on ne comprend bientôt ni les » devoirs, ni les droits.

» Vous m'avez trouvé plus que sévère, mon fils, » et souvent sans doute, vous m'avez blâmé. C'était » l'ancienne habitude. Vos camarades de classe ont » été élevés comme vous, qu'en est-il résulté? Que » tous ceux qui existent encore sont devenus d'ex- » cellents sujets. Tous ont réussi dans le monde, » tous se sont fait un nom plus ou moins honorable, » soit dans la magistrature, soit dans l'état militaire, » soit dans les sciences et les arts, soit enfin dans la

» finance. Le plus grand nombre d'entre eux sont » restés seulement propriétaires et ont bien gouverné » leur fortune. Je n'en connais pas un qui ait manqué » à l'honneur et qui ait fait rougir la Lorraine. Aussi » vous avez tous été nourris dans le respect, l'obéis- » sance et la subordination. Il y a soixante ans, on » ne tutoyait jamais les enfants, encore moins leur » était-il permis de tutoyer leurs père et mère. Les » grands parents avaient une tendresse beaucoup » moins expansive que de nos jours, mais elle n'en » était que plus éclairée. Alors les enfants baisaient » avec respect la main de leurs père et mère. C'était » une faveur que l'on n'accordait qu'à certain jour et » quand on l'avait bien méritée, aussi elle était d'un » grand prix. Les enfants en présence de leurs pa- » rents étaient soumis, silencieux, attentifs, empres- » sés, en un mot ils naissaient et grandissaient avec » le sentiment de leurs devoirs. La révolution a » changé tout cela. Sans doute elle a produit d'autres » avantages, mais il faut le dire avec douleur, la » morale et l'éducation ont perdu toute leur in- » fluence.

» Dès la fin du XVe siècle, le savant Érasme, la » lumière de son temps, avait attaqué énergiquement » l'abandon où les mères laissaient leurs enfants. On » trouve dans ses *Colloques*, au chapitre de la *Femme* » *en couche*, un article très-intéressant sur ce sujet, » qui a été reproduit trois cents ans plus tard et dans » les mêmes termes par J.-J. Rousseau. Malheureu-

» sement on a travesti les pensées et les intentions
» du philosophe de Genève. Certes, la nécessité d'al-
» laiter elles-mêmes leurs enfants est indiquée à toutes
» les mères par la nature, c'est un devoir sacré, dont
» aucune d'elles n'a jamais dû s'affranchir; tout était
» bien jusque-là, mais on a été trop loin. Il était
» très-facile de nourrir et d'allaiter les enfants sans
» les gâter, sans en faire des idoles qui ne tardent point
» à devenir des tyrans. Dans les premières années
» de la République le tutoiement était ordonné et
» depuis on a continué de l'employer à l'égard des
» enfants seulement. C'est une habitude de mauvais
» goût, une familiarité ridicule et excessivement dan-
» gereuse; elle a tué presque sans retour le res-
» pect, la subordination, l'amour filial, en un mot,
» elle est devenue une pitoyable manie (que j'appelle
» la *caressoterie*). Les enfants gâtés sont tous froids,
» exigeants, indociles et dépourvus de sensibilité;
» ils n'aiment qu'eux.

» Voyez les résultats dans toutes les classes! ils
» sont la suite nécessaire de la première éducation.
» Nous venons de voir un monstre de neuf ans qui a
» fait avaler des épingles à sa petite sœur, puis l'a
» empoisonnée avec l'acide sulfurique! plus loin une
» jeune fille de treize ans (l'âge de la candeur et de
» l'innocence) vient d'assassiner sa mère! Chaque
» jour des crimes atroces, innombrables, épouvan-
» tent la terre de la liberté. Le journal de Brest vient
» de nous apprendre qu'il existe au bagne, et à la

» fois! quatorze parricides qui n'ont pas même été » condamnés à mort! Quels progrès effrayants!....

» Ce torrent dévastateur doit nous engloutir, il » deviendra avant peu la perte de la France, à moins » qu'un homme fort, un nouveau colosse, une pro- » vidence surnaturelle ne vienne rompre les mau- » vaises dispositions de la génération actuelle.

» Louis XVIII a voulu régner sans révolution, » sans émeute; pour cela il nous a octroyé la li- » berté de la presse; il a répandu ainsi la boîte » de Pandore sur notre malheureux pays. Le mal » est si grave que Napoléon lui-même, s'il repa- » raissait aujourd'hui à notre tête, ne viendrait pas » à bout de nous gouverner. De toutes parts la so- » ciété est en dissolution, chacun le sait, le voit et » en gémit. Quant à moi, je ne voudrais pas accroître » ma vie d'une heure tant je redoute les suites de » l'état misérable où nous sommes. »

Ceci est la prédiction d'un centenaire; sa parole est incisive, elle doit être puissante, car elle est le produit d'une longue expérience et d'une sage maturité.

Ce n'est point un sentiment de vaine gloire qui m'engage à publier le tableau chronologique de mes pièces; j'y suis entraîné par le besoin de la vérité, puis par l'intérêt de mes enfants et le désir de leur offrir de bons exemples.

Ce que je veux leur léguer de plus honorable, de plus utile et de plus sûr, c'est l'habitude du travail et de l'étude. Tout est là pour les hommes.

Pascal dit : La paresse est la source de tous nos vices, elle réunit tous les sentiments ignobles.

Francklin répète souvent que la paresse rend tout difficile, et le travail tout aisé.

Saadi, poëte Persan, a dit quelque part : La paresse va si lentement que la pauvreté l'a bientôt rattrapée.

Meister ajoute : L'homme n'apprend rien, ne sait rien comme il faut, sans se donner beaucoup de peine. Si l'on n'accoutume pas de bonne heure son esprit et sa mémoire au travail, il ne s'élèvera jamais au-dessus de la médiocrité, peut-être même restera-t-il toute sa vie dans une inertie complète.

Ces axiomes comparés avec les succès constants que l'on obtient par l'étude doivent nous élever à nos propres yeux et nous faire chérir celle-ci comme la source de ce qu'il y a de plus heureux et de plus désirable dans le monde. Enfin on n'arrive à rien de bon sans le travail et surtout sans la persévérance. Ma vie entière offre un grand exemple de l'un et de l'autre. Je n'ai jamais rien reçu de mes parents. Bien m'en a pris de travailler de bonne heure et avec une application soutenue.

Dès l'année 1793, j'ai commencé à écrire pour le théâtre, et dans l'espace de cinq ans j'ai fait recevoir à différents théâtres seize pièces, avant d'avoir pu obtenir la faveur d'une représentation. Le premier pas dans cette carrière est très-difficile à franchir. Plus tard j'en ai été bien récompensé par d'énormes succès. Les cent-vingt pièces que j'ai composées pendant ma longue carrière et dont le tableau curieux est ci-après, ont obtenu au delà de trente mille

représentations sur les théâtres de France, dans l'espace de quarante ans.

J'avais appris par l'expérience que la carrière des lettres et surtout celle du théâtre étaient tôt ou tard semées d'écueils, que les succès y étaient rarement durables, et que des hommes très-distingués après s'y être livrés pendant longues années, étaient restés souvent sans avenir et sans ressource aucune dans leur vieillesse.

L'ingénieux auteur de Gilblas mourut de faim dans une misérable chaumière près de Paris.

Louis XIV demandait un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature. Le poëte répondit : qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon.

Où serait mort La Fontaine, si, après la mort de Madame de la Sablière, il n'eût trouvé un asile chez M. d'Hervas?

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse et il l'épousa afin de s'acquitter.

On a dit de l'abbé Pellegrin :

« Le matin catholique et le soir idolâtre,
« Il dîne de l'autel et soupe du théâtre..

D'Allainval, auteur de l'*École des bourgeois*, mourut à l'hôpital en 1753.

Boissy, auteur d'un bon nombre de pièces restées au théâtre, mourait d'inanition, quand un voisin le rappela à la vie.

D'Hèle, auteur de l'*Amant jaloux* et du *Jugement du Midas*, manquant de tout, même de vêtements, emprunta un jour la culotte d'un de ses amis, qui fut obligé de rester dans son lit tout le jour. Gretry raconte qu'on le voyait souvent tout nu, tant sa misère était grande.

La Bruyère dans ses *Caractères*, dépeint l'état misérable dans lequel il vécut longtemps.

Tout est cher à Paris, et surtout le pain, disait J.-J. Rousseau.

Malfilâtre était en proie à la plus profonde misère.
Gilbert et le Camoens sont morts à l'hôpital.

Pour échapper à ces exemples douloureux et malheureusement trop fréquents, j'ai voulu de bonne heure avoir, comme l'on dit, plus d'une corde à mon arc. Quand on me reprochait souvent de ne pas travailler pour les grands théâtres, je répondais : *je veux vivre de mon immortalité*. Ce qui signifiait : MM. les comédiens sociétaires sont trop insolents, ils sont trop sûrs de pouvoir dévorer à leur aise le produit de leurs recettes. Grâce à la manière dont ils gouvernent leur maison, pas un auteur n'est certain d'arriver à la représentation de sa pièce, dût-il vivre vingt-cinq ans ! du moins c'était ainsi dans le dernier siècle et même sous l'empire. En conséquence, j'ai voulu jouer à coup sûr et ne me trouver jamais à la merci de ces messieurs. Je me suis donc adonné de préférence aux théâtres secondaires. J'y ai trouvé dans les artistes, une grande docilité et un talent flexible qui ont contribué singulièrement à mes succès, de plus j'ai été comblé par les différents directeurs de gratifications nombreuses, de pensions, etc., en un mot mes ouvrages étaient toujours reçus d'avance ; enfin j'ai régné pendant trente ans comme un roi absolu.

Indépendamment du théâtre, j'ai voulu m'attacher à une administration financière, afin d'obtenir des appointements pendant trente ans, et une retraite sûre dans un avenir lointain.

Pour avoir un emploi dans l'administration des domaines, j'ai dû rester surnuméraire, sans appointements pendant six ans, et ma persévérance a été récompensée par une faveur spéciale. Grâces à M. le comte Duchâtel, directeur général, j'ai été pourvu d'une inspection à Paris, que j'ai gardée pendant vingt-deux ans jusqu'à ce que l'évènement malheureux arrivé à Contrexéville m'a mis dans la nécessité de demander ma retraite après trente ans de service.

Mais mon amour pour le théâtre et les fonctions de ma place ne suffisaient pas encore à l'immense activité de ma vie. J'ai réussi à force de soins, de courses, de recherches et d'argent à former à mon usage une magnifique bibliothèque, composée de livres rares et de gravures choisies, dont la valeur s'est élevée à 100,000 francs. Enfin le ministre de la maison du Roi, le maréchal Lauriston, m'a nommé directeur du théâtre Royal de l'Opéra comique, que j'ai conduit pendant quatre ans, avec un rare bonheur.

La veille des ordonnances, M. de Peyronnet, ministre de l'intérieur m'avait fait promettre que je reprendrais pour tout le temps qu'il me conviendrait, la nouvelle direction de ce théâtre, où j'avais obtenu de si beaux succès; j'avais accepté.

Enfin M. le comte de Corbière, m'a accordé pour dix ans le privilége du théâtre de la Gaîté; afin de me conserver mon répertoire et de me garantir

contre les envieux. Je l'ai exercé jusqu'après l'incendie de ce théâtre.

Je laisse à juger ce qu'il m'a fallu dépenser d'activité, de fatigue, de veilles, de courses et de travail de tout genre pour arriver à tous ces résultats. Mais aussi que d'immenses jouissances, de toute nature, j'ai obtenues! Hé bien, je les ai dues à un travail assidu, constant, opiniâtre et pourtant sans fatigue, tant je m'étais habitué de bonne heure à l'étude et à l'application. Aussi je disais bien souvent en songeant à tout ce que j'avais fait, que ma vie aurait suffi à trois individus bien organisés. Je ne compte pas ici les attaques de goutte *atroces* (c'est le mot), qui de 1806 à 1827 m'ont frappé pendant six et sept mois chaque année et qui me clouaient sur mon lit, avec l'impossibilité absolue de faire usage de mes membres. Quelles horribles tortures j'ai eu à souffrir!!... J'en frémis encore!

L'étude portée au point que j'ai dit est donc un immense bonheur. Bonheur qui n'est comparable à aucun autre, bonheur de tous les instants, de toutes les minutes et dont on jouit encore dans la vieillesse la plus avancée.

J'en jouirais de même avec délices, si la faiblesse de ma vue me laissait encore la possibilité de lire et d'écrire.

Sophocle, le plus grand poëte tragique de la Grèce, était à peine âgé de vingt ans quand il composa sa première tragédie, *OEdipe roi*. Depuis

ce premier succès jusqu'à sa mort, arrivée dans sa 91e année, il n'a pas cessé un seul jour de travailler. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait composé 123 tragédies ou poëmes.

Voltaire était si faible quand il vint au monde, qu'on fut obligé de l'ondoyer. Il avait 16 ans quand il composa *OEdipe* qui fut représenté en 1718. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée en 1778, à l'âge de 84 ans, sa vie tout entière, fut consacrée au travail et à l'étude.

Il m'est donc permis de croire que Sophocle et Voltaire sont les deux hommes les plus heureux qui aient vécu, tant à cause de leur grand âge, que par rapport à leurs immenses travaux toujours couronnés du succès.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE MES PIÈCES.

1

SÉLICO,

OU

LES NÈGRES GÉNÉREUX.

Drame en quatre actes et en prose.

Vendu à forfait au Théâtre Molière, le 8 janvier 1793, moyennant 600 fr. non joué à Paris.

Représenté à Nancy.

Non imprimé.

(*Voir les Souvenirs de la Révolution.*)

2

CLAUDINE,

OU

L'ANGLAIS VERTUEUX.

Comédie en un acte, mêlée d'ariettes.

Reçue au Théâtre Favart, le 16 janvier 1793.

Non représentée.

3

ALEXIS,

OU

LA MAISONNETTE DANS LES BOIS.

Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes.

Reçue au Théâtre Louvois, le 4 octobre 1793.

Non représentée.

4

JACQUES ET GEORGETTE,

Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes.

Présentée le 21 décembre 1793.

Non reçue.

5

MARAT MAUGER,

OU

LE JACOBIN EN MISSION.

Fait historique en un acte, mêlé de vaudevilles.

Reçu au Théâtre de Nancy, en janvier 1794, et arrêté par ordre du Comité révolutionnaire, au moment de la représentation.

(*Voir les Souvenirs de la Révolution.*)

6

SOT-CAR,

OU

LE MARI COMPLAISANT.

Parodie d'*Oscar*, en deux actes.

Reçue au Théâtre du Vaudeville, en 1795, non jouée, parce que le même sujet a été traité de préférence sous le nom de HAGARD, par les directeurs privilégiés Radet, Barré et Desfontaines.

Non représentée.

7

ZAMOR ET ZULMÉ.

Ballet, pantomime en trois actes.
Pour une fête nationale.

Reçu en mars 1796.

Non représenté.

8

LE DOCTEUR AMOUREUX,

OU

LES VIEILLARDS DUPÉS.

Comédie en trois actes et en vers.

Reçue à l'Ambigu comique, en juin 1796.

Non représentée.

9

LE MANNEQUIN VIVANT,

OU

LE MARI DE BOIS.

Opéra bouffon en un acte et en vers, musique de Gaveaux.

Reçu au Théâtre Feydeau, le 7 juillet 1796.

Non représenté.

10

LES FAUSSES DÉCLARATIONS,

OU

LA VEUVE.

Comédie en un acte et en vers.

Reçue au Théâtre de l'Ambigu comique, en novembre 1796.

Non représentée.

11

AUGUSTE ET SOPHIE.

Vaudeville en un acte.

Reçu au Théâtre de la Cité-Variétés, en février 1797.

Non représenté.

— 12 —

LE MOINE,

ou

LA VICTIME DE L'ORGUEIL.

Pièce en quatre actes, en prose et à grand spectacle.

Reçue au Théâtre de la Gaîté, en avril 1797.

Non représentée.

— 13 —

L'HÉRITAGE,

ou

LA FILLE A MARIER.

Opéra comique en un acte, et en prose.

Reçu au Théâtre Montansier, en mai 1797.

Non représenté.

— 14 —

LE COFFRE DE FER,

ou

LE JUGE DE SON CRIME.

Drame en trois actes, traduit de Federici.

Reçu au Théâtre de la Cité-Variétés, en juin 1797.

Non représenté.

15

ARTAXERCE,

Tragédie-lyrique en trois actes et en vers.

Reçue à l'unanimité au Théâtre Feydeau, le 3 juillet 1797, sous la direction de Sageret, qui m'a offert séance tenante 6,000 fr. de mon poëme. Les membres du comité étaient MM. Grimod de la Reynière, Noël, inspecteur des études, Guéroult, Brunetière, Chagot de Fays et Sageret. — La musique devait être composée par Lesueur. Un peu plus tard le théâtre changea de genre et ma pièce ne fut pas représentée. Mais Lesueur est resté toujours l'un de mes meilleurs amis.

Le succès que j'avais obtenu à Feydeau, m'enhardit à présenter cet ouvrage au Grand-Opéra ; le même sujet venait d'y être traité par Hoffman, sous le titre d'ARBAÇE : on l'avait reçu, mais l'auteur n'a jamais pu parvenir à le faire représenter.

Dix ans plus tard (en 1808) Delrieu fit jouer son ARTAXERCE à la Comédie française.

Vers la même époque M. Delaville, auteur distingué, fit représenter, sous le même titre, une tragédie qui obtint un très-grand succès à Bordeaux.

Moi aussi j'ai eu un instant l'ambitieuse fantaisie de publier ma tragédie lyrique, ne fût-ce que pour prouver que je n'étais pas tout-à-fait indigne ; mais ma raison plus calme et plus modeste m'a fait repousser cette orgueilleuse pensée. Mon *Artaxerce* restera à jamais enseveli dans mon portefeuille.

16

LES PETITS AUVERGNATS,

Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Morange.

Jouée sur le Théâtre de l'Ambigu comique, le 16 septembre 1797.

Imprimée à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	73	112
Id. en province,	39	

17

LA NUIT ESPAGNOLE,

ou

LA CLOISON.

Comédie en deux actes et en prose.

Jouée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 30 septembre 1797.

N'a pas été imprimée.

Représentations à Paris,	7	15
Id. en province,	8	

18

VICTOR,

ou

L'ENFANT DE LA FORÊT.

Drame lyrique en trois actes, musique de Solié

Reçu au Théâtre Favart, le 9 novembre 1797.

à reporter . . 127

report. . 127

La pièce devait être jouée par Michu, Chenard, Solié, Dozainville et la délicieuse Saint-Aubin.

J'appris dans les derniers jours d'avril suivant qu'un opéra sur le même sujet avait été lu secrètement au Théâtre Favart. La pièce était de M. de Saint-Just et la musique de Boyeldieu. La réception avait été unanime. On se promettait de monter l'ouvrage immédiatement, c'est-à-dire au mépris de la promesse qui m'avait été faite que j'entrerais en répétition sous quelques semaines. Solié excellent chanteur de ce théâtre et mon collaborateur dans cet opéra, vint m'avertir de ce qui se tramait; il ne me laissa rien ignorer des projets hostiles de ses camarades.

Je n'étais pas homme à me laisser berner par ces messieurs. J'exprimai à Solié, tous mes regrets de la peine qu'il avait prise en composant les deux tiers de notre opéra, et je résolus de punir les comédiens de leur félonie.

Je courus en toute hâte au Théâtre de l'Ambigu-comique. *Victor* fut reçu avec enthousiasme et je supprimai les morceaux de musique. Ceci explique comment cet ouvrage n'a pas tout à fait l'ampleur d'un drame ordinaire, comme je les ai faits depuis. Il fut mis en répétition le 3 mai, et un mois après il fut joué avec un tel succès que le Théâtre Favart renonça tout à fait à monter l'opéra de Saint-Just.

Représentations à Paris,	392	814
Id. en province,	422	

à reporter. . 941

report. . 941

19

LES TROIS TANTES,

Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Solié.

Reçue au Théâtre Favart le 4 décembre 1797.

Non représentée.

20

LA FORÊT DE SICILE.

Drame lyrique en deux actes, musique de Gresnick.

Reçu au Théâtre Feydeau le 24 janvier 1798.

Cet opéra avait fait sensation dans les coulisses. Un compositeur de renom vint m'offrir son talent. Certes la proposition eût été fort avantageuse si on me l'eût faite la première; mais ici il m'aurait fallu reprendre mon manuscrit à Gresnick qui déjà avait terminé sa partition; et j'en étais incapable. Il était possible que l'intrigue s'en mêlât. Effrayé par l'exemple récent du Théâtre Favart, je portai bien vite *La Forêt de Sicile* au Théâtre Montansier, où elle fut reçue le jour même et mise en répétition immédiatement.

La pièce a été imprimée chez Barba.

Représentations à Paris,	82	158
Id. en province,	76	

à reporter. . 1099

report. . 1099

21

LE CHATEAU DES APENNINS,

OU

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

Drame en cinq actes et en prose.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 27 juin 1798.

La pièce a été imprimée chez Barba.

Représentations à Paris,	41	46
Id. *en province,*	5	

22

BLANCHETTE,

Parodie de *Blanche* et *Montoussin*, en un acte et en vaudevilles.

Reçue au théâtre Montansier le 18 octobre 1798.

Retirée de ce Théâtre pour être jouée au Théâtre Louvois.

Représentations à Paris,	15	15
Id. *en province,*	»	

23

BOBINET,

OU

LE PATÉ D'ANGUILLES.

Vaudeville en un acte.

Reçu au Théâtre de la Cité en décembre 1798.

Non représenté.

à reporter. . 1160

report. . 1160

24

LA SOIRÉE DES CHAMPS ÉLYSÉES.

Proverbe en un acte et en vaudevilles.

Joué sur le Théâtre Montansier le 24 janvier 1799.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	87	116
Id. en province,	29	

25

LÉONIDAS,

OU

LE DÉPART DES SPARTIATES.

Tableau lyrique en un acte et en vers, musique de Persuis et Gresnick.

Présenté au grand Opéra en 1795 et non reçu.
Lu de nouveau le 15 juin 1799 et reçu.
N'a pas été imprimé.

Représentations à Paris,	3	3
Id. en province,	»	

26

ZOZO,

OU

LE MAL AVISÉ.

Comédie en un acte et en prose.

Jouée au Théâtre Montansier, le 17 octobre 1799.
Représentations à ce Théâtre, 27
Mise en opéra comique, musique de Dalayrac,

à reporter. . 1306

report. . 1306

et reçue au Théâtre Feydeau le 5 janvier 1800, puis remise en comédie et jouée sur le Théâtre de la porte Saint-Martin le trois mars 1803, sous le titre des *Deux Valets*.

Imprimée sous les deux titres chez Barba.

Représentations totales à Paris,	67	125
Id. *en province,*	58	

27

L'AUBERGE DU DIABLE.

Folie en deux actes et en prose.

Reçue au Théâtre Montansier et jouée une seule fois le 29 janvier 1800.

Chute complète.

Représentations, 1

28

LE PETIT PAGE,

OU

LA PRISON D'ÉTAT.

Opéra comique en un acte et en prose.
Musique de Kreutzer et Nicolo.

Joué sur le Théâtre Feydeau le 14 février 1800.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	43	178
Id. *en province,*	135	

à reporter. . 1610

report. . 1610

29

LA MUSICOMANIE.

Opéra comique en un acte, musique de Quaissin.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique en mai 1800.

Vendu à forfait moyennant deux louis que Monsieur Corsse, directeur, m'a fait attendre pendant six mois. Ce même homme a gagné deux millions avec mes pièces.

Représentations à Paris,	496	496
Id. *en province,*	»	

30

RANCUNE,

OU

LES CHAIRCUITIERS TROYENS,

Parodie d'*Hécube*, (en société.)

Jouée sur le Théâtre des Troubadours en mai 1800.

Cette Folie n'a pas été imprimée.

Représentations à Paris,	25	25
Id. *en province,*	»	

31

LA JARRETIÈRE,

Parodie de *Praxitèle* ou la *Ceinture*.

Jouée sur le Théâtre des Troubadours, le 25 juillet 1800.

N'a pas été imprimée.

Représentations à Paris,	12	12
Id. *en province,*	»	

à reporter. . 2143

report. . 2143

— 32 —

ROSA,

OU

L'ERMITAGE DU TORRENT.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté le 9 août 1800.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	82	}	335
Id. *en province,*	253		

— 33 —

COELINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE,

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 2 septembre 1800.

Imprimé à Paris chez Barba.

Cette pièce a obtenu plusieurs éditions. Elle a été traduite en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	387	}	1476
Id. *en province,*	1089		

— 34 —

MARCEL,

OU

L'HÉRITIER SUPPOSÉ.

Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Persuis.

Jouée sur le Théâtre Favart le 12 février 1801.
N'a obtenu qu'une seule représentation. 1

à reporter. . 3955

report. . 3955

35

LE CHANSONNIER DE LA PAIX.

Opéra comique en un acte mêlé de vaudevilles.

Joué sur le Théâtre Feydeau, le 18 février 1801.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	26	67
Id. *en province,*	41	

36

FLAMINIUS A CORINTHE.

Drame lyrique en un acte et en vers,
Musique de Kreutzer et Nicolo.

Joué sur le Théâtre des Arts, le 27 février 1801.
Imprimé à Paris chez Ballard.

Représentations. 1

37

LE PÈLERIN BLANC,
OU
LES ORPHELINS DU HAMEAU.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 6 avril 1801.
Imprimé à Paris chez Barba, a eu plusieurs éditions.

Représentations à Paris,	386	1533
Id. *en province,*	1147	

à reporter. . 5556

report. . 5556

38

QUATRE MARIS POUR UN.

Opéra comique en un acte, musique de Solié.

Reçu au Théâtre Montansier en 1797, et retiré de ce théâtre pour être joué sur celui des Jeunes Artistes, le 27 avril 1801.

Cette pièce n'a pas été imprimée.

Représentations à Paris,	81	81
Id. *en province,*	»	

39

LE VIEUX MAJOR.

Vaudeville en un acte. (En société.)

Joué sur le Théâtre Montansier le 24 août 1801.

Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	141	345
Id. *en province,*	204	

40

L'HOMME A TROIS VISAGES,

OU

LE PROSCRIT DE VENISE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 6 octobre 1801.

Cette pièce imprimée à Paris chez Barba a obtenu plusieurs éditions.

Représentations à Paris,	378	1022
Id. *en province,*	644	

à reporter. . 7604

report. . . 7004

— 41 —

MADAME VILLENEUVE,

OU

LA TIREUSE DE CARTES.

Vaudeville en un acte. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté le 23 novembre 1801.

N'a pas été imprimé.

Représentations à Paris,	33	33
Id. en province,	»	

— 42 —

GARIGA,

OU

LE RÊVE ET LE RÉVEIL.

Comédie en trois actes, mêlée de couplets. (En société.)

Reçue au Théâtre du Vaudeville en décembre 1801.

Non représentée.

— 43 —

LA PEAU DE L'OURS,

Mascarade en un acte et en vaudevilles.

Jouée sur le Théâtre Montansier le 1er mars 1802.

Imprimée à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	73	10
Id. en province,	31	

à reporter. . . 7141

report. . . 7141

— 44 —

LA FEMME A DEUX MARIS,

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 14 septembre 1802.

Cette pièce imprimée à Paris chez Barba a obtenu plusieurs éditions et a été traduite en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	451	1346
Id. en province,	895	

— 45 —

RAYMOND DE TOULOUSE,

ou

LE RETOUR DE LA TERRE-SAINTE.

Drame lyrique en trois actes et en prose,
Musique de Foignet.

Reçu au Théâtre Feydeau le 2 juin 1797, et par trois administrations différentes, en 1798, 1799 et 1800.

Retiré de guerre lasse, et joué sur le Théâtre des jeunes Artistes, rue de Bondy, le 16 septembre 1802.

Cette piéce a été imprimée à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	32	32
Id. en province,	»	

à reporter. . . 8519

report. . . 8519

46

PIZARRE,

OU

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

Mélodrame historique en trois actes, à grand spectacle.

Joué sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 27 septembre 1802.

Cette pièce a été imprimée chez Barba.

Représentations à Paris,	92	163
Id. en province,	71	

47

LE SAC ET LE PORTEFEUILLE,

OU

LE PROCUREUR ERMITE.

Comédie en deux actes et en prose.

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté le 22 novembre 1802.

N'a pas été imprimée.

Représentations à Paris,	13	13
Id. en province,	»	

48

LES MINES DE POLOGNE,

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 mai 1803.

Cette pièce imprimée chez Barba, a été traduite en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	289	601
Id. en province,	312	

à reporter. . . 9296

report. . . 9296

49

LA CHAUMIÈRE ET LE TRÉSOR,

Vaudeville en un acte. (En société).

Joué sur le Théâtre Montansier le 10 septembre 1803, puis à la Gaîté.

N'a pas été imprimé.

Représentations à Paris,	28	28
Id. *en province,*	»	

50

TÉKÉLI,

OU

LE SIÉGE DE MONTGATZ,

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 29 décembre 1803.

Cette pièce imprimée à Paris chez Barba, a obtenu plusieurs éditions; elle a été traduite en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	430	1334
Id. *en province,*	904	

51

LES MAURES D'ESPAGNE,

OU

LE POUVOIR DE L'ENFANCE,

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 9 mai 1804.

Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	61	224
Id. *en province,*	163	

à reporter. . . 10882

report. . . 10882

52

AVIS AUX FEMMES,

OU

LE MARI COLÈRE,

Opéra comique en un acte, musique de Gaveaux.

Joué sur le Théâtre Favart le 27 octobre 1804.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	54	218
Id. en province,	164	

53

LE GRAND CHASSEUR,

OU

L'ILE DES PALMIERS.

Mélodrame en trois actes. (En société).

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu comique,
le 6 novembre 1804.
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	27	31
Id. en province,	4	

54

LA FORTERESSE DU DANUBE,

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la porte St.-Martin,
le 3 janvier 1805.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	281	604
Id. en province,	323	

à reporter. . . 11735

Report. . . 11,735

55

ROBINSON CRUSOÉ.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la porte Saint-Martin, le 2 octobre 1805.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	366	752
Id. *en province,*	386	

56

LE SOLITAIRE DE LA ROCHE NOIRE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la porte Saint-Martin, le 14 mai 1806.
Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	47	65
Id. *en province,*	18	

57

KOULOUF ou LES CHINOIS.

Opéra comique en trois actes, musique de Dalayrac

Joué à l'Opéra Comique, le 18 décembre 1806.
Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	39	165
Id. *en province,*	126	

à reporter. . . 12,717

Report. . . 12,717

58

L'ANGE TUTÉLAIRE,

OU

LE DÉMON FEMELLE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 2 juin 1808.
Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	269	497
Id. en province,	228	

59

LA CITERNE.

Mélodrame en quatre actes

Reçu au Théâtre de la Porte Saint-Martin, puis joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 14 janvier 1809.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	201	388
Id. en province,	187	

60

LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE.

Drame lyrique en trois actes, musique de Gaveaux.

Joué sur le Théâtre de l'Opéra Comique le 20 mars 1809.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	42	305
Id. en province,	263	

à reporter. . . 13,907

report. . . 13,907

61

MARGUERITE D'ANJOU.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 11 janvier 1810.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	234	420
Id. en province,	186	

62

LES PAYSANS DE LA VILLE.

Vaudeville. (En société.)

Non représenté.

63

LES TROIS MOULINS.

Vaudeville, pour le mariage de l'Empereur. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 30 mars 1810.
Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	20	20
Id. en province,	»	

à reporter. . . 14,347

report. . . 14,347

— 64 —

LES RUINES DE BABYLONE,

OU

LE MASSACRE DES BARMÉCIDES.

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 30 octobre 1810.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	318	912
Id. *en province,*	594	

— 65 —

DULCINÉE DU TOBOSO.

Drame comique en trois actes. (En société.)

Non représenté.

— 66 —

LE BERCEAU.

Vaudeville en un acte. (En société.)

Pour la naissance du roi de Rome.

Joué à l'Opéra Comique, le 28 mars 1811.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	4	157
Id. *en province,*	153	

à reporter. . . 15,416

report. . . 15,416

67

LE PRÉCIPICE,

OU

LES FORGES DE NORWÈGE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîte, le 30 octobre 1811.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	138	206
Id. *en province,*	68	

68

LE FANAL DE MESSINE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 23 juin 1812.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	113	207
Id. *en province,*	94	

69

LE PETIT CARILLONNEUR.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 24 novembre 1812.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	24	28
Id. *en province,*	4	

à reporter. . . 15,857

report. . . 15,857

— 70 —

L'ENNEMI DES MODES,

OU

LA MAISON DE CHOISY.

Comédie en trois actes. (En société.)

Jouée sur le Théâtre de l'Impératrice, le 7 décembre 1813.

Imprimée à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	8	9
Id. en province,	1	

— 71 —

LE CHIEN DE MONTARGIS,

OU

LA FORÊT DE BONDY.

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 18 juin 1814.

Imprimé à Paris chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	462	1158
Id. en province,	696	

— 72 —

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE,

OU

LE SIÉGE DE NANCY.

Drame héroïque en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 26 octobre 1814.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	182	421
Id. en province,	239	

à reporter. . . 17,445

report. . . 17,445

— 73 —

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Drame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 5 septembre 1815.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	48	117
Id. *en province,*	69	

— 74 —

LE SUICIDE,

OU

LE VIEUX SERGENT.

Mélodrame en deux actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 février 1816.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	24	37
Id. *en province,*	13	

— 75 —

LE MONASTÈRE ABANDONNÉ,

OU

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 28 novembre 1816.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	267	663
Id. *en province,*	396	

à reporter. . 18,262

report. . . 18,262

76

OVIDE EN EXIL.

Grand opéra en un acte et en vers, musique de Hérold.

Reçu au Théâtre de l'Académie royale de musique, le 28 mars 1818.

Non représenté.

77

LA CHAPELLE DES BOIS,

OU

LE TÉMOIN INVISIBLE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 12 août 1818.
Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	157	359
Id. *en province,*	202	

78

BENSERADE,

OU

MADAME DE LA VALLIÈRE.

Comédie en un acte et en vers.

Reçue au Théâtre français, le 28 août 1818.

Quoique la réception eût été unanime et très-flatteuse pour l'auteur, il n'a jamais voulu faire jouer cette pièce de peur que la représentation n'obtînt pas à son gré un succès pareil à ceux qu'il avait coutume d'obtenir depuis vingt ans.

à reporter. . . 18,621

report. . . 18,621

79

LE BELVÉDER,

OU

LA VALLÉE DE L'ETNA.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 décembre 1818.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	198	231
Id. *en province*,	33	

80

LA FILLE DE L'EXILÉ,

OU

HUIT MOIS EN DEUX HEURES.

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 13 mars 1819.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	154	445
Id. *en province*,	291	

81

LES CHEFS ÉCOSSAIS.

Drame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la porte Saint-Martin, le 1er septembre 1819.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	46	59
Id. *en province*,	13	

à reporter. . . 19,356

report. . . 19,356

82

BOUTON DE ROSE,

OU

LE PÊCHEUR DE BASSORA.

Pièce féerie en trois actes.

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté, le 13 novembre 1819.
Imprimée à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	101	101
Id. en province,	»	

83

LE MONT SAUVAGE,

OU

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 12 juillet 1821.
Imprimé à Paris, chez Barba.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	201	263
Id. en province,	62	

84

L'AMANT SANS MAITRESSE,

OU

QUINZE ET SOIXANTE.

Opéra comique en un acte, musique de Garcia.

Reçu au Théâtre du Gymnase, le 4 août 1821.
N'a pas été représenté à cause du départ de Perlet.

à reporter. . . 19,720

report. . . 19,720

85

VALENTINE,
OU
LA SÉDUCTION.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 15 décembre 1821.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	78	131
Id. en province,	53	

86

LE PAVILLON DES FLEURS,
OU
LES PÊCHEURS DE GRENADE.

Opéra comique en un acte, musique de Dalayrac.

Joué à l'Opéra-Comique, le 18 mai 1822.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	38	81
Id. en province,	43	

87

ALI-BABA
OU
LES QUARANTE VOLEURS.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 28 septembre 1822.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	101	171
Id. en province,	70	

à reporter. . . 20,103

report. . . 20,103

88

LE CHATEAU DE LOCH-LEVEN,

OU

L'ÉVASION DE MARIE STUART.

Mélodrame historique en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 3 décembre 1822.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	52	81
Id. en province,	29	

89

LA PLACE DU PALAIS.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 26 mars 1824.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	56	87
Id. en province.	31	

90

LA STATUE DE PIERRE,

OU

LE JOAILLIER DU ROI.

Mélodrame en trois actes.

Reçu d'abord au Théâtre de l'Ambigu, puis au Théâtre de la porte Saint-Martin; enfin non représenté, parceque le sujet m'a été dérobé.

à reporter. . . 20,271

report. . . 20,271

91

LE BARIL D'OLIVES.

Vaudeville en un acte. (En société.)

Joué sur le Théâtre des Variétés, le 1er février 1825.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	87	143
Id, en province,	56	

92

LE MOULIN DES ÉTANGS.

Mélodrame en quatre actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 28 janvier 1826.

Imprimé à Paris, chez Duvernoy.

Représentations à Paris,	112	131
Id. en province,	19	

93

LES NATCHEZ,

OU

LA TRIBU DU SERPENT.

Mélodrame en trois actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 21 juin 1827.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	49	49
Id. en province,	»	

à reporter. . . 20,594

report. . . 20,594

94

LA TÊTE DE MORT,

ou

LES RUINES DE POMPEÏA.

Mélodrame en quatre actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 8 décembre 1827.

Imprimé à Paris, chez Quoy.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	116	145
Id. en provinces,	29	

95

LA MUETTE DE LA FORÊT.

Mélodrame en un acte. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 29 janvier 1828.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	134	200
Id. en province,	66	

96

GUILLAUME TELL.

Imitation de Schiller. Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 3 mai 1828.

Imprimé à Paris, chez Lami.

Représentations à Paris.	101	101
Id. en province,	»	

à reporter. . . 21,040

report. . . 21,040

97

LE CABARET DE L'ARC.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Reçu au Théâtre de la Gaîté, le 3 juin 1828.

Non représenté.

98

LA ROSE DE VENISE,

ou

L'INQUISITION.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Reçu au Théâtre de la Gaîté, le 15 juillet 1828.

99

LA PESTE DE MARSEILLE,

Mélodrame historique en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 2 août 1828
Imprimé à Pais, chez Duvernoy.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	61	61
Id. en province,	»	

à reporter. . . 21,101

report. . . 21,101

100

POLDER,

OU

LE BOURREAU D'AMSTERDAM.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 15 octobre 1828.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	162	372
Idem en province,	210	

101

L'AIGLE DES PYRÉNÉES.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 19 février 1829.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	37	49
Idem, en province,	12	

102

LES COMPAGNONS DU CHÊNE.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 6 juin 1829.

Représentations à Paris,	32	32
Id. en province,	»	

à reporter. . . 21,554

report. . . 21,554

103

ALICE.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 24 octobre 1829.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	26	26
Id. en province,	»	

104

ONDINE,

OU

LA NYMPHE DES EAUX.

Pièce féerie, en quatre actes.

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté, le 17 février 1830.

Imprimée à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	116	116
Id. en province,	»	

105

JUDACIN,

OU

LES FILLES DE LA VEUVE.

Mélodrame en six tableaux. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 4 septembre 1830.

Imprimé à Paris, chez Pollet.

Représentations à Paris,	123	269
Idem en province,	146	

à reporter. . . 21,965

report. . . 21,965

106

FÉNÉLON.

Tragédie de Chénier, mise en trois actes.

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté, le 16 septembre 1830.

Imprimée à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	142	180
Id. en province,	38	

107

MALMAISON ET SAINTE-HÉLÈNE.

Mélodrame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 13 janvier 1831.

Non imprimé.

Représentations à Paris,	31	31
Id. en province,	»	

108

L'OISEAU BLEU.

Vaudeville féerie en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 10 février 1831.

Imprimé à Paris, chez Hardy.

Représentations à Paris,	81	81
Id. en province,	»	

à reporter. . . 22,257

à reporter. . . 22,257

109

LA LETTRE DE CACHET.

Drame en trois actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 26 février 1831
Imprimé à Paris chez Barba.

Représentations à Paris,	52	66
Id. en province,	14	

110

LES DRAGONNADES.

Mélodrame en six tableaux. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 9 avril 1831.
Non imprimé.

Représentations à Paris,	5	5
Id. en province,	»	

111

L'ABBAYE AUX BOIS,

OU

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mélodrame en six tableaux. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 14 février 1832.
Imprimé à Paris chez Riga.

Représentations à Paris,	31	31
Id. en province,	»	

à reporter. . . 22,339

report. . . 22, 359

112

LE PETIT HOMME ROUGE.

Pièce féerie en six tableaux. (En société.)

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté, le 19 mars 1832.
Imprimée à Paris, chez Riga.

Représentations à Paris,	151	151
Id. en province,	»	

113

SIX FLORINS,
OU
LA BRODEUSE ET LA DAME.

Mélodrame en six tableaux. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 7 juillet 1832.
Imprimé à Paris, chez Riga.

Représentations à Paris,	32	32
Id. en province,	»	

114

L'ALLÉE DES VEUVES,
OU
LA JUSTICE EN 1773.

Mélodrame en six tableaux.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 16 mars 1833.
Imprimé à Paris, chez Hardy.

Représentations à Paris,	73	159
Id. en province,	86	

à reporter. . . 22,701

report. . . 22,701

115

LES QUATRE ÉLÉMENTS.

Pièce féerie en cinq actes. (En société.)

Jouée sur le Théâtre de la Gaîté, le 10 juillet 1833.

Imprimée à Paris, chez Marchant.

Représentations à Paris,	69	69
Id. en province,	»	

116

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Mélodrame en six tableaux. (En société.)

Reçu au Théâtre de la Gaîté, le 20 août 1833.

N'a pas été représenté.

117

LA FERME ET LE CHATEAU.

Mélodrame en cinq actes. (En société.)

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 mars 1834.

Imprimé à Paris, chez Barba.

Représentations à Paris,	49	49
Id. en province,	»	

à reporter. . . 22,819

report. . . 22,819

118

LATUDE,

ou

TRENTE-CINQ ANS DE CAPTIVITÉ.

Mélodrame en cinq actes.

Joué sur le Théâtre de la Gaîté, le 15 novembre 1834.
Imprimé à Paris, chez Marchant.
Traduit en plusieurs langues.

Représentations à Paris,	186	393
Id. en province,	207	

119

LE FOUR A CHAUX,

ou

L'AUBERGE DE PEYREBELLE.

Mélodrame en trois actes. (En société).

Joué sur le Théâtre du Cirque Olympique, le 3 octobre 1835.
Non imprimé.

Représentations à Paris,	30	30
Id. en province,	»	

à reporter. . . 23,242

report. . . 23,242

— 120 —

BIJOU,

OU

L'ENFANT DE PARIS.

Pièce féerie en cinq actes. (En société.)

Reçue et répétée généralement au Théâtre de la Gaîté, le 21 février 1835.

C'est le même jour, entre midi et une heure, que le théâtre a péri par un incendie et en quelques minutes.

La pièce a été reportée au Théâtre du Cirque Olympique, le 31 janvier 1838.

Représentations à Paris,	80	80
Id. en province,	»	

23,322

Nota. J'ai la preuve de tout ce que j'avance ici ; mais quel que soit l'ordre sévère que j'aie constamment apporté dans mes affaires, il est certain que j'ai dû perdre un grand nombre de représentations, soit par la négligence des correspondants, soit par les banqueroutes des Directeurs de province. Je dois donc, pour être bien exact, ajouter au moins un quart sur le nombre des représentations qui m'ont été attribuées pendant quarante ans. 6,678

Total général. 30,000

RÉCAPITULATION.

Tragédies.	2
Comédies	9
Drames	4
Mélodrames.	59
Opéras comiques et Drames lyriques.	21
Pièces féeries et Pantomimes	8
Vaudevilles.	17
	120

Dans le nombre de ces pièces il y en a 26 qui n'ont pas été jouées.

APPEL A MES AMIS.

Quand l'excellent Nodier composait, il y a cinq ans, l'introduction ci-dessus, j'étais loin de prévoir que le travail extraordinaire auquel je me suis livré pour rédiger et faire imprimer le catalogue de ma belle bibliothèque et par suite celui de mes autographes, affaiblirait ma vue au point de ne me plus laisser la faculté de lire et d'écrire. C'est de tous les malheurs qui m'ont accablé depuis 1835, le plus douloureux et le plus poignant.

Ne plus voir, c'est ne plus exister.

J'attends de jour en jour, d'une heure à l'autre, le moment de ma cécité complète.

Dans cette anxiété cruelle, et pour supporter sans mourir ce supplice de chaque instant, j'ai voulu m'entourer des souvenirs spirituels et intimes de mes amis; j'ai voulu que mon nom survécût au milieu des leurs. C'est un hommage que je leur dois et un dernier service que je leur demande.

Grâces à Nodier et à son article trop flatteur sans doute, je vais faire imprimer trente de mes ouvrages, ceux que je crois les meilleurs.

Hé bien! dans la tombe anticipée où je vais descendre, au moment d'être totalement privé de la lumière, je supplie trente de mes amis vivants, de vouloir bien se réunir à moi par la pensée, en coopérant à mon œuvre dernière..... J'adresserai à chacun d'eux un exemplaire de cette édition illustrée par leurs soins, et par un doux échange, je recevrai ce que chacun d'eux aura pensé de la pièce qui aura fixé son attention et son choix. Je vivrai donc ainsi toujours et intimement avec eux. C'est le seul et le meilleur moyen que j'aie imaginé pour rester dans leur douce société. Le pauvre aveugle ne sera plus abandonné, puisque tous ses amis seront là, dans sa chambre, sur son bureau, auprès de son lit, jusques à l'heure dernière; tous seront réunis pour lui dire un dernier adieu au moment du départ.

C'est la pensée d'une âme défaillante. C'est le dernier vœu d'un homme de cœur. J'aime à espérer qu'il sera exaucé et que d'autres cœurs lui répondront.

COELINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE QUAISAIN.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 2 septembre 1800.

NOTICE

SUR CŒLINA.

Depuis près de quinze ans que je suis intimement lié avec M. de Pixerécourt, je ne l'ai pas vu une seule fois sans le presser de publier une édition de ses œuvres dramatiques : « Cette édition, lui disais-je, est une sorte » de dette que vous avez contractée envers le public » qui vous a si souvent applaudi, envers le Théâtre qui » vous donnera une place importante dans son histoire. » Vous êtes le créateur d'un genre, et quoique ce genre » ne soit ni la haute comédie ni la tragédie classique, » il a fait, grâce à vous, assez de bruit dans le monde pour » mériter d'être consacré par le recueil de vos ouvrages. » Diderot, Sedaine et Beaumarchais, avaient avant vous, » produit le drame sur la scène; Mercier avait aussi déve- » loppé en volume le drame bourgeois et historique ; mais » ce ne furent là que des tentatives plus ou moins favori- » sées par le succès : le drame ne s'était pas encore constitué » une existence fixe, indépendante, légitime pour ainsi » dire. C'est vous, mon ami, qui lui avez trouvé des salles » de spectacle et des spectateurs; vous qui l'avez élevé » presque au niveau des grandes compositions du théâtre » français; vous qui avez fondé les règles de ce genre » qu'on essaierait en vain aujourd'hui d'exclure de nos habi- » tudes théâtrales ; vous enfin, qui avez préparé les voies » à l'école romantique, dussiez-vous, ainsi que votre émule

» et contemporain Népomucène Lemercier, maudire et » répudier vos enfants. Je vous demande donc, mon ami, » cette édition de vos œuvres, comme l'expression de la » littérature de votre époque, comme la récompense la » plus douce et la plus glorieuse de vos efforts, comme » l'*Exegi monumentum* du Shakspeare moderne. »

Pendant quinze ans M. de Pixerécourt, qui d'ailleurs marchait encore dans sa carrière dramatique aux applaudissements unanimes excités par son *Latude*, recula devant l'idée du testament littéraire que tous ses amis réclamaient au nom de sa réputation; mais aujourd'hui, déterminé par les conseils de son digne ami Charles Nodier, qui a revendiqué, pour sa part, la tâche difficile et délicate d'éditeur, M. de Pixerécourt consent à nous laisser choisir trente drames parmi les soixante qui composent son théâtre complet. Sans doute on en regrettera beaucoup que leur succès constant à la représentation nous recommandait à juste titre; mais il ne nous était pas permis de dépasser le nombre des pièces à choisir, et nous avons dû opter, en déclarant que nous ne croyons pas indignes d'être recueillies, celles que le défaut d'espace nous a seul empêché d'admettre dans cette édition.

La première pièce qui se présente dans le choix que nous avons fait, est *Cœlina* ou *L'Enfant du Mystère* : Elle est empruntée à un roman de Ducray-Duminil, roman portant le même titre et imprimé en 1798 (6 vol. in 12) et plusieurs fois réimprimé. Ce roman, qui fut beaucoup lu dans sa nouveauté comme tous ceux de l'auteur, rappelle le genre d'Anne Radcliffe; il est intéressant, rempli d'imagination, et on lui pardonne en faveur de ces qualités, tout ce qui peut lui manquer du côté du style et de la vraisemblance. M. de

Pixerécourt a beaucoup amélioré la fable du roman, et il a surtout concentré l'intérêt dans une action habilement et vivement conduite : son style ne doit rien, par bonheur, à celui de Ducray-Duminil.

Voici comment ce dernier a jugé lui-même la pièce tirée de son roman; ce jugement fait honneur à son impartialité : *Journal des petites affiches. N° du 19 fructidor, an 8* (1800) « N'étant pas dans l'usage de parler des pièces jouées sur » les théâtres des boulevards (quoique l'on y représente de » temps en temps des ouvrages dignes de fixer l'attention) » nous avons différé de rendre compte d'un drame en trois » actes et à grand spectacle, ayant pour titre *Cœlina* ou *L'En-* » *fant du mystère*, que l'on donne depuis quelque temps au » théâtre de l'Ambigu-Comique, avec un très-grand succès; » mais l'accueil distingué que le public a fait à cet ouvrage, » son mérite réel, le concours prodigieux de spectateurs » qu'il attire, nous font une loi de donner à son jeune au- » teur, les éloges qui lui sont dus.

» Nous n'entrerons pas dans les détails de l'analyse. Le » roman qui en a fourni le sujet est suffisamment connu. » Nous nous contenterons de dire que l'auteur a tiré un » parti étonnant de ce roman, qui offrait les plus grandes » difficultés pour être mis à la scène, et ce sont ces diffi- » cultés vaincues avec art qui font du drame de *Cœlina* le » meilleur ouvrage qui ait été joué aux boulevards, et le » rendent digne de nos premiers théâtres, tant par l'intérêt » qu'il présente que par la manière habile avec laquelle il » est conduit.

» Le premier acte est fait de main de maître : c'est un » des plus beaux qu'il y ait au théâtre. Le second offre de

» la gaîté, un ballet charmant, des détails fort attachants » et une catastrophe très-intéressante. Quant au troisième, » qui appartient entièrement à l'auteur, il est peut-être plus » étonnant que les deux autres par la difficulté qu'il y avait » à soutenir jusqu'à la fin un intérêt aussi puissant, et à » dénouer d'une manière satisfaisante une intrigue aussi » fortement ourdie. Il offre des situations très-dramatiques » et vigoureusement conçues. L'arrivée de Michaud après » le monologue de Truguelin; la scène des archers où Mi- » chaud voit la cicatrice; l'entrée de Francisque dans le » moulin; la sortie, l'évasion de Truguelin, sont autant de » scènes du plus grand intérêt et qui commandent l'attention » la plus suivie. Cet acte est fort beau, le style est correct, » chaud, serré et surtout naturel; il offre des pensées » fortes et vivement exprimées.

» Enfin, on remarque avec plaisir que l'unité de temps » et celle d'action sont scrupuleusement observées dans » cette pièce.

» Cet ouvrage, nous le répétons, sera vu de tout Paris, » et ce qui ne permet pas d'en douter, c'est la foule qu'il a » attirée jusqu'à présent et l'opinion avantageuse qu'en » donnent toutes les personnes qui l'ont vu et qui toutes en » sortent également satisfaites.

» Nous ne pouvons que mêler notre voix à celle du pu- » blic et engager le citoyen Guilbert de Pixerécourt, à » travailler sur nouveaux frais et à mériter de pareils suc- » cès sur d'autres théâtres, où son talent ne peut que le » faire paraître avec avantage. »

» Ducray-Duminil, Rédacteur. »

Nous renvoyons au roman de *Cœlina* les lecteurs qui voudraient apprécier les ressources que le romancier a fournies au dramaturge : celui-ci a tiré de son propre fonds bien des ressorts scéniques et une foule de détails ingénieux. Imiter ainsi, c'est créer.

Le drame de *Cœlina*, traduit en anglais, en allemand et en hollandais, a été joué plus de 387 fois à Paris, et plus de 1089 en province pendant trente ans. On le joue toujours avec le même succès. C'est là un témoignage irrécusable du talent et de l'intérêt que M. de Pixerécourt a su mettre dans cette pièce qui survivra au roman de Ducray-Duminil, et qui se distingue par la date de son apparition. Elle annonçait la renaissance du théâtre, après la barbarie dramatique de la période révolutionnaire.

PAUL LACROIX,
BIBLIOPHILE JACOB.

NOTE QU'IL FAUT LIRE.

Pour ajouter toujours plus de véracité et d'exactitude à mes récits, j'ai jugé utile de copier, après chaque notice de mes amis, les jugements des journaux que j'ai eu la patience de conserver à cet effet depuis quarante ans. Ceci est, je l'espère, un argument sans réplique. C'est de l'histoire vivante, les noms et les dates s'y rencontrent. Entre autres choses, j'ai trouvé dans le journal de l'Empire, des articles du sévère Geoffroy qui m'ont fourni la matière de plusieurs notices ; elles seront heureusement placées dans mes deux premiers volumes.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des Spectacles. 16 fructidor, an VIII. Les boulevards ont offert des pièces à diables, à revenants, à combats, à décorations, etc., et on a couru aux boulevards, on a applaudi aux diables; mais quelques succès qu'aient obtenus les productions gigantesques et monstrueuses, aucune ne peut être mise en comparaison avec celle donnée hier sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, sous le titre de *Cœlina* ou *l'Enfant du mystère;* aucune n'eut un succès plus mérité. Qu'il nous suffise de dire que cet ouvrage fait le plus grand honneur à la plume de son auteur, le citoyen Guilbert de Pixerécourt.

LEPAN.

Le même, 17 courant. Nous avons dit dans notre numéro d'hier que l'ouvrage de *Cœlina* ou l'*Enfant du mystère,* était bien au-dessus de ce que les théâtres des boulevards nous avaient offert jusqu'à ce jour. Nous aimons à le répéter. L'intérêt soutenu qui y règne, les situations fortes et attachantes qui s'y succèdent, tout assure à cette pièce un succès de longue durée. En puisant le fonds de *Cœlina* dans le roman de ce nom, le citoyen Guilbert de Pixerécourt a jugé prudemment qu'il ne pourrait pas introduire sur la scène tous les personnages qui figurent dans le roman, tels que Marcan, Isoline, Perrine, etc., etc.; il a resserré l'action, et dans les deux premiers actes imités du roman, il a établi une série d'événements, qu'un troisième acte, appartenant entièrement à l'auteur, a dénoué d'une manière très-habile et fort intéressante.

Il faut rendre justice aux acteurs qui l'ont secondé, entre autres à Mesdames Corsse et Lévêsque, et aux citoyens Tautin et Boicheresse; ce dernier surtout a montré beaucoup d'intelligence dans le rôle du muet.

Des applaudissements universels succédèrent à cette représentation ; toutes les voix demandèrent l'auteur.

LE MÊME.

Idem. 9 vendémaire, an IX. Cet ouvrage qui est aujourd'hui à la vingtième représentation, se joue de deux jours l'un et continue d'attirer la foule. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit dans le temps de cette pièce dont le succès fut complet ; nous aimons seulement à rendre justice à une production exempte de tout le gigantesque, de tout le merveilleux qui, il y a deux ans, faisait courir tout Paris aux boulevards.

LE MÊME.

Journal du soir. 17 fructidor. Nous annonçons avec un grand plaisir l'immense succès de *Cœlina*, ouvrage du citoyen Guilbert de Pixerécourt, que l'on a su distinguer de la foule des ouvrages qu'offrent les théâtres des boulevards. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur les éloges qu'il mérite, par un intérêt soutenu, un style soigné et des situations très-dramatiques.

BEAUMONT.

Journal d'Indications. Du 17 fructidor. Avant-hier 15 fructidor, la foule nombreuse des spectateurs qui remplissaient le théâtre de l'Ambigu-Comique fit un accueil très-distingué au drame (pantomime dialoguée en trois actes) de *Cœlina* qui pour la première fois obtenait les honneurs de la représentation. Analysons avec soin cette pièce qui à plus d'un titre mérite des éloges et doit être distinguée de la foule de ces ouvrages insignifiants, pitoyables ou burlesques dont le bon goût, les mœurs et la raison sont fatigués. (*Suit l'analyse.*)

Le premier acte marche bien, les scènes sont remplies d'intérêt, le dialogue est naturel et bien nourri, les caractères sont bien présentés. Cependant on aurait désiré plus de développement dans la scène où doit se trouver une explication relative aux coups de pistolet qui ont été tirés dans le salon.

Le second acte ajoute à l'intérêt : bien des mystères sont dévoilés

et le spectateur attentif forme des vœux pour le triomphe de l'innocence et la punition du crime.

Le troisième acte dont les événements sont plus entassés, marche à merveille. Il appartient tout entier à l'auteur qui l'a créé. L'ensemble de ce drame où l'on trouve une coupe heureuse, un dialogue choisi, des situations très-dramatiques et des détails fort intéressants, fait le plus grand honneur aux talents du citoyen Guilbert de Pixerécourt déjà connu avantageusement par plusieurs productions estimables.

Son ouvrage a été joué avec un ensemble qui fait honneur aux artistes de ce théâtre; mais on doit des éloges particuliers à madame Corsse qui a mis de la vérité, de la chaleur, de l'enthousiasme même dans le rôle de Tiennette, qui a fait preuve d'une intelligence profonde dans son art et qui a mérité tous les suffrages; mademoiselle Lévêsque a été fort applaudie, dans le rôle de *Cœlina* qui lui avait été confié pour son début; elle a une figure délicieuse et un organe enchanteur. L'acteur chargé du rôle de Francisque (le muet) a été souvent d'une vérité étonnante. Le citoyen Tautin a fait souvent horreur dans le rôle de Truguelin, mais c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui. Le citoyen Dumont a joué avec une rondeur parfaite le rôle de Dufour, vieillard goutteux et brusque à l'excès. Nous terminons cet article en disant que cette production doit attirer longtemps à ce théâtre la foule des amateurs.

F. Babié.

Le même. Le 21 fructidor. La 5e représentation de *Cœlina* avait attiré hier au théâtre de l'Ambigu-Comique, une foule immense de curieux. La salle était remplie et un grand nombre de personnes n'ont pu avoir de billets. Il nous a paru que l'auteur, docile aux conseils de l'amitié et de la critique impartiale, a fait quelques changements heureux dans les dernières scènes du premier acte et au dénoûment. C'est une nouvelle preuve de talent ajoutée à toutes celles que nous a déjà données le citoyen Guilbert de Pixerécourt. On ne peut que lui prédire de grands succès.

Le même.

Journal de Pau. 8 septembre 1820. Non-seulement le drame de M. de Pixerécourt compte par milliers les représentations qu'il a obtenues, mais il a pénétré jusque dans les contrées les plus éloignées du royaume.

Le joli nom de *Cœlina* se recommande à plus d'un titre. Il est recherché, suave, harmonieux. Il sied merveilleusement à bon nombre de femmes charmantes que l'on distingue dans le monde élégant; en outre sans être positivement admis dans le calendrier, il n'en est pas moins devenu très-populaire en France. Je l'ai souvent rencontré dans les provinces de l'Est et même dans les Pyrénées.

Je traversais, il y a dix ans, une des vallées les plus profondes du Béarn et tout entier à ma mélancolie, j'admirais avec délices la contrée sauvage où je me trouvais, quand, à l'approche d'un misérable hameau, qui semble perdu au milieu des bois et séparé en quelque sorte du reste du monde par une haute montagne, qui le presse dans son arc de verdure, j'aperçus une petite fille fort gentille qui portait sur sa tête quelques touffes de bruyères sèches destinées à entretenir le foyer de la chaumière de son aïeule. La physionomie piquante, l'accoutrement pittoresque de la jolie villageoise, le site agreste, tout dans ce lieu solitaire eût été digne d'inspirer Murillo. En cheminant, je demandai à l'enfant comment elle se nommait, supposant bien qu'elle répondrait par le nom de Jeanne, de Marthe ou de Marguerite. Quelle fut ma surprise quand je sus qu'elle s'appelait *Cœlina?* Or, dans cette contrée fort éloignée des villes, et où le maire seul sait à peine signer lisiblement son nom, on n'avait jamais entendu parler du roman de Ducray-Duminil ; mais toute pauvre qu'elle était, la famille de la petite Béarnaise était allée un jour de fête, jusqu'au château voisin, elle avait vu jouer la comédie par la société qui y était réunie, on avait représenté *Cœlina*, et la morale du hameau y avait trouvé son compte.

ALFRED DE SERVIEZ.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUFOUR, vieillard goutteux et infirme, père de Stéphany.	DUMONT.
TRUGUELIN, oncle de Cœlina.	TAUTIN.
FRANCISQUE, pauvre homme, muet.	BOICHERESSE.
CŒLINA, crue nièce de Dufour.	Mlle LÉVÊSQUE.
STÉPHANY, fils de Dufour et amant de Cœlina.	JOLIVET.
ANDREVON, médecin.	LEBEL.
TIENNETTE, ancienne gouvernante de Dufour.	Mme CORSSE.
FARIBOLE, domestique de Dufour.	PLATEL.
MICHAUD, meunier.	RAFFILE.
GERMAIN, domestique et confident de Truguelin.	MARTIN.
UN EXEMPT DE LA MARÉCHAUSSÉE.	
CAVALIERS DE LA MARÉCHAUSSÉE.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène est en Savoie.

Les deux premiers actes se passent à Sallenche, chez M. Dufour; et le troisième au pied du rocher d'Arpennaz, situé à une lieue de Sallenche.

CŒLINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse dans la maison de Dufour. Une porte de fond; deux portes latérales; une table; des siéges. A gauche sur le devant, un grand fauteuil à bras. Il est sept heures du soir; il y a deux flambeaux allumés sur la table.

SCENE I.

CŒLINA, TIENNETTE *.

(Tiennette traverse rapidement la salle, Cœlina entre par la porte du fond et l'arrête.)

CŒLINA.

Où cours-tu donc si vite, ma bonne Tiennette? tu parais bien pressée.

TIENNETTE.

Dieu merci, quoique la besogne ne manque pas dans cette maison, il vient de m'en arriver un surcroît dont je me serais bien passée.

CŒLINA.

Qu'est-ce donc?

TIENNETTE.

Ne faut-il pas préparer un appartement pour M. Truguelin et son fils?

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

COELINA.

Est-il possible! mon oncle et mon cousin reviennent ici?

TIENNETTE.

On les attend ce soir ou demain.

COELINA.

J'en suis bien fâchée!

TIENNETTE.

A dire vrai, je ne suis pas plus contente que vous. Ils me déplaisent à moi, ces Truguelin, je les crois envieux, faux et méchants. Quelle différence entre cet oncle-là, et ce bon M. Dufour, votre oncle paternel!

COELINA.

Et entre mes deux cousins! Je crois qu'elle est encore plus grande, car je déteste l'un, bien sincèrement, tandis...

TIENNETTE *souriant.*

Que vous aimez l'autre plus sincèrement encore, n'est-ce pas?

COELINA.

Tu sais s'il le mérite, ma bonne Tiennette.

TIENNETTE.

Ce cher Stéphany, c'est le meilleur enfant que je connaisse, et je suis sûre qu'il rendra sa femme heureuse.

COELINA, *vivement et avec naïveté.*

N'est-ce pas? Je l'ai toujours pensé comme toi.

TIENNETTE.

Oui da! vous pensez donc à cela quelquefois? Il n'est pas encore temps, Mademoiselle, vous êtes trop jeune. Ce n'est pas à votre âge qu'on doit... Ce n'est pas l'embarras, je crois que, si M. Dufour n'était pas votre tuteur, il ne serait point éloigné de vous marier au petit cousin.

COELINA, *vivement.*

Tu crois, Tiennette?

TIENNETTE.

J'en suis sûre. Vous entendez bien qu'il n'en est point à s'apercevoir que vous vous aimez. Mais dam! les convenances, la délicatesse... il craint qu'on ne dise dans le pays qu'il a profité de l'ascendant qu'il avait sur vous pour enri-

chir son fils. C'est tout simple ça, je me mets à sa place; quand on est honnête et délicat...

COELINA.

Tiennette, je me charge de détruire ses scrupules; je refuserai tous les partis qui se présenteront; je dirai à mon oncle que Stéphany est le seul que j'aime, que je puisse aimer; et je lui offrirai moi-même mon cœur et ma fortune.

TIENNETTE.

Laissez faire votre tuteur, et soyez sûre que...

DUFOUR, *en dehors.*

Tiennette! Tiennette!

TIENNETTE.

Je l'entends qui m'appelle. Sans doute il veut prendre le frais dans cette salle. Je vous quitte.

COELINA.

Un moment, Tiennette.

TIENNETTE.

Je ne puis. Quand sa goutte le tourmente, vous savez que le cher homme n'est pas endurant.

DUFOUR, *en dehors et plus haut.*

Tiennette!

TIENNETTE.

J'y vais, Monsieur. Consolez-vous, mon enfant, voilà Stéphany qui revient de la chasse, il vous tiendra compagnie. Vous ne perdrez pas au change, n'est-il pas vrai? Je parie qu'à présent vous ne voudriez pas de moi, quand je vous proposerais de rester.

COELINA.

Tu sais, ma bonne Tiennette, que je n'ai pas un secret qui ne t'appartienne.

DUFOUR, *en dehors, toujours plus haut.*

Tiennette! Tiennette!

TIENNETTE.

Me voilà, Monsieur. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

CŒLINA, STÉPHANY.

STÉPHANY *entre avec un fusil sous le bras; il le pose dans le fond de la chambre.*

Bonsoir, petite cousine.

CŒLINA.

Bonsoir, Stéphany.

STÉPHANY.

Qu'as-tu donc, Cœlina? d'où te vient cette tristesse.

CŒLINA.

Je te l'avouerai, mon ami, l'arrivée de mon oncle Truguelin m'afflige.

STÉPHANY.

M. Truguelin ici!

CŒLINA.

On l'attend.

STÉPHANY.

Quand?

CŒLINA.

Ce soir ou demain.

STÉPHANY.

Vient-il seul?

CŒLINA.

Son fils l'accompagne.

STÉPHANY.

Marcan avec lui! Sais-tu ce qui les amène?

CŒLINA.

Non.

STÉPHANY.

Je le soupçonne. Sans doute, il s'agit de mariage.

CŒLINA.

De mariage! ô ciel!

STÉPHANY.

Oui. Je les connais : ils sont ambitieux, avares. Ils savent

que tes parents t'ont laissé de grands biens; que mon père qui régit pour toi ce riche héritage peut seul disposer de ta fortune, de ta main; ils viennent ici demander l'une et l'autre, et mon père qui les aime sera assez faible pour te sacrifier à leur cupidité.

CŒLINA.

Pourquoi penses-tu que ce serait me sacrifier?

STÉPHANY, *de même.*

Pardon, Cœlina, ce mot m'est échappé sans le vouloir. (*Avec contrainte.*) En effet, il est possible que vous aimiez Marcan, et que ce soit pour vous un bonheur de l'épouser.

CŒLINA.

Méchant! peux-tu me railler aussi cruellement?

STÉPHANY, *de même.*

Ai-je le droit de vous aimer autrement que comme une parente, et dois-je prétendre au bonheur de devenir votre époux, quand je songe à l'énorme distance qu'il y a entre la fortune de mon père et la vôtre?

CŒLINA, *avec un peu d'humeur.*

Vous calculez, Stéphany! — Oh oui. Vous avez raison. Vous ne m'aimez que comme une parente.

STÉPHANY.

Tu connais bien peu mon cœur!

CŒLINA.

Tu juges bien mal le mien!

STÉPHANY.

Que je hais ce Marcan! que je lui en veux de venir troubler la paix dont nous jouissions.

CŒLINA.

Si l'annonce de son arrivée a pu nous affliger ainsi, que sera-ce donc quand il habitera cette maison? Oh! j'en frémis d'avance.

STÉPHANY.

Pourquoi ces pressentiments?

CŒLINA.

Chaque fois qu'il est question de ces hommes que je crains

sans que j'en puisse démêler la cause, les dernières paroles de ma mère se représentent à ma mémoire. Mon enfant, me dit-elle avant de mourir, donne toute ta tendresse à ton oncle Dufour, il en est digne, et fera ton bonheur. Méfie-toi des Truguelin, ils sont capables de tout.

STÉPHANY.

Loin de nous, Cœlina, ces idées sombres et sinistres, espérons tout de l'avenir, de la bonté d'un père, et tâchons de retrouver cette douce sérénité, cette gaîté franche qui, ce matin encore, faisaient notre bonheur.

CŒLINA.

Tu as raison.

DUFOUR, *en dehors.*

Je vous dis, Tiennette, que cela sera.

STÉPHANY.

J'entends mon père.

CŒLINA.

Comme il parle haut. On dirait qu'il est fâché.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUFOUR, TIENNETTE.

TIENNETTE, *conduisant Dufour vers le grand fauteuil.*

Allez, Monsieur, il y a de l'inhumanité dans ce que vous m'ordonnez. Je vous jure que je ne me prêterai jamais à une pareille injustice.

DUFOUR.

Je vous dis que je le veux. Vous allez voir que je ne serai pas le maître chez moi.

TIENNETTE.

Non, Monsieur, non, tant que j'y serai, vous ne serez pas le maître de faire une mauvaise action.

CŒLINA.

Quel est donc le sujet de votre querelle?

TIENNETTE.

Monsieur veut que je renvoie de la maison ce pauvre

homme qui est ici depuis huit jours, sous prétexte que la chambre qu'il occupe est nécessaire à M. Truguelin.

CORLINA.

Ah! mon oncle, il a l'air si honnête!

STÉPHANY.

Mon père, il est bien malheureux!

DUFOUR.

Oui, par sa faute, comme il y en a tant! Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez tous à un mendiant que vous ne connaissez pas plus que moi, et qui a abusé de ma sensibilité pour s'introduire ici et s'y établir?

TIENNETTE.

Quel intérêt, Monsieur? celui que l'on prend à tous les malheureux. Je ne sais qui il est, cet homme; j'ignore jusqu'à son nom, mais il a une physionomie si douce, il jette sur moi des regards si expressifs qu'on ne peut s'y méprendre. Oui, Monsieur, je m'y connais, je vous réponds que c'est un honnête homme et qu'il a éprouvé de grands malheurs.

DUFOUR.

Qui te l'a dit?

TIENNETTE.

A coup sûr, ce n'est pas lui, puisqu'il est muet; mais sa profonde tristesse me l'assure.

DUFOUR.

Tu es folle.

TIENNETTE.

Oh! voilà comme vous êtes, Monsieur, vous vous prévenez injustement contre les uns, tandis que vous vous passionnez pour d'autres qui... mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. Je vous déclare que je sortirai de chez vous plutôt que d'en voir renvoyer cet indigent.

DUFOUR.

Vous abusez de ma patience et de mon amitié pour vous, Tiennette; mais je ne souffrirai pas que personne fasse ici la loi et s'oppose à mes volontés. Entendez-vous?

TIENNETTE.

Ah! Monsieur, si, comme moi, vous aviez été témoin des pleurs que la situation de ce malheureux fit répandre, il y

a huit ans, dans les environs de Sallenche, vous ne pourriez vous défendre d'un certain intérêt en sa faveur, et vous ne voudriez point le désespérer en le chassant de chez vous.

DUFOUR.

Tu ne m'avais pas dit cela.

TIENNETTE.

Comment, Monsieur, vous ne vous souvenez pas...

DUFOUR.

Non, sans doute.

TIENNETTE.

Oh! je veux vous la raconter cette funeste aventure, et je suis sûre qu'elle vous intéressera.

DUFOUR.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

TIENNETTE.

Je revenais un soir de Cluse, où vous m'aviez envoyée, et je m'étais assise un moment au pied du rocher d'Arpennaz, là, tout près du moulin, lorsque des cris aigus viennent frapper mon oreille. Deux hommes armés et couverts de sang sortent du bois, passent en fuyant près de moi, et disparaissent à ma vue. Bientôt des gémissements sourds m'avertissent que leur victime n'est point éloignée. La pitié l'emporte sur mon effroi. Je me lève; j'entre dans le bois, et je ne tarde point à trouver étendu, sur la terre, un homme défiguré et couvert de sang. Je lui parle, il ne peut me répondre, les monstres l'ont privé de l'organe de la parole; il ne peut que gémir, et me tendre une main défaillante, qui semble implorer mon secours.

COELINA.

Quelle horreur!

TIENNETTE.

Ne pouvant lui donner seule les soins qu'il réclamait, je fis retentir la forêt de mes cris, et je vis bientôt accourir vers moi quelques montagnards, qui s'empressèrent d'étancher le sang de ce malheureux, et le transportèrent au moulin, où il fut reçu avec le plus touchant intérêt par l'honnête Michaud, que vous connaissez, Monsieur.

DUFOUR.

Pauvre homme!

TIENNETTE.

Jugez de ma surprise, lorsque je rencontrai, il y a huit jours, cet infortuné couvert de haillons, et me demandant de pourvoir à sa subsistance par une légère aumône. Je lui témoignai mon étonnement; il parut me reconnaître, et je vis briller la joie sur son front. Je vous demandai, Monsieur, de lui accorder un asile pour quelques jours, vous y consentîtes; car, malgré ce dehors brusque, vous avez un bon cœur. Et c'est ce même homme que vous voulez chasser aujourd'hui! Non, Monsieur, vous ne persisterez point dans cette résolution cruelle. Si mes prières ne peuvent rien sur vous, eh bien! je prendrai sur mes gages pour lui louer un petit logement, je partagerai ma nourriture avec lui. Par ce moyen nous serons satisfaits tous deux : vous n'aurez plus sous les yeux un infortuné dont l'aspect vous fatigue, et moi, j'aurai la consolation d'avoir, par un léger sacrifice, arraché cet homme au désespoir.

COELINA.

Mon oncle, prenez pitié de lui.

STÉPHANY.

Encore quelques jours, mon père.

DUFOUR.

Mais enfin, où couchera-t-il pendant que messieurs Truguelin seront ici?

TIENNETTE.

Sur cette bergère. Il s'y trouvera à merveille.

DUFOUR.

A la bonne heure. Tu sais bien, Tiennette, que je ne veux chagriner personne; dis à cet indigent qu'il se rassure, et que je le garde encore pendant quelque temps.

TIENNETTE.

Comme il va vous bénir!

DUFOUR.

Ce que tu m'en as dit pique ma curiosité, je serai bien aise de le voir. Sait-il écrire?

TIENNETTE.

Oui, Monsieur.

DUFOUR.

Je veux qu'il m'écrive ses aventures. Fais le venir.

TIENNETTE.

(*A part.*) Enfin j'ai réussi. (*Haut.*) Je vous l'amène à l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TIENNETTE.

DUFOUR.

Eh bien! vous voilà tous contens, n'est-ce pas?

STÉPHANY.

Vraiment mon père, ce pauvre homme mérite ce que vous faites pour lui. Je vous avoue qu'il m'inspire le plus vif intérêt.

COELINA.

Tiennette a raison, et je répondrais de lui.

STÉPHANY.

Il a pour ma cousine mille prévenances, mille soins délicats.

DUFOUR.

En vérité?

COELINA.

Oui, mon oncle. Tous les matins, en sortant de ma chambre, je le trouve assis près de la porte, tenant un bouquet qu'il m'offre d'une main tremblante et avec la plus touchante expression.

DUFOUR.

C'est fort bien.

COELINA.

Souvent je le vois me regarder fixement et cherchant à lire dans mes yeux ce qui m'occupe ou m'intéresse. Quand il croit l'avoir deviné, il me quitte et revient bientôt m'apporter ce qu'il suppose être l'objet de mes désirs. Lorsqu'il a réussi, la joie la plus vive brille sur son visage; il semble tout fier d'avoir pénétré ma pensée, et me demande d'un

air suppliant de lui permettre de baiser ma main qu'il baigne de ses larmes. O mon oncle! on ne peut être un méchant homme avec un si bon cœur.

STÉPHANY.

De plus, il possède des talents.

DUFOUR.

Il a des talents, dis-tu?

CŒLINA.

Oui, mon oncle. Il dessine à merveille.

DUFOUR.

Je suis bien aise d'apprendre tous ces détails. Mais encore faut-il savoir qui l'on a chez soi.

STÉPHANY.

Le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISQUE, TIENNETTE.

Francisque s'avance lentement et d'un air timide.

DUFOUR, *à Francisque.*

Approche, mon ami, ne crains rien. Tiennette, reste là. Si je n'entends pas bien ses gestes, tu me les expliqueras. Assieds-toi, brave homme; j'aime ta physionomie; elle prévient en ta faveur. Mes enfants, laissez-nous; votre présence pourrait le gêner.

(Stéphany et Cœlina font un mouvement pour sortir; Francisque se lève précipitamment, et les prend par la main en les priant de rester.)

DUFOUR.

Restez, puisqu'il le veut. Mon ami, voilà une plume et de l'encre; approche-toi de cette table et tu me répondras par écrit, quand tu ne pourras le faire autrement, surtout dis-moi la vérité.

(Francisque témoigne qu'il est incapable de mentir.)

Comment te nommes-tu?

(Francisque écrit, et Tiennette placée derrière lui lit à haute voix.)

TIENNETTE.

Francisque Humbert.

DUFOUR.

Quel est ton âge?

TIENNETTE.

Quarante ans.

DUFOUR.

Qui a causé tes malheurs?

TIENNETTE.

L'amour et l'ambition.

DUFOUR.

Tu aimais et tu as été ambitieux?

TIENNETTE.

Non pas moi, mais un homme cruel à qui je dois tous mes maux.

DUFOUR.

Tiennette m'a raconté qu'elle t'a trouvé un jour près du moulin d'Arpennaz, percé de coups et baigné dans ton sang.

TIENNETTE.

C'est vrai.

DUFOUR.

Quels sont les monstres qui t'ont réduit en cet état? les connais-tu? (*Francisque fait un geste affirmatif.*) Nomme-les.

TIENNETTE.

Je ne le puis, sans faire le malheur de tous ceux qui me sont chers. (*Francisque jette un regard expressif sur Cœlina.*)

DUFOUR.

Pourquoi ce mystère?

TIENNETTE.

Le temps vous l'apprendra.

DUFOUR.

Tes assassins sont-ils de ce pays? (*Francisque fait un geste affirmatif.*) Dans quelle classe de la société?

TIENNETTE.

Riche.

DUFOUR.

(*A part.*) Il m'étonne (*Haut*). Sont-ils considérés?

TIENNETTE.

Que trop.

DUFOUR.

Penses-tu qu'ils me soient connus?

TIENNETTE.

Beaucoup.

DUFOUR.

Quelle énigme! explique-toi plus clairement, je l'exige, ou je ne te garde pas plus longtemps chez moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FARIBOLE, *puis* TRUGUELIN.

FARIBOLE.

Monsieur, je vous annonce l'arrivée de M. Truguelin.

COELINA ET STÉPHANY.

Déjà?

DUFOUR.

Où est-il?

FARIBOLE.

Il me suit. Le voilà.

(A ces mots, Francisque s'est élancé vers la porte; mais il se trouve en face de Truguelin, qui recule et paraît frappé de terreur. Francisque détourne la vue et sort précipitamment.)

DUFOUR.

Où va-t-il donc? et quel est ce vertige? cours après lui, Tiennette, et ramène-le.

TIENNETTE.

J'y vais, Monsieur. (*Elle sort avec Faribole.*)

STEPHANY.

Et moi aussi. (*A part:*) Que je hais ce Truguelin! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DUFOUR, TRUGUELIN, COELINA.

TRUGUELIN *s'est remis promptement, et s'approchant de Dufour, il lui dit d'un ton affectueux:*

Bonsoir, M. Dufour. Il me tardait de vous voir, de connaître par moi-même l'état de votre santé. Elle me paraît meilleure; je vous en félicite. Embrassez-moi, ma nièce...

(*Il l'embrasse.*) Elle est charmante! Vraiment, M. Dufour, c'est tout le portrait de votre frère.

DUFOUR.

On trouve, au contraire, qu'elle ressemble beaucoup à sa mère.

TRUGUELIN.

A ma sœur! je ne suis pas de cet avis; mais qu'importe, elle est à merveille, et mon fils le sait bien.

DUFOUR.

Où donc est-il, Monsieur votre fils? est-ce qu'il ne vous a point accompagné?

TRUGUELIN.

Il est resté à Genève pour faire quelques emplettes qu'il destine à sa cousine; mais je pense qu'il sera ici dans deux jours au plus tard. Je n'ai amené avec moi que mon fidèle Germain.

DUFOUR.

Asseyez-vous, M. Truguelin.

TRUGUELIN.

Volontiers. Aussi bien ai-je à vous parler de la grande affaire dont je vous entretins lors de mon dernier voyage ici, il y a huit ans.

COELINA.

Je me retire, mon oncle.

DUFOUR.

Va, mon enfant.

COELINA, *à part.*

O Dieu! ne permettez pas que je sois séparée des objets qui me sont chers. (*Elle sort, après avoir embrassé Dufour.*)

SCÈNE VIII.

DUFOUR, TRUGUELIN.

DUFOUR.

Nous sommes seuls.

TRUGUELIN.

Vous savez, Monsieur, combien je fus attaché à ma sœur,

cette pauvre Isoline, qui eut l'honneur d'épouser M. le baron des Echelettes, votre frère. Un contrat bizarre scella cette union qui pouvait devenir fatale pour ma sœur, si l'hymen n'eût pas donné une fille à votre frère. Cœlina vit le jour et perdit, quelques années après, son père et sa mère, qui lui laissèrent un héritage considérable. Vous eûtes la bonté de vous charger de la gestion de ses biens et de l'éducation de l'enfant.

DUFOUR.

Qui a répondu à mes soins au delà de toute attente.

TRUGUELIN.

On ne pouvait faire pour elle un choix plus avantageux. Vous seul avez le droit de disposer de sa main, et si j'ose aujourd'hui vous la demander pour mon fils, ne croyez pas que le désir de partager les biens de cette riche orpheline ait dirigé ma démarche. C'est que je sais, à n'en pas douter, que ces jeunes gens ressentent l'un pour l'autre, depuis l'enfance, une tendresse réciproque. Mon fils, surtout, aime sa cousine avec une véritable passion : pendant le cours de nos voyages, il n'a cessé de me parler d'elle; je lui ai promis de venir vous la demander, et j'espère ne point vous trouver contraire à un hymen qui comble les vœux de ma sœur, les miens, et qui doit faire le bonheur de ces deux enfants.

DUFOUR.

Monsieur, l'alliance que vous me proposez pour ma pupille n'a rien dont je ne doive être flatté. Les rapports de fortune, les convenances de famille s'y trouvent également observés; mais vous me permettrez de ne point en croire aveuglément ce que vous me dites de l'inclination réciproque de ces jeunes gens. L'amitié que j'ai pour Cœlina, la tendresse dont elle me donne chaque jour de nouvelles preuves, me prescrivent impérieusement de ne lui faire contracter aucun engagement, sans une entière liberté de sa part.

TRUGUELIN.

N'avez-vous pas sur elle des droits?

DUFOUR.

Je n'en veux avoir que sur son cœur.

TRUGUELIN

Il me semble cependant que vous pourriez...

DUFOUR.

La contraindre ? Jamais. Je sais trop que la violence n'est propre qu'à nous faire haïr.

TRUGUELIN.

Ainsi donc vous me refusez ?

DUFOUR.

Non, Monsieur. Je différe seulement ma réponse jusqu'à ce que les sentiments de Cœlina me soient parfaitement connus. Monsieur votre fils arrive dans deux jours; j'aurai bientôt lu dans le cœur de ma nièce, et soyez sûr que rien ne pourra différer son bonheur dès que je serai convaincu qu'il tient à cette union. La voici, changeons de discours.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CŒLINA.

TRUGUELIN.

Que nous veut mon aimable nièce ?

CŒLINA, *à Dufour.*

Je vous apporte, mon oncle, une lettre dont l'indigent vient de me charger pour vous.

TRUGUELIN, *avec indifférence.*

Qui ? cette espèce d'imbécile que j'ai rencontré en entrant ici ? A propos, M. Dufour, j'avais oublié de vous demander ce que vous faites chez vous d'un homme de cette espèce.

CŒLINA, *piquée.*

Un homme de cette espèce est souvent plus estimable qu'un autre.

TRUGUELIN, *froidement.*

C'est à monsieur que je m'adresse, ma nièce.

DUFOUR.

C'est un malheureux que Tiennette a recueilli; il était sans asile, sans secours, et j'ai consenti à ce qu'il restât quelque temps ici. Lorsque vous êtes arrivé, il me faisait part de ses aventures.

TRUGUELIN.

Oh ! ces drôles-là ne manquent jamais de moyens pour

abuser de la compassion des hommes sensibles et hospitaliers. Quant à moi, je n'en écoute aucun.

DUFOUR.

Je m'en méfie comme vous. Mais les aventures de celui-ci sont vraiment de nature à intéresser. Figurez-vous que ce malheureux, privé de la parole et couvert de cicatrices, a été ainsi mutilé, il y a quelques années, à une lieue d'ici, auprès du moulin d'Arpennaz. Vous connaissez peut-être cet endroit?

TRUGUELIN, *se troublant.*

Oui... Je le connais... Et nomme-t-il...

DUFOUR.

Qui? ses assassins?... Non. Il les connaît, cependant.

TRUGUELIN, *d'un air contraint et avec un faux intérêt.*

Ah! il les connaît.

DUFOUR.

Et ce qui vous paraîtra bien singulier, c'est qu'il assure que ce sont des personnes fort considérées dans le pays. Mais je m'amuse à vous conter tout cela comme si vous deviez y prendre quelque intérêt.

TRUGUELIN, *s'efforçant de se remettre de son trouble.*

J'en prends plus que vous ne pouvez le croire. Il suffit qu'il vous paraisse mériter quelque estime, pour qu'il ait des droits à la mienne.

DUFOUR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

TRUGUELIN.

Si vous m'en croyez, vous ne lirez point cette lettre. Ce sont sans doute de nouvelles plaintes, des demandes indiscrètes, car ces gens-là ne sont jamais contents de ce que l'on fait pour eux. A quoi bon vous remplir la tête de ces contes mensongers? Suivez en sa faveur votre inclination généreuse; mais n'excitez point mal à propos votre sensibilité.

DUFOUR.

Je crois que vous avez raison. (*Truguelin s'empare de la lettre que Dufour tient négligemment de la main gauche.*)

TRUGUELIN.

C'est le plus sage, et pour que, dans un autre moment, vous ne soyez tenté de la lire... (*Il fait un mouvement pour la déchirer Cœlina la lui prend.*)

CŒLINA.

Pardon, Monsieur, mais en me chargeant de cette lettre pour mon oncle, je me suis engagée à rapporter la réponse à celui qu'elle intéresse. Ainsi, trouvez bon que j'insiste pour qu'il la lise.

DUFOUR.

Lisons donc. (*Il ouvre la lettre et lit :*)

« *Homme généreux ! je ne puis demeurer plus longtemps chez* » *vous sans troubler la tranquillité de votre famille, et je me re-* » *tire, pénétré de la plus vive reconnaissance. Agréez mes remer-* » *ciements et mes adieux, et croyez que, quelque part que je sois, je* » *n'oublierai jamais l'honnête M. Dufour, ni ses aimables en-* » *fants.* » Je ne veux pas qu'il s'en aille.

TRUGUELIN.

Que vous importe ? un pareil être mérite-t-il de fixer votre attention ?

DUFOUR.

Va, cours, ma nièce, dis-lui que je lui défends expressément de partir ce soir, et que je le verrai demain matin.

TRUGUELIN, *à part.*

C'est ce que je saurai bien empêcher.

DUFOUR.

Va vite, mon enfant.

CŒLINA.

J'y cours, mon oncle. (*A part.*) Oh que je suis contente !
(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE X.

DUFOUR, TRUGUELIN, FARIBOLE.

DUFOUR, *à Faribole.*

Que veux-tu, mon garçon ?

FARIBOLE.

Vous dire que monsieur le docteur demande s'il peut vous voir.

DUFOUR.

Sans doute, dis-lui que je l'attends avec impatience, car j'ai beaucoup souffert de la goutte, la nuit dernière.

FARIBOLE, *dans le fond.*

Entrez, entrez, monsieur Andrevon.

TRUGUELIN, *vivement frappé.*

Andrevon!

FARIBOLE.

Notre monsieur dit comme ça, qu'il sera bien aise de vous voir.

TRUGUELIN, *embarrassé et faisant mine de vouloir se retirer.*

Permettez... (*A part, voyant entrer Andrevon.*) Il est trop tard.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANDREVON.

ANDREVON.

Bonsoir, mon voisin. Je n'ai pu vous voir hier... (*Il aperçoit Truguelin et recule, frappé d'horreur.*) Vous ici, Monsieur!..

TRUGUELIN, *avec un grand sang-froid.*

N'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je ne vois pas en quoi ma présence ici peut vous intéresser ou vous déplaire.

ANDREVON, *d'un ton brusque, après avoir jeté un regard de mépris sur Truguelin.*

Bonsoir, Monsieur Dufour, vous me reverrez une autre fois. (*Il sort.*)

DUFOUR.

Écoutez-moi, docteur... docteur! M. Andrevon! Est-ce que tous ces gens-là sont devenus fous? Tiennette! Tiennette!

TIENNETTE, *en dehors.*

Plaît-il, Monsieur?

DUFOUR.

Cours après le docteur; dis-lui que j'ai le plus grand besoin de ses conseils. (*A Faribole.*) Toi, donne-moi le bras. Excusez-moi, M. Truguelin, si je vous quitte; mais je veux absolument lui parler.

TRUGUELIN.

Cet homme extravague. Je le connais de réputation.

DUFOUR.

Il extravague! le docteur Andrevon! c'est l'homme le plus sensé de la Savoie. Bonsoir, M. Truguelin, voilà votre appartement. Demandez ce qui vous sera nécessaire. M. Andrevon!.. M. Andrevon!..

TRUGUELIN, *à Faribole.*

Mon ami, je vous prie de m'envoyer mon domestique.

FARIBOLE.

Cela suffit, Monsieur. (*Dufour sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

TRUGUELIN, *puis* GERMAIN.

TRUGUELIN.

Que fait ici ce Francisque? Je croyais m'en être entièrement défait. Sans doute c'est pour me nuire auprès de ce crédule vieillard qu'il s'est introduit chez lui. S'il dit un mot, mes projets sont évanouis, et moi-même.... Oh, je frissonne.

GERMAIN, *mystérieusement.*

Vous me demandez, Monsieur?

TRUGUELIN.

Oui, Germain, j'ai grand besoin de ton secours.

GERMAIN.

Parlez, Monsieur.

TRUGUELIN.

Francisque est ici.

GERMAIN.

Je le sais.

TRUGUELIN.

Un mot de sa part.

GERMAIN.

Peut nous perdre. M. Dufour...

TRUGUELIN.

Ne sait rien encore.

GERMAIN.

Mais d'un moment à l'autre il peut tout apprendre.

TRUGUELIN.

Ton avis ? —

GERMAIN.

Le vôtre ? —

TRUGUELIN.

Tu m'entends.

GERMAIN.

Il suffit.

TRUGUELIN.

Misérable Francisque, tu paieras cher les inquiétudes que tu me causes.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CŒLINA.

CŒLINA, *à part dans le fond.*

Ils parlent de l'indigent. Ecoutons. (*Elle se glisse jusqu'à la porte qui est à gauche, et la tient entr'ouverte.*)

GERMAIN.

Point d'éclat.

TRUGUELIN.

Sais-tu où couche ce malheureux ?

GERMAIN.

Ici. On la déplacé pour vous recevoir

TRUGUELIN.

Entrons dans mon appartement et...

GERMAIN.

Quand tout le monde reposera...

TRUGUELIN.

A minuit. S'il résiste...

GERMAIN.

Il est mort.

TRUGUELIN.

Retirons-nous.

COELINA, *à part.*

Les monstres !

TRUGUELIN.

J'entends du bruit.

GERMAIN, *allant au fond.*

On vient... C'est lui.

TRUGUELIN.

Lui ! pourquoi différer ?

GERMAIN.

Il n'est pas temps encore.

TRUGUELIN.

Tu veilleras.

GERMAIN.

Vous agirez.

COELINA, *à part.*

Les scélérats !

(Truguelin et Germain entrent doucement dans l'appartement de droite et emportent la lumière qui est sur la table.)

SCÈNE XIV.

COELINA *cachée,* TIENNETTE ET FRANCISQUE.

(Francisque entre par le fond, tenant une lampe.)

TIENNETTE.

Je suis désespérée, pauvre homme, de ne pouvoir vous loger plus commodément; mais la chambre que vous occupiez est nécessaire à M. Truguelin, et tant qu'il restera ici, il faudra vous contenter de la bergère qui est dans le cabinet.

(Francisque témoigne sa reconnaissance.)

Soyez tranquille, M. Dufour vous aime; vos malheurs l'ont intéressé, et il ne vous abandonnera pas. Bonne nuit.

(Francisque la remercie, et lui souhaite le bon soir.)

SCÈNE XV.

CŒLINA *cachée*, FRANCISQUE.

(Francisque s'arrête à la porte de la chambre où est Truguelin, s'en éloigne avec horreur et revient près de la table. Cœlina sort doucement de la chambre où elle est, et tire Francisque par le pan de son habit. Celui-ci se retourne avec une sorte d'effroi; mais en voyant Cœlina, son front s'épanouit, la joie brille sur son visage.)

CŒLINA, *à voix basse et très-vivement, en lui montrant la chambre de droite:*

Vos jours sont menacés; ne dormez pas, je veille sur vous.

(Elle sort, Francisque écrit rapidement quelques mots.)

SCÈNE XVI.

TRUGUELIN, GERMAIN, FRANCISQUE.

TRUGUELIN, *bas à Germain, en lui montrant la porte du fond.*

Veille à cette porte. (*A Francisque d'un ton menaçant:*) Malheureux! que viens-tu faire ici?

(Francisque tire de son sein deux pistolets qu'il dirige sur Truguelin et son domestique, en leur faisant signe de lire le papier qu'il vient d'écrire.)

(*Truguelin s'approche et lit*): « Si vous ne sortez à l'in-» stant, je vous brûle la cervelle, et je déclare tout. »

(*Avec un sourire de mépris:*) Imprudent! que pourrais-tu contre deux personnes? (*Il jette une bourse sur la table.*) Cet or est à toi, si tu promets de sortir d'ici avant le point du jour. (*Francisque refuse.*) Accepte cet offre. (*Même*

signe de Francisque.) Tu penses me braver impunément; mais nous saurons bien te forcer d'obéir. (*Il tire un poignard de son sein, et se précipite sur Francisque qui fait feu de la main gauche. Germain lui arrache son second pistolet.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, CŒLINA; *puis*, DUFOUR, STEPHANY, TIENNETTE, FARIBOLE.

CŒLINA *ouvre la porte du fond, et jette un cri perçant.*

Mon oncle! Stephany! venez vite.

(Au cri de Cœlina, les assassins ont lâché Francisque qui lève les yeux au ciel, et Truguelin s'avance avec assurance.)

TRUGUELIN.

Qu'avez-vous, ma nièce, et pourquoi ces cris?

CŒLINA.

Allez! c'est affreux ce que vous avez fait là!

DUFOUR.

Il est bien étonnant, Monsieur, que vous vous permettiez de maltraiter chez moi un homme à qui j'accorde ma protection: cette conduite révoltante m'intéresse autant en sa faveur qu'elle m'indispose contre vous.

TRUGUELIN.

Voilà bien les hommes; toujours prompts à croire le mal, et jamais disposés à s'éclairer avant de juger. Cet homme m'avait insulté; fallait-il donc souffrir patiemment une injure d'un pareil misérable?

DUFOUR, *avec étonnement.*

Et ce coup de pistolet?..

TRUGUELIN.

C'est sur moi qu'il a été dirigé.

DUFOUR.

Par qui?

TRUGUELIN *montrant Francisque.*

Par lui.

DUFOUR, *à Francisque.*

Est-il vrai? (*Francisque fait signe que c'est la vérité.*) Est-ce ainsi que tu respectes les droits de l'hospitalité?

COELINA.

Ah! mon oncle; si l'indigent s'est porté à cette extrémité, c'est qu'il a été contraint par les violences qu'on exerçait sur lui.

TRUGUELIN, *avec sévérité.*

Mademoiselle.....

COELINA *à Dufour.*

Oui, mon oncle, on voulait forcer ce pauvre homme à sortir de la maison, et, en cas de résistance, on avait juré sa perte.

TRUGUELIN.

Qui?

COELINA, *avec énergie.*

Vous.

TRUGUELIN.

Osez-vous?...

COELINA.

Tout pour sauver un innocent.

TRUGUELIN, *à Dufour.*

Cette inculpation....

COELINA.

Est vraie. J'en jure par mon cœur, et par le ciel qui sait si jamais je me suis abaissée jusqu'à feindre.

TRUGUELIN, *avec ironie.*

Qui donc a pu si bien vous instruire?

COELINA.

Moi-même.

TRUGUELIN, *se troublant.*

Vous?

COELINA.

Oui. Cachée derrière la porte de ce cabinet, j'ai entendu le complot infernal tramé contre ce malheureux, par vous et par votre indigne valet. Démentez maintenant, si vous le pouvez, tout ce que je viens de dire.

TRUGUELIN.

J'espère, M. Dufour, que vous êtes loin d'ajouter foi aux discours insensés de votre nièce... et que...

DUFOUR.

Monsieur, je n'entreprendrai point de décider de quel côté sont les torts. Tout ce que je sais, c'est que vous avez répandu l'effroi dans ma maison; tout le monde vous fuit ou semble se troubler à votre aspect. J'aime les hommes francs, et comme j'entrevois dans tout ceci une espèce de mystère qui me déplait, trouvez bon que je rejette décidément la proposition que vous m'avez faite pour Cœlina, et que je vous dispense à l'avenir de me faire l'honneur de votre visite.

TRUGUELIN.

Vous ne dites pas tout, ambitieux vieillard, et ce n'est là qu'un prétexte adroit pour colorer un refus que vous étiez décidé à me faire. Mais j'en sais plus que vous ne pensez. Je sais que votre fils aime Cœlina, et que vous protégez cette inclination, pour faire entrer dans votre famille les grands biens de cette riche héritière. Mais tremblez... si vous osez former cette union, vous ne savez pas jusqu'où peut aller la jalousie dans un cœur comme celui de mon fils, et je vous déclare que je ne m'opposerai point à ses progrès. Je ne resterai pas plus longtemps dans un lieu où ma présence semble vous gêner. Je me retire. Mais, si demain, avant dix heures, je ne reçois point votre consentement, tremblez tous! un seul mot peut rompre le mariage que vous projetez, et ce mot je le dirai. Adieu. (*Il sort avec Germain.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TRUGUELIN ET GERMAIN.

DUFOUR.

Vaines menaces et qui ne m'effraient point. Rassurez-vous, mes enfants, mes projets sont changés : si M. Truguelin s'était présenté ici d'une manière convenable, j'aurais

peut-être accueilli sa demande; et, en effet, cette union eût été plus avantageuse pour Cœlina; mais il se déclare notre ennemi; c'est une raison pour que j'accélère votre bonheur, et vous serez unis. (*A Cœlina.*) Tu as besoin d'un protecteur, mon enfant, et je ne puis t'en donner un plus zélé, plus sûr, que celui qui n'a pas cessé un instant de t'aimer.

COELINA.

Mon oncle!

STÉPHANY.

Mon père!

DUFOUR.

Demain, nous célébrerons vos fiançailles. Allons nous reposer, mes amis, j'en ai grand besoin; car cette soirée m'a furieusement ému. (*A Faribole :*) Toi, ferme bien les portes, afin que ce méchant homme ne vienne plus nous troubler.

(Cœlina embrasse son oncle, Stéphany baise la main de sa cousine, Francisque salue respectueusement Dufour qui rentre dans son appartement soutenu par son fils, et Cœlina; Faribole et Tiennette sortent par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin dans lequel tout est préparé pour une fête; à gauche est la maison de Dufour.

SCÈNE PREMIÈRE

FARIBOLE, PAYSANS.

(Au lever du rideau, Faribole et ses compagnons sont occupés à faire des guirlandes, et à suspendre des festons aux arbres.)

FARIBOLE.

Dépêchons-nous, mes camarades, songez qu'il faut que tout cela soit prêt pour le lever de mamselle Cœlina. Nous n'avons pas une minute à perdre.

PREMIER PAYSAN.

Soyez tranquille, M. Faribole, ça sera fini.

SECOND PAYSAN.

Faribole! quel drôle de nom! je ne peux pas l'entendre sans rire.

PREMIER PAYSAN.

Est-ce que c'est votre nom de famille?

FARIBOLE.

Pas du tout; c'est un sobriquet. J'ai servi, voyez-vous.

SECOND PAYSAN.

Vous!

FARIBOLE.

Oui, j'étais tambour.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

FARIBOLE.

Au régiment, j'étais gai, j'étais drôle; je contais toute la journée des contes à mes camarades, et ils appelaient ça

des fariboles. Ma foi, le nom m'en est resté, et depuis, on ne me connait que sous l'étymologie de Faribole. Mais il ne faut pas vous déranger pour ça. Travaillez donc. Aussi bien, voici not' jeune maître.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, STEPHANY.

STÉPHANY.

Avez-vous fini, mes amis?

FARIBOLE.

Ça s'avance.

STÉPHANY.

Hâtez-vous, car mon père et ma cousine ne tarderont point à se rendre au jardin. Faribole, as-tu fait toutes mes commissions?

FARIBOLE.

Je crois qu'oui, not' jeune maître.

STÉPHANY.

Aurai-je des musiciens?

FARIBOLE.

J'crois bien! tout l'orchestre de Sallenche est à vos ordres. Vous aurez une vielle, une musette et un tambourin; j'espère que ça cera joli; sans compter que Mlle Tiennette et moi nous jouons des castagnettes à faire plaisir.

STÉPHANY.

A merveille, mon garçon! Tu leur as bien indiqué à tous.....

FARIBOLE.

Ce qu'ils ont à faire? Eh oui.

STÉPHANY.

Tu n'oublieras rien?

FARIBOLE.

N'ayez pas peur. Ce que vous m'avez dit est cloué là.

STÉPHANY.

Allons, je te fais pour aujourd'hui maître des cérémonies.

FARIBOLE, *aux paysans.*

Vous l'entendez, vous autres! j'sis le maître des çarimonies; ainsi tout le monde doit m'obéir.

STÉPHANY, *à part.*

Le jour qui se prépare sera le plus beau de ma vie!

TIENNETTE, *à la porte de la maison.*

Voici M. Dufour. (*Elle rentre.*)

STÉPHANY, *aux paysans.*

Eloignez-vous. Ne manque pas le moment.

FARIBOLE.

Vous me prenez donc pour un crétin? Croyez-vous qu'il faille me répéter dix fois la même chose? Allez, allez, vos çarimonies sont en bonnes mains. (*Tous les paysans sortent avec Faribole.*)

SCÈNE III.

DUFOUR, COELINA, STEPHANY, TIENNETTE

COELINA.

Oh! que cela est joli, mon oncle!

DUFOUR.

Vraiment! c'est fort bien arrangé.

COELINA.

Pauvre cousin! tu n'as donc pas dormi?

DUFOUR.

Bon, à son âge, j'aurais passé dix nuits de suite pour ménager une surprise agréable à ma femme.

COELINA.

En vérité, Stéphany, on n'est pas plus galant.

DUFOUR.

Tiennette, apporte nous le déjeuner sous ce berceau : cela fera plaisir à nos jeunes gens, n'est-il pas vrai?

TIENNETTE.

J'y vais, Monsieur. (*Elle dispose tout pour le déjeuner.*)

COELINA.

Venez vous asseoir, mon oncle.

DUFOUR.

Tout à l'heure. Je ne sais si c'est le plaisir de faire des heureux qui me rajeunit; mais je me trouve aujourd'hui beaucoup mieux que je n'ai été depuis longtemps. En attendant le déjeûner, causons de vos intérêts. (*A Cœlina.*) Mon enfant, ta fortune déjà considérable à la mort de ton père, s'est encore augmentée par les épargnes que j'ai faites, et tu te trouves maintenant une des plus riches héritières de la Savoie. La conduite révoltante de M. Truguelin me prouve qu'en demandant ton alliance pour son fils, il cherchait plutôt à s'approprier tes biens qu'à former une union assortie, et c'est ce qui m'a affermi dans la résolution, peut-être un peu prompte, que j'ai prise de vous unir.

STÉPHANY.

Quoi! mon père, vous repentiriez-vous?

DUFOUR.

Mon fils, le monde est injuste, méchant et toujours disposé à trouver des torts aux hommes les plus probes. On pourrait m'accuser d'avoir séduit le cœur de ma pupille; d'avoir abusé de mon empire sur elle, pour lui faire épouser un jeune homme, qui n'a presque rien et ne possédera, après ma mort, qu'une fortune des plus modiques. Je devais donc, par délicatesse, favoriser la recherche de M. Truguelin, tant que je l'ai cru dirigé par des motifs louables. Maintenant que je suis désabusé, je saisis avec empressement l'occasion de combler vos vœux, en couronnant un amour que vous n'avez pas jugé à propos de me confier, mais que j'avais deviné depuis longtemps avec la plus vive satisfaction.

CŒLINA.

Mon oncle! j'accepte avec reconnaissance le présent que vous me faites, en m'unissant à l'ami de mon cœur; mais; je vous l'avouerai, M. Truguelin m'épouvante et je frémis encore....

DUFOUR.

Qu'avons-nous à redouter de sa part? Les biens de mon frère étaient clairs et bien acquis, son testament les assure à sa fille, tu es son unique héritière, tout ce qui concerne

ma gestion est parfaitement en règle, et je brave hardiment les menaces d'un furieux. Il suffit même qu'il semble vouloir me contraindre, pour que je presse la conclusion de votre mariage.

STÉPHANY.

Mon père!

CŒLINA.

Que de bonté!

DUFOUR.

Demain vous serez unis; demain j'acquitte une dette sacrée envers mon respectable frère, en fixant à jamais le sort et le bonheur de sa fille.

TIENNETTE.

Vous êtes servi, Monsieur.

DUFOUR.

Déjeûnons. Après quoi j'irai chez M. Antoine, mon notaire, pour régler les articles du contrat. Tu me donneras le bras, Stéphany.

STÉPHANY, *gaiment.*

Oui, mon père.

DUFOUR, *souriant.*

Je gage que jamais tu ne m'auras accompagné d'aussi bon cœur. Tiennette, comment va ce pauvre homme? Est-il remis de sa frayeur d'hier? Appelle-le.

TIENNETTE.

Oui, Monsieur, j'y vais.

DUFOUR, *à Cœlina.*

Soutiens-moi, mon enfant.

(Cœlina donne le bras à Dufour, et tous deux s'avancent vers le berceau. Stéphany va au fond, et fait un signe d'intelligence à Faribole, qui appelle ses compagnons. Tout le monde se cache derrière les arbres.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISQUE, FARIBOLE, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Au moment où Cœlina et Dufour se placent sous le berceau, les branches du haut se séparent et laissent voir un cartel soutenu par des guirlandes, et sur lequel est écrit : A L'AMOUR ET A LA RECONNAISSANCE. Deux couronnes sont placées sur la tête du vieillard et de sa nièce. Cœlina est restée debout, Dufour est assis, Stéphany est aux pieds de son père ; Francisque, conduit par Tiennette, est resté immobile devant la porte de la maison.)

CŒLINA, *avec l'accent de la surprise et de la joie.*

Ah! mon oncle.

FARIBOLE *s'avance en riant.*

Eh bien! c'est-il joliment ordonnancé ça? Vous ne comptiez pas là-dessus, hein?

DUFOUR.

Bravo! mes enfants; il y a 40 ans que je n'aurais pas fait mieux...

(Il relève Stéphany, l'embrasse et le fait placer à sa droite. Cœlina est près de lui.)

(*A Francisque:*) Approche, brave homme, cela paraît te faire plaisir

(Francisque exprime la plus vive satisfaction.)

FARIBOLE, *à Tiennette.*

Ah! vous ne direz plus que je suis un maladroit; j'espère que ce coup-d'œil-là a été exécuté de main de maître. Avez-vous vu quelquefois des çarimonies mieux ordonnancées que ça? Allons, vous autres, avancez, surtout faites bien ce que je vous ai dit. (*Tout le monde présente des bouquets à Cœlina.*) Pas mal, pas mal, j'sis content de vous. A présent, placez-vous pour la danse. Ohé! la musique; bon, voilà la place de l'orchestre. Grimpez là-dessus, et vive la joie.

(Trois paysans jouant du tambourin, de la musette et de la vielle, montent sur un banc; on danse.)

Pour mettre un peu de variation là-dedans, je vas vous chanter une ronde, moi! Mamselle Tiennette, nous danserons nous deux pour la rareté du fait. Je crois bien qu'il y a longtemps que ça ne vous est arrivé; mais ça n'y fait rien. Un petit remora de temps en temps, ça divertit.

TIENNETTE.

Je le veux bien. Cette journée m'a rajeunie de dix ans.

FARIBOLE.

Allons, attention, je commence. Vous autres, vous chanterez le refrein avec moi, tant bien que mal, j'y suis.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *présentant une lettre à M. Dufour.*

Vieillard imprudent, lisez.

(Tout le monde se lève, la danse cesse et chacun demeure immobile; Germain se retire.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* GERMAIN.

(Après un moment de silence, Dufour ouvre le paquet et lit. Il paraît vivement agité; à la fin il s'écrie :)

DUFOUR.

Grand Dieu! je suis trahi, déshonoré!....

STÉPHANY.

Que dites-vous?

COELINA.

Qu'entends-je?

TIENNETTE.

Juste ciel!

(Francisque paraît au désespoir.)

DUFOUR.

Plus d'hymen! plus d'amour! la douleur et la haine.... voilà le partage de ma triste vieillesse.

STÉPHANY.

Expliquez-vous!

COELINA.

Parlez, mon oncle!

DUFOUR, *la repoussant.*

Je ne suis point votre oncle.

TOUS.

Oh mon Dieu!

(Stupéfaction générale.)

DUFOUR.

Non. Elle n'est point ma nièce. C'est l'enfant du crime et de l'adultère!

(Francisque paraît accablé.)

STÉPHANY.

Mon père, on vous trompe.

DUFOUR, *lui présentant le papier.*

Lisez.

STÉPHANY, *voyant la signature.*

Truguelin! c'est une calomnie.

DUFOUR.

Lisez.

STÉPHANY *lit d'une voix tremblante.*

« Cœlina n'est point votre nièce, elle n'est point la fille » de votre frère. Il fut trompé par sa coupable épouse. » Faut-il, hélas! que cette femme criminelle ait été ma » sœur! Isoline eut cette enfant d'un misérable sans état, » sans fortune et sans mœurs. Je vous envoie son extrait » de baptême; vous y verrez qu'elle ne porte point le nom » de votre frère, et qu'en un mot, elle vous est parfaite- » ment étrangère. »

DUFOUR *lui donnant l'extrait de baptême.*

Lisez.

STÉPHANY *lit.*

Extrait des registres de baptême de la paroisse St.-Etienne de Servoz.

« Ce jourd'hui, 11 mai 1754, sur les dix heures du soir, » a été baptisée Suzanne-Cœlina, fille d'Isoline Truguelin » et de Francisque Humbert... »

CŒLINA.

Vous, mon père! (*Francisque lui tend les bras et elle s'y précipite.*)

STÉPHANY.

Se peut-il?

DUFOUR.

Quoi! malheureux! non content d'avoir déshonoré mon frère, tu as osé t'introduire ici pour solliciter ma pitié, et me laisser contracter l'alliance la plus honteuse. Va, sors de ma présence, et emmène avec toi le fruit de ton coupable amour.

STÉPHANY.

Cœlina est innocente.

DUFOUR.

Mais son père est un monstre. Sortez, vous dis-je.

(*Francisque se lève fièrement, et emmène Cœlina vers le fond.*)

DUFOUR, *se retournant brusquement.*

Arrête, malheureux! Sans ressources, sans asile, sans biens, où conduis-tu cette enfant? que va-t-elle devenir? doit-elle expirer de besoin, parce que son père fut un misérable? Voilà ma bourse. Quand elle sera épuisée, tu me feras connaître ton asile, et mes secours te suivront.

CŒLINA.

Gardez, Monsieur, des bienfaits que nous ne méritons plus.

DUFOUR.

Eh! pauvre enfant! tu n'as rien fait pour t'en rendre indigne.

STEPHANY *vivement.*

Qu'avez-vous dit, mon père?

DUFOUR *brusquement*.

Rien... rien... je dis que je les chasse, je ne veux plus les voir... sortez... sortez.

CŒLINA.

Adieu, Stephany... adieu, Tiennette.

STÉPHANY.

Non, tu ne partiras pas, ou je te suivrai partout.

DUFOUR.

L'ingrat! abandonner son père!... Ah! ce dernier trait m'irrite encore plus contre eux. Sortez, vous dis-je, éloignez-vous, et que je ne vous revoie jamais. (*Aux paysans.*) Vous, retenez cet insensé!

(Tiennette embrasse Cœlina et l'accompagne jusqu'au fond. Stéphany veut en vain les suivre; il est retenu par Faribole et les paysans, et va tomber sur l'escalier qui est devant la maison.)

SCÈNE VII.

DUFOUR, STÉPHANY.

STÉPHANY.

On me l'enlève. Je ne la verrai plus. Mon père! mon père! rendez-moi Cœlina.

DUFOUR.

Réprimez ces cris qui m'offensent. Oubliez Cœlina; elle n'est point votre cousine.

STÉPHANY.

Elle est plus! elle est ma fiancée!

DUFOUR.

Qu'osez-vous dire?

STÉPHANY.

Elle est ma femme. Je vais la suivre, et lui donner ma main aux pieds des autels.

DUFOUR.

Sans mon aveu?

STÉPHANY.

Vous nous le donnerez un jour, vous ne pouvez pas nous haïr.

DUFOUR.

Malheureux! tu quitterais ton père? tu abandonnerais un vieillard infirme, qui n'a que toi dans le monde pour le consoler?

STÉPHANY.

Je reviendrai vous présenter mon épouse, et vous nous presserez tous deux dans vos bras.

DUFOUR.

Si tu es assez imprudent pour effectuer ce projet, je te déshérite et te donne ma malédiction.

STÉPHANY.

La malédiction d'un père est repoussée par le Ciel, quand elle est injuste.

DUFOUR.

Tu oses me manquer de respect? Sors de ma présence... ou je ne réponds plus de mon indignation.

STÉPHANY.

O ciel! est-on plus malheureux!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TIENNETTE *revenant*.

TIENNETTE.

Eh bien? eh bien? qu'y a-t-il encore de nouveau? Vous voulez donc faire mourir tout le monde?

DUFOUR.

Je ne m'étonne plus, vraiment, si M. Truguelin voulait faire sortir cet homme de chez moi. Il avait de bonnes raisons pour cela, et je l'approuve maintenant.

TIENNETTE.

Votre Truguelin est un monstre.

DUFOUR.

Et vous aussi, Tiennette?

TIENNETTE.

Oui. Je le répète. Un monstre! il est capable d'avoir falsifié cet acte pour se venger du refus que vous lui avez fait.

DUFOUR.

Cet acte est parfaitement en règle. Je n'en puis nier l'évidence.

TIENNETTE.

Et quand cela serait, Monsieur, est-ce une raison pour rompre le bonheur de deux jeunes gens qui s'aiment? pour chasser honteusement de chez vous une jeune personne que vous avez élevée, et qui a partagé pendant douze ans avec votre fils, vos soins et votre tendresse? Allez, Monsieur, rien ne peut vous justifier d'une semblable injustice. Ce que vous venez de faire est affreux.

DUFOUR.

Songez-vous à qui vous parlez?

TIENNETTE.

Et ce pauvre Stéphany, qu'a-t-il fait pour être frappé d'un coup aussi sensible? Et vous pensez qu'il se laissera enlever ses espérances, et qu'il va renoncer tranquillement à celle que vous lui ordonniez d'aimer, il n'y a qu'un moment! Non, Monsieur. Il n'y renoncera pas, et il aura raison. Vous aurez beau le retenir, il vous quittera. Il rejoindra l'amie de son cœur; et tous deux iront jouir loin de vous d'un bonheur que vous ne leur avez laissé entrevoir que pour leur rendre sa perte plus sensible.

DUFOUR.

Finissez, Tiennette, ou bien....

TIENNETTE.

Vous me chasserez, n'est-ce pas? Vous renverrez une fille qui vous sert avec attachement et fidélité depuis trente ans, et cela pour vous avoir dit la vérité, pour s'être révoltée à l'aspect d'une injustice! Oh! mon Dieu, je m'en irai; mais ce ne sera pas du moins sans vous avoir dit tout ce que je pense, sans vous avoir répété que vous êtes un homme dur, méchant, que vous serez abandonné de tout le monde, que vous traînerez une vie languissante et mal-

heureuse, et que personne ne vous plaindra, parce que vous l'aurez mérité. Oui, Monsieur, je vous dirai tout cela; je vous le répéterai cent fois, et puis je m'en irai.

DUFOUR.

Encore une fois, taisez-vous.

TIENNETTE.

Je me tais, Monsieur. Je n'ai plus rien à dire.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREVON.

TIENNETTE, *apercevant le docteur qui entre avec empressement.*

Accourez, Monsieur le docteur; venez vous joindre à nous pour reprocher à Monsieur son injustice.

ANDREVON, *à Dufour.*

Que viens-je d'apprendre?... Quoi! vous avez renvoyé votre nièce de chez vous?

DUFOUR.

Elle n'est point ma nièce.

ANDREVON.

D'où le savez-vous?

DUFOUR.

Par ces papiers.

ANDREVON.

De qui les tenez-vous?

DUFOUR.

De M. Truguelin.

ANDREVON.

C'est un scélérat.

STÉPHANY.

Vous l'entendez, mon père!

TIENNETTE, *avec satisfaction.*

Eh bien! Monsieur, me croirez-vous une autre fois?

DUFOUR.

Paix. (*Au docteur.*) Vous dites...

ANDREVON.

La vérité. Ah! mon cher Dufour, si le cœur des mortels se montrait à découvert, on ne ferait guère de pas dans la société sans y rencontrer des méchants!

DUFOUR.

Docteur, vous connaissez mon opinion sur les hommes; vous savez qu'en général je ne les estime point. Mais une inculpation de cette nature est trop grave pour que j'y croie aussi légèrement, et vous me permettrez de n'y pas ajouter foi, jusqu'à ce que vous m'ayez donné des preuves irrécusables.

ANDREVON.

Ah! vous voulez des preuves? je vais vous en donner. (*Tout le monde se rapproche d'Andrevon.*)

DUFOUR.

Parlez, docteur.

ANDREVON.

Il y a huit ans à peu près, je n'avais pas encore l'honneur de vous connaître, que, revenant un soir de la ville de Cluse où j'avais été voir quelques malades, je montais doucement le rocher d'Arpennaz...

TIENNETTE, *à part.*

Le rocher d'Arpennaz!

ANDREVON.

Lorsque deux hommes couverts de sang passent rapidement à mes côtés, comme s'ils venaient de commettre un grand crime.

TIENNETTE, *à part.*

Quel singulier rapport!

ANDREVON.

Mais à peine ont-ils fait cent pas devant moi, que celui qui me paraissait le maître, chancelle et tombe baigné dans son sang. Je vole près de lui, et bientôt, par mes soins, il est en état de se soutenir jusque chez moi où il passe la nuit. Je le questionne ainsi que son valet, et tous deux s'accordent à dire qu'ils ont été attaqués par des voleurs. Cependant, leurs vêtements déchirés, une morsure consi-

dérable que le maître avait à la main gauche, d'autres blessures qui me paraissaient avoir été faites par un homme sans armes, et plus que tout cela, leur embarras et le peu de vraisemblance de leur récit, me font concevoir des soupçons qui se changent en certitude, lorsque j'apprends le lendemain que le meunier d'Arpennaz, l'honnête Michaud, a recueilli la veille, et précisément dans le lieu d'où j'avais vu partir ces deux hommes, un malheureux criblé de coups et horriblement mutilé.

TIENNETTE.

Michaud! le rocher d'Arpennaz! il y a huit ans!

DUFOUR.

Laissez finir le docteur.

ANDREVON.

Je ne doutai plus que j'avais chez moi des assassins, et je sortis dans l'intention de les livrer à la justice, qui les faisait chercher; mais, à mon retour, je ne les trouvai plus, ils avaient fui. Je courus à leur appartement; ils y avaient laissé une bourse et cette lettre.

DUFOUR, *jetant un coup d'œil sur la lettre.*

C'est l'écriture de Truguelin!

ANDREVON.

Jugez de ma surprise et de mon indignation, en rencontrant hier ici ce même homme que je croyais vous être parfaitement étranger. Je n'ai pas été maître de moi, et je vous ai quitté pour aller le dénoncer aux magistrats. Depuis ce matin, les archers sont à sa poursuite, et peut-être en ce moment les conduit-on à Chambéry, pour les livrer à la justice.

DUFOUR.

Vous avez bien fait.

TIENNETTE.

Mais, Monsieur, ce malheureux trouvé près du moulin, recueilli par Michaud...

ANDREVON.

Eh bien?

STÉPHANY.

Il était ici.

TIENNETTE.

C'est le père de Cœlina.

ANDREVON.

Quoi ! ce pauvre homme !

DUFOUR.

C'est lui-même.

STÉPHANY.

Les persécutions que Truguelin n'a cessé de lui faire éprouver cachent quelque affreux mystère.

DUFOUR.

Je le crois ; mais comment l'éclaircir ? j'ai éloigné ceux qui pouvaient m'instruire.

ANDREVON.

Comment avez-vous pu croire si légérement ?

DUFOUR.

Comment ? comment ? il ne s'agit pas de cela. C'est fait.

ANDREVON.

Il faut voir Cœlina, cet indigent.

TIENNETTE.

Oui, Monsieur, il faut les voir.

STÉPHANY.

Courir sur leurs traces.

DUFOUR.

Mais où sont-ils, enfin ?

ANDREVON.

Au moulin d'Arpennaz, chez le bon Michaud, pour lequel cet indigent conserve la plus vive reconnaissance.

DUFOUR.

Vous les avez donc vus ?

ANDREVON.

Je les quittais en entrant chez vous.

DUFOUR.

Allons les trouver. Je veux les voir absolument.

STÉPHANY.

Mon père ! vous leur rendrez donc votre amitié ?

DUFOUR.

S'ils la méritent.

ANDREVON.

Et s'ils ne sont que malheureux ?

DUFOUR.

Je les plaindrai.

STEPHANY.

Ce n'est point assez, mon père, il faut..

DUFOUR.

Je sais ce que j'ai à faire. Est-ce à soixante-cinq ans que j'ai besoin que l'on règle ma conduite ? Allons, donnez-moi le bras et partons.

ANDREVON.

Je suis content de vous, mon voisin.

DUFOUR.

Un moment ! vous ne savez pas encore ce que je ferai.

TIENNETTE.

C'est égal, Monsieur, je vous rends toujours mon amitié.

DUFOUR.

Je te remercie, Tiennette ; partons.

STÉPHANY.

O ciel ! exauce mes vœux !

(*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu sauvage, connu sous le nom du Nant d'Arpennaz. Dans le fond, est un pont de bois, au-dessous duquel se précipite un torrent, qui vient passer derrière un moulin, placé à droite; la porte du moulin fait face à la coulisse, et les croisées sont vis-à-vis des spectateurs; il y a un banc de pierre au-dessous des croisées.

Pendant l'entr'acte, on entend le bruit du tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRUGUELIN, *déguisé en paysan.*

(Il parcourt la moitié du théâtre.)

Où fuir? où porter ma honte? Errant depuis le matin dans ces montagnes, je cherche en vain un asile qui puisse dérober ma tête au supplice. Je n'ai point trouvé d'antre obscur, de caverne assez profonde pour ensevelir mes crimes. Sous ces habits grossiers, rendu méconnaissable à l'œil le plus pénétrant, je me trahis moi-même, et baissant vers la terre mon front décoloré, je ne réponds qu'en tremblant aux questions qu'on m'adresse. Il me semble que tout, dans la nature, se réunit pour m'accuser. — Ces mots terribles retentissent sans cesse à mon oreille : Point de repos pour l'assassin! vengeance! vengeance!... (*On entend résonner l'écho. Truguelin se retourne avec effroi.*) Où suis-je? quelle voix menaçante? Ciel! que vois-je? ce pont, ces rochers, ce torrent, c'est là, là, que ma main criminelle versa le sang d'un infortuné. O mon Dieu! toi que j'ai si longtemps méconnu, vois mes remords, mon repentir sincère. Arrête, misérable, et n'outrage pas le ciel! Des consolations à toi! cette faveur n'est réservée qu'à l'innocence, tu ne la goûteras jamais. Les larmes, l'échafaud; voilà le sort qui t'attend et auquel tu ne pourras échapper.

(*Il tombe anéanti sur un banc.*) Ah! si l'on savait ce qu'il en coûte pour cesser d'être vertueux, on verrait bien peu de méchants sur la terre. (*Pendant cette scène, l'orage a continué.*)

SCÈNE II.

TRUGUELIN, MICHAUD.

MICHAUD *paraît sur le pont. Il arrive en chantant.*

Air : (de Toberne) *Pendant le jour je bêche.*

La foudre sur ma tête
Gronde sans m'effrayer;
Je ris de la tempête,
Et brave le danger.
Franc, joyeux, charitable,
Je crains peu le trépas,
Ce jour n'est redoutable
Que pour les scélérats.

TRUGUELIN *revient de son accablement, et s'écrie :*

O ciel! on m'a reconnu! (*Il aperçoit Michaud qui descend de la montagne.*) Funeste conséquence du crime! je ne vois partout que des accusateurs. (*Il s'efforce de prendre une contenance assurée.*)

MICHAUD, *finissant l'air.*

Bannissons l'humeur noire,
Et vivent les plaisirs!
Travailler, rire et boire,
Voilà tous mes désirs.

(*Il va à la porte du moulin, et aperçoit Truguelin.*) Eh! l'ami! qu'est-ce que vous faites donc là?

TRUGUELIN.

Je suis à l'abri de l'orage.

MICHAUD.

Parbleu! entrez dans mon moulin, vous serez mieux.

TRUGUELIN, *à part.*

Si je pouvais par-là me soustraire aux recherches.

MICHAUD.

Eh bien! vous ne me répondez pas?

TRUGUELIN.

Au contraire, mon camarade, je suis fort reconnaissant.

MICHAUD.

Vous paraissez bien accablé; c'est sans doute la fatigue?

TRUGUELIN, *d'un air contraint.*

Oui... oui... c'est la fatigue.

MICHAUD.

Venez-vous de loin, comme cela?

TRUGUELIN.

De Genève.

MICHAUD.

Et vous allez?

TRUGUELIN.

A la Couteraye.

MICHAUD.

Encore sept lieues! Vous ne comptez pas y arriver aujourd'hui?

TRUGUELIN.

Si mes forces le permettent.

MICHAUD.

Vous trouvez peut-être singulier que je vous questionne aussi librement. Ma foi, vous m'excuserez, mais c'est ma manière. Je suis rond, un peu causeur, et d'une franchise à toute épreuve; et voyez-vous, je mettrais aussi peu d'importance à vous raconter mes affaires, que je témoigne d'empressement pour être instruit des vôtres. Avez-vous passé à Sallenche?

TRUGUELIN.

Ce n'est pas ma route.

MICHAUD.

J'y étais encore il n'y a pas une heure, et j'ai été témoin

d'un grand acte de justice. Il n'est pas que vous n'ayez ouï parler d'une histoire arrivée ici, il y a huit ans, d'un jeune peintre, nommé Francisque, que j'ai trouvé de l'autre côté du pont, à moitié mort, et horriblement mutilé ?

TRUGUELIN, *avec une indifférence affectée.*

Cette aventure a fait assez de bruit.

MICHAUD.

On a cherché longtemps à découvrir les auteurs de ce meurtre sans pouvoir y parvenir. Mais voyez, comme on a bien raison de dire que le crime ne reste jamais impuni. Hier au soir, le docteur Andrevon, en entrant chez son ami Dufour, reconnaît les assassins de ce pauvre Francisque. Il ne perd pas de temps, court les dénoncer aux magistrats ; on se met à leur poursuite, et comme je vous le disais, je viens de voir conduire en prison le domestique de ce scélérat Truguelin. Il a tout avoué; ainsi, son affaire ne sera pas longue.

TRUGUELIN, *à part.*

Je frissonne !

MICHAUD.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

TRUGUELIN.

L'idée de ce crime est épouvantable.

MICHAUD, *lui frappant sur l'épaule.*

Soyez tranquille. Allez, ils ne le porteront pas loin, les ordres sont donnés; les archers sont en campagne; la moindre chaumière sera visitée. Oh ! il est impossible que le maître échappe. Ma foi, quoique je ne sois pas méchant, l'amitié que j'ai pour ce malheureux Francisque me fait désirer que la punition de ce monstre soit prompte et exemplaire. Voyez plutôt si je ne vous ai pas dit vrai. Voilà une brigade qui se dirige de ce côté.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN EXEMPT, ARCHERS.

(Michaud s'avance jusqu'au petit pont.)

TRUGUELIN, *à part.*

Un moment plus tôt j'étais perdu! (*Il se rapproche de Michaud.*)

MICHAUD.

Cherchez-vous quelqu'un, mes bons messieurs?

L'EXEMPT, *tenant un papier à la main.*

Oui, brave homme. Nous cherchons un certain Truguelin que nous avons ordre d'arrêter, et dont voici le signalement.

TRUGUELIN, *à part.*

C'est fait de moi. (*Il cherche à déguiser sa taille.*)

L'EXEMPT *lit :*

François Truguelin, âgé de quarante-sept ans, taille de cinq pieds trois pouces, front élevé, sourcils et cheveux châtains, yeux noirs et caves, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond, visage long, la voix forte, et la démarche hardie, habit vert galonné, une large cicatrice sur le revers de la main gauche.

TRUGUELIN, *à part, et mettant vivement sa main gauche dans la poche de son habit.*

Je frémis!

MICHAUD.

Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler.

TRUGUELIN.

C'est un grand coupable, à ce qu'on dit?

L'EXEMPT.

C'est un scélérat que réclame la justice.

MICHAUD.

Je l'approuve d'autant plus que je suis l'ami intime du malheureux qui a été victime de ce Truguelin.

L'EXEMPT.

On nous a assuré qu'on l'avait vu s'enfoncer dans ces montagnes.

TRUGUELIN.

Il aura peut-être gagné les bords de l'Arve...

MICHAUD.

Cela serait très-possible.

L'EXEMPT.

En effet, ce côté étant moins fréquenté...

MICHAUD.

Il s'y sera cru plus en sûreté, et de là il aura été par Chamouny jusqu'au Buet, où une fois arrivé, il lui sera très-facile de se soustraire aux recherches.

L'EXEMPT.

Il a raison.

MICHAUD.

Si vous m'en croyez, vous vous dirigerez promptement de ce côté.

L'EXEMPT.

Merci, mes amis.

MICHAUD.

Ne perdez pas de temps.

L'EXEMPT.

Adieu.

TRUGUELIN.

Bon voyage, messieurs.

MICHAUD, *les conduisant jusqu'au delà du pont.*

Surtout, ne le manquez pas.

TRUGUELIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Si je pouvais rester jusqu'à la nuit chez cet homme, j'échapperais peut-être aux recherches.

MICHAUD, *aux archers, haut et de loin.*

Songez que l'orage a grossi les torrents; vous ne pourrez pas passer là, montez encore; bon. (*On les perd de vue.*)

TRUGUELIN, *à part.*

Mais si, sur quelque indice, ce paysan découvrait en moi

le coupable qu'on cherche, que risqué-je? je suis armé... Encore un crime, Truguelin! et tu ne frémis pas!

MICHAUD.

Ils sont bien loin. (*Il revient.*)

TRUGUELIN, *à part.*

Est-ce par de nouveaux forfaits que tu veux obtenir le pardon du premier?

SCÈNE IV.

MICHAUD, TRUGUELIN.

MICHAUD.

Camarade, il se fait tard; les chemins sont mauvais, vous êtes fatigué, croyez-moi, passez la nuit au moulin; vous m'avez l'air d'un bon vivant; je trouverai là-dedans quelque vieille bouteille de vin. J'ai servi autrefois, je vous conterai mes aventures, vous m'apprendrez les vôtres. Insensiblement, la nuit se passera, et demain, aussi matin que vous le voudrez, vous vous remettrez en route.

TRUGUELIN.

J'accepte volontiers vos offres.

MICHAUD.

Eh bien, voilà qui est dit. Entrons, vous vous reposerez plus à votre aise. Pendant ce temps, je préparerai notre petit repas; et qui sait? vous aurez peut-être le plaisir, avant de vous en aller, de voir arrêter ce coquin de Truguelin.

TRUGUELIN, *à part.*

Plaise au ciel que ce ne soit point l'affreuse vérité!

MICHAUD.

Entrons. (*Il le prend par la main.*) Diable! vous avez là une terrible cicatrice!

TRUGUELIN.

(*A part.*) O ciel! (*Embarrassé.*) Une cicatrice! (*Se remettant et affectant de sourire.*) Ah! oui, à la main;

c'est la suite d'une blessure que j'ai reçue à l'armée. Je vous conterai cela.

MICHAUD.

Si on allait vous prendre pour le coquin qu'on cherche à présent, cela ne vous amuserait pas, hein? Je dis cela au moins pour rire, il ne faut pas que cela vous fâche. Allons, je suis bien aise que vous ayez servi; ça fera que vous ne serez pas en reste vis-à-vis de moi. Entrez donc, que diable! est-ce que vous faites des façons?

TRUGUELIN.

Je vous obéis. (*Ils entrent dans le moulin.*)

SCÈNE V.

CŒLINA, FRANCISQUE.

(Ils paraissent sur le haut de la montagne.)

(Francisque soutient Cœlina, qui peut à peine marcher, et lui montre le moulin.)

CŒLINA.

C'est donc ici le terme de notre voyage? (*Francisque fait signe que oui, et la conduit vers le banc.*) Quoi! si près de Sallenche? — (*Francisque regrette de n'avoir à lui offrir qu'un aussi triste asile.*) Ne vous affligez pas, mon père; Cœlina, près de vous, trouvera son bonheur à vous exprimer chaque jour sa tendresse et à vous prodiguer les soins les plus empressés. (*Francisque la presse vivement contre son cœur.*) Ce ne sont pas les richesses auxquelles je n'avais aucun droit, dont la perte me paraîtra sensible. C'est l'ami de mon cœur que je regrette. Ce cher Stéphany, ah mon père! je l'ai perdu pour toujours. (*Francisque la rassure.*) Moi, devenir son épouse! jamais. (*Francisque répète ce qu'il vient de lui dire.*) Comment espérez-vous y parvenir? (*Francisque montre le ciel, et répond qu'il réussira.*) Puissiez-vous dire

vrai ! mais l'espoir a fui de mon cœur. (*Francisque la rassure encore et va frapper à la porte du moulin.*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MICHAUD.

MICHAUD *ouvre la porte et se jette dans les bras de Francisque.*

C'est vous, mon bon ami ! Je ne vous attendais pas si vite, foi de Michaud.

CŒLINA, *vivement.*

Quoi ! serait-ce là ce bon Michaud, dont les soins généreux vous ont conservé la vie ?

(Francisque fait signe que oui.)

MICHAUD.

Est-ce que je n'ai pas l'air d'un honnête homme, mamselle ?

CŒLINA.

Ah ! mon père, je sens que je l'aimerai presque autant que vous.

MICHAUD.

C'est vous qui êtes mamselle Cœlina ?

CŒLINA.

Oui.

MICHAUD.

Et par quel hasard vous vois-je dans nos montagnes ?

CŒLINA.

J'ai suivi mon père. (*Francisque paraît souffrir.*)

MICHAUD.

Vous semblez affligés ; que vous est-il arrivé ?

(Francisque soupire et lève les yeux au ciel.)

CŒLINA.

L'hymen allait serrer les plus doux nœuds, j'allais épouser l'ami de mon cœur... Mon père jouissait en secret du bon-

heur de sa fille, quand un monstre, Truguelin, a découvert le secret de ma naissance.

MICHAUD.

Encore ce coquin! j'espère qu'il paiera bientôt tout cela.

COELINA.

Que voulez-vous dire?

MICHAUD.

Qu'on le poursuit, que son domestique est déjà arrêté, et que lui-même ne peut tarder à tomber entre les mains de la justice.

(Francisque et Cœlina se jettent à genoux pour remercier le ciel. Francisque fait comprendre à sa fille qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté divine. Michaud les contemple avec ravissement.)

MICHAUD.

Mais cette chère enfant doit avoir besoin de se reconforter, entrons.

COELINA.

Encore un moment. Je me sens oppressée.

MICHAUD.

Dans ce cas, demeurez au grand air, aussi bien ne faut-il pas vous presser d'entrer là-dedans. Il n'y fait pas beau, du moins, je vous en avertis. Cela ne ressemble pas du tout aux belles chambres de la ville.

COELINA.

Vous vous moquez, bon Michaud.

MICHAUD.

Je vais vous chercher quelques fruits. (*Il entre.*)

COELINA.

Mon père, donnez-lui ces effets.

(Francisque prend le paquet qu'il avait en entrant, et le porte au moulin.)

MICHAUD, *apportant un petit panier.*

Pourquoi ne m'avez-vous pas donné cela? Je l'aurais serré moi-même. (*Francisque entre.*) Tenez, ma brave demoiselle, voilà des fruits délicieux; ils sont de notre jardin. Goûtez, cela vous remettra.

COELINA.

Excellent homme!

(Francisque sort précipitamment du moulin, il est pâle; l'épouvante et l'horreur sont peintes sur sa figure; Michaud et Cœlina vont à lui.)

MICHAUD.

Qu'avez-vous?

COELINA.

D'où natt cet effroi?

(Francisque montre la chaumière en reculant, et en indiquant qu'elle renferme son ennemi.)

COELINA.

Que voulez-vous dire?

MICHAUD.

Cet homme vous aurait-il effrayé?

(Francisque indique qu'il l'a reconnu; il montre sa main à Michaud, et lui rappelle que c'est à ce signe qu'il aurait dû reconnaître son assassin.)

MICHAUD.

Est-il possible! Ce serait là Truguelin?

COELINA.

Truguelin, ô ciel! (*Francisque assure que c'est lui.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TRUGUELIN, *à la croisée du moulin.*

TRUGUELIN, *à part, sans être vu.*

L'apparition de cet homme m'inquiète. Qu'entends-je? on m'a nommé.

MICHAUD.

O malédiction! Les archers étaient là, et je n'ai pas su deviner! C'était cependant bien facile. Et cette cicatrice.... Ah! Michaud! Michaud! où avais-tu mis ton esprit?

COELINA.

Fuyons, mon père, éloignons-nous de ce méchant homme.

TRUGUELIN, *de même.*

J'en sais assez. (*Il rentre et ferme la croisée.*)

SCÈNE VIII (*).

COELINA, FRANCISQUE, MICHAUD.

MICHAUD.

Gardez-vous bien de vous en aller. Il est encore temps de réparer ma sottise. Les archers ne peuvent être fort éloignés; je vais courir après eux et les ramener : que ce soit là où le crime a été commis, que le monstre en reçoive la punition.

(Francisque arrête Michaud et lui montre le moulin, en lui faisant entendre que Truguelin peut s'échapper.)

MICHAUD.

Vous avez raison. Étourdi! j'oubliais que l'essentiel est de nous assurer des issues. (*Il ferme la porte. Allant vers la croisée.*) Visitons la maison. Bon, il ne se doute de rien. Veillez soigneusement. Avez-vous des armes? (*Francisque montre des pistolets.*) Gardez celui-ci, il vous servira à tenir notre homme en respect, s'il tentait de s'évader; donnez-moi l'autre. Si mes cris ne peuvent se faire entendre des archers, ma dernière ressource sera de lâcher un coup de pistolet pour les attirer de ce côté.

COELINA.

Allez vite, veillez sur mon père.

MICHAUD.

Le ciel veille sur tous deux. (*Il gravit le pont et disparaît.*)

(*) Cette scène doit être jouée d'une manière mystérieuse et avec vivacité.

SCÈNE IX.

TRUGUELIN, CŒLINA, FRANCISQUE.

CŒLINA.

Demeurez-ici, mon père; je vais sur le pont pour découvrir plus tôt Michaud, ou appeler du monde s'il s'en présente.

(Elle monte sur le pont; Francisque, assis au bord du torrent près de la porte du moulin, a le dos tourné à la croisée et regarde sa fille.)

TRUGUELIN *rouvre la croisée.*

Je n'entends plus rien, ils se sont sans doute éloignés; le moment est favorable. Mettons-nous, par une prompte fuite, à l'abri de leurs perquisitions.

(Il monte sur la croisée, descend sur le banc de pierre qui est placé devant, et de là à terre; puis il va doucement jusqu'à l'angle du moulin. Quand il y est arrivé, il aperçoit Francisque à deux pas de lui; alors il recule et tirant ses pistolets, il se présente brusquement à lui.)

Si tu fais un mouvement, tu es mort.

(Francisque se lève vivement pour prendre son arme. Truguelin lâche son coup et le manque. Cœlina jette un cri perçant.)

CŒLINA.

Michaud! Michaud!

(On entend dans l'éloignement un second coup de pistolet. Francisque court vivement sur Truguelin et lui coupe le chemin en côtoyant le torrent, de sorte que celui-ci se trouve forcé de revenir du côté de la maison. Cœlina est descendue, s'est jetée au-devant de son père et l'a entraîné dans le moulin.)

SCÈNE X.

TRUGUELIN, ARCHERS, PAYSANS.

(Truguelin fait par le sentier qui borde le torrent et va traverser le pont du haut, quand un archer se présente le sabre élevé; Tru-

guelin se jette sur lui, le désarme et le jette dans le torrent; alors il veut passer outre; mais plusieurs archers l'en empêchent, et il est forcé de redescendre précipitamment jusqu'auprès du moulin, où se livre un combat très-vif entre lui et les archers; il en renverse un et va échapper à l'autre, quand les paysans arrivent armés, se précipitent sur lui et se disposent à le frapper.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISQUE, COELINA, DUFOUR, ANDREVON, STÉPHANY, MICHAUD, TIENNETTE, FARIBOLE.

MICHAUD *relève les armes dirigées contre Truguelin.*

DUFOUR.

Mes amis, laissez aux lois le soin de nous venger. (*Aux archers:*) Faites votre devoir. (*On emmène Truguelin blessé.*)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TRUGUELIN ET LES ARCHERS.

MICHAUD.

Enfin, nous en voilà débarrassés!

DUFOUR, *à Francisque.*

Mais que je sache au moins la cause de ce mystère et le motif des persécutions de Truguelin.

(Francisque lui présente un papier, que Stéphany prend et ouvre avec empressement; tout le monde s'approche.)

STHÉPHANY *lit:*

« Un mariage secret m'unissait depuis deux mois à la « belle Isoline, lorsque monsieur votre frère la vit et pro- « posa de l'épouser. Vous savez qu'en se mariant il assu- « rait tous ses biens à ses enfants au cas qu'il en eût. Tru- « guelin, dans l'espoir de s'emparer un jour de ce riche

« héritage, et sans respect pour des nœuds que sa sœur « lui avoua, la contraignit dans mon absence à consentir « à cette union. »

TOUS.

Le malheureux !

STÉPHANY, *continuant.*

« Cœlina vit le jour. Désespéré d'avoir perdu mon épouse, « et voulant conserver sur ma fille les droits que m'as- « suraient l'hymen et la nature, je l'enlevai aux personnes « qui en étaient chargées, et je la fis baptiser sous mon « nom. De là le motif de la haine de Truguelin et sa con- « stance à me persécuter. »

DUFOUR, *interrompant son fils.*

Le reste m'est connu. (*A Francisque, en lui tendant les bras.*) Vous êtes un brave homme, et je vous rends mon estime.

ANDREVON.

Il la mérite.

CŒLINA, *embrassant Francisque, qui pleure de joie.*

Ah ! mon père !

STÉPHANY, *à Dufour.*

Mais sa fille.....

DUFOUR.

Devient la mienne. Demain vous serez unis. (*A Stéphany :*) Les biens de mon frère me reviennent de droit, je te les donne.

STÉPHANY.

Pour les rendre à Cœlina.

DUFOUR.

Bien. (*Il prend Cœlina et Stéphany dans ses bras.*)

TIENNETTE.

En vérité je ne me sens pas d'aise. (*Faisant une révérance à Dufour.*) Excusez, Monsieur, mais je n'y tiens pas ; il faut absolument que je vous embrasse.

DUFOUR *l'embrassant.*

Excellente fille !

FARIBOLE.

Ah! ça, on se marie donc?

TIENNETTE.

Sans doute.

FARIBOLE.

A la bonne heure. Mais, puisque voilà un méchant de moins et des heureux de plus, c'est bien le cas ou jamais de nous réjouir. M. Dufour est trop fatigué pour retourner tout de suite à Sallenche; pas vrai, Monsieur? Pendant qu'il va se reposer, le père Michaud nous chantera une ronde. Hein! qu'en dites-vous?

TOUS.

Oui, oui.

FARIBOLE.

Allons, père Michaud, quelque chose de joli.

MICHAUD.

M'y voilà. (*Tout le monde danse en répétant le refrain.*)

RONDE.

AIR : *Un rigodon, zig, zag, don, don.*

Vous le voyez, mes chers amis,
De l'ombre en vain l'on couvre
Les crimes que l'on a commis;
Tôt ou tard ça s'découvre.
Soyons bons, francs, vertueux;
Faisons souvent des heureux;
Alors gaîment on danse
Le rigodon.
Zig, zag, don, don;
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

Ne r'poussons jamais l'indigent
Qui nous peint sa disgrâce;
Demain un r'vers, un accident,
Peut nous mettre à sa place.

Soyons toujours généreux ;
Quand on a fait un heureux,
Bien plus gaîment on danse
Le rigodon.
Zig, zag, don, don ;
Rien n'échauff' la cadence
Comme un'bonne action.

Bien des gens croient trouver l'bonheur
Au sein de la richesse ;
Mais il n'est qu'dans la paix du cœur,
Sans ça point d'allégresse.
Aux champs tout comble nos vœux ;
On voit, on fait des heureux ;
Soir et matin l'on danse
Le rigodon.
Zig, zag, don, don ;
Rien n'échauff' la cadence
Comme un'bonne action.

(*La toile tombe.*)

FIN DE COELINA.

LE PÈLERIN BLANC,

OU

LES ORPHELINS DU HAMEAU,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 6 avril 1801.

NOTICE

SUR LE PÈLERIN BLANC.

J'ai assisté, il y a dix-neuf ans, à la première représentation du *Pèlerin blanc*. Le succès a été complet ; toutefois, je n'imaginais pas que la vogue de cet ouvrage dût être jamais d'une aussi longue durée. Pendant plusieurs années, j'ai été membre du comité des auteurs avec Bouilly, Mehul, Dalayrac et Pixerécourt. Tous les mois nous recevions les bulletins de la province, et chaque fois j'étais étonné du grand nombre de représentations que cette pièce obtenait, tant à Paris que dans les départements. Le succès a été vraiment colossal ; il surpasse de beaucoup en nombre toutes les autres productions de l'auteur, qui lui-même s'en étonnait souvent. Ce petit drame de faible complexion, a été accueilli outre mesure dans toute la France. *Vox populi*, le succès légitime tout. J'ai voulu me rendre compte de l'effet et j'y suis parvenu. Le titre est attrayant, la fable intéressante, le style naturel, le second acte très-dramatique et le dénouement plein d'effet. La pièce est courte, rapide et par dessus tout morale ; l'unité d'action et celle de temps y sont parfaitement observées. Elle est facile à distribuer et n'exige pas de dépense. Elle offre deux jolis rôles de femmes travesties, de 14 à 15 ans, que l'on trouve dans toutes les troupes ; c'est là, sans doute, ce qui a déterminé partout la vogue. Je suis persuadé qu'il n'y a pas une bicoque en France où cette pièce n'ait été repré-

sentée plusieurs fois de suite. Quoi qu'il en soit, elle ne peut pas être mise en comparaison avec *Cœlina*, *La femme à deux maris, L'homme à trois visages*, *etc.* Cependant, si quelque jour on la place à son rang dans l'ordre chronologique, ce sera par respect pour le public, qui a bien voulu l'accueillir avec une faveur toute spéciale pendant vingt ans. Je puis affirmer, d'après le chiffre de l'agence dramatique, qu'elle a reçu, pour le compte de l'auteur, au delà de 1,500 représentations au moment où je parle (1820).

La première idée de cet ouvrage appartient à Marsollier, qui composa en 1789 avec Dalayrac, son collaborateur heureux et fidèle, un opéra comique intitulé *Les petits Savoyards*, que toute la France a applaudi pendant quarante ans. C'est, à n'en pas douter, ce joli opéra qui a fourni à Ducray-Duminil le plan des *petits Orphelins du hameau*, roman en quatre volumes in-18. Par suite, c'est évidemment le succès brillant obtenu par les rôles des deux savoyards, qui a déterminé l'auteur du *Pèlerin blanc* à les retracer dans son drame; c'est donc, dans l'exacte vérité, à Marsollier et à Dalayrac qu'est dû le succès immense de la pièce dont je parle ici avec tout l'intérêt que je porte aux quatre auteurs réunis.

PUJOULX.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des spectacles. 17 germinal, an IX. La première représentation du *Pèlerin blanc*, mélodrame en trois actes, donnée hier au théâtre de l'Ambigu-Comique, a obtenu beaucoup de succès. Le fonds est tiré du roman intitulé les *Orphelins du Hameau*, du citoyen Ducray-Duminil. *Suit l'analyse.*

Cette pièce est intéressante et morale. Le second acte est très dramatique et plein d'effet.

L'auteur est le citoyen Guilbert Pixerécourt, connu avantageusement par *Victor*, *Rosa*, *Cœlina*, etc.

LEPAN.

Idem. 23 germinal, an IX. *Le Pèlerin blanc* attire toujours la foule à ce théâtre. Le second acte surtout est rempli d'effets piquants et nouveaux; il continue d'obtenir de nombreux applaudissements.

Le citoyen Tautin y joue la pantomime avec beaucoup de feu et d'intelligence.

L'ouvrage est parfaitement soigné, tant pour le style que pour la manière dont il est monté. Les décorations sont fraîches et les ballets agréablement dessinés.

LEPAN.

Journal d'indications. 18 germinal, an IX. Il est plus difficile qu'on ne pense d'extraire du roman qui a pour titre *Les petits Orphelins du Hameau* (du citoyen Ducray-Duminil), une action qui joigne à l'intérêt, à la simplicité du sujet, l'unité et la durée prescrites par les règles dramatiques. Le romancier qui narre peut sans peine accumuler les événements, faire agir à son gré une multitude infinie de

personnages ; mais dans le drame, il faut savoir se borner, faire un choix heureux, toujours intéresser, toujours plaire, et quelquefois, pour réussir, abandonner son modèle, créer des situations, même un fonds nouveau. Et voilà pour réussir ce que l'auteur du drame nouveau en trois actes, ayant pour titre le *Pèlerin blanc*, joué hier avec beaucoup de succès au théâtre de l'Ambigu-Comique, a été obligé de faire. Il a emprunté du roman le nom des personnages, les motifs qui servent à l'exposition de son drame, et s'est frayé une nouvelle route, créé des incidents nouveaux, et fait pour ainsi dire un roman nouveau pour servir à son nouveau drame. *Suit l'analyse.*

Il y a dans le drame que nous venons d'analyser, de l'intérêt, des scènes dramatiques, des situations nouvelles et bien motivées. Il aurait été peut-être à désirer que l'auteur eût donné plus de développement à deux moyens mystérieux dont il s'est servi, *le Pèlerin blanc* et la boite ; mais riche de son propre fonds, il n'a eu d'autre objet en vue que de rendre par eux-mêmes les enfants intéressants et de les faire triompher des dangers qui les environnaient. L'exposition est bien annoncée. Le second acte est plein d'effet, le dénouement est vraiment moral. Ce drame est bien dialogué. Le style en est pur et correct, et tous les personnages parlent bien le langage qui leur est propre.

Le citoyen Tautin a bien joué le rôle de Franck. On doit des éloges à l'acteur chargé du rôle odieux de Roland, ainsi qu'aux citoyens Raffile et Dumont, et aux citoyennes Lévêsque, Dumouchel et Planté.

Ce drame est du citoyen Guilbert Pixerécourt, auteur de *Victor* ou *l'Enfant de la forêt*, et de *Cœlina*.

F. Babié.

Journal du soir. 18 germinal, an IX. Des situations neuves et très-intéressantes, un second acte très-beau, un dialogue naturel et soigné, ont mérité un nouveau succès à l'auteur de *Victor*, de *Cœlina*, etc.

Beaumont.

Petites affiches. 18 germinal, an IX. Cet ouvrage offre beaucoup d'effet, particulièrement au second acte, qui finit d'une manière neuve et intéressante. Cet acte seul suffit pour assurer le succès de la pièce.

DUCRAY-DUMINIL.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de CASTELLI.	TAUTIN.
La baronne de CASTELLI, nièce du comte et châtelaine d'Olival.	Mlle LÉVÊSQUE.
PAUL, JUSTIN, } enfants abandonnés *.	Mlle DUMOUCHEL. Mlle PLANTÉ.
ROLAND, intendant de la châtelaine.	RÉVALARD.
GERVAIS, notable du hameau d'Olival.	DUMONT.
MARCELINE, fermière d'Olival.	Mlle BOURGEOIS.
JACQUINET, neveu de Gervais.	RAFFILE.
LOUISE, fille de Marceline, promise à Jacquinet.	Mme DACOSTA.
UN GARDE.	MARTIN.
GARDES DE LA CHATELAINE.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène est au hameau d'Olival, en Provence, l'an 1645.

* Ces deux rôles doivent être joués par des femmes, pourvu qu'elles ne paraissent pas avoir plus de quinze ans.

LE PÈLERIN BLANC,

OU

LES ORPHELINS DU HAMEAU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du hameau d'Olival; à droite est la maison de Gervais; vis-à-vis est celle de Marceline. Il est six heures du matin en été.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, JACQUINET.

GERVAIS, *sortant de chez lui.*

Jacquinet!... Jacquinet! où es-tu?

JACQUINET, *se montrant par la fenêtre à moitié habillé.*

Me voilà mon oncle.

GERVAIS.

Qu'est-ce que tu fais là-haut?

JACQUINET.

Je me coiffe pour plaire à ma future.

GERVAIS.

Maudit paresseux! il y a deux heures que tu devrais être prêt.

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

JACQUINET.

Écoutez donc, mon oncle, c'est que je veux me faire beau, si c'est possible.

GERVAIS.

Allons, dépêche-toi. Tu n'es guère alerte pour un jour de noce! A ton âge, je n'aurais pas dormi un mois d'avance, dans la crainte de ne pas arriver le premier au rendez-vous.

JACQUINET.

Voilà que je me dépêche, mon oncle. (*Il rentre.*)

SCÈNE II.

MARCELINE, GERVAIS.

MARCELINE, *sortant de chez elle.*

A qui en avez-vous, mon voisin, pour crier si fort?

GERVAIS.

Votre serviteur, dame Marceline. C'est mon imbécile de neveu, qui s'avise de se faire attendre.

MARCELINE.

Il n'en est pas de même chez nous. Il y a plus d'une heure que ma Louise est parée. Ce n'est pas parce qu'elle est ma fille, père Gervais, mais elle est gentille à croquer... vrai!

GERVAIS, *ôtant son chapeau.*

M'est avis que ce n'est pas pour rien que vous êtes sa mère, dame Marceline.

MARCELINE.

Laissons-là les compliments, mon voisin. Nous sommes trop vieux pour nous amuser à cela. Parlons plutôt du plaisir que nous aurons aujourd'hui. J'avoue que jamais je n'ai attendu avec autant d'impatience le jour de notre fête, et que jamais elle ne m'aura paru plus belle.

GERVAIS.

Elle a perdu son principal ornement à mes yeux, depuis

qu'elle n'est plus embellie par la présence de notre bienfaiteur, de celui pour qui nous l'avons établie. Chaque année, cette époque, que j'attendais autrefois avec impatience, renouvelle mes regrets, et me fait sentir plus vivement la perte de ce bon maître.

MARCELINE.

Il est vrai que la châtelaine sa nièce....

GERVAIS.

Ne parlons pas de cette méchante femme. Elle est indigne du nom respectable des Castelli.

MARCELINE.

A propos, avez-vous été la prévenir du mariage de nos enfants?

GERVAIS.

A quoi bon? Depuis près de neuf ans que nous avons perdu le vertueux comte de Castelli, son oncle, a-t-elle daigné assister une seule fois à cette fête fondée par la reconnaissance? Il ne faut pas s'en étonner, Marceline; le tableau du bonheur est un supplice pour les méchants.

MARCELINE.

Ah! Gervais!

GERVAIS.

Je ne puis contenir mon indignation, quand je songe par quel crime affreux elle s'est rendue maîtresse des biens dont elle jouit.

MARCELINE.

Vous voilà toujours avec vos soupçons.

GERVAIS.

Ils ne sont malheureusement que trop fondés. J'ai suivi cette femme depuis l'enfance; j'ai observé son caractère, et je l'ai toujours reconnu jaloux, impérieux et faux. Le mariage de son oncle avec la belle Laurence nuisait à ses projets ambitieux; il la frustrait d'un héritage sur lequel elle avait fondé les plus grandes espérances. Dès lors, elle a été capable de tout pour sacrifier les objets de sa haine.

MARCELINE.

Votre attachement pour notre bienfaiteur vous égare,

Gervais. Comment pouvez-vous supposer qu'une femme ait conçu, de sang froid, l'horrible dessein de mettre le feu à un château, de brûler un village, et de compromettre l'existence de quarante familles?

GERVAIS.

Les scélérats osent tout pour se venger.

MARCELINE.

La châtelaine est incapable d'avoir commis ce crime inouï; c'est plutôt son intendant Roland, ce méchant homme en qui elle a tant de confiance.

GERVAIS.

Eh! qu'importe! en est-elle pour cela moins coupable? Marceline, celui qui conçoit l'idée d'un crime aussi atroce, est plus dangereux et plus scélérat que celui qui le met à exécution.

MARCELINE.

Quelle nuit affreuse! quand j'y songe.

GERVAIS.

Plus de la moitié du château fut la proie des flammes; Laurence et ses deux aimables enfants périrent victimes de la cupidité de ce monstre, et dans son désespoir notre bon maître s'éloigna pour toujours des lieux témoins de son désastre.

MARCELINE.

On avait dit un moment que ses enfants avaient échappé à l'incendie; qu'un serviteur fidèle les avait enlevés et conduits dans une retraite isolée et lointaine; mais ils n'existent plus sans doute, car ils auraient à présent quatorze ou quinze ans, et ils auraient cherché à rentrer en possession du riche héritage qu'on leur a enlevé.

GERVAIS.

Je n'ose le croire, quoique l'activité des recherches de la baronne pour les trouver doive nous faire présumer qu'elle ne regardait point ce bruit comme dénué de fondement. La précaution même qu'elle prend depuis quelques années de faire arrêter et conduire devant elle tous les enfants étrangers qui paraissent à peu près du même âge que les fils du comte, est une nouvelle preuve de ses

craintes à cet égard. Ah ! il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent morts que de tomber entre les mains de cette ennemie cruelle ! Dieu sait si jamais la haine est entrée dans mon cœur ! mais je le sens, il m'est impossible de pardonner à cette femme le mal qu'elle nous a fait.

MARCELINE.

Calmez-vous, Gervais, et ne songeons qu'à bien remplir l'un et l'autre les importantes fonctions qui nous sont confiées.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JACQUINET.

JACQUINET, *habillé et avec un gros bouquet au côté.*

Me voilà prêt, mon oncle.

GERVAIS.

C'est bien heureux, en vérité !

JACQUINET.

Dam ! écoutez donc, mon oncle, c'est qu'un jour de nôces n'est pas un jour comme un autre ; il faut montrer de quoi l'on est capable ; c'est pour cela que j'ai mis tant de soins à ma toilette.

MARCELINE.

Bonjour, mon gendre ; bonjour, mon enfant. Eh bien ! la voilà pourtant arrivée cette journée après laquelle tu soupirais depuis si longtemps !

JACQUINET.

Vraiment oui, dame Marceline, il n'y a plus à reculer, il faut sauter le pas. Où est donc ma future ?

MARCELINE.

Elle est là qui attend qu'on vienne la chercher.

JACQUINET.

Voulez-vous que j'y aille tout de suite, dame Marceline ?

MARCELINE.

Non.

GERVAIS.

Tu es bien pressé. Ne faut-il pas auparavant que tous les jeunes gens du village soient rassemblés ? Reste-là, nous avons encore quelque chose à finir chez le tabellion, et puis quand nous reviendrons la fête commencera.

JACQUINET.

C'est dit, mon oncle.

GERVAIS.

Venez-vous, dame Marceline?

MARCELINE.

Oui, mon voisin.

GERVAIS, *à Jacquinet.*

Ne bouge pas de là, entends-tu?

JACQUINET, *très-haut à Gervais qui s'éloigne.*

Je n'ai garde. Pardi! sans moi mam'zelle Louise serait obligée de se marier toute seule, et cela ne m'amuserait pas.

SCÈNE IV.

JACQUINET, *puis* LOUISE.

JACQUINET.

Certainement que cela ne m'amuserait pas, ni elle non plus.... car elle m'aime, mam'zelle Louise! elle m'aime prodigieusement, et elle a raison, car je suis aimable.

LOUISE, *sortant de la maison.*

Plaît-il, ma mère?

JACQUINET.

Tiens! la voici. Elle n'y est pas, votre maman, mam'-zelle.

LOUISE.

Pardon, M. Jacquinet, j'ai cru qu'elle m'avait appelée. (*Elle fait un mouvement pour rentrer.*)

JACQUINET.

Il ne faut pas vous sauver pour cela, mam'zelle; je serais bien aise....

LOUISE.

De quoi, M. Jacquinet?

JACQUINET, *à part.*

Ne voilà-t-il pas que j'ai peur de lui parler à présent! c'est pourtant le cas de lui dire quelque chose de joli; (*il cherche.*) de ces jolies choses comme j'en dis souvent.

LOUISE.

Je vous écoute.

JACQUINET, *après avoir réfléchi.*

Avez-vous bien dormi cette nuit, mam'zelle Louise?

LOUISE, *avec beaucoup d'ingénuité.*

Je n'y ai tant seulement pas songé, M. Jacquinet.

JACQUINET.

Et à quoi donc avez-vous pensé?

LOUISE.

A vous, M. Jacquinet. Et vous?

JACQUINET.

Moi! c'est différent, mam'zelle, j'ai dormi tout d'un somme.

LOUISE.

Comme vous dites, c'est bien différent.

JACQUINET.

Mais j'ai rêvé à un quelqu'un...

LOUISE.

A un quelqu'un?...

JACQUINET.

Que j'aime de tout mon cœur...

LOUISE.

De tout votre cœur?

JACQUINET.

Oui, et qui le mérite bien.

LOUISE.

C'est une fille, sans doute?

JACQUINET.

Oui da ! et une ben gentille !

LOUISE.

Je le crois.

JACQUINET.

Bien douce !...

LOUISE.

J'en suis persuadée.

JACQUINET.

Qui m'aime...

LOUISE.

Comme vous le méritez.

JACQUINET.

Et que j'épouse...

LOUISE.

Vous l'épousez ?

JACQUINET.

Tantôt, mam'zelle Louise : ni plus ni moins que cela.

LOUISE.

Que vous êtes méchant !

JACQUINET.

Pas tant que vous êtes bonne, mam'zelle.

LOUISE.

J'entends ma mère.

JACQUINET.

Sauvez-vous.

LOUISE.

Je me sauve.

JACQUINET.

Adieu, mam'selle Louise.

LOUISE.

Adieu.

(Elle rentre chez sa mère ; et Jacquinet reste immobile à sa place.)

SCÈNE V.

MARCELINE, GERVAIS, JACQUINET.

MARCELINE.

A présent que nos affaires sont terminées, les jeunes gens peuvent venir quand ils voudront.

GERVAIS.

Qu'est-ce que tu fais là, toi? te voilà planté comme un therme.

JACQUINET.

Je fais ce que vous m'avez dit, mon oncle.

GERVAIS.

Moi! je ne t'ai pas dit d'avoir l'air d'un imbécile.

JACQUINET.

J'ai pris cela sur moi, mon oncle.

MARCELINE.

Allons, voisin, vous le rudoyez toujours, ce pauvre Jacquinet : c'est un bon garçon.

JACQUINET.

Sûr! que je suis bon garçon!

MARCELINE.

Le mariage le déniaisera.

JACQUINET.

Faudra bien, mère Marceline; j'en connais tant qui sont déniaisés auparavant! (*On entend un refrain joyeux.*)

GERVAIS.

J'entends, je crois, le tambourin.

JACQUINET, *courant au fond.*

Oui, mon oncle, voilà le grand Thomas avec son galoubet.

MARCELINE.

Je rentre, père Gervais, pour donner plus d'importance à nos cérémonies. (*Elle rentre.*)

GERVAIS.

Rentrons aussi, Jacquinet; il faut que tout se fasse dans l'ordre.

JACQUINET.

C'est juste, il faut que tout se fasse dans l'ordre.
(*Ils rentrent.*)

SCÈNE VI.

PAYSANS, PAYSANNES, *puis* GERVAIS, MARCELINE, JACQUINET et LOUISE.

(Au son de la musette, du tambourin et du galoubet, on voit s'avancer, deux à deux, une troupe de jeunes paysans parés de fleurs et de rubans, et de jeunes pastourelles portant la panetière, la houlette, le chapeau de paille et des rubans verts; l'un d'eux est à la tête, et paraît diriger les cérémonies. Les garçons vont frapper à la porte de Gervais, qui sort accompagné de Jacquinet; les jeunes filles se présentent à celle de Marceline qui conduit Louise par la main. Les mariés sont placés l'un auprès de l'autre sur un banc décoré de guirlandes. Vis-à-vis, est une espèce de siége en gazon, sur lequel Gervais monte pour être mieux entendu. Tout le monde l'entoure et fait silence.)

GERVAIS.

C'est en 1615, il y a aujourd'hui trente ans, que fut établie la fête que nous allons célébrer en mémoire de la fondation de ce hameau par le comte de Castelli, et des bienfaits qu'il avait répandus sur tous les habitants d'Olival. Depuis le désastre qui nous priva de ce bon seigneur, l'homme le plus sage et le plus vertueux de la Provence, vous m'avez chargé de vous rendre compte tous les ans, à pareil jour, de ce que j'aurais pu recueillir sur son sort. Je vous ai déjà dit qu'en quittant ces lieux témoins de la mort de sa femme et de ses enfants, il avait résolu de n'y jamais revenir, et que, sous l'humble habit de pèlerin, il avait parcouru successivement l'Italie, l'Espagne, et s'était embarqué pour aller visiter la Terre-Sainte. Huit années se sont écoulées, sans qu'aucune nouvelle satisfaisante soit parvenue jusqu'à moi. Nul indice n'a pu me faire soupçonner le lieu de sa retraite, et nous avons tout

lieu de craindre que cet homme respectable n'ait enfin succombé loin de nous, sous le poids de sa douleur et de ses regrets.

JACQUINET, *quittant brusquement sa place et s'élançant au milieu des paysans.*

A propos de pélerin, je vous demande bien pardon, mon oncle; mais...

MARCELINE et GERVAIS.

Veux-tu te taire?

TOUS.

Laisse achever le père Gervais.

JACQUINET.

Je veux parler, moi! mon oncle n'en sait pas davantage, et moi je vous dis...

MARCELINE.

Qu'est-ce que tu vas nous dire?

GERVAIS.

Quelque sottise.

JACQUINET, *avec une dignité comique.*

Mon oncle, je vous prie de faire attention que je suis un des membres de la fête, et que vous ne devez pas me parler comme cela devant une assemblée respectable.

GERVAIS.

Voyons, qu'est-ce que tu voulais dire?

JACQUINET.

Je voulais vous dire que je l'ai vu il n'y a pas plus d'un mois, votre pélerin; à telles enseignes qu'il m'a fait une peur terrible.

MARCELINE.

Allons, tais-toi.

GERVAIS.

Plût au ciel que cela fût vrai!

TOUS, *riant.*

Ah! ah!...

JACQUINET.

Ah! ah! oui, moquez-vous de moi; j'étais bien sûr que cela vous ferait rire; c'est pour cela que je n'ai pas voulu

vous conter plus tôt mon histoire; mais cela n'empêche pas que je ne l'aie vu. Un grand pèlerin tout blanc... avec une chose noire sur les épaules et tout plein de coquilles... C'était sur le soir, je revenais en chantant du petit bois ou mon oncle m'avait envoyé. Voilà que tout d'un coup je vois cette figure blanche qui était assise sur une grosse pierre dans les ruines... là... du côté que le château a été brûlé... Ce n'est pas l'embarras, s'il m'a fait peur, je lui ai bien rendu; car sitôt qu'il m'a vu, il s'est sauvé.

MARCELINE.

Comme cela, tu sais de quel côté il est allé?

JACQUINET.

Je ne regarde jamais derrière moi quand je me sauve.

MARCELINE.

Comment, tu t'es sauvé aussi?

JACQUINET.

Encore plus fort que lui.

MARCELINE.

Imbécile! il fallait...

JACQUINET.

Courir après lui, peut-être?... Ah ben oui! pas si bête!

GERVAIS.

Auras-tu bientôt fini tes contes?

JACQUINET.

Oui, mon oncle: *dixi*. Vous pouvez reprendre le fil de votre discours.

GERVAIS.

Indépendamment des actions de grâces que nous adressons dans cette mémorable journée à notre bienfaiteur, il est d'usage, vous le savez, de célébrer tous les ans un mariage. Vous avez décidé que ce serait le tour de Louise, fille de Marceline, et de mon neveu, et j'y ai consenti, quoiqu'il ne soit pas digne...

JACQUINET.

A quoi cela sert-il, mon oncle, de me mortifier devant tout le monde!

MARCELINE.

Silence donc!

GERVAIS.

Rendons-nous à l'église. Puis, après la cérémonie, nous nous réunirons aux Champs-des-Oliviers, pour y terminer par des jeux et des danses cette fête consacrée à l'hymen et à la reconnaissance.

JACQUINET.

Partons.

TOUS.

Partons.

(On se lève, chacun reprend son rang, le cortége se forme et, précédé de la musique, s'avance jusqu'au fond du théâtre.)

JUSTIN, *en dehors, d'une voix entrecoupée.*

Fi! que c'est vilain de repousser comme cela les malheureux!

PAUL.

O le brutal!

(Le cortége s'arrête, on voit paraître deux enfants de quatorze à quinze ans, vêtus à la mode de Berne, et portant chacun sur leur dos un paquet et des instruments.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, JUSTIN.

JUSTIN, *pleurant.*

Ah! Paul! nous sommes bien malheureux!

PAUL.

Tu es bien bon, va! de pleurer pour si peu de chose! fais comme moi; je m'en moque... Tiens! tiens! voilà de braves gens qui seront plus honnêtes, j'en suis sûr; pas vrai, messieurs? (*Chacun se sépare, on entoure les enfants.*)

GERVAIS.

Qui êtes-vous, mes petits amis?

JUSTIN.

Hélas! nous sommes...

PAUL.

Laisse-moi répondre; pleure à ton aise. Monsieur, nous sommes de pauvres orphelins abandonnés.

GERVAIS.

Comment vous nommez-vous?

PAUL.

Je m'appelle Paul et mon frère, Justin.

GERVAIS.

D'où venez-vous?

PAUL.

De ce vilain château qui est là... au bout du village. Nous avons sonné à la porte; mais un méchant homme qui a une grande barbe, et qui parle un baragouin auquel le diable ne connaîtrait rien, nous a chassés en nous disant des injures.

MARCELINE.

C'est sûrement ce nouveau concierge allemand que l'intendant de la châtelaine a pris depuis un mois.

GERVAIS, *bas à Marceline.*

Et qu'ils ont choisi de préférence, parce qu'étant sourd, il ne peut trahir leurs secrets.

JUSTIN, *sanglotant.*

Oui, Monsieur, il nous a menacés bien fort; et je crois que si nous ne nous étions pas sauvés, il nous aurait battus.

PAUL.

Battus !... ah! laisse donc! on ne me bat pas comme cela. J'aurais bien voulu voir qu'il fît seulement un geste... je lui aurais arraché la barbe.

GERVAIS.

De quel pays venez-vous ?

PAUL.

Oh! de bien loin, allez!... d'un village auprès de Berne en Suisse.

JUSTIN.

Il y a seize grands jours que nous marchons.

GERVAIS.

Que fait votre père?

PAUL.

Nous l'avons perdu bien jeunes.

GERVAIS.

Et votre mère... pourquoi l'avez-vous quittée?

JUSTIN.

Ce n'est pas nous qui l'avons quittée.

GERVAIS.

Comment!

JUSTIN.

Hélas! elle est morte.

GERVAIS.

Mais vos parents?

JUSTIN.

Nous n'en avons pas.

GERVAIS.

Vous avez au moins des amis?

PAUL.

Est-ce qu'on en a quand on est pauvre!

GERVAIS.

Et... où allez-vous.

JUSTIN.

Nous n'en savons rien. Après la mort de notre mère, arrivée il y a un mois, un de nos voisins qui a couru le monde et qui connaît beaucoup de pays, nous a conseillé de voyager. « Mes petits amis, nous dit-il, allez à Marseille » ou dans quelqu'autre port de mer, vous y trouverez de » l'emploi sur un vaisseau, ou dans une maison de com- » merce. N'oubliez jamais Dieu ni votre mère, soyez sages » et honnêtes; avec cela, on est toujours sûr de réussir. » Nous avons suivi son conseil, et nous nous sommes mis en route le lendemain. Hier, nous avons appris, à huit lieues d'ici, que c'était aujourd'hui une grande fête au hameau d'Olival; nous avons marché une partie de la nuit, afin d'arriver à temps pour la voir; mais le mauvais accueil que nous a fait ce méchant homme, nous faisait déjà repentir

de notre diligence, lorsque nous vous avons rencontrés. Je lis dans vos yeux que vous aimez à rendre service, et je suis sûr que vous ne serez pas insensibles à la prière de deux orphelins qui vous demandent un asile, et qui n'ont d'espoir que dans la pitié des bons cœurs.

GERVAIS.

Non, mes enfants, non, votre prière ne sera point vaine! (*Aux paysans.*) Mes amis, c'est célébrer dignement une fête établie en mémoire de bienfaits rendus que de la signaler par un acte de bienfaisance. Je vous propose de garder ces enfants, non-seulement aujourd'hui, mais pendant plusieurs jours; en un mot, tant qu'ils se plairont parmi nous.

MARCELINE.

Gervais a raison.

TOUS.

Oui, oui, gardons-les.

(Paul et Justin se jettent aux genoux de Gervais.)

JUSTIN.

Homme respectable! croyez que nous sentons vivement le prix de vos bontés, et que nous ne nous montrerons pas indignes de la protection que vous nous accordez.

JACQUINET.

Mes petits camarades, ce que mon oncle vient de vous dire, vous pouvez le regarder comme une chose faite, parce que j'y consens, ainsi que ma future que voilà.

MARCELINE.

Te tairas-tu? bavard!

GERVAIS.

Votre mère était donc bien pauvre?

JUSTIN.

Hélas! mon bon monsieur, voilà tout ce qu'elle nous a laissé.

(Il montre les paquets que lui et son frère portent sur le dos.)

JACQUINET.

Il parait que cela n'est pas lourd.

MARCELINE.

Cela ne l'est que trop pour ces pauvres enfants : débarrassez-vous de ces paquets, mes amis.

GERVAIS.

Jacquinet, porte-les à la maison ; vous les y reprendrez quand vous voudrez, mes petits amis. (*Les enfants ôtent leurs paquets, et les donnent à Jacquinet.*)

JACQUINET.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

JUSTIN.

Il y a deux paires de bas, deux gilets, trois...

JACQUINET.

Comment! vous n'avez que deux paires de bas ?... Ah mon Dieu! qu'ils sont pauvres !

MARCELINE.

Qu'est-ce que cela te fait?

JACQUINET.

Je vous en donnerai une paire pour vous deux.

TOUS, *se moquant de lui.*

Ah! ah! ah!

GERVAIS.

Si tu voulais bien faire ce qu'on te dit et rien de plus!

PAUL, *à Jacquinet qui emporte le paquet.*

Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, Monsieur?

GERVAIS.

Soyez tranquille. (*Jacquinet entre dans la maison de son oncle.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JACQUINET.

PAUL.

Dam! c'est tout ce que nous possédons.

GERVAIS.

Pauvres enfants! c'est là tout votre héritage?

JUSTIN.

Nous avons vendu le peu de meubles qu'avait notre mère pour cinquante livres environ, que nous avons partagées entre monsieur le curé de la paroisse et les pauvres du village, en leur recommandant de prier Dieu pour elle.

MARCELINE.

Comment! vous n'avez rien gardé pour votre route?

PAUL.

Rien. Et les bons cœurs, donc! il y en a encore dans le monde. Oh! mon Dieu! grâce à notre franchise, et à la petite chanson qu'il nous a fallu chanter partout...

JUSTIN.

Quoique nous soyons bien tristes!...

PAUL.

Nous n'avons manqué de rien jusqu'ici.

GERVAIS, *les embrassant.*

Enfants intéressants! vous n'irez point à Marseille. Dès ce moment, tout le hameau vous adopte, et vous trouverez dans chacun de ses habitants un bon père, un ami zélé, toujours prêt à vous être utile. Ah ça! vous nous avez bien dit la vérité, n'est-ce pas? vous ne nous avez rien caché de ce qui vous concerne?

JUSTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur Gervais, nous avons oublié quelque chose, et vos bontés pour nous exigent que nous vous disions tout.

PAUL.

Qu'est-ce que nous avons oublié? je ne m'en souviens pas.

JUSTIN.

Cette boîte que notre mère nous a donnée en mourant.

PAUL.

Ah! c'est vrai.

GERVAIS.

Une boîte! que contient-elle?

PAUL.

Nous n'en savons rien.

GERVAIS.

Comment!

PAUL.

Montre-là, mon frère. C'est lui qui est chargé de la garder, parce qu'il dit qu'il est plus raisonnable que moi.

JUSTIN, *tirant de sa poche une boîte en fer-blanc, ficelée et cachetée.*

La voilà.

GERVAIS.

Elle est ficelée et cachetée bien soigneusement! (*Il la prend.*) Quelque chose d'écrit!... Lisons. (*Il lit.*) « A Paul » et Justin. Vous n'ouvrirez cette boîte que quand vous au- » rez atteint votre dix-huitième année. »

TOUS.

Quel mystère!

MARCELINE.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans?

JUSTIN.

Nous ne nous en doutons pas. Comme mon frère, qui est plus âgé que moi d'un an, n'en a pas encore quinze, nous faisons tout ce que nous pouvons pour ne pas songer à cette boîte, afin de n'avoir pas l'envie de l'ouvrir avant le temps que notre mère nous a prescrit.

GERVAIS.

Quand et comment vous l'a-t-elle remise?

JUSTIN.

Le jour même de sa mort.

GERVAIS.

Et que vous dit-elle en vous la donnant?

JUSTIN.

Oh! ne parlons pas de cela, Monsieur Gervais... cela nous fait trop de peine!

GERVAIS.

Cela serait cependant essentiel à savoir; il se peut que cette boîte renferme quelqu'objet précieux...

JUSTIN.

Vous l'exigez, il faut vous satisfaire. «Mes enfants, nous » dit-elle, en nous faisant approcher de son lit... prenez » cette boîte et conservez-la soigneusement; il y va du b on » heur de votre vie... elle renferme...»

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, JACQUINET.

JACQUINET, *accourant.*

Voici monsieur Rolland.

MARCELINE, *à part.*

O le méchant homme!

PAUL.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

GERVAIS.

C'est l'intendant du château où vous vous êtes présentés. (*A part*). Sans doute il est porteur de quelque message de son indigne maîtresse.

PAUL.

Qu'est-ce que tu as donc, mon frère? on dirait que tu trembles!

JUSTIN.

C'est que j'ai peur de ce monsieur Roland.

PAUL.

Peur!... fi donc! c'est bon pour des enfants d'avoir peur!.. attends, attends, tu vas voir comme je lui parlerai, s'il nous dit quelque chose.

GERVAIS, *aux paysans.*

Mes amis, et vous mes enfants, ne démentez pas ce que je vais dire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND, *d'un air patelin, après avoir jeté un regard expressif sur les enfants.*

Bonjour, mes amis, bonjour, Gervais. Toujours contents, joyeux. Continuez; que ma présence n'interrompe point la fête; si vous saviez ce qu'il m'en coûte de ne pouvoir me mêler à vos jeux!

GERVAIS.

Vous nous faites bien de l'honneur, Monsieur, (*à part.*) L'hypocrite!

JUSTIN, *bas à Paul.*

Que dis-tu de cet homme là?

PAUL, *de même.*

Je dis qu'il me déplaît.

ROLAND.

La joie des bons cœurs est un tableau délicieux pour le mien.

GERVAIS, *à part.*

Le fourbe!

ROLAND.

Pourquoi avez-vous choisi pour célébrer votre fête un lieu aussi éloigné du château? il me semble que l'esplanade qui donne du côté de Lambesc vous offre un emplacement aussi vaste et aussi agréable que le Champ-des-Oliviers; mais du moins vous seriez sous nos yeux... Madame la baronne et moi pourrions joindre notre ivresse à la vôtre.

GERVAIS, *à part.*

Il médite quelque méchante action; il est trop doux. (*Haut.*) Nous sommes confus...

ROLAND.

Nous pourrions embellir de nos dons l'hymen que vous célébrez tous les ans à cette époque.

GERVAIS.

Monsieur, tant de bonté...

ROLAND.

Mais, j'ai décidé madame la baronne à y assister aujourd'hui. Elle sait que vous unissez votre neveu à la fille de Marceline; elle veut être présente à ce mariage, et voir, pour la première fois, cette fête que la reconnaissance a établie en mémoire d'un oncle dont elle pleure chaque jour la perte.

GERVAIS, *à part.*

Les monstres! (*Haut.*) Madame la baronne nous fait trop d'honneur.... Je vous remercie pour elle, au nom de tout le village.

ROLAND.

Quels sont ces enfants?

GERVAIS.

Ce sont les fils d'un cousin que j'avais auprès de Berne; leur père est mort, et ils viennent réclamer mes bontés.

ROLAND.

Que vous leur avez accordées, j'en suis sûr; car je vous connais, Gervais, vous avez un cœur excellent. (*Aux enfants.*) Quel âge avez-vous, mes amis?

JUSTIN, *bas à Paul.*

Réponds-lui, toi; je n'ose pas lui parler.

PAUL, *bas à Justin.*

Tu es bien bon, va! (*Haut.*) Monsieur, j'ai eu quinze ans le jour de la St. Pierre, et mon frère en aura quatorze à la St. Georges.

ROLAND.

C'est bien. (*A Gervais.*) Gervais, pourquoi n'avez-vous pas présenté vos jeunes parents à madame la baronne? vous ne pouvez douter du plaisir qu'elle aurait eu à les voir; et vous savez qu'elle attache quelque prix à ces sortes d'égards.

GERVAIS.

Ils ne font que d'arriver, Monsieur.

ROLAND.

Est-ce que ce sont eux qui sont venus tout à l'heure?

PAUL.

Oui, Monsieur, c'est nous-mêmes; nous avions d'abord donné la préférence au château, c'est dans l'ordre; mais on nous a si mal reçus, que nous ne sommes pas tentés d'y retourner, quoique nous soyons bien sensibles à vos offres.

ROLAND.

Il ne faut pas que cela vous effraie; j'ai grondé ce vieux Franck de vous avoir éconduits aussi brusquement; au reste, il faut lui pardonner, il est sourd et ne parle pas la langue; alors il a pu croire que vous étiez des aventuriers, des enfants sans aveu, comme on en voit souvent. (*Il les examine attentivement.*)

JUSTIN, *à part.*

Je tremble!

PAUL.

Des aventuriers, Monsieur!... des enfants sans aveu!... M. Gervais sait bien...

ROLAND.

Aussi, loin que vous ayez quelque chose à redouter, je me ferai un vrai plaisir de vous présenter moi-même à la châtelaine.

GERVAIS.

Oui, dans quelques jours, lorsque nous aurons eu le temps de les faire habiller à la mode du pays et d'une manière convenable.

ROLAND.

Pourquoi dans quelques jours? ils sont à merveille, et je ne veux pas retarder le plaisir qu'aura madame la baronne en apprenant que vous avez retrouvé des parents qui vous sont chers, et que vous n'aviez jamais vus... car vous êtes bien sûr qu'ils sont vos parents, n'est-ce pas, Gervais?

GERVAIS.

Certainement, Monsieur.

ROLAND.

C'est qu'en vous opposant plus longtemps à ce que je demande, vous pourriez me faire soupçonner que vous ne m'avez pas dit la vérité.

GERVAIS, *avec embarras.*

Monsieur, je ne m'y oppose pas.

ROLAND.

A la bonne heure.

GERVAIS, *à part.*

Leur intérêt veut que je dissimule. (*Haut*). Vous permettrez du moins que je les accompagne.

ROLAND.

Cela est inutile, votre présence est nécessaire à la fête. Rendez-vous tous au Champ-des-Oliviers; dès que madame aura vu les enfants, et qu'ils auront pris quelques aliments, car je pense qu'ils doivent avoir bon appétit...

JUSTIN.

C'est vrai, Monsieur.

PAUL.

Cela ne nous quitte jamais.

JACQUINET.

C'est comme moi; demandez plutôt à mon oncle: j'ai déjà déjeûné trois fois aujourd'hui.

ROLAND.

Nous vous les raménerons nous-mêmes, afin de jouir de l'allégresse générale et du coup-d'œil de la fête. (*Gervais paraît mécontent.*) Est-ce que cela vous déplaît, Gervais?

GERVAIS, *avec contrainte.*

Au contraire, Monsieur.

ROLAND.

Venez donc, mes amis, embrassez votre parent; vous ne tarderez point à le revoir.

PAUL et JUSTIN.

Au revoir, M. Gervais... (*Ils embrassent Gervais.*)

GERVAIS, *attendri, à part.*

Que le ciel les protége!

JACQUINET.

Est-ce que vous ne m'embrassez pas, moi?

PAUL.

Tantôt, tantôt. Monsieur, nous sommes prêts à vous suivre; au revoir tout le monde.

ROLAND, *emmenant les enfants.*

Adieu, mes amis.

PAUL, *retourne en courant près de Gervais.*

A propos, M. Gervais, et notre boîte...

GERVAIS.

Vous la retrouverez; je vais la serrer à la maison.

JUSTIN.

Oh que non!

ROLAND.

Que renferme cette boîte?

GERVAIS.

Quelques bagatelles comme on en porte au village; c'est un présent de leur mère.

ROLAND.

Pourquoi vouloir les en priver? Cet empressement est louable, il prouve qu'ils ont l'âme sensible et du respect pour sa mémoire.

JUSTIN.

D'ailleurs elle nous a recommandé de ne jamais nous en séparer.

ROLAND.

C'est bien.

PAUL, *recevant la boîte de Gervais.*

Tiens, Justin, garde-la, toi, c'est ton affaire. Partons, Monsieur.

ROLAND.

Nous serons presque en même temps que vous au Champ-des-Oliviers.

PAUL et JUSTIN.

Adieu.

TOUS.

Au revoir.

Roland emmène les enfants par la gauche; tous les paysans, conduits par Gervais, sortent par la droite, après avoir perdu de vue Paul et Justin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château gothique. Sur la gauche, au troisième plan, une haute tour carrée, au devant de laquelle est un escalier voûté et très-délabré, qui aboutit à une porte placée au milieu de la hauteur de la tour, en face du public. Au premier et au second plan, sous une arcade ruinée, un joli berceau de lilas et de chèvre-feuille, placé de manière à laisser découvrir entièrement la voûte de l'escalier. Vis-à-vis, à droite au second plan, est une terrasse élevée à peu près de dix pieds, au bas de laquelle se trouve une porte latérale, basse et étroite, qui conduit dans un cachot dont on voit une fenêtre ceintrée et garnie de barreaux, en face du public. Dans le fond, un mur à créneaux, qui paraît ruiné au milieu. Au delà, des arbres et la campagne. Il y a une table et des siéges en pierre sous le berceau. La porte principale du château est censée à droite, dans le fond, et les bâtiments habités à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE CASTELLI, *vêtu comme un domestique, ayant un trousseau de clefs pendu à une ceinture de cuir. Il a la barbe longue et épaisse.*

Plus d'un mois s'est écoulé depuis mon retour dans ce château sans que j'aie rien découvert de satisfaisant sur le sort de ma chère Laurence, ni de mes enfants. Hélas! il est trop certain qu'ils sont perdus pour moi.. Cher Derval, trop sensible ami! ton zèle t'a égaré; l'avis que tu me fis parvenir était faux, et tu as augmenté mes peines en voulant les adoucir. Je reviens en France dans l'espoir de retrouver ma femme et mes enfants que tu m'assures être au pouvoir de la baronne. Je gagne à force d'or un ami de Roland qui me présente à lui comme un homme sûr, et je suis introduit dans ce château, jadis l'asile des vertus; mais

au lieu du bonheur que je m'étais flatté d'y rencontrer, je n'y vois partout que la honte et le crime. Ah ! pourquoi m'as-tu fait revoir des lieux que j'avais abandonnés pour jamais ! Sur le sein orageux des mers, au milieu des brûlantes contrées d'Afrique, mon cœur était moins douloureusement affecté. La fatigue et le besoin, en engourdissant mes sens, procuraient du moins quelques instants de repos à mon âme ; mais ici !... tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure, ne sert qu'à renouveler mes douleurs. Moi ! comte de Castelli ! maître de ce château et de propriétés immenses... couvert d'habits grossiers, forcé d'obéir à un scélérat qui a causé tous mes maux, contraint de m'abaisser aux fonctions les plus humiliantes pour gagner la confiance d'une femme que je n'ose, que je ne dois plus appeler ma nièce !... Ah ! ce rôle pénible a lassé ma confiance.. Il faut.. (*On sonne*) Voici sans doute ce misérable Roland... cent fois plus criminel que sa faible maîtresse... (*Il regarde au fond.*) Il amène avec lui les deux paysans que par pitié j'avais écartés ce matin de l'asile du crime !... Je ne puis concevoir quelle raison les porte à s'assurer de tous les enfants qui sont à peu près du même âge que les miens... à moins que... (*On sonne encore : il va ouvrir.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, ROLAND, PAUL ET JUSTIN.

PAUL, *regardant autour de lui.*

Tiens, c'est un château ça !.... On disait que c'était si beau! moi, je trouve que c'est bien laid ! Nous allons bientôt nous en aller, n'est-ce pas, M. Roland ?

ROLAND.

Tout à l'heure. Je vais demander à madame la baronne si elle veut vous recevoir. Attendez un moment dans cette cour. (*Le comte s'approche des enfants.*) Franck ! (*Le comte feint de ne pas entendre et s'approche toujours. Roland répète à haute voix :* Franck !

PAUL, *au comte, lui montrant Roland.*

Monsieur, on vous appelle.

ROLAND.

C'est que le bon homme est un peu sourd. (*Le comte se retourne, et Roland lui fait signe de se retirer. Le comte obéit et sort du côté de la porte principale. Roland sort par la gauche.*) Je suis à vous dans la minute.

SCÈNE III.

PAUL, JUSTIN.

PAUL.

Dis donc, mon frère, la triste chose qu'un château! je m'ennuie déjà ici; et toi?

JUSTIN.

Moi, je pense que nous nous serions bien passés de l'honneur que cette grande dame veut nous faire.

PAUL.

A propos de cette grande dame, qu'est-ce que nous lui dirons?

JUSTIN.

Ma foi, je n'en sais rien.

PAUL.

Ni moi non plus.

JUSTIN.

Il faudra lui dire la vérité.

PAUL.

C'est tout simple.

JUSTIN.

Tu sais bien que notre mère nous a recommandé de ne jamais mentir.

PAUL.

Le père Gervais a bien menti, lui, quand il a dit à M. Roland que nous étions ses cousins.

JUSTIN.

Dam! il avait peut-être pour cela quelque raison que

nous ne savons pas. Et puis il est vieux, vois-tu; et à son âge, on ne fait pas toujours ce qu'on recommande aux autres.

PAUL.

C'est bien vrai.

JUSTIN.

Mais à qui en as-tu donc pour regarder sans cesse de ce côté?

PAUL.

Je pense à ce bon homme qui nous a ouvert la porte. Il me semble qu'il n'avait pas l'air si méchant que tantôt.

JUSTIN.

Cela m'a frappé aussi.

PAUL.

Comme ce M. Roland lui parle rudement!

JUSTIN.

Cela m'a fait de la peine.

PAUL.

Je suis fâché qu'il soit sourd, nous aurions été causer avec lui.

JUSTIN.

Causer! tu ne te souviens donc plus de son baraguoin?

PAUL.

Je l'avais oublié. Cela ne laisse pas que d'être bien commode d'avoir un domestique qui ne vous entend pas et ne vous répond pas! c'est bien amusant!

JUSTIN.

On lui parle par signes.

PAUL.

Cela fait une jolie conversation.

JUSTIN.

Apparemment, il faut que cela soit comme ça. Vois-tu, mon frère, ces grandes dames et ces gros messieurs ont toujours quelque raison pour ne pas faire comme les autres.

PAUL.

Si c'est pour garder leurs secrets qu'ils ont pris celui-ci, ils peuvent être tranquilles, il ne les trahira pas.

JUSTIN.

Je crois que j'entends quelqu'un... (*Il regarde.*) C'est la grande dame. Tu lui parleras le premier, n'est-ce pas?

PAUL.

Comment! tu n'oses pas parler à une femme? Oh! que tu es simple!

JUSTIN.

Elle n'a pas l'air trop bon!

PAUL.

Est-ce que tu crois que je la craindrai pour cela? Attends, attends, tu vas me voir!

SCÈNE IV.

LA BARONNE, PAUL, JUSTIN.

PAUL, *ôtant son chapeau et saluant la baronne.*

Madame, mon frère Justin, et moi Paul, nous avons l'honneur de vous saluer.

LA BARONNE.

Bonjour, mes petits amis.

PAUL, *d'un air déterminé.*

Monsieur votre intendant nous a dit que vous seriez très-flattée d'avoir l'honneur de nous voir, et nous sommes trop bien élevés pour vous refuser une chose qui nous fait pour le moins autant de plaisir qu'à vous. (*A Justin.*) As-tu vu comme je lui ai tourné cela?

JUSTIN.

Madame, ce que mon frère vous a dit, c'est comme si c'était moi : il est plus hardi que moi, c'est pour cela qu'il porte la parole; mais je ne le déments jamais.

LA BARONNE, *à part.*

Ils paraissent avoir une intelligence au-dessus de leur état; interrogeons-les.

PAUL, *bas à Justin.*

Elle n'a pas l'air si méchant que tu le disais.

JUSTIN, *bas à Paul.*

Si elle allait nous aimer aussi!

PAUL, *bas à Justin.*

Ce serait bien heureux pour nous.

LA BARONNE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venus d'abord au château, mes petits amis? vous y auriez été bien reçus.

PAUL.

Nous en sommes persuadés, Madame; mais ce n'est pas notre faute. Ce bon homme qui est là-bas, à la porte, nous a chassés lorsque nous nous sommes présentés.

LA BARONNE.

Chassés! cela est fort mal.

PAUL.

Oh! ne le grondez pas. Nous lui avons pardonné.

JUSTIN.

Il faut lui rendre justice, mon frère; il a l'air d'en être fâché, car il nous a fait très-bonne mine quand nous sommes revenus tout à l'heure avec monsieur Roland.

LA BARONNE, *avec finesse.*

Au reste, les reproches que je vous fais sont mal fondés; la préférence ne m'était pas due, et vous auriez eu tort de ne point aller en arrivant chez l'homme qui a des droits à votre reconnaissance; en un mot, votre première visite devait être chez votre parent Gervais, et je vous approuve.

JUSTIN.

Gervais n'est pas notre parent, Madame.

PAUL, *bas à Justin.*

Chut! bavard!

LA BARONNE, *à part.*

Quel mystère!

JUSTIN, *bas à Paul.*

Dam! elle nous témoigne tant d'amitié, que ce serait mal à nous de lui cacher quelque chose.

PAUL, *bas à Justin.*

Tu as raison.

LA BARONNE.

Il tenait apparemment à votre famille par quelque alliance ?

JUSTIN.

Non, Madame, nous n'en avons jamais entendu parler.

PAUL.

Nous l'avons vu aujourd'hui pour la première fois.

JUSTIN.

Nous lui avons conté, ainsi qu'à tout le monde qui était assemblé, que nous étions de pauvres enfants venus de la Suisse, et courant le monde pour gagner notre vie; il a eu pitié de nous, et nous a proposé de rester dans le village tant que cela nous plairait.

PAUL.

Pas vrai, Madame, que c'est bien honnête de sa part? Il a l'air d'un brave homme, ce père Gervais!

LA BARONNE.

Il l'est en effet. Vous n'avez donc plus ni père ni mère?

JUSTIN.

Oh! mon Dieu, non.

LA BARONNE.

Pauvres enfants! mais je ne souffrirai pas que Gervais ni les habitants d'Olival l'emportent en générosité sur moi : vos caractères me plaisent, vos malheurs m'intéressent, et je ne permettrai pas que vous me quittiez pour aller végéter parmi des gens obscurs. Je prétends vous donner des soins particuliers et une éducation proportionnée aux dispositions que vous annoncez.

PAUL.

Madame est trop bonne, assurément.

JUSTIN.

Nous ne méritons pas ce que vous voulez faire pour nous.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous me récompenserez. Dès demain vous quitterez ces habits grossiers, et vous en prendrez d'autres convenables au nouvel état que je vous destine.

PAUL.

Ah! mon frère! quelle fortune!

JUSTIN, *sautant de joie.*

Ah! mon Dieu! quel bonheur!... qui est-ce qui aurait jamais cru cela? (*En sautant, il laisse tomber la boîte qui est dans la poche de sa veste.*)

LA BARONNE, *à part.*

Voilà la boîte dont Roland m'a parlé.

PAUL.

Ramasse donc cela, étourdi!

LA BARONNE, *ramasse vivement la boîte.*

(*A part.*) Je la tiens.

JUSTIN, *s'avançant pour la redemander.*

Je vous demande bien pardon, Madame.....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Ce sont là, sans doute, les joyaux de votre mère?

JUSTIN.

Elle était trop pauvre pour en avoir.

LA BARONNE.

Eh bien! je veux que vous en ayez aussi: prenez cet argent. Demain Roland vous conduira à la ville, et vous y achèterez tout ce qu'il vous plaira. (*Elle lui donne une bourse.*)

JUSTIN.

Quoi! vous voulez que nous acceptions tout cela?

LA BARONNE.

Oui, oui; prenez.

PAUL.

Qu'est-ce que c'est donc que ces belles pièces jaunes?

LA BARONNE.

Ce sont des louis.

PAUL.

Des louis! donne, donne, mon frère, que je fasse connaissance avec eux.... Je n'en ai jamais vu. Ah! mon Dieu! mon Dieu! que de belles choses nous allons avoir avec cela!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND *s'arrête un moment dans le fond; il voit la boîte entre les mains de la baronne, et s'avance affectueusement vers les enfants.*

Mes amis, pendant qu'on prépare votre petit repas, si vous êtes curieux de faire un tour dans les jardins, il ne tient qu'à vous.

PAUL.

Volontiers, Monsieur.

JUSTIN.

Nous ne demandons pas mieux.

ROLAND.

Surtout ne soyez pas longtemps; nous vous attendrons ici, puis nous irons ensemble à la fête.

PAUL.

Oui, Monsieur. Grand merci, Madame.

JUSTIN.

Nous sommes bien reconnaissants de toutes vos bontés.

PAUL.

Viens, mon frère.

JUSTIN, *tirant Paul à l'écart.*

Dis donc; toi qui a si bonne langue, tu devrais bien lui redemander notre boîte.

PAUL.

Cela aurait l'air de nous méfier d'elle.

JUSTIN.

Tu l'as bien demandée au père Gervais!

PAUL.

Oui. Mais à cette grande dame, je n'ose pas... et puis; qu'est-ce que nous risquons? elle nous la rendra tout à l'heure; nous ne serons pas longtemps absents.

JUSTIN,

Tu as raison. Au revoir, Madame.

LA BARONNE.

Amusez-vous bien, mes enfants.

PAUL.

Tant que nous pourrons.

JUSTIN.

Nous n'y manquerons pas.

PAUL, *retournant.*

De quel côté est-il, le jardin, s'il vous plaît ?

ROLAND, *lui montrant à gauche.*

Là-bas !

(Ils sortent en sautant : Roland les suit des yeux ; dès qu'ils sont éloignés, il revient précipitamment vers la baronne.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, ROLAND, LE COMTE.

(Dès que Roland est revenu près de la baronne, le comte paraît dans le fond, en feignant de se promener négligemment : il écoute avec le plus vif intérêt.)

LA BARONNE, *montrant la boîte à Roland.*

La voilà..... (*Elle lit.*) « Vous n'ouvrirez cette boîte que » quand vous aurez atteints votre dix-huitième année. »

ROLAND.

Donnez, Madame.

LE COMTE, *à part.*

Ecoutons !

LA BARONNE.

Sommes-nous en sûreté ici ?

ROLAND.

Oui, Madame : je viens d'envoyer tous vos gens à la fête; il n'est resté au château que le vieux Franck et vos gardes.

ROLAND, *coupe la ficelle, rompt le cachet, ouvre la boîte, et en tire un portrait.*

Le portrait de votre oncle!.. celui de Laurence! Ce sont eux, Madame!

LE COMTE, *s'oubliant.*

Ciel! mes enfants!

(Roland se retourne et l'aperçoit; le comte détourne la vue et paraît continuer sa promenade.)

ROLAND, *à haute voix, et avec un geste menaçant.*

Franck!... (*Il lui ordonne de se retirer: le comte disparaît un moment.*)

LA BARONNE.

Roland, êtes-vous bien sûr de cet homme? Je ne sais pourquoi, je me défie de lui; il est sans cesse attaché sur nos pas.

ROLAND.

C'est une preuve de son zèle, Madame.

LA BARONNE.

Il paraît nous observer souvent avec une attention fatigante.

ROLAND.

C'est pour deviner dans vos regards ce qui peut vous plaire. Non, Madame, vos soupçons sont injustes; cet homme nous convient parfaitement: l'ami qui me l'a adressé m'en a répondu, et je ne l'ai pris ici que par rapport à son ignorance de la langue, et à cette infirmité qui nous assure de sa discrétion, en le mettant hors d'état de s'entretenir avec les gens qui nous entourent et que nous redoutons. Mais laissons là cet homme, et occupons-nous d'intérêts plus pressants.

(Ici le comte reparaît, et vient vivement se placer derrière l'angle de la grande tour. La baronne et Roland se sont avancés près du berceau, en sorte que le comte est entièrement caché pour eux, et ne pourrait être aperçu, quand même Roland tournerait la tête.)

LA BARONNE *regarde dans la boîte.*

Que vois-je, une lettre!

ROLAND.

Lisons.

(Le comte prête l'attention la plus scrupuleuse, et donne tous les signes du plus vif intérêt.)

ROLAND *regarde la signature.*

Baptiste!

LA BARONNE.

C'était le valet de chambre de mon oncle. Lisez-vite.

ROLAND, *lit.*

D'Olival, le...

« Ma chère femme, je t'envoie par quelqu'un de sûr les » deux enfants du comte de Castelli, mon maître. » (*Avec une joie féroce:*) Ah! les voilà donc enfin retrouvés!

(Le comte paraît dans une perplexité affreuse.)

ROLAND, *continue.*

« Ils se nomment Armand et Raymond; mais tu auras » soin de ne les appeler que Paul et Justin, et de cacher » leur origine à tout le monde et à eux-mêmes, jusqu'à ce » qu'ils soient en âge de profiter de cette connaissance pour » rentrer dans leurs biens. »

LA BARONNE.

Ils n'y rentreront jamais.

(Le comte donne les signes de la plus vive douleur.)

ROLAND, *continue.*

« Une trame infernale, ourdie par la nièce du comte et » son exécrable confident, vient de leur enlever leurs pa- » rents. L'infortunée Laurence, leur mère, a été la proie » des flammes. Leur père, au désespoir, a fui pour jamais » de ces lieux: il ignore que mon zèle a su les arracher au » péril affreux qu'ils couraient. Je vole sur les traces de ce » digne maître, et tu ne me reverras point que je ne l'aie » trouvé. La personne qui te conduit les enfants, te remettra » de ma part une somme de six cent livres; c'est tout ce que » je possède. Adieu; prends bien soin d'eux; songe qu'ils » me sont plus chers que moi-même. »

BAPTISTE.

Pour cette fois, ils ne nous échapperont plus; leur mort ne tardera point à assurer notre tranquillité.

LA BARONNE.

Leur mort!.. il me semble qu'en les tenant enfermés..

(Le comte paraît révolté de tant d'horreur.)

ROLAND.

Non, Madame; ils périront. Ce ne sera point en vain que nous aurons sacrifié une partie de l'héritage de votre oncle pour nous assurer le reste. Ils périront.

LE COMTE, *à part*.

Si je dis un mot, je les perds avec moi.

LA BARONNE.

Songez qu'ils ont été adoptés par le village, et qu'une disparition trop prompte pourrait donner des soupçons.

ROLAND.

Que nous importe ! Qu'oseront opposer à votre autorité ces gens faibles et timides ?

LA BARONNE.

Si, sous prétexte de coopérer à leur fortune, nous les faisions partir pour les îles ?

ROLAND.

Qui vous répondra qu'ils ne reviendront point dans quelques années armer contre vous la sévérité des lois, et vous enlever ce que vous avez acquis avec tant de peine?

LA BARONNE.

Il est vrai; mais si mon oncle lui-même, après dix ans d'absence, reparaissait dans ces lieux, et s'il apprenait que ses enfants ont péri par mes mains...

ROLAND.

Crainte puérile, Madame! votre oncle n'existe plus. Il aura fini misérablement sa carrière dans quelque coin de l'Asie ou de l'Afrique.

LA BARONNE.

Quoique tout doive nous le faire présumer, cependant il serait possible...

ROLAND.

Et quand même il reviendrait, vous n'auriez rien à redouter de sa part.

LA BARONNE, *avec effroi.*

Oseriez-vous porter sur lui une main criminelle!

ROLAND.

Non. A moins que notre sûreté commune ne l'exigeât impérieusement.

LA BARONNE.

Mais encore...

ROLAND.

Je connais mille moyens de le mettre hors d'état de nous nuire.

(Le comte paraît faire les plus grands efforts pour contenir son indignation.)

ROLAND.

Je vous le répète, Madame, ces enfants seuls sont à craindre, et votre intérêt exige que nous en soyons promptement débarrassés.

LA BARONNE.

Comment y parvenir sans occasionner un éclat indiscret et peut-être fâcheux! Les moyens violents...

ROLAND.

Nous n'en ferons point usage. Un poison lent, mais sûr, et dont rien ne peut détruire l'effet...

(La fureur du comte est à son comble; il fait un mouvement pour se précipiter sur Roland; mais la réflexion plus prompte le retient, et il se fait violence.)

LA BARONNE, *à part.*

Encore un crime! (*Haut.*) Recourir à des mains étrangères...

ROLAND.

Point du tout : j'en ai.

LA BARONNE.

Ici?

ROLAND.

Dans mon appartement.

LA BARONNE, *à part..*

Il me fait frémir... (*Haut.*) Non, il faut attendre...

ROLAND.

Qu'ils vous dépouillent de ce que vous possédez?...Vous en êtes la maîtresse.

LA BARONNE.

Si je le croyais!

ROLAND.

N'en doutez pas.

LA BARONNE.

Eh bien!

ROLAND.

Décidez-vous.

LA BARONNE, *à part, après un moment d'indécision.*

Non! jamais. (*Haut.*) Qu'on s'assure d'eux, à la bonne heure, mais je ne consentirai point à leur donner la mort.

ROLAND, *à part.*

En ce cas, je m'en charge. (*On entend les enfants.*)

LE COMTE, *à part, avec l'expression la plus tendre.*

Je ne les perds pas de vue. (*Il sort.*)

ROLAND.

Je les entends. Contenez-vous, Madame, vos vœux seront remplis.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, JUSTIN.

PAUL, *gaîment.*

Nous voilà revenus. Oh! mon dieu! comme nous avons couru! que de choses nous avons vues!...

ROLAND.

Maintenant vous allez faire votre repas, puis nous partirons pour le Champ-des-Oliviers. Suivez-moi..

PAUL.

Oh! le joli berceau! nous serions à merveille là, si cela ne vous déplaît pas, M. Roland. Qu'en dis-tu, mon frère?

JUSTIN.

Tu as raison. Il me semble qu'on mange de meilleur appétit en plein air que dans une chambre, quelque belle qu'elle soit.

ROLAND.

Je le veux bien. Franck! (*Le comte paraît, et Roland lui fait signe d'aller au château chercher de quoi manger pour les enfants, et de l'apporter sous le berceau. Le comte obéit et sort.*)

PAUL.

Dis donc, mon frère, comme nous allons nous régaler!

JUSTIN.

Je t'en réponds! je me sens un appétit dévorant!

ROLAND, *à part.*

L'occasion est favorable; sachons la mettre à profit. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

LA BARONNE.

Où allez-vous?

ROLAND, *avec un sourire amer.*

Leur chercher quelque friandise. Je reviens tout à l'heure. Mes amis, demeurez avec madame, elle veut bien causer avec vous un moment.

PAUL.

Ne vous gênez pas pour nous, Monsieur, faites vos affaires comme si nous n'y étions pas, je vous en prie.

(*Roland sort.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, PAUL, JUSTIN.

PAUL.

Vous êtes bienheureuse, Madame, d'avoir un beau grand château, de belles fontaines, de beaux jardins, tout plein de domestiques, et des soldats à vos ordres!

JUSTIN.

Ah! oui! l'on doit être bienheureux quand on est riche.. on peut du moins donner quelque chose aux autres.

PAUL.

Dis donc, mon frère, si jamais nous faisions fortune... ah! ah!... c'est chez nous qu'il ferait bon! Nous ferions comme vous, Madame, du bien à tout le monde.

JUSTIN.

Et du mal à personne.

LA BARONNE, *à part.*

Que leur présence me fait souffrir!

PAUL.

C'est dommage que nous n'ayons pas de parents, car nous en aurions bien soin : nous partagerions tout avec eux. C'est comme cela qu'il faut faire, n'est-ce pas, Madame?

LA BARONNE, *embarrassée.*

Sans doute. (*A part.*) Quel tourment!

JUSTIN.

Mais au défaut de parents, tous les maheureux seraient bien reçus chez nous.

PAUL, *regardant la tour et la voûte grillée de la terrasse.*

Par exemple, je ne voudrais point de ces vilaines maisons-là. A quoi cela peut-il servir, Madame?

LA BARONNE.

Que vous importe?

JUSTIN.

Je crois qu'on appelle cela des prisons. Cela sert à enfermer ceux qui font du mal.

PAUL.

Vous n'avez pas besoin de cela, vous, Madame, je parierais bien que vous n'y mettez jamais personne. Vous êtes trop bonne pour faire de la peine à qui que ce soit.

LA BARONNE, *à part.*

Quel supplice!

PAUL.

Ah! voici monsieur Franck!

LA BARONNE, *à part.*

J'allais me trahir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

PAUL.

Aidons-le, mon frère !

(Ils vont au-devant du comte qui tient d'une main une serviette remplie de différentes choses et de l'autre un panier d'osier dans lequel est une bouteille. La baronne a les yeux fixés sur eux; le comte qui se voit observé n'ose faire le moindre mouvement vers les enfants, il est à chaque instant près de se trahir. Paul et Justin prennent chacun une partie de ce que porte le comte, qui pose son panier par terre; puis il vont en sautant s'asseoir sous le berceau.)

JUSTIN.

Que de bonnes choses !

PAUL.

Comme nous serons bien ici ! Ce petit endroit est charmant.

(Le comte étale le tout sur la table qui est sous le berceau.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

LA BARONNE, *à part, voyant entrer Roland, qui tient une bouteille à la main et quelques friandises.*

Je frémis malgré moi...

PAUL, *se levant en courant avec son frère auprès de Roland.*

Comment ! c'est encore pour nous cela, Monsieur Roland?

ROLAND, *avec intention.*

Oui, c'est pour vous.

(Dès ce moment, le comte qui l'a deviné ne le perd pas de vue, et suit tous ses mouvements, sans y mettre d'affectation.)

PAUL, *à Justin.*

Comme il est complaisant, dis donc!

JUSTIN.

Oui, ça fait un digne homme!

ROLAND, *à part.*

Je n'aurai bientôt plus rien à redouter de leur part; voici de quoi m'en débarrasser. (*Il indique la bouteille qu'il tient sous le bras.*)

LE COMTE, *à part.*

Nous sommes perdus si je me découvre! le scélérat est capable de tout.

(Il va placer sa bouteille dans le panier qui est à terre. Ce panier n'a que deux cases, celle de droite est remplie; il met sa bouteille dans celle de gauche, après avoir regardé s'il n'est point vu. Tout le monde paraît occupé ailleurs, excepté le comte qui, d'un coup d'œil, a vu son mouvement.)

ROLAND.

(*A part.*) C'est à gauche... bon. (*Haut*) Allons, mettez-vous à table, mes petits amis. Nous aurons bien soin de vous. (*Les enfants s'assoient sous le berceau, et mangent.*) Je veux boire avec vous à la santé de madame la baronne. (*Il est toujours près du panier, ce qui augmente encore l'inquiétude du comte.*)

LA BARONNE, *à part, faisant un mouvement pour sortir.*

Je ne puis supporter plus longtemps leur présence.

ROLAND, *court à elle.*

Où allez-vous, Madame!

LA BARONNE.

La vue de ces enfants produit en moi une émotion dont je ne saurais me rendre compte, et que je n'éprouvai jamais.

ROLAND.

C'est pure faiblesse. Demeurez, Madame.

LA BARONNE.

Je ne le puis.

ROLAND.

Il le faut.

LA BARONNE.

Mon cœur s'y refuse. (*A part.*) Grands dieux! où nous conduit un premier pas dans le crime.

(Du moment que Roland a quitté sa place pour s'approcher de la baronne, le comte s'est avancé doucement du côté des enfants, et, saisissant l'instant où l'intendant est occupé à retenir la châtelaine, il se baisse sans affectation, et retourne vivement le panier, de manière que la bouteille de poison se trouve à droite. Les enfants occupés à manger, n'ont rien vu de ce mouvement. A peine le comte a-t-il exécuté ce jeu de scène, que Roland revient s'asseoir à sa place. Le comte qui n'a pas eu le temps de se retirer, se penche négligemment sur la table, et paraît offrir quelques gâteaux aux enfants. La baronne sort, et Roland fait signe au comte de s'éloigner un peu; celui-ci, resté derrière, exprime sa satisfaction. Tout ceci doit être exécuté rapidement.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LA BARONNE.

PAUL.

Madame la baronne s'en va donc?

ROLAND.

Elle nous rejoindra bientôt : elle avait négligé de donner un ordre essentiel; mais cela ne nous empêchera pas de boire à sa santé, comme si elle était présente.

PAUL.

Non, sûrement.

ROLAND, *se fait apporter les verres par le comte.*

(*A part*) C'est à gauche... (*Il prend la bouteille qui est à gauche, et remplit deux verres qu'il donne aux enfants.*

PAUL.

C'est pour nous tout cela? en voilà beaucoup.

ROLAND.

Buvez, buvez; il est excellent.

JUSTIN.

Cela nous grisera; nous ne sommes pas habitués...

ROLAND, *avec une intention bien marquée.*

Je vous réponds de la qualité.

(Pendant ce court dialogue, Roland remet mystérieusement la bouteille dont il a versé aux enfants, prend celle qui est à droite, et remplit son verre avec un air de satisfaction. Le comte observe tout, et paraît attendre avec la plus grande impatience l'issue de cette scène.)

ROLAND.

A la santé de madame la baronne.

PAUL, JUSTIN, *se levant.*

A sa santé. (*Ils boivent tous.*)

(Pendant que Roland boit, le comte lève les yeux et les mains au ciel, en signe de remercîment. Quand Roland a fini, il examine les enfants avec une joie féroce, et paraît savourer d'avance le spectacle de leur mort.

JUSTIN, *s'arrêtant à moitié.*

C'est beaucoup cela!

PAUL.

J'ai fini.

JUSTIN, *achevant de vider son verre.*

Et moi aussi.

LE COMTE, *avec satisfaction.*

J'ai réussi.

ROLAND, *à part.*

Il n'y a plus de doute.

PAUL, *s'avançant vers Roland.*

A présent, Monsieur, si vous voulez nous conduire à la fête, il ne tient qu'à vous, nous sommes prêts à vous suivre.

ROLAND.

Rien ne presse.

PAUL.

Comment, rien ne presse! vous avez promis de nous y conduire dès que nous aurions fini.

ROLAND.

Il est vrai; mais madame la baronne a changé d'avis : elle désire que vous passiez la soirée ici avec elle.

PAUL.

Elle nous fait bien de l'honneur; mais nous aimerions mieux voir danser : d'ailleurs, père Gervais nous attend, il faut absolument que nous y allions.

ROLAND.

Vous n'irez pas.

PAUL.

Bah! laissez donc : nous irons bien seuls, peut-être; nous n'avons pas besoin de vous.

ROLAND.

Je vous défends d'y aller.

PAUL.

Tiens! il nous défend! Est-ce que vous êtes notre maître? il est bon là, monsieur l'intendant! il nous défend!

ROLAND.

Qui m'a donné des petits drôles comme vous?

PAUL.

Drôle vous-même, entendez-vous.

ROLAND.

Insolents!

PAUL.

Viens, mon frère, allons-nous-en.

ROLAND.

Ah? vous faites les mutins!.. (*A part.*) Voilà un prétexte pour remplir les intentions de la baronne, et imposer à ces paysans. (*Avec ironie.*) Vous voulez aller à la fête?

PAUL.

Oui; nous voulons y aller, et nous irons malgré vous, encore!

ROLAND.

On va vous y conduire. Hola!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARDE, *avec des moustaches, et une mine rébarbative.*

PAUL, *à Justin.*

Qu'est-ce qu'il veut donc faire de cette vilaine figure-là?

ROLAND, *au garde.*

Sépare ces enfants; conduis celui-ci (*montrant Justin*) au donjon de la grande tour; (*il indique la tour qu'on voit à gauche*) et l'autre (*montrant Paul*) dans ce cachot.

JUSTIN.

As-tu entendu ce qu'il a dit?

PAUL.

C'est pour s'amuser. Il veut voir si cela nous fera peur. N'est-ce pas, Monsieur, que c'est pour rire?

ROLAND, *au garde.*

Obéis!

JUSTIN, *pleurant.*

Ah! mon dieu! mon dieu!...

PAUL.

Veux-tu te taire?

ROLAND, *au garde.*

Eh bien!... (*Le garde fait un mouvement. Les enfants reculent jusqu'au berceau.*)

PAUL.

Lui!... nous prendre!... je l'en défie... (*A Justin.*) Au lieu de pleurer comme un imbécile, empoigne-moi un couteau et tombons dessus... touche par tout, va!... Cela lui aprendra à nous faire une trahison. (*Il se met en garde un couteau à la main.*)

(Roland renouvelle son ordre; le garde se jette sur Justin, et, malgré la résistance de son frère, on l'entraîne vers l'escalier : il se défend; mais on l'enlève, et on l'enferme dans la tour dont le comte a ouvert la porte par ordre de Roland. Celui-ci est resté au bas de l'escalier, et parvient à désarmer Paul, qui se jette à terre,

et se défend des pieds et des mains comme un petit diable. Quand Justin est enfermé, le garde redescend, prend Paul à travers le corps, et l'emporte vers le cachot.)

PAUL, *se débattant.*

Oh! les gueux! les coquins!... Madame la baronne! Madame la baronne!... (*On l'enferme dans le cachot; il paraît à la grille.*) Je le dirai à madame la baronne, va!... tu nous le paieras... tu ne seras pas toujours ici avec tes moustaches: prie Dieu que nous ne te retrouvions pas...car, nous te les arracherions l'une après l'autre.

(Le comte paraît attendri : Roland le prend fortement par le bras, et lui ordonne impérieusement de se retirer. Le comte sort après avoir montré tout l'intérêt qu'il prend aux enfants, et la résolution où il est de les sauver.)

PAUL, *passant la tête à travers la grille.*

Qu'est-ce que nous t'avons fait, dis donc, vilain hypocrite, pour nous maltraiter comme cela?

ROLAND, *bas au garde.*

Reste ici de manière à n'être pas vu, écoute ce qu'ils se diront, et tu viendras m'en rendre compte. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

PAUL et JUSTIN, *enfermés*, Le GARDE, *placé près de la porte du cachot.*

PAUL, *très-haut.*

Dis-donc, mon frère... Justin!... est-ce que tu ne m'entends pas?

JUSTIN, *se montrant aussi à la fenêtre de la tour.*

Si fait, je t'entends, mais je ne peux pas te voir. Ah! mon dieu! que j'ai de chagrin!

PAUL.

Qui est-ce qui aurait jamais cru cela de ce maudit Roland, avec son air sournois?

JUSTIN.

Je suis bien sûr que ce vieux Franck, que nous n'aimions pas, ne nous aurait jamais fait une chose semblable.

PAUL.

Franck? c'est un honnête homme, lui, et je vois bien à présent que c'était pour nous rendre service qu'il voulait nous empêcher d'entrer dans ce vilain château.

JUSTIN.

C'est fini, va, mon pauvre frère, nous ne nous verrons plus.

PAUL.

Tais-toi donc! je parierais que ce bonhomme nous rendra service. Tu ne l'as pas vu comme moi pendant que cet autre escogriffe t'emportait, il avait l'air tout pénétré, et je suis bien sûr que s'il avait été le plus fort, il n'aurait pas souffert cela!

JUSTIN.

Mais, paix donc, étourdi! Si l'on nous entendait, nous serions cause qu'on le chasserait.

PAUL.

Qui veux-tu qui nous entende? ils sont tous bien loin, va, ils ne pensent guère à nous.

LE GARDE, *à part.*

Ah! Franck s'intéresse à eux!.. Allons rendre compte de ma commission à M. Roland. (*Il sort. Le jour baisse.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, PAUL et JUSTIN.

(Dès que le garde est sorti, le comte paraît : il examine attentivement du côté du château.)

PAUL.

Ta chambre à coucher est-elle bien belle!

JUSTIN.

Il faut que tu aies un fier courage, pour plaisanter..

PAUL.

Je ne sais pas encore ce qu'il y a dans la mienne; il y fait si noir qu'on n'y voit goutte.

(Le comte, après s'être assuré qu'il ne peut être surpris, court à la tour, monte l'escalier, ouvre la porte à Justin, puis redescend pour ouvrir à Paul. Les enfants sortent chacun de leur prison, et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le comte regarde vers le fond, puis il revient vivement auprès des enfants et leur ouvre les bras; il s'y précipitent, et tous trois s'embrassent tendrement.)

PAUL, *à Justin.*

Je t'avais bien dit, mon frère...

LE COMTE, *se dégageant de leurs bras.*

Mes enfants, vous n'avez pas un moment à perdre...

PAUL.

Tiens! il parle!...

LE COMTE, *leur mettant la main sur la bouche.*

Paix! sauvez-vous.

PAUL.

Nous ne demandons pas mieux.

LE COMTE, *leur donnant des pistolets.*

Voilà des armes...

PAUL.

Je m'en charge.

LE COMTE.

Et une clef... (*Il se met en devoir de détacher une clef du trousseau qui est pendu à sa ceinture.*)

JUSTIN.

Pourquoi faire?

LE COMTE.

Pour sortir du château.

PAUL.

Par quelle porte?

LE COMTE.

Celle qui donne sur le jardin. (*Tout en parlant, il les conduit, en reculant, vers le fond.*) Vous suivrez la terrasse qui est à droite en sortant de la petite cour; de là... (*On entend du bruit.*) O ciel!... on vient! tout est perdu!... cachez-vous... vite... sous la voûte de l'escalier.

PAUL.

Et la clef?

LE COMTE.

Je reviendrai vous la donner.

(Les enfants courent se placer sous la voûte de l'escalier. Le comte veut regagner le côté par où il est venu; mais il est arrêté par Roland.)

SCÈNE XV.

Les précédents, ROLAND, UN GARDE.

ROLAND, *saisissant le comte par le bras.*

Que fais-tu ici? donne ces clefs. (*Il prend les clefs, les examine.*) Elles y sont bien toutes. (*Il les donne au garde.*) Désormais, c'est toi qui seras chargé de ce soin. (*Au comte.*) Rentre chez toi; (*avec un geste menaçant:*) demain nous nous reverrons. (*Le comte s'éloigne. Au garde.*) Écoute : amène moi sur-le-champ un de tes camarades, et qu'il y ait toujours une sentinelle placée la nuit au pied de cette tour.

LE GARDE.

Il suffit. (*Il sort.*)

JUSTIN.

Nous sommes perdus!

PAUL, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut!

SCÈNE XVI.

ROLAND, PAUL, JUSTIN.

ROLAND.

Malgré le rapport de cet homme, je ne puis croire que Frank, qui paraissait si brusque, ait pu prendre quelque intérêt à ces enfants; mais dans tous les cas, le soupçon est suffisant, il sera puni. (*Il s'approche de la grille.*) Eh bien, petit mutin, comment vous trouvez-vous là? êtes-vous

toujours aussi récalcitrant? Il ne répond pas. Ah! il dort, sans doute.

PAUL, *à part, avec finesse.*

Non, il t'écoute.

ROLAND.

Après neuf années de recherches, ils sont donc enfin en ma puissance!... Dès que leur mort aura rendu la baronne maîtresse absolue des grands biens du comte de Castelli, je réclame sa main comme le prix de mes services; elle connaît trop mon caractère pour me la refuser; ainsi, le moment n'est pas éloigné où je recueillerai le fruit des crimes auxquels je ne l'ai portée que pour parvenir à ce but.

PAUL, *à part.*

Le scélérat!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GARDE, *accompagné d'un soldat armé.*

LE GARDE.

Monsieur, vos ordres sont exécutés. (*Il sort.*)

ROLAND, *à voix basse, au soldat.*

Tu resteras constamment dans cette cour; tu veilleras à ce que les personnes qui y sont enfermées ne puissent se parler. Si elles faisaient des efforts pour s'évader, tu avertiras en tirant un coup de carabine.

JUSTIN, *à part.*

Il a une carabine!

ROLAND.

Tu t'avanceras de temps en temps jusqu'auprès du mur du rempart.

PAUL, *à part.*

Du rempart!

ROLAND.

Là... au fond... en face de toi...

PAUL, *à part.*

Au fond!... en face!

ROLAND.

Et tu jetteras un coup-d'œil sur la brèche qui s'y trouve.

PAUL, *à part, avec joie.*

Il y a une brèche !

(Les enfants qui entrevoient l'espoir de leur délivrance, se jettent à genoux, et demandent au ciel de la leur accorder.)

SCÈNE XVIII.

PAUL, JUSTIN, LA SENTINELLE.

(La sentinelle se promène de la tour au rempart ; chaque fois qu'elle approche de l'escalier, les enfants se taisent.)

JUSTIN, *à voix basse.*

Qu'allons-nous faire ?

PAUL.

Nous sauver.

JUSTIN.

Et le soldat ?

PAUL.

Il faut le tuer.

JUSTIN.

Le tuer !

PAUL.

Nous ferons semblant.

JUSTIN.

Et sa carabine ?

PAUL.

Nous la prendrons : écoute-moi... tu vas... (*La sentinelle revient.*) Paix !... le voici. (*Ils se taisent et se tapissent au fond de la voûte. La sentinelle retourne dans le fond ; ils reparaissent. Paul donne un pistolet à son frère.*) Voilà pour toi.

JUSTIN.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela ?

PAUL.

Tu feras comme moi. Il faut te cacher derrière le coin de la tour, et quand il passera à côté de toi... je l'entends...

(La sentinelle revient. Même jeu de théâtre que plus haut, pendant lequel Paul paraît expliquer bas à Justin ce qu'il doit faire. La sentinelle s'arrête un moment au fond, et regarde la brèche. Paul se traîne jusqu'au pied de l'escalier, et, voyant le soldat éloigné, dit à Justin :

Place-toi... vite... et fais ce que je t'ai dit.

(Tous deux sortent de dessous la voûte, et restent accroupis en attendant que le soldat revienne. Dès qu'il a passé l'escalier, les enfants le suivent par derrière, une main élevée et le pistolet de l'autre ; au moment où il se retourne, les enfants qui ont bien pris leur temps, le saisissent au cou, et le renversent en lui mettant le pistolet sur la bouche et sur la poitrine. Paul lui a arraché sa carabine et l'a jetée par terre.)

JUSTIN et PAUL, *grossissant leur voix.*

Bas les armes.

LA SENTINELLE.

Qui va...

PAUL.

Paix!

LA SENTINELLE.

Aux ar...

JUSTIN.

Si tu cries, tu es mort...

PAUL.

Je te tue... Tirons ensemble...

LA SENTINELLE.

Ne me tuez pas, Messieurs.

PAUL.

Parle bas, coquin! Sauve-toi, mon frère...

JUSTIN.

Et toi?

PAUL.

Je le tiens; ramasse la carabine.

JUSTIN.

Oui.

PAUL.

Tu le mettras en joue quand tu seras sur la brèche.

JUSTIN.

Oui.

PAUL, *d'une voix concentrée.*

Sur le rempart... au fond... en face...

JUSTIN.

Oui. (*Il a pris la carabine, est monté sur le rempart, et de là sur la brèche.*)

PAUL.

Y es-tu?

JUSTIN.

M'y voilà.

PAUL.

Le tiens-tu en joue?...

JUSTIN.

C'est fait.

PAUL, *à la sentinelle.*

Ne bouge pas. (*A part.*) Je ne sais comment faire pour me sauver, à présent.

JUSTIN, *sur le rempart.*

Viens donc, mon frère.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

LE COMTE, *accourant et saisissant fortement la sentinelle.*

Sauvez-vous, mon ami.

PAUL.

Vous me tirez d'un fier embarras. (*Il donne son pistolet au comte.*)

LE COMTE.

Allez chez le père Gervais... nous nous y reverrons.

PAUL, *se sauvant.*

Oui, oui.

JUSTIN.

Qui est là?

PAUL.

Ne tire pas, mon frère, tu tuerais le bonhomme. (*Il monte sur le rempart.*)

LE COMTE.

Adieu... Êtes-vous dehors?

PAUL ET JUSTIN.

Nous y voilà... grand merci.

LE COMTE.

Je te rends grâces, ô ciel!

(Les enfants sont sur la brèche, et on les voit descendre de l'autre côté du mur. Le comte, tenant toujours la sentinelle d'une main, lève les yeux au ciel, et paraît le remercier. Ces deux scènes doivent être jouées d'une manière à la fois rapide et mystérieuse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le Champ-des-Oliviers : c'est un lieu vaste et agréable, planté d'arbres. Dans le fond, la Durance, bordée d'une rangée d'oliviers, au pied desquels est une palissade qui laisse voir la rivière. En avant, à gauche, une grosse pierre, ombragée par deux saules, et sur laquelle sont gravés ces mots : *L'an 1615, fut fondé le hameau d'Olival, par le comte de Castelli.* Vis-à-vis, dans une niche en treillage, élégamment décorée, est placé, sur un cipe, le buste du comte de Castelli. Les arbres du fond, la palissade, la niche et la pierre sont illuminés. Il est neuf heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, MARCELINE, JACQUINET, LOUISE,
PAYSANS ET PAYSANNES.

(Au lever du rideau, tous sont groupés diversement, comme s'ils venaient de s'arrêter à la fin d'un couplet. Jacquinet, la jambe en l'air, et tenant Louise par la main, est en train de chanter une ronde. L'allégresse est peinte sur tous les visages.

JACQUINET.

Pas vrai, qu'il est gentil celui-là ! Eh bien ! il y en a dix-sept comme cela ! c'est moi qui les ai faits, encore !

RONDE.

(*Musique de Mengozzy.*)

Jadis auprès d'Arles,
Deux amants vivaient :
C'qu'est bien rare en France,
Ils étaient constants ;
Un père inflexible,
Pour prix de leurs feux,

Met la fille en cage...
Les v'la séparés.

Au bas d'la fenêtre,
Où la bell' gémit.
Coule une rivière;
Faut en profiter :
L'amant à la nage
Vient parler d'amour;
Mais l'courant l'entraîne...
C'est bien douloureux.

Ne voulant plus vivre
Après ce malheur,
Dans les flots, la belle
Se plonge aussitôt.
Exemple superbe!...
En France, aujourd'hui,
J'connais plus d'un' fille...
Qui n'en f'rait pas tant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTIN, PAUL. (*Ils arrivent en courant.*)

PAUL.

Nous voici, père Gervais!... nous voici!

JUSTIN.

Nous avons bien cru ne plus vous revoir!

GERVAIS.

Comment cela?

JACQUINET.

Mais, paix donc! paix donc! il y a encore treize couplets.

MARCELINE.

Tu les diras l'année prochaine.

JACQUINET.

Vous ne savez pas le plus beau de l'histoire : les amants sont sauvés; ils se reconnaissent; le père vient, il pleure;

la fille pleure; l'amant pleure; tout le monde pleure, et cela finit le plus gaîment du monde.

GERVAIS.

Veux-tu te taire?

JACQUINET.

Bah! c'est désagréable. Voilà seulement que je me mettais en train.

MARCELINE.

En effet, vous venez bien tard, mes enfants.

JACQUINET, *avec humeur.*

Ils auraient mieux fait de ne pas venir du tout.

GERVAIS.

Est-ce qu'on vous aurait fait du mal?

PAUL.

Bien pis que cela, père Gervais.

JACQUINET.

Il n'y a pourtant rien de pis.

JUSTIN, *regardant derrière.*

Ah! mon dieu! j'ai cru qu'on nous poursuivait.

PAUL.

Eh bien! ne vas-tu pas faire le poltron, à présent? Quand on nous poursuivrait, nous sommes bons pour nous défendre, peut-être!

GERVAIS.

Vous m'effrayez, mes enfants.

PAUL.

N'avons-nous pas la carabine du soldat? Ah!... nous l'avons joliment arrangé! je suis sûr qu'il tremble encore.

MARCELINE.

Que voulez-vous dire avec ce soldat?

GERVAIS.

Qui vous a donné cette carabine?

PAUL.

On ne nous l'a pas donnée.

JUSTIN.

Nous l'avons bien prise.

GERVAIS.

Prise... à qui?

PAUL.

Au garde de monsieur Roland.

JUSTIN.

Au pied de la tour.

PAUL.

Vis-à-vis la brèche.

JUSTIN.

Nous étions cachés.

PAUL.

Il faut convenir que cette affaire-là a été joliment conduite!

JACQUINET.

Tout cela est si clair que je n'y comprends rien.

GERVAIS.

Que vous est-il arrivé, et pourquoi vous êtes-vous cachés?

PAUL.

Pourquoi? imaginez-vous...

JUSTIN.

Il faut vous dire...

PAUL.

A ça! veux-tu me laisser parler, oui ou non?

JUSTIN.

Parle.

PAUL.

Imaginez-vous, père Gervais, que ce vilain sournois d'intendant, qui est venu nous chercher, nous a d'abord fait tout plein de politesse.

JUSTIN.

Il a bu avec nous à la santé de madame la baronne.

PAUL.

Puis voilà que, tout d'un coup, il appelle une grande figure à moustaches, qui emporte mon frére et l'enferme dans une grande tour. Moi, je ne perds pas de temps, je saute sur un couteau, et me voila à courir dessus comme ça...

(Il tire son couteau de sa poche, et court sur Jacquinet.)

JACQUINET, *se sauvant.*

Un moment, un moment; je ne suis pas de la bataille, moi. Diable! comme il y va donc!

PAUL, *riant.*

Ah! ah! ah! il a peur!

JACQUINET.

Dam! c'est que si j'étais mort, ma femme serait veuve avant d'être mariée, et cela ne serait pas gai; pas vrai, ma petite femme?

PAUL.

Pour lors, quand je vois que nous ne sommes pas les plus forts, et qu'ils ont enfermé mon frère, je me jette à terre, et me voilà à jouer des jambes, à droite... à gauche... et vlin!... et vlan!... (*Il donne des coups de pied à Jacquinet.*) Ils se jettent sur moi... je les mords, je les égratigne... et les coups de poing!... ah!... ils roulaient... il fallait voir! mais j'ai beau faire, ils m'emportent aussi, et me voilà dans une vilaine chambre grillée.

JACQUINET.

C'est bon, vous voilà dedans.

PAUL.

Pendant que je m'égosillais à causer avec mon frère, j'entends!... (*On entend du bruit.*)

GERVAIS.

Quel bruit!

MARCELINE, *regardant au fond.*

Ah! mon dieu! c'est ce maudit intendant! il vient sans doute chercher ces pauvres enfants.

JUSTIN, *se sauvant près de Gervais.*

Ah! père Gervais! nous sommes perdus s'il nous emmène encore dans son château.

GERVAIS.

Soyez tranquilles, mes amis, nous ne le souffrirons pas.

TOUS.

Non, nous ne le souffrirons pas.

JACQUINET.

Sûr, que nous ne le souffrirons pas.

PAUL.

Donnez-moi le fusil, à moi; je l'attends de pied ferme, et nous verrons!

GERVAIS.

Laissez-moi faire, point d'imprudence.

(Tout le monde se range du même côté et entoure les enfants.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND.

C'est à regret, mes amis, que je viens apporter le trouble parmi vous; mais l'autorité de madame la baronne a été compromise.

PAUL, *à part.*

O le menteur!

ROLAND.

Elle exige que les coupables soient remis entre ses mains, et c'est pour les réclamer que je parais au milieu de vous.

TOUS.

Il n'y a point de coupable ici.

PAUL.

Nous ne lui avons rien fait.

ROLAND.

Sages et vertueux habitants d'Olival, ce n'est point à vous que s'adressent les menaces de la châtelaine. Vous n'avez rien à redouter de sa part; elle sait rendre justice à votre zèle, et c'est parce qu'elle ne doute point de votre obéissance, qu'elle m'a chargé de venir vous redemander les deux enfants que vous avez recueillis ce matin, et dont elle a grièvement à se plaindre.

PAUL.

Cela n'est pas vrai.

ROLAND.

Insolent!

PAUL.

Non, cela n'est pas vrai! (*Aux paysans.*) Ne croyez pas un mot de ce qu'il vous dit, c'est lui qui invente tout cela, pour nous rattraper encore une fois. Mais nous n'irons plus dans ton vilain château!

ROLAND.

Vous sentirez, je l'espère, que toute résistance aux ordres de madame la baronne deviendrait inutile, et vous vous empresserez de la satisfaire.

GERVAIS.

Monsieur, dans toute autre occasion, vous nous trouverez prêts à donner à madame la baronne des preuves d'une obéissance sans bornes. Nous connaissons nos devoirs, et nous nous en sommes toujours montrés sévères et fidèles observateurs; mais vous permettrez que nous réclamions aujourd'hui près d'elle en faveur de deux orphelins que nous avons adoptés, et dont nous ne consentirons plus à nous séparer.

ROLAND.

Gervais! ce ton d'assurance....

GERVAIS.

Est celui qui convient à un honnête homme, quoiqu'on le trouve plus souvent dans la bouche du méchant.

ROLAND.

Enfin, consentez-vous à ce que je vous demande?

TOUS.

Non.

ROLAND.

Je dirai donc à madame la baronne....

GERVAIS.

Que nous la respectons infiniment; que c'est à regret que nous sommes forcés de lui désobéir; mais que ces enfants sont les nôtres, et que nous ne souffrirons pas qu'ils soient maltraités davantage.

ROLAND.

Eh bien! je vous les arracherai.

GERVAIS.

Nous les défendrons.

ROLAND.

Quoi ! vous oseriez....

GERVAIS.

Faire pour une bonne action ce que vous ne craignez pas de faire pour une mauvaise.

ROLAND.

Les lois...

GERVAIS.

Protégent le faible contre les atteintes du crime : elles seront pour nous.

ROLAND.

Les magistrats...

GERVAIS.

Vous les gagnerez peut-être ; mais l'innocence sait parler au cœur, et notre voix l'emportera sur la vôtre.

ROLAND.

Téméraire ! rendez ces enfants.

TOUS.

Nous ne les rendrons pas.

ROLAND.

C'est ce que nous verrons. Hola !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GARDES DE LA CHATELAINE.

ROLAND.

Vous le voyez, je puis obtenir par la violence ce que vous refusez à mes sollicitations ; il en est temps encore, cédez aux vœux de madame la baronne, et ne me contraignez point à employer contre vous des moyens qui répugneraient à ma délicatesse et à ma sensibilité.

JUSTIN, *sortant du groupe.*

Pére Gervais, et vous braves habitants d'Olival, vous n'aviez pas pensé, en nous recevant ici, que nous deviendrions un sujet de discorde, et que nous serions peut-être cause de la mort de quelqu'un. Nous n'oublierons jamais

votre générosité; mais nous vous prions d'y mettre un terme en nous permettant de nous rendre aux ordres de la châtelaine. Dieu qui voit tout, sait bien que nous n'avons point fait de mal; ainsi, il ne souffrira pas qu'on nous en fasse.

PAUL.

Oh! que nenni, je ne veux plus y aller, moi, dans son château! Quand une fois il nous tiendrait, il ne voudrait plus nous laisser partir.

GERVAIS, *retenant Justin.*

Non, vous ne nous quitterez pas. Le devoir d'un bon père est de veiller à la conservation de ses enfants, et vous êtes les nôtres.

TOUS.

Oui, oui!

ROLAND, *d'un ton patelin.*

J'ai voulu m'assurer jusqu'à quel point vous étiez attachés à ces enfants, et je vois avec peine que votre âme sensible s'est laissée séduire par leur feinte douceur et leurs ingénieux mensonges.

PAUL.

C'est toi qui mens !

ROLAND.

Mais combien vous rougirez, quand vous saurez que ces intéressants orphelins, à qui vous avez accordé si légèrement votre confiance, ne sont autres que des aventuriers... des voleurs !

JUSTIN.

Des voleurs !

PAUL.

Il n'y a de voleur ici que toi, entends-tu, M. l'intendant!

GERVAIS.

Épargnez-vous, Monsieur, des calomnies qui ne changeront rien à nos sentiments pour eux, ni pour vous.

ROLAND.

Oui, des voleurs! je le répète, il ne tient qu'à vous de vous en convaincre.

GERVAIS.

Comment ?

ROLAND.

Qu'on les fouille, et on leur trouvera une bourse.

PAUL.

Oh! ce n'est que cela? Tu nous fais là une fière niche, va! C'est vrai, père Gervais; la voilà. Nous étions si troublés en arrivant, que nous avons oublié de vous dire...

ROLAND.

Qu'ils l'ont dérobée dans l'appartement de madame la baronne.

JUSTIN.

Dérobée !

PAUL.

Justement, cela n'est pas vrai, car elle nous l'a donnée dans la cour.

ROLAND.

Ouvrez cette bourse, elle renferme dix louis.

TOUS.

Dix louis!

ROLAND.

Et vous concevrez facilement que madame la baronne n'a pu avoir aucune raison pour donner en si peu de temps une aussi forte somme à des enfants qu'elle ne connaît pas.

GERVAIS, *après avoir ouvert la bourse.*

En effet... (*Aux enfants.*) Quoi! vous seriez capables!...

PAUL.

Allons donc! vous ne le croyez pas.

JUSTIN.

Comment, père Gervais, vous pouvez douter de la vérité de ce que nous vous disons? Ah! nous sommes bien malheureux! (*A Roland.*) Fi, Monsieur! que c'est vilain d'inventer des choses comme ça, pour perdre de pauvres enfants qui ne vous ont rien fait! le bon Dieu vous punira, allez!

PAUL.

Ah! cela ne lui fait pas peur. Il y a des gens qui n'y croient pas; cela les gênerait trop.

ROLAND.

Non contents d'avoir commis une première faute, ils se sont évadés en brisant les portes de leur chambre.

PAUL.

Elle était jolie, ta chambre! c'était une prison.

ROLAND.

Et après avoir grièvement blessé un garde qui veillait sur eux.

PAUL.

Oh! quel mensonge!

JUSTIN, *se jetant aux genoux de Gervais.*

Père Gervais, nous serions indignes de la protection que vous nous avez accordée, si nous étions capables d'avoir seulement eu la moindre pensée de tout ce que ce méchant homme vient de vous dire. Je vous en prie, ne le croyez pas; dites-nous bien que vous ne le croyez pas... (*Il se retourne vers Roland.*) Monsieur Roland, si vous avez quelque raison de nous en vouloir, si nous avons commis quelque faute envers vous, ayez la bonté de nous le dire, et punissez-nous devant tout le monde; nous y consentons: mais, je vous le demande à genoux, ne nous ôtez pas notre probité; c'est le seul bien que nous ait laissé notre pauvre mère, et nous sommes jaloux de le conserver toujours.

ROLAND.

Vous le voyez, il demande grâce.

PAUL, *avec fierté.*

Lève-toi, mon frère; ne t'abaisse pas devant si peu de chose. Nous sommes innocents; tant pis pour ceux qui ne le croiront pas. Notre conscience nous reste; elle est sans remords, et tout le monde (*regardant Roland*) n'en peut pas dire autant.

GERVAIS.

J'aime cette fierté; elle me rassure entièrement sur votre innocence; mais l'intérêt que nous avons pris à vous exige qu'elle éclate d'une manière victorieuse, et ce motif me décide à ne plus m'opposer à votre retour au château. Je cède à votre désir: allez, mes enfants, allez trouver la châ-

telaine, justifiez-vous pleinement à ses yeux, et revenez ensuite dans les bras de vos amis jouir de leurs caresses.

PAUL.

A la bonne heure. Nous y allons, et nous verrons! (*Il regarde Roland avec un air menaçant.*)

ROLAND, *à part.*

Je triomphe! (*Aux gardes.*) Saisissez-les.

PAUL.

Est-ce que nous avons besoin de ces vilaines figures-là autour de nous? Nous irons bien seuls, peut-être.

ROLAND.

Obéissez.

PAUL, *aux gardes qui l'entourent.*

Je vous dis que je n'ai pas besoin de vous: je marcherai devant, mais je ne veux pas que vous me touchiez.

JUSTIN, *aux paysans.*

Nous allons revenir.

(Paul prend son frère par le bras, et tous deux marchent d'un air délibéré vers le fond, quand un pèlerin, vêtu de blanc, se jette au-devant d'eux et les arrête. Roland recule, et les enfants reviennent près de Gervais.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE CASTELLI.

LE COMTE, *à Roland.*

Où vas-tu? misérable!

ROLAND.

Qui es-tu pour me le demander?

LE COMTE.

Ton maître.

ROLAND.

Qui?

LE COMTE.

Le comte de Castelli.

ROLAND.

Toi ?

LE COMTE.

Oui.

TOUS.

Ciel ! notre bienfaiteur !

ROLAND.

N'en croyez rien, mes amis. Hélas ! votre bienfaiteur n'est plus. L'homme qui ose se présenter ici sous son nom est un imposteur dont je ferai justice.

LE COMTE, *jetant sa barbe, son chapeau et sa robe.*

Malheureux ! reconnais ton maître.

ROLAND, *à part.*

Que vois-je ?

TOUS.

C'est lui. Tombons à ses pieds.

ROLAND.

Que faites-vous, mes amis ?... quelle erreur vous égare ? Cet homme est un fourbe. (*Aux gardes.*) Qu'on l'entraîne. (*Les gardes mettent bas les armes. Roland tire son poignard et s'élance sur le comte.*) Vous me trahissez, lâches ! eh bien ! je le frapperai seul.

GERVAIS, PAUL, JUSTIN, *se mettant entre le comte et Roland.*

Nous mourrons tous avant qu'on parvienne jusqu'à lui.

(Les gardes dirigent leurs armes contre Roland, et lui arrachent son poignard.)

LE COMTE, *se dégageant.*

Vil brigand ! quand tu devrais rentrer dans la poussière, tu oses lever les yeux sur ton maître et le braver encore ! Mais l'instant de la vengeance est arrivé : déjà, par mes ordres et ceux des magistrats que j'ai prévenus, on a pénétré dans le château, tes papiers sont saisis, et ton indigne maîtresse, soustraite pour jamais à la société, va finir ses jours dans un cloître. Quant à toi, une mort infamante sera bientôt le prix de tes forfaits.

ROLAND.

Eh bien! si rien ne peut me soustraire au supplice qui m'attend, j'emporterai du moins dans la tombe le plaisir de t'avoir porté un dernier coup, de t'avoir frappé dans l'endroit le plus sensible. Apprends que ces enfants que tu chéris, et qui avaient échappé pendant neuf ans à mes recherches, vont t'être enlevés de nouveau, sans que tu puisses les sauver : apprends qu'un poison mortel circule dans leurs veines.

LE COMTE, *froidement.*

Tu te trompes; j'avais changé de flacon, et c'est toi qui l'as bu.

ROLAND.

Moi!

LE COMTE.

Oui! Sous le nom de Franck, j'ai été depuis un mois témoin et confident de tes forfaits.

ROLAND.

O fureur!

LE COMTE.

Le ciel a permis que je fusse instruit de ton infâme projet assez tôt pour le faire tourner contre toi.

ROLAND.

Et je ne pourrai me venger! (*Il veut s'élancer sur le comte, mais il est retenu par les gardes.*) Dieu!... quel feu dévorant... (*il ressent les atteintes du poison.*) O rage! Laissez-moi le frapper... le spectacle de sa mort peut seul diminuer l'horreur de mon supplice.... (*Il se débat et veut échapper aux gardes; on le retient.*)

LE COMTE.

Va, misérable! va rendre à la terre, que tu souilles de ta présence, les restes d'une vie exécrable, dont chaque instant a été marqué par de nouveaux crimes!

(Roland paraît éprouver des douleurs aiguës; il cherche à atteindre le comte; on l'arrête et on l'entraîne malgré ses efforts.)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ROLAND *et* LES GARDES.

JACQUINET.

Tiens!... M. Roland qui comptait danser à la fête, il ne s'attendait pas à ce bal là!

LE COMTE.

Chers enfants! vous que j'ai crus morts, et qui m'êtes enfin rendus, venez sur mon cœur!

PAUL.

Comment, Monsieur! ce n'est pas pour vous moquer de nous?

LE COMTE.

Livrez-vous à mes caresses! embrassez votre père. (*Il les embrasse.*)

JUSTIN.

Notre père!... ah! quel bonheur!

GERVAIS.

Quoi! ces enfants...

LE COMTE.

Sont les miens. La boîte qu'ils avaient sur eux renfermait le secret de leur naissance.

JACQUINET, *au comte.*

Monsieur, je vous prie de recevoir mon petit compliment, ainsi que celui de ma future. Je suis bien aise que ce soit vous; mais vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une fière peur.

LE COMTE.

Comment?

JACQUINET.

Vous souvenez-vous, il y a un mois, le soir... dans les ruines du château?... C'est moi qui me suis sauvé si fort en vous voyant.

JUSTIN.

A présent que nous allons être riches, père Gervais, et vous tous, vous ne manquerez plus de rien; nous vous rendrons au centuple tout le bien que vous avez voulu nous faire.

PAUL.

Par exemple, Monsieur...

LE COMTE, *avec tendresse.*

Appelle-moi donc ton père!

PAUL.

Mon père! il faudrait jeter à bas ces vilaines chambres grillées où l'on enferme les gens.

LE COMTE.

Nous n'en aurons pas besoin: quand on sait se faire aimer, on est rarement dans le cas de punir.

JACQUINET.

Eh bien! puisque c'est comme cela, m'est avis que c'est le cas de recommencer notre fête: il est bien temps que nous dansions devant vous, il y a assez longtemps que nous dansons devant votre portrait. (*Il montre au comte son buste.*)

TOUS.

Oui, oui! il a raison.

(Les paysans conduisent le comte sous le berceau, et le font asseoir à la place du buste qui le représentait. Ses enfants sont auprès de lui. La fête recommence: chacun imagine quelque moyen de lui témoigner particulièrement le plaisir qu'il a de le revoir.

La toile tombe.

FIN DU PÈLERIN BLANC.

L'HOMME A TROIS VISAGES,

OU

LE PROSCRIT DE VENISE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 6 octobre 1801.

LETTRE DE M. DE PONGERVILLE,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Nanterre, 9 juillet 1839.

Monsieur,

Je vous remercie du souvenir que vous m'accordez et de m'avoir compté parmi les littérateurs dont les notices accompagneront la réimpression de vos œuvres choisies, que j'appellerai dorénavant de *Bonnes Œuvres*. La tâche que vous me destinez me procurera la satisfaction de rendre le témoignage public de l'estime due au talent ingénieux et fécond qui, sous des formes attachantes, a mis à la portée de ses nombreux auditeurs des leçons de justice et de générosité. Vous avez vraiment enseigné la morale en action; et je partage l'opinion de mon ami, de mon excellent confrère Nodier, sur l'influence de l'espèce de drame que vous avez créé. Vous avez prouvé que, dans les arts, tous les genres sont bons, quand leur but est utile : plaire en instruisant, parler avec adresse le langage le plus généralement compris, rendre les hommes meilleurs, en leur faisant haïr le vice et le crime, voilà le plus glorieux labeur de tout écrivain. Les réflexions de Nodier, sur les résultats de vos ouvrages, sont extrêmement judicieuses; il a senti, et personne ne pouvait sentir mieux que lui, tout ce qu'il y a

NOTICE

SUR L'HOMME A TROIS VISAGES.

Le héros de ce drame est une espèce de protée, habile, courageux, aimable sous ses formes diverses, et dont le noble caractère, tracé et soutenu avec beaucoup d'art, se développe au milieu de scènes toujours intéressantes. Représenté plusieurs milliers de fois, *L'Homme à trois visages* est une œuvre dont l'analyse serait aujourd'hui très-superflue. Le sujet est emprunté d'une pièce allemande, *l'Abélino* de Zchocke. L'écrivain français n'a conservé que les principaux traits de certains personnages, et de très-petites parties du dialogue. Entre autres scènes capitales et très-remarquables, celle du premier acte est presque un chef-d'œuvre de raison, de force, de lucidité et d'un intérêt immense. C'est, à elle seule, une pièce entière parfaitement bien conduite et qui ne doit plus rien à l'auteur allemand. L'œuvre de M. de Pixerécourt lui appartient donc tout entière. On sait assez que dans ses imitations, cet auteur est resté véritablement original; ses caractères et les situations qu'il a empruntées aux théâtres étrangers, sont marqués de son empreinte. Architecte novateur, il a fait subir aux matériaux dont il s'est emparé, une complète métamorphose.

M. de Pixerécourt parut à une époque où les mœurs et la littérature qui en devrait être l'image, venaient de subir de

grands changements. Le théâtre suivit le mouvement de la société. A l'issue de nos bouleversements politiques, la classe laborieuse éprouvait le besoin de jouissances intellectuelles; car les révolutions qui égarent le peuple mûrissent son esprit. Cette classe instruite par les événements, fière de sa part dans les droits civiques et dans les triomphes de nos armes, témoin de tant de réalités terribles, dédaignait les grossières fictions et les farces ignobles qui avaient diverti le peuple d'autrefois ; mais nos œuvres dramatiques, aux formes élégantes et sévères, n'étaient pas non plus à la portée de la population nouvellement conviée aux plaisirs de la scène. Entre la tragédie, la comédie, le drame parlé ou chanté, un espace restait libre : un homme d'un esprit inventif s'en empara, et le mélodrame fut créé. La France entière l'accueillit, et, tout en l'applaudissant, n'apercevait pas l'influence que cette nouvelle scène exerçait sur le peuple, dont elle adoucissait les mœurs.

L'influence du mélodrame fut incontestable, et c'est par ses résultats qu'il faut l'apprécier. L'auteur faisait goûter à son public des préceptes d'ordre et de justice, d'autant mieux sentis, qu'ils se traduisaient en actions aux yeux même d'une foule enthousiasmée, attendrie par les prestiges scéniques, et disposée ainsi à éprouver ce sentiment d'équité, cette raison instinctive qui agit toujours sur les hommes réunis, et qui d'une multitude d'esprit si divers, semble ne former qu'une seule et même intelligence; parce qu'il existe dans le juste et le vrai un ascendant qui dirige les uns par une conviction soudaine, et les autres par un entraînement sympathique.

Les services que l'auteur rendait à la morale publique

étaient surtout précieux dans ces temps où tout enseignement avait cessé. Le peuple, encore ému des tourmentes révolutionnaires, étonné des changements qui l'entouraient, avait peine à se reconnaître lui-même; pendant plusieurs années, il avait applaudi aux maximes cruelles des factions; il avait vu proscrire les vertus les plus nobles, encenser ce que le vice a de plus abject; et lui-même, souvent acteur dans d'horribles catastrophes, écoutait parfois le murmure de sa conscience et, se rassurant par l'impunité, flottait dans sa foi morale et politique. Le théâtre devint son école. Là se développaient les leçons les plus profitables. Le crime lui apparaissait toujours odieux, et toujours puni; la bonne foi triomphait, l'innocence était protégée par une invincible main : enfin, on ne lui montrait pas le monde comme il est, mais bien comme il devrait être.

Naturellement imitateur, facilement entraîné par l'exemple, le peuple sortait du théâtre avec une aversion profonde pour la bassesse et l'iniquité qu'il avait vu flétrir; il emportait un sentiment de respect pour les actions généreuses qu'il avait applaudies, et le désir secret de les imiter. Il avait appris en s'amusant, qu'il y a profit à faire le bien et que, malgré l'apparence,

Le mal conduit au mal et punit son auteur.

M. de Pixerécourt appelé par ses études littéraires à briller sur une scène plus élevée, se résigna donc, dans un but moral, à cultiver un genre secondaire; mais le temps ne consacre jamais l'injustice. M. de Pixerécourt doit être regardé comme un ingénieux moraliste, qui a voulu plaire aux hommes pour les instruire. Je partage de tout mon cœur l'opinion de Charles Nodier, qui voit dans le père du mélodrame,

l'un des écrivains les plus dignes du prix *Monthyon*. C'est avec une profonde conviction, et le respect de l'amitié, que j'invoque l'autorité du célèbre écrivain, le plus versé, peut-être, dans les diverses littératures, de tous les temps et de tous les lieux, et qui dégagé de systèmes, supérieur aux préventions de l'amour propre, juge les œuvres de l'esprit avec la justesse de la raison, le goût de l'expérience et les lumières d'une immense érudition. Je suis heureux d'unir ma faible voix à la sienne pour rendre à M. de Pixerécourt, un hommage public au nom des lettres et de la morale, qui doivent toujours rester inséparables. L'écrivain qui oserait les désunir, ne me paraîtrait qu'un ministre indigne de son sacerdoce.

DE PONGERVILLE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des spectacles, 15 Vendémiaire, an X.

L'homme à trois visages! Ce titre promet beaucoup. On s'attend à une action fortement intriguée, et cet espoir est bien justifié lorsque l'on voit la pièce. Elle a réussi complétement hier à ce théâtre. Le sujet est imité du drame allemand de Zchocke, *Abelino*; mais l'auteur du drame français, en empruntant quelque chose à l'allemand, a su conserver les trois unités : mérite que n'a point ce dernier. Il a créé de nouveaux incidents ; son héros a trois visages, et dans l'ouvrage de Zchocke, il n'en a que deux. Peut-être n'a-t-il pas donné à ses personnages et surtout au doge les caractères qui leur conviennent : il a fait de ce magistrat un homme faible et sans volonté. Celui du comte Orsano est un peu uniforme; mais celui de Rosemonde est très-bien tracé. Celui d'Abelino est admirable ; c'est lui qui a contribué surtout au grand succès de la pièce.

La dernière scène est du plus grand effet, ainsi que plusieurs autres dans les premier et deuxième actes.

L'ouvrage a été généralement bien joué. Le citoyen Tautin a mieux rendu le rôle d'Abelino que ceux de Vivaldi et d'Edgar. Mademoiselle Levêsque a déployé un grand talent dans le rôle de Rosemonde; elle a été unanimement redemandée après la pièce. L'auteur est le citoyen Guilbert Pixerécourt.

LEPAN.

Idem. 19 Vendémiaire, an X.

Le succès de *L'homme à trois visages* est prodigieux. La foule se porte à ce théâtre pour voir un ouvrage rempli d'intérêt, qui offre des scènes admirables et des situations vraiment dramatiques. Mademoiselle Levêsque continue de jouer le rôle de Rosemonde avec no-

blesse et avec une sensibilité remarquable. La vérité et la chaleur de son débit lui méritent chaque jour de nouveaux applaudissements.

LEPAN.

N° 3. *idem*. 9 Brumaire an X.

Ce drame, dont nous avons rendu compte dans nos numéros des 15 et 19 Vendémiaire, est un des plus intéressants qui aient été joués sur les théâtres du boulevard. Le citoyen Corsse a la satisfaction de voir chaque jour sa salle complétement remplie. Il faut convenir aussi que le citoyen Tautin se montre de jour en jour plus digne des applaudissements qu'il reçoit du public.

LEPAN.

Petites affiches. 16 Vendémiaire, an X.

Une conjuration préparée à Venise contre le doge et le sénat, mais découverte et arrêtée par l'habileté d'un seul homme que ce même sénat avait proscrit, fait le fond de la pièce donnée à ce théâtre sous le titre de *l'Homme à trois visages*.

Cet ouvrage digne de l'auteur de *Cœlina*, le citoyen Guilbert de Pixerécourt, offre des scènes du plus grand effet. La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble et un talent supérieur de la part de mademoiselle Levêsque, très-jolie personne qui remplit le rôle de Rosemonde avec beaucoup d'âme et d'énergie. Le citoyen Tautin joue les trois rôles avec toute l'habileté et l'intelligence que l'on peut attendre du comédien le plus consommé. Corsse a montré un talent très-original dans un rôle où tout autre que lui aurait pu échouer.

L'auteur que nous avons nommé plus haut a été demandé avec transport.

DUCRAY-DUMINIL.

Journal d'indication. 15 Vendémiaire an X.

En l'an VIII, le citoyen Lamartelière a traduit une tragédie romantique en cinq actes, de Zchocke, qui depuis quelques années obtenait un immense succès dans toute l'Allemagne. Mais le drame français, tel que l'a conçu le citoyen Pixerécourt, est infiniment supérieur à l'original par la vraisemblance, la charpente, le développement des scènes et

surtout par l'intérêt qui y règne. L'auteur a créé des personnages, des incidents nouveaux et des scènes entières. L'exposition est admirablement conçue et exécutée. Rien de plus dramatique que la mort de Michieli. La scène d'Abelino avec le doge glace d'effroi ; le dénouement est vraiment tragique et théâtral, il offre bien la punition du crime et le triomphe de la vertu. Le style très-soigné offre souvent des beautés réelles. Enfin, l'ouvrage monté avec le plus grand soin, est joué avec beaucoup d'ensemble par les principaux acteurs de ce théâtre. Tautin a obtenu beaucoup d'applaudissements. Le citoyen Corsse a tiré tout le parti possible du rôle plaisant d'un juif banquier et poltron qui égaie la scène ; mais tous les éloges se sont réunis en faveur de mademoiselle Levêsque, qui n'a rien laissé à désirer par la manière dont elle a rendu le beau rôle de Rosemonde. Après la représentation, elle a été unanimement demandée et a reçu du public l'accueil le plus flatteur.

L'auteur, que nous avons nommé plus haut, est le citoyen Guilbert Pixerécourt, à qui l'on doit déjà *Cœlina, Victor*, le *Pèlerin blanc, etc.*, Il a été demandé avec le plus grand empressement à la chute du rideau et n'a point paru.

BABIÉ.

Journal du soir. 15 vendémiaire, an X.

Le mélodrame en trois actes, joué hier à l'Ambigu-Comique, est une des pièces les plus vigoureusement conçues qu'on ait encore vues à ce théâtre. Elle est du même auteur que *Cœlina* et mérite le même succès. Le sujet de *l'Homme à trois Visages*, est puisé dans la conjuration de quelques sénateurs contre le doge de Venise. Les situations en sont éminemment dramatiques, l'ouvrage offre beaucoup d'intérêt et des caractères fortement tracés.

Cette pièce est montée avec tout le soin qui distingue l'administration de ce théâtre. Elle est généralement bien jouée.

Corsse anime par son jeu un rôle qui serait mal placé entre les mains de tout autre que lui. Tautin sent bien celui d'Abélino. Mademoiselle Levêsque, chargée de l'emploi difficile de Rosemonde, y a mérité de très-vifs applaudissements. L'auteur demandé à l'unanimité est le citoyen Guilbert de Pixerécourt.

BEAUMONT.

L'Observateur des arts. 16 vendémiaire, an X.

L'ouvrage allemand de Zchocke intitulé *Abelino* n'est à tout prendre qu'un imbroglio fatigant, un escamotage impossible et dépourvu d'intérêt. Il appartenait à un auteur français, à un homme d'imagination et de mérite, d'en faire une pièce raisonnable, un ouvrage vraiment dramatique. C'est ce qu'a fait avec bonheur le citoyen Pixerécourt auquel nous devons déjà plusieurs drames très-remarquables. Son ouvrage est bien charpenté, bien conçu, bien dialogué et surtout bien écrit. Il offre beaucoup de mouvement, d'intérêt, et d'action; il est plein d'effets et de situations dramatiques. D'après le principe d'Aristote, les trois unités y sont scrupuleusement observées, ce qui est très-rare dans l'école allemande. Enfin le succès est immense et ne fera que grandir de jour en jour.

SALGUES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANDRÉ GRITTI, doge de Venise.	M. LEREL.
ROSEMONDE, sa fille, unie secrètement à Vivaldi.	Mlle LEVÊSQUE.
VIVALDI, époux de Rosemonde, proscrit de Venise depuis huit ans, et y reparaissant sous les noms d'Edgar et d'Abélino.	M. TAUTIN.
ALFIERI, sénateur, ami et confident de Vivaldi.	M. DUMONT.
CONTARINO, procurateur de St.-Marc.	M. BOICHERESSE.
Le comte ORSANO, sénateur, chef des conjurés.	M. RÉVALARD.
CALCAGNO, vieux banquier.	M. CORSSE.
CANEVARO, SPALATRO, MICHIELI, } conjurés.	MM. THIBOUVILLE. DELAPORTE. MARTIN.
Un officier Vénitien.	M. LEBLANC.
Un Conjuré.	M. LEBEAU.
Conjurés.	
Sénateurs.	
Seigneurs Vénitiens.	
Dames Vénitiennes.	
Masques.	
Maures.	
Gondoliers.	
Soldats.	

La scène est à Venise dans le palais du doge, en 1537.

L'HOMME A TROIS VISAGES,

OU

LE PROSCRIT DE VENISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grotte à l'extrémité des jardins du palais ; elle a deux issues : l'une au fond, qui est la principale, et qui laisse apercevoir une partie des jardins ; et l'autre à droite, qui est censée communiquer au dehors du palais par une porte dérobée. Il y a un siége en pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFIÉRI, *tenant une lettre à la main. Il lit.*

« Un inconnu, dont vous fûtes autrefois l'ami, a des se-
» crets importants à vous communiquer. Trouvez-vous ce
» soir, à huit heures, dans la grotte solitaire, située à
» l'extrémité des jardins du palais. Discrétion, amitié éter-
» nelle. » D'où peut me venir cet avis mystérieux ? Si c'était un piége? je suis seul, sans défense. Sans défense ! et que dis-je ? n'ai-je pas toujours avec moi le souvenir d'une vie irréprochable, et de quelques bonnes actions ? Ah! c'est la plus sûre, la meilleure sauvegarde pour l'honnête homme. (*Huit heures sonnent.*) Me voilà exact au rendez-vous ; l'inconnu ne doit point tarder à paraître. On vient ; c'est lui, sans doute.

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

SCÈNE II.

ALFIÉRI, VIVALDI, *en costume militaire.*

VIVALDI.

Le sénateur Alfiéri me permettra-t-il d'embrasser mon vieil ami ?

ALFIÉRI.

Ne puis-je savoir auparavant ?...

VIVALDI.

Regardez-moi.

ALFIÉRI.

Vous m'êtes inconnu.

VIVALDI.

Si huit années d'exil et de malheurs ont pu changer mes traits au point de me rendre méconnaissable, au moins mon cœur est-il toujours le même. Je n'ai point oublié vos services, ni la constante amitié que vous avez témoignée à une famille infortunée.

ALFIÉRI.

Est-il possible ! vous seriez ?

VIVALDI.

Je sens au battement de votre cœur que vous m'avez deviné. Oui, vertueux vieillard, je suis le fils du comte Vivaldi.

ALFIÉRI.

Chut ! malheureux ! avez-vous oublié qu'ici tout est espion ou délateur ? que les murs mêmes sont les témoins indiscrets des actions, des paroles les plus innocentes ? (*Il va voir si personne n'écoute ; puis il revient vivement vers Vivaldi, et lui tend les bras.*) Maintenant, viens sur mon cœur ! Le ciel a donc enfin exaucé ma prière, et je ne mourrai pas sans avoir pressé sur mon sein le dernier rejeton de cette famille illustre et malheureuse. (*Il lui tend les bras de nouveau.*) Encore ! (*Ils se tiennent longtemps embrassés.*) Pourquoi faut-il que des moments aussi doux

soient empoisonnés par la crainte de te perdre ! car tu n'ignores pas...

VIVALDI.

Je sais que ma tête est mise à prix, et que je paierais de mes jours ma témérité, si l'on découvrait que je fusse à Venise.

ALFIÉRI.

Et quel motif peut t'avoir porté à cette démarche hardie ?

VIVALDI.

Le plus beau dont un homme puisse se glorifier, l'amour de mon pays.

ALFIÉRI.

Cependant, il fut injuste envers toi.

VIVALDI, *avec une profonde sensibilité.*

Oui. Mais il m'a vu naître.

ALFIÉRI.

Enfin, qu'espères-tu ?

VIVALDI.

Mourir dans vingt-quatre heures, ou faire annuler le décret injuste qui nous a proscrits, mon malheureux père et moi, et nous a ravi l'honneur.

ALFIÉRI.

Comment y parvenir ?

VIVALDI.

En sauvant l'état.

ALFIÉRI.

De quels dangers ?

VIVALDI.

Un abîme affreux est creusé sous vos pas. Le comte Orsano, l'ennemi acharné de toute ma famille, ce monstre qui dénonça mon père, il y a huit ans, est à la tête d'une conjuration formidable, qui ne tend à rien moins qu'à se défaire du doge, et à frapper avec lui trente sénateurs des plus recommandables par leurs talents et leurs vertus.

ALFIÉRI.

Tu me fais frémir... et cette conjuration, quand doit-elle éclater ?

VIVALDI, *mystérieusement.*

Quand je le voudrai.

ALFIÉRI.

Est-il possible ?

VIVALDI.

Je suis un des chefs.

ALFIÉRI.

O ciel !

VIVALDI.

Prêtez-moi toute votre attention. Lorsqu'un décret barbare nous eut forcés de quitter Venise pour sauver notre tête, nous nous réfugiâmes en Sicile, où mon père ne tarda point de succomber à sa douleur. J'abandonnai des lieux où tout me rappelait la perte que je venais de faire, et, sous le nom d'Edgar, j'allai offrir mes services à Charles-Quint ; il les agréa. Je combattis sous ses ordres en France, en Italie, en Allemagne, en Afrique. Lodi, Crémone, Coron, Tunis, furent les témoins de sa gloire et de mes exploits. J'étais à ses côtés quand il défit le fameux Barberousse, et je fus assez heureux pour m'en faire remarquer au point d'obtenir un des premiers grades de l'armée. C'était là que tendaient tous mes vœux, toute mon ambition. Honoré de la confiance du monarque, je lui ouvris mon cœur, je lui appris mon véritable nom, les malheurs de ma famille, et je lui fis connaître l'ardent désir que j'avais de venger mon père. Il approuva mes desseins et me promit de me seconder. L'occasion ne tarda point à se présenter. La république de Venise cherchait alors à opposer à ses ennemis un officier dont les talents et la réputation pussent garantir les succès. Charles-Quint m'offrit au sénat pour commander les troupes que la république envoyait au secours du Duc de Savoie, dont François Ier menaçait d'envahir les états. L'expédition ne fut point heureuse ; mais je n'en trouvai pas moins les moyens de me faire connaître, et bientôt, toujours sous le nom d'Edgar, le sénat combla de bienfaits et d'honneurs un homme qu'il avait proscrit, et dont la tête pouvait tomber au premier soupçon de la vérité. Cependant, le hasard, ou plutôt le ciel qui veillait à la conser-

vation de l'état et à la mienne, fit tomber entre mes mains, il y a un mois, un agent du comte Orsano, chargé d'une lettre pour un fameux brigand nommé Abélino, que son adresse inconcevable et son intrépidité ont fait surnommer à Florence *le Grand Bandit*. Le Comte lui mandait que les conjurés n'attendaient plus que lui pour frapper le dernier coup, que tout était prêt, que le jour était fixé à l'anniversaire de la naissance de Rosemonde...

ALFIÉRI.

C'est demain.

VIVALDI.

Que c'était à lui qu'on réservait l'honneur de frapper le doge, et qu'une récompense brillante serait le prix de ses services. Il lui envoyait en même temps un cachet qui devait servir à le faire reconnaître par les chefs de la conjuration. Je promis à ce malheureux de lui accorder sa grâce, à condition qu'il me livrerait Abélino. Il consentit à tout pour sauver ses jours. Je lui ordonnai de porter la lettre à Florence, de la remettre à Abélino, et de le ramener avec lui. Je lui indiquai les chemins détournés par lesquels il devait le conduire pour arriver à Venise. Cette ruse eut tout le succès que j'en attendais. Abélino fut arrêté par mes soldats, et perdit la vie en se défendant. Certain que huit ans de malheurs, une blessure que j'ai reçue au front et un changement total dans ma coiffure et mon habillement, m'ont rendu méconnaissable à tous les yeux, je quitte l'armée, j'arrive hier au soir à Venise, je me présente au doge; il m'accueille avec distinction, et me traite avec les égards qu'il doit à un général de la république. Je lui révèle le secret de la conspiration, je lui apprends qu'elle doit éclater cette nuit même, pendant la fête, ou demain au plus tard, et je lui réponds sur ma vie de la déjouer, s'il s'abandonne à moi. Effrayé des périls qui l'environnent, il s'en remet à ma prudence et à ma valeur du soin de sauver l'état.

ALFIÉRI.

Comment pourras-tu remplir cet engagement terrible?

VIVALDI.

Vous allez le savoir. Les conspirateurs doivent se réunir dans cette grotte pendant le repas qui précèdera la fête ; je connais tous les détours et les issues secrètes de ce palais...

ALFIÉRI.

Eh bien ?

VIVALDI.

Muni de la lettre d'Orsano et du cachet précieux qui doit faire reconnaître Abélino par les conjurés, je me présente à eux sous son nom et ses habits : ils me confient leurs projets, je les déjoue; le nom de leurs victimes, je les sauve; et quand ils croient leurs mesures bien prises, et leur succès assuré, je les livre tous au doge.

ALFIÉRI.

Mais pourquoi, sans t'exposer à un péril presque inévitable, ne dénonces-tu pas seulement au sénat le comte Orsano comme chef de la conjuration ?

VIVALDI.

En supposant que cette dénonciation fût accueillie, je ne détruirais qu'un conspirateur, et non la conspiration. Je sais qu'il s'y trouve des membres de toutes les classes de l'état : ce sont ces hommes que je veux voir et connaître tous, dont je veux captiver la confiance, pour les amener enfin à se démasquer eux-mêmes.

ALFIÉRI.

Généreux Vivaldi ! ce projet sublime est bien digne du beau nom que tu portes.

VIVALDI.

Si je réussis, je délivre l'état, je venge mon père, je retrouve mon honneur et une épouse dont je fus séparé avant d'avoir connu le bonheur de la posséder.

ALFIÉRI.

Quelle est cette épouse dont tu me parles ? je ne la connais pas ; j'ignorais même que tu fusses marié.

VIVALDI.

Il est vrai que cette union fut un mystère, même pour vous, respectable ami; mais aujourd'hui, que vous me

tenez lieu du père qu'on m'a enlevé, il ne doit plus y avoir dans ce cœur, une pensée qui ne vous appartienne. Apprenez donc mon secret : un mariage clandestin m'unit depuis huit ans à la belle Rosemonde.

ALFIÉRI.

A la fille du doge ?

VIVALDI.

La voir, l'aimer, le lui dire, en être aimé, tout cela ne fut qu'un éclair; éclair rapide, précurseur d'une horrible tempête ! La mère de Rosemonde vit notre amour et l'approuva. En effet, ma naissance, la fortune de mon père, le rang qu'il occupait dans l'état, tout enfin, me donnait le droit de prétendre à sa main. Nous attendions qu'une circonstance favorable à mon avancement nous permît de déclarer notre amour au doge, lorsque le comte Orsano fit lui-même des propositions de mariage qui furent rejetées par Rosemonde. La jalousie a des yeux perçants : Orsano découvrit notre intelligence, et résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un rival préféré; il accusa mon père et moi de trahison, supposa des preuves, et on nous condamna sans nous entendre.

ALFIÉRI.

Ah ! ce jour affreux est encore présent à ma mémoire !

VIVALDI.

Craignant que dans mon absence on n'obligeât Rosemonde à former un autre lien, je déclarai que je braverais la mort à Venise, mais que rien ne pourrait me décider à m'en éloigner. Émue par mon désespoir, par les larmes de sa fille, et certaine d'ailleurs de mon innocence, la mère de Rosemonde consentit à nous unir secrètement, à condition que je quitterais Venise sur-le-champ, pour n'y point reparaître avant que notre arrêt de mort ne fût annulé. Trop heureux d'emporter la certitude que Rosemonde ne serait point à un autre, je consentis à tout : nous fûmes mariés secrètement, et mon père m'enleva des marches de l'autel pour aller avec lui chercher, loin de Venise, un abri contre la rage de notre persécuteur.

ALFIÉRI.

Rosemonde est-elle instruite de ton retour?

VIVALDI.

Je n'ai pas cru devoir encore me faire reconnaître : j'ai craint que, dans les transports de sa joie, un geste, un regard ne trahît un secret d'où dépend le salut de l'état et mon bonheur; cependant, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir qu'elle aura en apprenant que son époux existe. Ce billet l'en instruit, et je compte sur vous pour le lui faire tenir ce soir pendant la fête.

ALFIÉRI.

Elle l'aura. Ah ! combien j'admire ton dévouement, tes vertus, et surtout ce courage héroïque qui te porte à braver une mort presque certaine pour servir la république et revoir ton épouse !

VIVALDI.

Je connais toute l'étendue des dangers qui m'environnent ; je sais ce qu'il faut vaincre d'obstacles pour réussir ; je sais que, sous le nom de Vivaldi, je ne puis échapper au décret qui proscrit ma tête ; que sous le nom d'Edgar, je suis en butte aux poignards des conjurés ; et qu'enfin, sous celui d'Abélino, je m'expose à une mort infamante. (*Avec enthousiasme.*) Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser ! Si je succombe, j'emporte avec moi la pensée consolante d'une action glorieuse, les regrets et l'estime de quelques amis, et l'espoir que mon nom sera un jour honoré par la postérité.

ALFIÉRI.

Le ciel, cher Vivaldi, protégera cette grande entreprise.

VIVALDI.

Quelqu'un s'avance vers nous.

ALFIERI.

C'est le doge, accompagné du procurateur Contarino. Je te laisse avec eux, et vais remettre ce billet à Rosemonde.

VIVALDI.

Adieu, respectable ami. (*Le retenant.*) Il se peut que les différents rôles que je vais jouer m'obligent à des démar-

ches inconsidérées, téméraires, peut-être; mais quelque chose que vous puissiez voir ou entendre qui vous étonne, je vous demande une discrétion à toute épreuve jusqu'après l'événement.

ALFIÉRI.

Je te le jure. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DOGE, VIVALDI *sous le nom d'Edgar*, CONTARINO.

LE DOGE.

Je vous cherchais, brave Edgar. Vous ne m'avez point trompé : Abélino est à Venise, et ne craint pas de s'annoncer hautement. Lisez ce papier qu'il a eu l'audace de faire attacher à la porte de mon palais.

VIVALDI *lit.*

« Doge de Venise, on t'a prévenu de mon arrivée : j'en » suis fâché, car mon dessein était de t'en instruire moi- » même. Quelle que soit l'activité de tes recherches, quel- » que récompense que tu promettes, ne te flatte pas de rien » changer aux grands événements pour lesquels je suis ap- » pelé ici. Dès que ta mort sera résolue, malgré toutes tes » précautions, une main invisible te frappera dans ton » palais, au sénat, ou dans une fête; et cette main est la » mienne. Adieu. ABÉLINO. »

Quelle audace!

CONTARINO.

Comment échapper aux coups de ce bandit mystérieux, qui, depuis plusieurs années, sème le deuil et la désolation dans Florence, sans que jamais on ait pu se saisir de lui? Quelle force peut-on opposer à un assassin invisible qu'on ne rencontre jamais que là où on le soupçonne le moins?

LE DOGE, *avec dignité.*

Loin de moi la crainte déshonorante de périr victime de ce monstre! Qu'il prenne, s'il le veut, le peu de jours qui me restent, que m'importe? On meurt toujours avec gloire quand on a bien servi son pays. Mais je ne puis songer sans

effroi à tout ce qu'un pareil scélérat est capable d'entreprendre; et si, comme il le paraît, il est dirigé par des ambitieux, je frémis des déchirements affreux dont notre malheureuse patrie va devenir la proie. Edgar, les marques d'attachement que vous avez données à la république depuis six mois que vous êtes à son service, et le zèle particulier que vous lui témoignez en ce moment, vous donnent droit à une entière confiance de ma part. Parlez librement : que pensez-vous que je doive faire en cette occasion?

VIVALDI.

Seigneur, je vous ai promis de vous nommer tous les membres de la conjuration, peut-être même de les livrer avant vingt-quatre heures : je tiendrai ma parole. Vous m'avez donné un logement dans votre palais, afin que je pusse m'attacher à vos pas, et vous garantir des poignards des conjurés. Leurs desseins me sont à peu près connus, et je ne les redoute pas. Mais, je l'avoue, l'audace de cet Abélino m'étonne, son inconcevable intrépidité m'effraie, et je crains que, profitant du trouble de la fête, il n'attente aux jours d'un magistrat justement chéri du peuple et de l'état.

CONTARINO.

Comment empêcher l'effet des menaces de cet homme redoutable?

VIVALDI.

Cela est difficile; mais nous y parviendrons. (*Au doge.*) J'ai lieu de croire, Seigneur, qu'il se trouve dans votre garde plus d'un traître vendu à vos ennemis.

LE DOGE.

Se pourrait-il?

VIVALDI.

Je n'en doute pas. Je vous propose donc de la changer pour deux jours seulement, et de la remplacer par les soldats qui m'ont suivi, et qui me sont entièrement dévoués.

LE DOGE.

Qu'en pense Contarino?

CONTARINO.

Cette proposition me paraît sage et sans danger.

LE DOGE.

Allez donc, brave Edgar, allez mettre sur-le-champ ce projet à exécution. L'état se repose sur votre courage du soin de sa conservation. Si vous parvenez à le délivrer de ses ennemis, croyez que la récompense qu'il vous offrira sera digne de vous et de lui.

VIVALDI.

J'obéis. (*A part.*) Courage, Vivaldi! te voilà placé entre la mort et le triomphe.

SCÈNE IV.

LE DOGE, CONTARINO.

CONTARINO.

Je suis loin de blâmer la confiance aveugle que vous accordez à Edgar; mais je l'avoue, mon orgueil se sent humilié de voir sans cesse l'état payer les services d'un étranger, lorsqu'il pourrait trouver dans son sein des hommes peut-être plus capables de le servir.

LE DOGE.

Je souffre autant que vous de cet usage bizarre, mon cher Contarino; mais la nécessité qui l'a établi le maintiendra longtemps encore : et quelle autre preuve puis-je vous en donner, que ce qui m'arrive aujourd'hui? Une conspiration, ourdie peut-être au sein du sénat, ou dans mon palais, menace de renverser le gouvernement; eh bien, quand j'en devrais être informé par ceux qui m'entourent, ils gardent un silence honteux ou perfide! et c'est Edgar, un étranger, à peine depuis six mois à notre service, qui m'instruit de tout, brave les poignards des conjurés, et m'offre de sauver l'état ou de s'ensevelir avec moi sous ses ruines. Contarino, celui-là cesse d'être un étranger pour moi : le sauveur de mon pays devient mon ami, mon meilleur ami, et je ne souffrirais qu'avec peine qu'on voulût diminuer la juste confiance qu'il m'a inspirée.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; CALCAGNO.

LE DOGE.

Que nous veut Calcagno ?

CALCAGNO.

Vous dire, Seigneur, qu'un grand nombre de sénateurs et de nobles, effrayés des menaces d'Abélino, désirent vous voir avant que la fête commence, pour vous assurer de leur dévouement et de leur zèle à vous défendre contre les attaques de ce redoutable brigand.

LE DOGE.

Je suis sensible à l'intérêt qu'il me témoignent. (*A Contarino.*) C'est dans l'occasion que je verrai s'il est sincère.

CALCAGNO.

Quant à moi, Seigneur, vous savez que mon sang, ma vie, tout ce que je possède, est à votre service.

LE DOGE.

Je vous remercie. Suivez-moi, Contarino ; rentrons au palais. Que ce petit démêlé n'altère point notre ancienne amitié ; que tout autre sentiment disparaisse devant le salut de l'état.

CONTARINO.

Je suis à vous pour la vie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

CALCAGNO.

Vraiment, je ne me suis point trop mal acquitté de ma commission. Quelle idée aussi à ce doge de choisir précisément pour le lieu de sa conversation celui où nous autres conjurés devons nous rassembler ! Nous autres conjurés ! quel titre ! C'est une belle chose qu'une conjuration..... quand elle réussit ! mais c'est que cela ne réussit pas tou-

jours, et je crois qu'alors les conjurés jouent un vilain rôle. Jusqu'à présent, le mien est assez plaisant; je prête, avec beaucoup d'intérêts, à ces messieurs, force ducats hypothéqués sur les meilleures propriétés de Venise. Si leur projet réussit, ils me nomment procurateur de Saint-Marc. S'ils échouent... ah! ah! s'ils échouent, je suis un peu compromis par rapport à mes liaisons avec eux; mais les immeubles me restent, et c'est un point de consolation. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je puis bien assurer d'avance qu'on ne me prendra jamais les armes à la main. Qui vient ici? C'est le comte Orsano, notre chef.

SCÈNE VII.

ORSANO, CALCAGNO.

ORSANO.

Eh quoi! personne encore! où sont-ils donc?

CALCAGNO.

Tous se promènent dans les jardins.

ORSANO.

Ils devraient être ici.

CALCAGNO.

Je vous demande pardon, Seigneur; il vaut beaucoup mieux qu'il n'y soient pas.

ORSANO.

Et pourquoi, je te prie?

CALCAGNO.

C'est que le doge y était il n'y a qu'un moment, et que sans une ruse... étonnante dont je me suis avisé, il y serait peut-être encore; mais nous n'avons plus rien à craindre, il est retourné au palais avec le procurateur Contarino.

ORSANO.

Va trouver nos amis, et dis-leur que je les attends.

CALCAGNO.

J'y vais, Seigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ORSANO.

Courage, Orsano! l'instant décisif approche, et tout semble me promettre le plus heureux succès. Ingrate Rosemonde! tu connaîtras bientôt ce que peut l'amour outragé! Depuis huit ans, mon cœur, ulcéré par tes cruels dédains, ne connaît, ne conserve plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance! Ce n'est point assez pour moi de t'avoir frappée dans l'objet de ton amour : ta mort et celle de ton père peuvent seules assouvir ma haine, et vous mourrez tous deux. C'est pour parvenir à ce but ardemment désiré que, sous le prétexte d'une réformation utile dans l'état, et à l'aide d'une considération acquise par quelques actions d'éclat, j'ai su me former un parti de tout ce que Venise renferme de mécontents : j'ai séduit les ambitieux par l'appât des honneurs; j'ai promis de l'or à nos jeunes sybarites; j'ai su étendre mes intelligences jusqu'au sein du sénat et du conseil des dix. Tout est disposé, l'orage s'apprête; demain la foudre éclate : elle anéantit mes victimes, et je suis vengé.

SCÈNE IX.

ORSANO, CALCAGNO, SPALATRO, MICHIELI, *troupe des Conjurés.*

CALCAGNO.

Seigneur, voici tous ceux que j'ai pu rassembler.

ORSANO.

Soyez les bien venus, Messieurs; je vous attendais avec impatience. Que l'un de vous demeure à l'entrée de la grotte, afin d'éviter toute surprise. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau?

MICHIELI.

Le nombre de nos partisans augmente sensiblement. Depuis trois jours, j'ai parcouru les différents quartiers de la ville, j'ai vanté partout ta modération, ton courage, tes vues nobles et désintéressées, et j'ai vu avec plaisir tous les esprits s'aigrir de plus en plus contre le doge.

ORSANO.

Fort bien : mais ce sont des actions qu'il nous faut. Qu'avons-nous tenté jusqu'à présent? Il est temps de frapper.

CALCAGNO.

Oui, il faut frapper.

ORSANO.

Vous savez qu'Abélino est à Venise?

MICHIELI.

Nous avons lu sa lettre au doge.

ORSANO.

Adroit, audacieux, incorruptible, c'est l'homme qu'il nous faut, et je compte qu'il nous sera nécessaire dans plus d'une expédition hasardeuse. Par exemple, Messieurs, il est un peu cher; il lui faudra de l'argent, et beaucoup.

MICHIELI.

On lui en donnera. N'avons-nous pas la caisse de l'usurier Calcagno ?

CALCAGNO.

Banquier, Messieurs, s'il vous plaît; banquier.

MICHIELI.

Le nom n'y fait rien.

ORSANO, *à Calcagno.*

Pouvons-nous compter sur toi ?

CALCAGNO.

Ma foi, Seigneur, vous m'avez mis à sec, et je serais fort en peine actuellement de trouver cent ducats chez moi. Cependant, s'il le fallait absolument, je pourrais avec ma signature....

ORSANO.

Je n'en demande pas davantage.

UN CONJURÉ, *à l'entrée de la grotte.*

Voici Canevaro.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CANEVARO.

CANEVARO, *hors d'haleine.*

Tout est perdu, mes amis!

TOUS, *avec effroi.*

Est-il possible?

ORSANO, *froidement.*

Qu'est-ce? que viens-tu nous apprendre?

CANEVARO.

Ne vous avais-je pas dit hier que cet Edgar nous serait funeste?

ORSANO.

Achève.

CANEVARO.

Nous sommes découverts.

TOUS.

Découverts!

ORSANO, *froidement.*

Fausse alarme. Quelle preuve en as-tu?

CANEVARO.

On vient de changer la garde du palais et de la remplacer par les soldats qu'Edgar a amenés avec lui.

TOUS.

O ciel!

ORSANO.

Cela prouve tout au plus qu'on a des soupçons, et c'est un motif pour agir sans délai.

CALCAGNO.

Oui, il faut agir.

MICHIELI.

Orsano a raison. Si nous tardons davantage, l'entreprise est manquée.

CALCAGNO.

Il a raison : elle est manquée.

CANEVARO.

Je demande, avant tout, qu'on se défasse de cet Edgar.

MICHIELI.

Je suis de ton avis.

CALCAGNO.

C'est le mien aussi.

MICHIELI.

Il a des talents militaires.

CALCAGNO.

Du courage.

ORSANO.

Et surtout beaucoup d'activité.

SPALATRO.

Il faut s'en défaire cette nuit même, pendant la fête.

CALCAGNO.

Oui, il faut s'en défaire.

SPALATRO, *à Calcagno, en lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, Calcagno, charge-toi de cela.

CALCAGNO.

Non , j'aime mieux que ce soit vous.

SPALATRO.

C'est pourtant une belle occasion de montrer ce dont tu es capable.

CALCAGNO.

Je ne vise pas à la réputation, Messieurs. Je vous l'ai déjà dit ; je prête de l'argent, mais je ne veux tuer personne.

SPALATRO.

Allons, je vois bien que cela me regarde.

CALCAGNO.

Oui, chacun son métier.

(On frappe à la porte dérobée qui est à droite. Tous écoutent avec effroi. On frappe une seconde fois. Orsano va doucement près de la porte.)

CALCAGNO, *tremblant.*

Ah! mon Dieu! ce sont les inquisiteurs... Nous sommes perdus!

ORSANO.

Paix! (*On frappe encore.*) Qui est là?

VIVALDI, *en dehors, déguisant sa voix.*

Abélino.

TOUS, *avec étonnement et satisfaction.*

Abélino ! (*Orsano lui ouvre la porte.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VIVALDI *sous le nom d'Abélino.*

(Il est enveloppé dans un long et large manteau, sous lequel est un costume de brigand; barbe et chevelure noires, longues et épaisses; une ceinture de pistolets; enfin un aspect effrayant.)

CALCAGNO, *à part et dans un petit coin.*

Ah! qu'il est laid!

ORSANO.

Nous ne t'attendions pas ce soir.

VIVALDI.

Je ne vais jamais qu'où je ne suis point attendu.

CALCAGNO.

C'est bien agréable.

ORSANO.

Comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'ici ?

VIVALDI, *montrant la porte.*

Tu le vois.

ORSANO.

Ces souterrains...

VIVALDI.

Conduisent au palais.

ORSANO.

Qui t'y a introduit ?

VIVALDI.

Personne.

CALCAGNO, *à part.*

C'est un diable que cet homme-là.

VIVALDI.

Est-ce toi qui es le comte Orsano ?

ORSANO.

Moi-même.

VIVALDI.

Voilà ta lettre et le cachet que tu m'as envoyé.

ORSANO.

Je n'en ai pas besoin pour te reconnaître; tu es bien tel qu'on t'a dépeint à moi, et je ne m'étonne pas que cette figure hideuse fasse trembler tout Florence.

CALCAGNO, *à part.*

Je ne m'en étonne pas non plus, moi.

VIVALDI.

Point d'éloges, je ne les aime pas.

CALCAGNO, *à part.*

Ah! il prend cela pour un éloge.

VIVALDI,

Au fait. Pourquoi m'as-tu mandé?

ORSANO.

Pour nous aider à délivrer Venise de ses oppresseurs.

VIVALDI.

Tu me l'as écrit. A quoi puis-je t'être utile ?

ORSANO.

A répandre la terreur dans la ville.

VIVALDI.

C'est déjà fait.

ORSANO.

De plus, je compte sur toi pour nous débarrasser des principaux magistrats de la république.

VIVALDI.

Leurs noms ?

ORSANO.

Le doge, le grand provéditeur, le procurateur Contarino, les inquisiteurs, et d'autres que je te nommerai.

VIVALDI, *avec une intention marquée.*

Demain vous ne les craindrez plus. (*Regardant autour de lui.*) Sont-ce cela tous les conjurés ?

ORSANO.

Ce n'en est qu'une partie.

VIVALDI.

Et les autres ?

ORSANO.

Ne sont pas encore venus.

VIVALDI.

Il est cependant nécessaire que je les connaisse : si j'allais les frapper...

ORSANO.

En voilà la liste.

VIVALDI.

Y sont-ils tous ?

ORSANO.

Sans en excepter un.

VIVALDI.

Donne.

ORSANO.

Aies-en bien soin.

VIVALDI.

Sois tranquille.

ORSANO.

Si tu l'égarais...

VIVALDI.

Je n'ai garde.

ORSANO.

Songe qu'il y va de notre vie.

VIVALDI.

Je le sais : je réponds de vous sur ma tête.

ORSANO, *lui donne la liste.*

La voilà.

VIVALDI, *manifestant sa joie.*

Elle est en bonnes mains.

CALCAGNO, *bas à Orsano.*

Pardon, Seigneur, mon nom est-il sur la liste ?

ORSANO, *bas.*

Sans doute.

CALCAGNO.

Et vous la lui donnez !

ORSANO.

Pourquoi non ?

CALCAGNO.

C'est une imprudence. Ces coquins-là sont capables de tout pour de l'argent... Qui sait l'usage qu'il peut en faire ?

ORSANO.

Tu as raison. (*A Vivaldi.*) Rends-moi cette liste.

VIVALDI.

Te méfierais-tu d'Abélino ?

ORSANO, *lui reprenant la liste.*

Non : mais tu n'as rien fait encore pour mériter de notre part une aussi grande marque de confiance.

VIVALDI.

Ordonne, me voilà prêt.

ORSANO.

J'ai à te proposer un coup de main digne de ton adresse et de ta haute réputation.

VIVALDI.

Qu'est-ce ?

ORSANO.

La mort de la belle Rosemonde, la fille du doge.

VIVALDI, *à part avec émotion.*

Ma femme !

ORSANO.

Cette funeste beauté attache au parti d'André les principaux nobles de la république : chacun d'eux recherche sa faveur, dans l'espérance d'obtenir la main de sa fille, et de devenir un jour l'héritier de son immense fortune. Si Rosemonde meurt, leur espoir est détruit : le doge sans force, sans appui, est abandonné à lui-même, et nous devenons les maîtres de Venise.

VIVALDI, *avec une indifférence affectée.*

Lorsque l'on a tant de moyens pour réussir, j'ai peine à concevoir que l'existence d'une femme soit en effet aussi importante que tu le dis.

MICHIELI.

Ah! tu balances ? je m'en charge, moi.

VIVALDI, *se reprenant.*

Je ne dis pas....

ORSANO.

Aussi bien je préfère que ce soit Michieli : tu n'as jamais vu Rosemonde; il se pourrait que sa beauté fît une impression assez forte sur toi pour arrêter ton bras.

VIVALDI, *avec rudesse.*

Oh ! je ne me pique pas de sensibilité.

ORSANO.

N'importe.

MICHIELI.

D'ailleurs, une femme ! C'est trop peu pour toi ; il te faut quelque chose de mieux pour ton début dans ce pays : le doge, par exemple, voilà qui est digne de ta colère.

VIVALDI, *à part.*

Quels scélérats !

ORSANO.

Il est temps de nous séparer, pour ne point donner de soupçons. Mais avant de nous quitter, ratifions, par un serment, le pacte solennel que nous avons formé ; jurons sur cette épée d'être fidèles à la cause que nous avons embrassée, et de mourir ou d'être les libérateurs de Venise.

TOUS, *se tenant enlacés par le bras gauche, tandis que de l'autre ils posent leurs épées nues sur celle d'Orsano.*

Je le jure !

VIVALDI, *avec une expression bien prononcée.*

Oui, je jure de mourir ou d'être le libérateur de Venise.

LE CONJURÉ *qui est à l'entrée de la grotte.*

Seigneurs, la belle Rosemonde, un papier à la main, s'avance vers ce lieu solitaire. Sortez promptement, ou craignez d'être surpris.

ORSANO.

Séparons nous, et rentrons au palais par différents côtés. (*A Vivaldi.*) Toi, fuis par la porte dérobée.

MICHIELI.

Moi, je reste.

ORSANO.

Pourquoi faire ?

MICHIELI.

L'occasion est trop belle pour la laisser échapper.

VIVALDI.

Quoi ! tu veux...

MICHIELI.

M'acquitter ici même de ma commission : je veux te prouver qu'il existe à Venise des gens aussi habiles que toi.

ORSANO.

Ne crains-tu pas...

MICHIELI.

Je ne crains rien. Tout me favorise ; elle est seule, tout le monde est occupé ailleurs. Sortez, et laissez-moi.

ORSANO.

A demain, Abélino.

VIVALDI, *lui serrant la main.*

Peut-être entendras-tu parler de moi cette nuit.

(Vivaldi sort. Tous les conjurés sortent par le fond.)

MICHIELI, *regardant en dehors.*

Elle vient. (*Il se cache dans un coin de la grotte.*

SCÈNE XII.

ROSEMONDE, MICHIELI, *puis* VIVALDI *sous le nom d'Abélino.*

ROSEMONDE, *en tenant à la main la lettre de Vivaldi.*

Non, je ne puis croire à cet excès de félicité ! Après huit ans d'une séparation cruelle, je te reverrais enfin, ô le plus aimable, le plus chéri des hommes ! il me serait permis de te nommer mon époux ! Encore un jour d'attente !

ah! ce jour est un siècle au gré de mon impatience. (*Elle va s'asseoir.*)

MICHIELI, *à part.*

Bon. (*Il sort de l'endroit où il s'est caché, et va à l'entrée de la grotte pour voir s'il ne peut être surpris.*)

ROSEMONDE.

Mais quel peut être le but de sa réserve, et pourquoi ne s'est-il pas présenté à moi en arrivant?... Sans doute il craint d'être reconnu, ou que, dans l'excès de mon bonheur, je ne découvre moi-même un secret... Ah!... rassure-toi cher Vivaldi....

MICHIELI.

Personne... Allons.

(Il s'avance doucement derrière Rosemonde, le poignard à la main. Quand il est vis-à-vis de la porte dérobée, Vivaldi l'ouvre brusquement, se précipite au-devant de Michieli et le poignarde.)

VIVALDI.

Meurs, scélérat!

ROSEMONDE, *se retourne, jette un cri, et veut fuir.*

Où suis-je?

VIVALDI.

Silence!

ROSEMONDE.

Un assassin!

VIVALDI, *lui montrant le corps de Michieli.*

Ton libérateur.

ROSEMONDE.

Au secours!

VIVALDI.

Fuis, chère Rosemonde. Abélino veille sur toi.

(Rosemonde, éperdue, se sauve dans les jardins. Vivaldi se jette à genoux au milieu de la grotte, élève les mains vers le ciel et dit :

Dieu tout puissant, donne-moi la force d'achever mon ouvrage. (*Il s'échappe par la porte dérobée. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les jardins du doge ; ils sont illuminés. Dans le fond, est un canal bordé par un mur d'appui. A droite, un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSANO, CANEVARO, *arrivant par un côté opposé.*

CANEVARO.

D'où vient la joie qui brille sur ton visage, cher comte?

ORSANO, *gaiment.*

Le succès de la conjuration est infaillible. Cette lettre que Vivaldi vient d'écrire à la belle Rosemonde, me fournit le moyen de tourner contre lui tous les soupçons.

CANEVARO.

Vivaldi à Venise!

ORSANO.

C'est lui qui nous l'apprend.

CANEVARO.

Comment sa lettre se trouve-t-elle entre tes mains?

ORSANO.

Je l'ai ramassée au moment où Rosemonde sortait de la grotte.

CANEVARO.

Heureux hasard! quel est ton projet?

ORSANO.

De la remettre au doge, afin de lui prouver que mon rival...

CANEVARO.

Je comprends.

ORSANO.

De plus, j'ai exigé d'Abélino qu'il eût cette nuit même une entrevue avec le doge, et qu'il lui demandât la grâce de Vivaldi, afin de ne point laisser de doutes sur ses intelgences avec les conspirateurs. André sera furieux, et, pendant qu'il mettra tous ses espions à la poursuite d'un misérable réduit à se cacher...

CANEVARO.

Nous frapperons.

ORSANO.

Et notre victoire est sûre.

CANEVARO.

J'admire, Orsano, avec quelle adresse tu sais tirer parti de l'événement le plus simple en apparence! Il faut que j'en convienne; nous ne pouvions choisir un chef à la fois plus intrépide et plus habile.

ORSANO.

C'est après la réussite que vous me devrez des éloges.

CANEVARO.

Es-tu bien sûr qu'Abélino parle au doge d'après tes instructions ?

ORSANO.

Je serai présent à l'entretien sans qu'il s'en doute. Malheur à lui s'il nous trompe! Mais j'aperçois André : laisse-moi seul avec lui. (*Canevaro sort.*)

SCÈNE II.

ORSANO, LE DOGE.

ORSANO.

Seigneur, c'est au moment où des bruits sourds de conspiration et de vengeance ont jeté le trouble dans les esprits ; au moment où le soupçon semble planer sur la tête des magistrats les plus vertueux, que le hasard fait tomber

entre mes mains une preuve irrécusable de leur innocence et de la trahison d'un homme déjà condamné par l'état. Sans doute il est pénible pour moi de ne pouvoir détruire des soupçons outrageants, sans compromettre une personne qui vous est chère ; mais l'intérêt public exige que toute autre considération me devienne étrangère, et j'impose silence à mon cœur pour n'obéir qu'à mon devoir. (*Il lui remet la lettre.*)

LE DOGE.

De qui me parlez-vous ?

ORSANO.

Vous allez le savoir. Lisez. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DOGE *ouvre la lettre.*

Vivaldi!... que vois-je! « Après huit années d'une sé-
» paration cruelle, ton amant est de retour à Venise, ma
» chère Rosemonde! (Son amant!) Des raisons impor-
» tantes l'ont empêché de se montrer à toi; mais tu con-
» naîtras bientôt de quoi son amour est capable. De grands
» événements se préparent. » (De grands événements!)
« Avant deux jours, je pourrai déclarer hautement les liens
» qui m'unissent à toi, et faire annuler le décret injuste
» qui me proscrit.

VIVALDI. »

Il n'en faut plus douter, c'est du bouleversement de l'état que le monstre attend la fin de son exil, et le triomphe d'un amour que je déteste; mais il seront déjoués ces projets criminels. Perfide Rosemonde! C'est sur toi d'abord que va tomber mon courroux.

SCÈNE IV.

LE DOGE, ROSEMONDE.

ROSEMONDE *traverse le jardin, en paraissant chercher quelque chose.*

Mon père ici! Il tient à la main... si c'était... Ah! malheureuse! tout serait perdu. (*Elle veut s'éloigner.*)

LE DOGE, *s'est retourné au bruit.*

Approchez, ma fille. Avez-vous lu cette lettre?

ROSEMONDE, *avec timidité.*

Seigneur...

LE DOGE.

Répondez.

ROSEMONDE.

Oui, Seigneur.

LE DOGE.

De qui la tenez-vous?

ROSEMONDE.

D'un ami.

LE DOGE.

Nommez-le.

ROSEMONDE, *avec noblesse.*

L'honneur me le défend.

LE DOGE.

Je l'ordonne.

ROSEMONDE.

Je désobéis à mon père pour ne pas cesser d'être estimée du doge.

LE DOGE.

Vain détour... Vivaldi est-il à Venise?

ROSEMONDE, *avec une nuance de joie.*

Je le crois.

LE DOGE.

L'avez-vous vu?

ROSEMONDE, *tristement.*

Non.

LE DOGE.

Savez-vous à quel danger vous vous exposez en entretenant une correspondance criminelle avec un homme dont la tête proscrite peut tomber à chaque instant sous le glaive des lois?

ROSEMONDE, *fondant en larmes.*

Quelle affreuse image!

LE DOGE.

Et vous ne craignez pas de voir éclater sur vous mon ressentiment, lorsque vous osez montrer devant moi tout l'intérêt qu'il vous inspire?

ROSEMONDE.

Eh! puis-je ne pas frémir à l'aspect des dangers auxquels il s'expose pour moi?

LE DOGE.

Dites, pour renverser l'état et frapper votre père.

ROSEMONDE.

Lui! Vivaldi! Il en est incapable : on vous trompe.

LE DOGE.

Tout me le prouve.

ROSEMONDE.

On vous trompe : celui qui mérita mon choix ne peut être capable....

LE DOGE.

Ainsi, le décret qui le condamne...

ROSEMONDE.

Est injuste.

LE DOGE.

Son crime....

ROSEMONDE.

Imaginaire.

LE DOGE.

Les preuves...

ROSEMONDE.

Supposées.

LE DOGE.

Son accusateur...

ROSEMONDE.

Un monstre qui voulut se venger de mes mépris en persécutant l'ami le plus ardent, le serviteur le plus zélé de la république. Mais le temps, qui dévoile tout, ne permettra pas que cette œuvre d'iniquité demeure inconnue : peut-être avant peu l'innocence de Vivaldi paraîtra dans tout son éclat. Vous verrez le sceau de l'opprobre et de l'infamie empreint sur le front de son persécuteur; vous gémirez alors d'avoir commis une injustice : il sera trop tard, l'innocent sera mort, et c'est vous qui l'aurez frappé.

LE DOGE.

Qui t'a donné le droit d'embrasser sa défense?

ROSEMONDE, *avec énergie.*

La nature, les lois.

LE DOGE.

Insensée!... les lois... la nature...

ROSEMONDE.

Ordonnent de défendre un époux.

LE DOGE.

Il ne le sera jamais, ou tu mourras de ma main.

ROSEMONDE.

Frappez donc, car il l'est.

LE DOGE, *avec la plus grande surprise.*

Vivaldi, ton époux!

ROSEMONDE.

Depuis huit ans.

LE DOGE.

Sans mon aveu!

ROSEMONDE.

Ma mère nous donna le sien.

LE DOGE.

Femme trop crédule!

ROSEMONDE.

Ah! que n'est-elle encore! Sa faible voix s'élèverait en faveur de l'innocence.

LE DOGE.

Elle serait témoin du déshonneur de sa famille.

ROSEMONDE.

Elle connaissait les malheurs de Vivaldi, lorsqu'elle consentit à nous unir. Ce fut le jour même de sa condamnation qu'un mariage secret nous enchaîna l'un à l'autre, et nous fûmes séparés aux pieds des autels, peut-être, hélas! pour ne plus nous revoir!

LE DOGE.

Ce mariage est nul : il sera rompu.

ROSEMONDE.

Les hommes peuvent bien, au gré de leurs passions ou de leurs caprices, rompre en apparence de tels liens; mais devant le ciel, ils sont indissolubles.

LE DOGE.

Je t'ordonne de renoncer à lui.

ROSEMONDE.

Jamais. (*Elle se jette à ses pieds.*) Pardonnez-moi, mon père; mais ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

LE DOGE.

Un misérable proscrit!

ROSEMONDE.

Plus il est malheureux, plus il me devient cher.

LE DOGE.

Qu'une mort infamante...

ROSEMONDE.

C'est pour moi qu'il la brave, et je l'abandonnerais!

LE DOGE.

Tu veux donc combler le déshonneur de ton père?

ROSEMONDE.

Je ne m'appartiens plus, je suis à mon époux.

LE DOGE.

Ah! ce nom redouble encore ma rage!

ROSEMONDE.

Écoutez votre fille.

LE DOGE.

Tu n'es plus rien pour moi ; crains tout de ma fureur.

ROSEMONDE.

Vous me faites trembler.

LE DOGE.

L'arrêt sera terrible !

ROSEMONDE.

Je le subirai sans me plaindre.

LE DOGE.

Eh bien.., (*Rosemonde s'attache à lui : il la repousse.*)

ROSEMONDE, *avec effroi.*

Quels regards !

LE DOGE.

Je te maudis.

ROSEMONDE, *tombant à la renverse.*

Dieu !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VIVALDI, *sous le nom d'Edgar.*

VIVALDI, *court à Rosemonde et la pose sur un siége.*

Que faites-vous, Seigneur ?

LE DOGE, *très-animé.*

Brave Edgar! les services que vous avez rendus à la république vous ont mérité de sa part une entière reconnaissance ; mais il en est un bien plus important qu'elle attend de vous, et auquel elle attache le plus grand prix.

VIVALDI.

Ordonnez.

LE DOGE.

Le fils du comte Vivaldi, dont la tête est proscrite depuis huit ans, est de retour à Venise.

VIVALDI, *à part.*

Ciel !

LE DOGE.

C'est peu pour lui d'avoir trahi l'état et déshonoré ma

famille; ses projets, qu'il ne craint pas d'avouer, (*il lui montre la lettre*) ne tendent à rien moins qu'à renverser le gouvernement.

VIVALDI, *à part.*

Fatale imprudence!

LE DOGE.

Je le vois, tant d'audace vous étonne.

VIVALDI.

Il est vrai.

LE DOGE.

C'est à vous, brave Edgar, qu'est réservé l'honneur de délivrer l'état d'un tel monstre : employez tous les moyens qui sont en votre pouvoir; mais j'exige que, dans vingt-quatre heures, il soit arrêté et livré au supplice.

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Livré au supplice! qui? Vivaldi!

LE DOGE.

Cet exemple terrible, en enlevant un chef à la conspiration, pourra peut-être effrayer ses complices. Jurez donc de me livrer Vivaldi demain.

ROSEMONDE, *avec effroi.*

Ne jurez pas.

VIVALDI, *froidement.*

Je le jure.

ROSEMONDE.

Barbare!

LE DOGE.

Je compte sur votre parole. Adieu.

ROSEMONDE, *courant après son père.*

Seigneur!

LE DOGE.

Laissez-moi.

ROSEMONDE.

Mon père!

LE DOGE.

Je ne vous connais plus. (*Il sort. Rosemonde retient Vivaldi.*)

SCÈNE VI.

ROSEMONDE, VIVALDI.

VIVALDI, *à part.*

Dieu, donne-moi la force de ne point me trahir!

ROSEMONDE, *avec beaucoup d'émotion et d'amertume.*

J'avais cru jusqu'alors qu'un guerrier devait borner son ambition à combattre et à vaincre les ennemis de son pays, ou du pays qu'il sert, et je n'aurais jamais pensé, qu'après avoir acquis un nom fameux dans les combats, il pût mettre sa gloire à persécuter un malheureux, victime d'une accusation calomnieuse, ou d'un arrêt injuste; mais je m'étais trompée, je le vois : il est des hommes auxquels rien ne répugne, et à qui tous les moyens semblent légitimes, quand ils sont d'accord avec leurs vues intéressées.

VIVALDI, *avec un embarras feint.*

Madame... c'est à moi plus qu'à tout autre qu'il convenait d'être chargé du soin de découvrir Vivaldi.

ROSEMONDE.

Et qu'a-t-il fait pour mériter votre haine?

VIVALDI.

Le ciel m'est témoin que je ne saurais le haïr.

ROSEMONDE.

Cependant vous servez la fureur de ses ennemis.

VIVALDI.

On l'accuse d'avoir trahi l'état.

ROSEMONDE.

Vivaldi trahir l'état! lui dont les premières années furent marquées par autant de triomphes, et qui sut mériter par de nombreux succès l'estime et la bienveillance du sénat!

VIVALDI.

Plus il a de talents, plus il est dangereux.

ROSEMONDE, *avec force.*

Oui, sans doute, il est dangereux; mais c'est pour ses ennemis. Vous avez en lui un adversaire terrible : vous,

qui croyez obtenir sur lui une victoire facile, redoutez son courage; il vous sera funeste.

VIVALDI, *légèrement.*

Je ne le crains point, Madame.

ROSEMONDE, *avec énergie.*

Eh bien! craignez tout d'une femme que vous aurez réduite au désespoir. S'il faut que mon époux soit votre victime, je ne me connais plus; j'oublie tout, devoir, amitié; je ne conserve plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance. Malheur à l'homme faible ou coupable qui aura trop bien servi la rage de ses persécuteurs! il paiera de son sang sa lâche condescendance.

VIVALDI, *à part avec ivresse.*

Moment délicieux!

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Mais, que dis-je? insensée! la douleur m'égare; j'oublie qu'esclave d'un impérieux devoir, votre cœur doit être inaccessible à la pitié comme à la crainte, et que, si quelque considération peut vous porter à adoucir la rigueur d'un ordre barbare, ce n'est point par des menaces...

VIVALDI, *entraîné malgré lui.*

Croyez que ce transport est loin de me déplaire. (*A part.*) Imprudent! (*Haut et se remettant.*) Mais je m'étonne que vous n'ayez point oublié depuis huit ans un homme...

ROSEMONDE.

L'oublier! moi! ah! tant qu'il me restera un souffle de vie, ce cœur ne battra que pour lui.

VIVALDI, *à part.*

O bonheur!

ROSEMONDE, *avec la plus profonde sensibilité.*

Je vous en conjure, Seigneur, ne ternissez point le cours d'une vie glorieuse par une action déshonorante, et qui serait pour moi le coup de la mort. Je ne crains pas de vous montrer toute ma faiblesse, (s'il est vrai que le sentiment le plus pur, le plus légitime, puisse être ainsi nommé.) Vain orgueil de la naissance, tristes préjugés, je dépose tout à

vos pieds, pour ne vous laisser voir que ma douleur et mes larmes. Ce n'est plus une femme outragée qui commande, qui menace; c'est une épouse en pleurs, qui vous supplie de lui conserver l'objet de son amour. En sauvant mon époux, vous perdez, il est vrai, la récompense promise par le sénat; mais vous acquerrez un ami donné par la reconnaissance: votre cœur libre et sans remords palpitera doucement en voyant les heureux que vous aurez faits, et cette gloire en vaut bien une autre. Encore une fois, Seigneur, sauvez mon époux; c'est à genoux que la triste Rosemonde vous en supplie.

VIVALDI, *à part.*

Je ne puis résister à ses larmes... Mon secret m'échappe malgré moi. (*Haut, avec l'expression la plus tendre.*) Chère Rosemonde!... reconnais dans Edgar cet époux...

ROSEMONDE, *se relevant vivement, et frappée d'étonnement.*

Qu'entends-je ? Que vois-je ?...

VIVALDI.

Un homme qui n'est plus malheureux, puisque tu n'as point cessé de l'aimer.

ROSEMONDE, *se jetant dans ses bras.*

Cher Vival... (*Vivaldi lui met la main sur la bouche.*) Malheureuse! j'allais le trahir moi-même!

VIVALDI.

Femme adorable! est-il des maux que ne puisse effacer cet instant de bonheur! (*Ils se tiennent embrassés.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *dans le fond.*

Imprudents! on va vous surprendre.

ROSEMONDE, *s'éloignant de Vivaldi.*

O ciel!

VIVALDI.

Ne crains rien.

ALFIÉRI.

Voici Calcagno.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CALCAGNO.

CALCAGNO, *à Rosemonde.*

Enfin je vous trouve, Madame. Permettez que je vous adresse des reproches de la part de l'assemblée. On s'inquiète de votre longue absence : pourquoi vouloir enlever à la fête son plus bel ornement ? Allons, Madame, puis-je me flatter de vous ramener au milieu des plaisirs ? On n'attend plus que vous pour commencer. Tout annonce que la fête sera des plus brillantes.

ROSEMONDE.

Je vous suis.

VIVALDI.

Permettez que je prenne congé de vous, Madame.

ROSEMONDE.

Vous nous quittez, Seigneur ?...

VIVALDI.

Mon devoir (*bas*) et notre sûreté (*haut*) l'exigent.

ROSEMONDE, *lui tendant la main.*

Nous nous reverrons bientôt?

VIVALDI.

Dès que je le pourrai.

(Calcagno prend la main de Rosemonde et la conduit dans le fond. On se salue, et on se sépare.)

SCÈNE IX.

VIVALDI, ALFIÉRI.

(Scène vive et mystérieuse.)

VIVALDI.

Digne ami, j'ai besoin de votre secours. Je dois avoir une entrevue avec le doge, sous le nom du brigand Abélino.

ALFIÉRI.

Quand?

VIVALDI.

Cette nuit. Il faut, que vous l'engagiez à venir dans ce bosquet après la fête.

ALFIÉRI.

Et tu t'y trouveras?

VIVALDI.

Il le faut.

ALFIÉRI.

Quelle imprudence!

VIVALDI.

Elle est nécessaire pour mériter de la part des conjurés cette confiance sans laquelle je ne puis réussir.

ALFIÉRI.

Je ne te comprends pas.

VIVALDI.

Orsano m'a contraint à cette démarche, mais elle lui sera fatale. C'est ici que le doge apprendra la ruse dont je me sers, les noms des conjurés, les pièges qu'ils lui tendent, et l'instant qu'ils ont marqué pour l'exécution de leurs horribles projets.

ALFIÉRI.

Si l'on te surprend avant que le doge soit instruit...

VIVALDI.

Je brave tout. Mon courage est doublé depuis que j'ai vu Rosemonde.

ALFIÉRI.

La fête vient de ce côté.

VIVALDI.

Séparons-nous.

ALFIÉRI.

Compte sur moi. (*Ils sortent chacun par un côté opposé.*)

SCÈNE X.

LE DOGE, CONTARINO, ROSEMONDE, ALFIÉRI, CALCAGNO, SEIGNEURS VÉNITIENS, DAMES VÉNITIENNES, MASQUES, MAURES, GONDOLIERS.

(On voit arriver sur le canal des gondoles élégamment ornées, et chargées de masques de toute espèce, qui descendent dans le jardin, et forment des danses variées. Le doge et sa suite arrivent successivement pour jouir du coup d'œil de la fête. Dans un entr'acte du ballet, Alfiéri, couvert d'un domino, s'approche mystérieusement du doge.)

ALFIÉRI.

Doge, on désire te parler sans témoins : congédie tout le monde, et demeure seul à l'entrée de ce bosquet.

(Le doge se retourne ; Alfiéri se perd dans la foule, et la danse continue quelque temps encore, après quoi le doge fait signe qu'on s'éloigne. Chacun se retire par différents côtés : bientôt il reste seul.)

SCÈNE XI.

LE DOGE.

Tout le monde s'est éloigné, et me voilà prêt à entendre la confidence du personnage mystérieux qui m'a parlé pendant le bal : sans doute c'est quelque honnête homme qu'on aura cherché à faire entrer dans la conspiration, et qui, révolté d'un aussi lâche dessein, veut m'instruire de tout sans avoir rien à redouter de la vigilance des conjurés.

(Ici on voit Orsano traverser le théâtre de gauche à droite et paraissant suivre des yeux les mouvements de quelqu'un : il indique suffisamment que c'est Vivaldi qu'il épie.)

Sachons quel est celui qui paraît avoir un si grand intérêt à m'entretenir.

(Il s'avance vers le bosquet pour s'asseoir sur le banc qui est à l'entrée.)

SCÈNE XII.

LE DOGE, ORSANO, VIVALDI, *sous le nom d'Abélino.*

VIVALDI, *sortant brusquement du bosquet, et se présentant au doge.*

C'est moi.

(Dans ce moment, Orsano se cache précipitamment; mais l'apparition brusque de Vivaldi a donné le temps à celui-ci de l'apercevoir.)

(*A part.*) Orsano m'observe... ayons l'air de le servir.

LE DOGE.

Qui es-tu ?

VIVALDI.

Ce brigand invisible, si redouté dans Florence, et de qui dépend aujourd'hui ou ta vie ou ta mort.

(Pendant toute cette scène, Vivaldi tourne souvent la tête pour voir s'il est toujours observé : alors Orsano se retire, mais pas assez vite pour n'être pas aperçu quelquefois. Il donne de fréquentes marques d'approbation au discours de Vivaldi.)

LE DOGE.

Abélino?

VIVALDI.

Lui-même.

LE DOGE.

Que viens-tu chercher ici?

VIVALDI.

Toi.

LE DOGE.

As-tu promis ma tête?

VIVALDI.

Oui.

LE DOGE.

Scélérat! Et tu ne redoutes pas la vengeance du ciel!

VIVALDI.

Il en a tant épargnés.

LE DOGE.

Tremble donc d'éprouver la mienne. Sais-tu qu'avant une heure je puis te faire conduire au supplice?

VIVALDI.

Tu ne le peux pas.

LE DOGE.

Holà!

VIVALDI.

Tes cris sont inutiles. Crois-tu que je me fusse présenté à toi si j'avais eu quelque chose à redouter? Tes gardes sont séduits, tes espions gagnés; en un mot, c'est toi qui es en mon pouvoir.

LE DOGE.

Frappe donc.

VIVALDI.

Non.

LE DOGE.

Délivre-moi de l'horreur de te voir.

VIVALDI.

Non, te dis-je.

LE DOGE.

Pourquoi différer?

VIVALDI.

Je veux te laisser vivre encore.

LE DOGE.

Misérable!

VIVALDI.

Pourquoi ce sourire dédaigneux?... Crois-tu qu'un brigand tel que moi soit au-dessous d'un doge? Ce n'est pas la pourpre qui fait les grands hommes, et peut-être y a-t-il sous cette enveloppe grossière un cœur plus tendre, et une âme plus généreuse que la tienne.

LE DOGE.

Tu oses te comparer à moi!

VIVALDI.

N'as-tu jamais abusé de ton pouvoir pour souscrire une injustice, ou persécuter un innocent!

LE DOGE.

Que t'importe?

VIVALDI.

Tu l'as fait. Et moi, constant dans mes projets, fidèle à mes principes, j'ai toujours marché droit au but que je m'étais proposé : aucune considération, aucun danger n'a pu m'en écarter un moment.

LE DOGE.

Tu ne crains donc pas la mort?

VIVALDI.

Pourquoi craindrai-je de recevoir un présent que je fais si souvent aux autres?

LE DOGE.

Tu es un homme bien singulier!

VIVALDI.

Et voilà le but où je tends, la gloire que je veux acquérir. Ces hommes de tous les jours, ces êtres, comme on en voit par milliers se traîner dans les rues de Venise, ressemblent aux insectes qui rampent sous nos pieds : on les écrase, ou quand on les épargne, c'est parce qu'on les méprise, et on les voit s'éteindre chaque jour sans qu'on ait même soupçonné leur existence. Loin de moi la honte d'une pareille destinée! Ce qui est rare, ce qui est extraordinaire, a seul droit à l'estime de nos contemporains, et à l'admiration de la postérité.

LE DOGE.

C'est dommage, Abélino, que tu ne te sois signalé que par des actions horribles : avec les talents dont le ciel t'a doué, tu aurais pu devenir un grand homme.

VIVALDI, *fièrement*.

Pas plus grand que je ne le suis. Crois-tu que je puisse rougir du rôle que je joue? Jamais. Quand des siècles se

seront écoulés sur notre cendre, quand la mer aura abandonné ces rivages, quand le soc du laboureur sillonnera la place où existent ces palais magnifiques, mon nom, encore fameux, vivra dans l'univers, tandis que le tien et beaucoup d'autres demeureront ensevelis dans la nuit du temps.

LE DOGE.

Si telle est la gloire que tu ambitionnes, tes affreux succès te donnent le droit d'y prétendre, et je te réponds que tu jouiras de l'immortalité du crime. Ecoute, Abélino : il se peut que la conjuration pour laquelle tu es appelé à Venise n'ait pas le succès qu'on en attend; dès lors tes complices et toi devez tout craindre de la vengeance des lois. Crois-moi, va finir ta carrière à Florence; n'enlève point à la ville, qui fut le théâtre de tes crimes, l'honneur de commander ton supplice. Je te promets une amnistie pleine et entière, si tu me nommes les chefs de la conspiration, et si, après cet aveu, tu consens à quitter le territoire de Venise.

(Orsano prête l'attention la plus scrupuleuse; Vivaldi le voit du coin de l'œil, et poursuit sur le même ton.)

VIVALDI.

Tu me proposes une amnistie! un pardon!... Toi!... oublies-tu donc que tu es en mon pouvoir, et qu'Abélino peut d'un geste t'envoyer rejoindre tes ancêtres?... Tu me dis de sortir de la république! Quand tu m'offrirais les états de Venise, je répondrais encore non : un intérêt puissant m'attache à ces lieux, et je ne les quitterai qu'à une seule condition.

LE DOGE.

Quelle est-elle?

VIVALDI, *lui présente un papier.*

Signe ce papier.

LE DOGE.

Que renferme-t-il?

VIVALDI.

La grâce de Vivaldi.

LE DOGE.

Elle ne dépend pas de moi.

VIVALDI.

Tu as signé sa condamnation, et tu ne saurais signer sa grâce?

LE DOGE.

Mon honneur et l'intérêt de l'état me le défendent.

VIVALDI.

L'honneur te prescrit-il d'être injuste?

LE DOGE.

Je le serais en pardonnant à un criminel dont l'état demande le supplice.

VIVALDI.

Vivaldi est innocent.

LE DOGE, *avec fermeté.*

Sa justification dans ta bouche est un second arrêt de mort. (*Orsano paraît applaudir.*)

VIVALDI.

Vieillard opiniâtre!... ne crains-tu pas d'exciter mon ressentiment en m'opposant une trop longue résistance?

LE DOGE.

Tu peux m'assassiner, mais tu ne me feras jamais consentir à ce que mon devoir et ma conscience me défendent.

VIVALDI.

Tu me refuses donc?

LE DOGE.

Oui. Adieu.

VIVALDI, *le retenant.*

Demeure. (*Le doge fait un mouvement d'effroi.*) Ne crains rien; tu serais déjà mort si j'en avais eu la volonté. Encore une fois, accorde-moi la grâce de Vivaldi.

LE DOGE.

Tu demandes une grâce quand tu mérites la mort! Jamais.

VIVALDI.

Eh bien! je te jure de ne goûter de repos, ni le jour ni la nuit, avant de l'avoir obtenue; je n'emploierai pour te l'arracher ni la ruse, ni la violence : toi-même viendras avant peu me l'offrir, me supplier de la recevoir, et tu proclameras hautement son innocence dans Venise.

LE DOGE.

Insolent !

VIVALDI.

Tu le feras, André, peut-être avant que le soleil ait deux fois fourni sa carrière.

LE DOGE.

C'est trop me braver. Holà ! gardes !

VIVALDI, *froidement pendant la fin de cette scène.*

Ils sont sourds.

LE DOGE.

A moi, gardes !

VIVALDI.

Ils ne viendront pas.

LE DOGE.

Nous verrons si tu railleras impunément : on vient.

VIVALDI.

Je cède la place. (*Il s'avance vers le canal.*)

LE DOGE, *se mettant au devant de lui.*

Arrête !

VIVALDI, *tirant un pistolet et le menaçant.*

Je te défends d'aller plus loin. (*Il lâche un coup de pistolet en l'air. A ce signal paraît une gondole dans laquelle il saute.*)

LE DOGE.

Accourez.

VIVALDI.

Adieu, Doge : tu verras si je sais tenir un serment. (*La gondole s'éloigne, et on la perd bientôt de vue.*)

SCÈNE XIII.

LE DOGE, *puis* CONTARINO, ORSANO, CALCAGNO, *et autres* SEIGNEURS *et* CONJURÉS, *arrivant successivement.*

LE DOGE.

Et la foudre n'écrase pas de pareils scélérats !

CONTARINO.

Qu'est-il arrivé, Seigneur? Vos cris ont répandu l'alarme dans le palais.

LE DOGE.

Le croirez-vous? Abélino sort d'ici.

TOUS.

Abélino!

LE DOGE.

Il s'est jeté dans une gondole, et s'est échappé le long du canal: courez, Contarino; s'il en est temps encore, qu'il soit arrêté.

CONTARINO.

J'obéis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* CONTARINO.

LE DOGE.

C'est vainement que j'ai appelé mes gardes; personne ne m'a répondu.

ORSANO.

Me préserve le ciel de calomnier l'innocence, Seigneur! mais vous ne devez attribuer le danger que vous avez couru, qu'à l'excessive confiance que vous avez accordée à un étranger.

CANEVARO.

En effet, pourquoi les gardes appelés par vous n'ont-ils pas répondu?

CALCAGNO.

C'est ce que j'allais dire.

ORSANO.

Pourquoi n'a-t-on point aperçu Edgar pendant la fête?

CALCAGNO.

Oui, pourquoi?

ORSANO.

Je demande qu'il soit appelé demain au grand conseil, pour y rendre compte de sa conduite.

CALCAGNO.

Sans doute. S'il est innocent... Eh bien, on le verra.

CANEVARO.

N'est-il pas à propos de s'assurer avant tout de sa personne?

LE DOGE.

Pourquoi, par une sévérité outrée, vouloir vous aliéner le cœur d'un serviteur peut-être fidèle?

ORSANO.

Plus sa justification sera publique, plus son triomphe sera grand.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CONTARINO.

LE DOGE.

Eh bien!... Abélino...

CONTARINO.

S'est échappé.

ORSANO, *à part.*

Je respire.

TOUS.

Échappé!

CONTARINO.

Je l'ai vu descendre de sa gondole, traverser une partie des jardins, et entrer au palais.

LE DOGE.

Au palais!

CONTARINO.

J'ai précipité mes pas de ce côté, et j'ai crié aux gardes de le saisir.

LE DOGE.

Eh bien?

CONTARINO.

Tous sont restés immobiles, et j'ai vu Abélino passer tranquillement au milieu d'eux.

CANEVARO.

Il n'en faut plus douter, Edgar est un traître.

ORSANO.

Croyez-moi, Seigneur, sans attendre les nouvelles tentatives d'un brigand qui, certain de l'impunité, peut se porter à tout, congédiez sur-le-champ cette nouvelle garde, et qu'Edgar soit arrêté.

TOUS.

Oui.

CONTARINO.

C'est peut-être de cet acte de fermeté que dépend aujourd'hui l'existence de l'état et la nôtre.

LE DOGE.

Je vais sur-le-champ convoquer le grand conseil. Vous, Contarino, vous prendrez toutes les mesures que vous jugerez convenables pour l'arrestation d'Edgar et notre sûreté personnelle. (*Il sort avec Contarino.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LE DOGE, CONTARINO.

ORSANO, *ramenant les conjurés au-devant de la scène.*

Voilà un premier succès qui nous répond du reste : nous pouvons tout oser maintenant ; notre triomphe est sûr. Plus de résistance à craindre de la part de cet Edgar, ni de ses troupes, puisque sa disgrâce est complète, et que les gardes du doge sont pour nous. Cependant, hâtons-nous de frapper avant qu'il ait pu se défendre en présence du sénat ; car, s'il sortait vainqueur de cette première lutte, il deviendrait un adversaire terrible. Convenez qu'Abélino est un homme étonnant, et qu'il nous a rendu un bien grand service.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, SPALATRO, *entrant mystérieusement, et venant au milieu des conjurés, après s'être assuré que personne ne peut les surprendre ou les écouter.*

SPALATRO.

Conjurés, on vous trompe.

ORSANO.

Qui ?

SPALATRO.

Abélino.

TOUS.

Abélino !

ORSANO, *froidement.*

La preuve ?

SPALATRO.

Michiéli est mort.

ORSANO.

Qui l'a frappé ?

SPALATRO.

Abélino. Je traversais les jardins pour venir vous rejoindre, lorsqu'en passant près de la grotte, un gémissement sourd a frappé mon oreille : je m'approche, j'entre, et je reconnais bientôt Michiéli baigné dans son sang, et prêt à rendre le dernier soupir. Je l'appelle, il me reconnaît : je l'interroge, et, pour toute réponse, il me montre sa blessure, et murmure, en expirant, le nom d'Abélino.

CALCAGNO.

Je vous assure, Messieurs, que je ne voudrais pas pour beaucoup me trouver seul avec cet homme-là.

SPALATRO.

Vous rappelez-vous comme il a paru hésiter lorsqu'on lui a proposé dans la grotte de frapper Rosemonde ?

CANEVARO.

En effet, j'ai cru remarquer qu'il se troublait à cette proposition.

ORSANO.

Il périra. Qu'un de vous se charge de le suivre.

CALCAGNO.

Oui, voilà qui est bien pensé.

ORSANO, *à Calcagno.*

Toi, par exemple, qui es moins propre qu'un autre à inspirer des soupçons.

CALCAGNO, *avec effroi.*

Moi !

ORSANO.

Et pourquoi non ? (*Avec fermeté.*) Je n'aime pas les hommes trop prudents ; ils ne tardent point à devenir des lâches.

CALCAGNO.

Permettez une petite observation : pour suivre un homme, il faut savoir d'où il part, où il demeure, et vous n'en savez pas un mot.

ORSANO.

Point de réplique. Spalatro t'accompagnera.

CALCAGNO.

A la bonne heure.

ORSANO.

Prenons maintenant nos mesures pour que tout éclate en même temps. Un de vous va parcourir la ville, et me rendra compte de la force des différents postes dont il convient de nous emparer ; un autre se rendra au port, pour prévenir les capitaines des galères, qui nous sont dévoués, de se tenir prêts à débarquer au premier signal ; un troisième se rendra à l'arsenal : le commandant est pour nous, et c'est là que tous les braves trouveront des armes ; un autre enfin se mêlera parmi les gardes du doge, afin de signaler à la porte du palais ceux qui sont de notre parti, et interdire l'entrée à ceux qui pourraient nous nuire. Moi, j'agirai au grand conseil ; j'ai tout calculé, tout prévu, le succès est infaillible. On s'assemble à dix heures : trouvez-vous à huit heures chez moi pour recevoir mes derniers ordres.

SPALATRO.

Je me charge du rapport sur la situation de Venise.

UN CONJURÉ.

Moi, du palais.

CANEVARO.

Moi, j'irai à l'arsenal.

CALCAGNO.

Et moi, aux galères. (*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle magnifique dans le palais du doge : c'est là que se tient le grand conseil. D'un côté et de l'autre on voit des siéges. Sur la gauche est le trône du doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSANO.

C'est vainement que j'ai attendu Canevaro et Calcagno à l'heure indiquée ; ils ont manqué au rendez-vous. Qui peut les retenir? Ils n'ont point paru au palais. Cependant, l'heure où le grand conseil doit s'assembler n'est pas éloignée. Ce retard m'inquiète... Ah! voici Calcagno : que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE II.

ORSANO, CALCAGNO.

ORSANO, *allant au-devant.*

Eh bien, ami...

CALCAGNO.

C'est un diable, que votre Abélino.

ORSANO.

Vous n'avez donc pu parvenir à l'arrêter?

CALCAGNO.

Ah bien, oui, l'arrêter! au contraire.

ORSANO.

Comment?

CALCAGNO.

C'est lui qui nous aurait pris, s'il en avait eu envie.

ORSANO.

Explique-toi clairement.

CALCAGNO.

Il n'est pas seul de sa bande, je vous en réponds.

ORSANO.

Qu'en sais-tu?

CALCAGNO.

Je le sais pour l'avoir vu et senti.

ORSANO.

Chaque mot redouble encore mon impatience; achève donc.

CALCAGNO.

Conformément à vos ordres, Spalatro et moi, nous étant dirigés vers l'endroit où ce bandit avait porté ses pas, nous nous informons auprès des sentinelles de quel côté il a disparu : on nous dit qu'il n'a fait que traverser le palais, et qu'il est entré, du moins à ce qu'on croit, dans une maison que l'obscurité ne m'a pas permis de bien reconnaître, mais qui n'est point éloignée de celle du sénateur Alfiéri. Dans la crainte qu'il ne nous échappe par quelque issue dérobée, j'envoie Spalatro de l'autre côté de la maison : quant à moi, muni d'un courage dont je ne me croyais point capable, je me cache dans un coin en face de la porte, afin d'épier ses démarches sans crainte d'être aperçu.

ORSANO.

Eh bien?

CALCAGNO.

Je reste cinq heures dans cette position fatigante, sans voir autre chose qu'un grand mouvement dans la maison, et beaucoup de lumières circuler dans les appartements. Le jour commençait à poindre, et je désespérais de tirer quelque fruit de mon message, lorsque j'entends un léger bruit dans la rue : une porte s'ouvre, je redouble d'attention, j'écoute, je regarde, et vois s'avancer vers moi une grande figure... Ah! mon Dieu, quelle figure! je ne crois pas de ma vie en avoir vu de semblable.

ORSANO.

C'était Abélino?

CALCAGNO.

Point du tout; mais sans doute un de ses lieutenants. Il vient droit à moi, et me frappant un grand coup sur l'épaule : vieux coquin, me dit-il, il y a trop longtemps que tu es là; va porter cette lettre à celui qui t'envoie, et dis-lui que nous n'aimons pas qu'on nous épie. Adieu. Il accompagne cet adieu d'un second coup plus fort que le premier, et me quitte. Ma foi, je l'avoue, quand on a dans l'âme une certaine élévation, il est difficile de se faire à de semblables manières. Il faut que j'en convienne, jamais je ne me suis trouvé dans une pareille crise, et si je suis assez heureux pour me tirer sain et sauf de cette maudite conspiration, je jure bien, foi de Calcagno, qu'on ne m'y reprendra plus.

ORSANO, *ouvre la lettre.*

Tu n'es pas né pour les grandes choses.

CALCAGNO.

C'est vrai: mais je suis né pour vivre, et au métier que nous faisons, on court trop de risques.

ORSANO.

Voyons. (*Il lit.*) « Comte Orsano, tu doutes de ma fidé-
» lité; tes soupçons sont injustes, et je ne tarderai point à
» t'en convaincre. Pour un peu d'or, Michiéli nous trahissait,
» j'ai dû le frapper. Quand tu recevras cet écrit, Edgar ne
» sera plus. Adieu.... Nous nous verrons au grand conseil.
ABÉLINO. »

Se peut-il? Edgar!.... il oserait le frapper!...

CALCAGNO.

Oui, Seigneur, il l'osera.

ORSANO.

Quelqu'un s'avance; c'est le doge, accompagné d'Alfiéri. Rends-toi au port, et songe à bien remplir l'important message dont je t'ai chargé cette nuit.

CALCAGNO.

J'y mettrai tous mes soins. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DOGE, ORSANO, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *au doge avec chaleur.*

Non, Seigneur, vous ne pouvez refuser ce que je vous demande.

LE DOGE.

Plus de la moitié des sénateurs s'y opposent. Que faire contre leur volonté ?

ALFIÉRI.

L'entendre.

LE DOGE.

Le puis-je sans exciter un mécontentement peut-être dangereux ?

ALFIÉRI.

Le chef d'un état ne doit craindre que le danger d'être injuste.

ORSANO.

Puis-je sans indiscrétion connaître le sujet d'un entretien si vif?

ALFIÉRI

Je demande qu'Edgar soit admis au grand conseil pour se justifier, et qu'on lui accorde un sauf-conduit pour s'y rendre.

LE DOGE.

J'oppose à ce désir la volonté bien prononcée du sénat.

ORSANO.

En effet, il me paraît au moins imprudent.....

ALFIÉRI, *l'interrompant.*

J'étais certain d'avance que vous me seriez contraire.

ORSANO.

Mais vous, Alfiéri, quelle raison vous porte à prendre aussi chaudement la défense d'un homme qui devrait vous être au moins indifférent ?

ALFIÉRI.

Quelle raison? La même qui me fit défendre, il y a huit ans, le comte Vivaldi contre vous.

ORSANO.

Vivaldi était considéré ; mais celui-ci !... un inconnu !...

ALFIÉRI.

Il se fera connaître.

ORSANO.

Un misérable sans aveu, sans fortune.

ALFIÉRI.

S'il était puissant, je ne le défendrais pas.

ORSANO.

Qui n'a pas un ami.

ALFIÉRI.

Je lui en tiendrai lieu.

ORSANO.

Que tout le monde rejette.

ALFIÉRI.

C'est pour cela que je lui dois mon appui. Il est certaines personnes qui, quoique bien convaincues qu'un homme est coupable, embrassent cependant sa défense s'il est puissant, dans l'espoir d'en être défendues à leur tour en pareille occasion : il en est d'autres qui, n'écoutant que l'impulsion généreuse qui les porte à faire le bien, bravent l'opinion publique en se déclarant les défenseurs d'un innocent que tout le monde accuse. Les uns font une bassesse; les autres une action louable : c'est précisément la différence qu'il y a entre vous et moi.

LE DOGE.

Sénateurs!

ORSANO.

D'où vient, Alfiéri, l'aigreur que vous mettez à soutenir votre opinion? On peut différer d'avis sans en venir aux invectives, et pour vous prouver la confiance que j'ai dans vos principes, je ne m'oppose plus à ce qu'Edgar soit admis au grand conseil. Je me joins même à vous pour obtenir du doge le sauf-conduit qui lui est nécessaire. (*A part.*) J'espère qu'Abélino tiendra parole.

ALFIÉRI, *à part.*

Ce changement subit cache quelque trahison.

LE DOGE, *à Orsano.*

Cette modération me plaît : c'est de l'union qui règne entre les chefs d'un état que dépendent presque toujours sa gloire et sa prospérité. (*A Alfieri.*) Je vais signer le sauf-conduit que vous réclamez pour Edgar.

ALFIÉRI, *à part.*

Il est sauvé.

(Le doge s'approche d'une table pour signer le sauf-conduit.)

ORSANO, *à part.*

Il sera mort avant qu'il ait pu se défendre.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ROSEMONDE.

ROSEMONDE, *avec égarement pendant toute la scène.*

Que vient-on de m'apprendre? Est-il vrai qu'Edgar est dénoncé au sénat? qu'on refuse de l'entendre? Condamner un homme sans l'entendre!... c'est ainsi que chaque jour vous consacrez les plus cruelles injustices! c'est ainsi que chaque jour l'innocent périt victime de la haine d'un accusateur puissant! Songez que vous devez compte à la terre, au ciel, du sang des hommes, et que, si par vos ordres ou votre faiblesse, un innocent périt, sa voie s'élèvera contre vous du milieu des tombeaux, et dictera bientôt votre arrêt de mort.

ALFIÉRI, *bas à Rosemonde.*

Modérez-vous, Madame.

LE DOGE.

Ma fille!...

ROSEMONDE, *à Orsano.*

Mais vous qui l'accusez, car il suffit d'être vertueux pour mériter votre haine; vous qui, dégradant l'honorable fonction de juge, dictez tous les arrêts d'un tribunal sanguinaire, et disposez à votre gré de la volonté des lâches qui

le composent, pouvez-vous être à la fois son accusateur et son juge?

ALFIÉRI, *bas à Rosemonde.*

Vous le perdez à force de zèle.

ROSEMONDE, *à Orsano.*

Vous espérez peut-être que nul n'embrassera sa défense, et qu'il ne vous restera bientôt plus qu'à ordonner son supplice! Mais ne vous en flattez pas; c'est à moi qu'appartient cette tâche glorieuse, et vous verrez si je sais remplir mon devoir.

ORSANO.

Son devoir!

LE DOGE.

Que signifie...

ROSEMONDE.

Armée de ce noble courage que donne l'innocence, je me présenterai au sénat, et je lui dirai avec cette énergie que peut seul inspirer l'amour : cet homme que vous avez proscrit il y a huit ans, que vous allez condamner encore, mon époux, enfin, est innocent, je le jure, et je vais le prouver.

LE DOGE.

Votre époux!

ORSANO.

Son époux!

ALFIÉRI.

Imprudente!

ROSEMONDE, *avec fermeté.*

Et pourquoi craindrais-je de l'avouer? Oui, cet Edgar, qui a su mériter si promptement votre estime et votre confiance, est le même que l'infortuné Vivaldi.

ORSANO et LE DOGE.

Le même!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *au doge.*

Seigneur, le général Edgar vient d'être frappé par une main inconnue; on a vu son corps dans la mer, près du pont Rialto.

ROSEMONDE, *presque évanouie.*

Ciel!

LE DOGE.

Edgar!... Est-il vrai?... je vole...

ORSANO, *à part.*

Abélino ne m'a point trompé. (*Haut.*) Je vous suis. (*Il sort avec le doge.*)

SCÈNE VI.

ROSEMONDE, ALFIÉRI, *puis* VIVALDI.

ALFIÉRI.

Madame, reprenez vos sens. C'est un faux bruit que votre époux a fait répandre.

VIVALDI, *entre précipitamment.*

Cher Alfiéri, est-il vrai... (*Il voit Rosemonde.*) Ma femme!... Qu'est-il donc arrivé? (*Il lui prend la main.*)

ALFIÉRI.

Fuyez, Seigneur, où vous êtes perdu.

VIVALDI.

La fuir!... Je serais un lâche.

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Imprudent! qui t'amène en ce palais?

VIVALDI.

On veut t'éloigner de Venise, et tu me le demandes!

ROSEMONDE.

Qui?

VIVALDI.

Ton père.

ROSEMONDE.

Qui te l'a dit?

VIVALDI.

Le bruit public.

ROSEMONDE.

Il est faux.

ALFIÉRI.

C'est un piége d'Orsano.

ROSEMONE.

Fuis, cher Vivaldi; ta perte est jurée : fuis, et repose-toi sur l'amour de Rosemonde.

VIVALDI.

Tu le veux?

ROSEMONDE.

Je l'exige. Adieu. (*Elle lui tend les bras.*)

VIVALDI.

Tu me reverras bientôt. (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOGE, ORSANO, GARDES.

(Au moment où Vivaldi va pour sortir, Orsano se présente et l'arrête.)

ORSANO.

Je vous arrête.

ROSEMONDE.

O ciel!

VIVALDI.

Je saurai t'échapper.

(Il se dégage et fuit par un autre côté. Rosemonde se jette au devant d'Orsano pour protéger la fuite de Vivaldi; mais le doge, qui entre, lui ferme le passage.)

ROSEMONDE.

Il est perdu.

LE DOGE.

Téméraire! qui t'a donné l'audace de pénétrer jusqu'ici?

VIVALDI.

L'amour.

LE DOGE.

Tes projets sont dévoilés. Gardes!... (*Les gardes entrent.*)

ALFIÉRI, *à Orsano.*

Seigneur, vous qui vous joigniez à moi, il n'y a qu'un moment, pour le défendre et demander qu'il fût entendu, souffrirez-vous...

VIVALDI.

Ami, ne t'abaisse pas à prier un tel monstre.

ORSANO

L'honneur ne permet plus...

VIVALDI, *avec une ironie amère.*

L'honneur!... je ne croyais pas qu'il y eût rien de commun entre vous.

LE DOGE, *aux gardes.*

Qu'on le conduise dans les prisons d'état.

ALFIÉRI, *à part.*

Il est perdu s'il y arrive : volons... (*Il sort.*)

ROSEMONDE.

Mon père! révoquez cet ordre funeste.

VIVALDI.

Rassure-toi, chère épouse.

ROSEMONDE.

Quand tout sert la rage de tes ennemis, qui sera pour toi?

VIVALDI.

Le ciel.

ROSEMONDE, *l'embrassant.*

Et Rosemonde, qui mourra s'il le faut pour défendre ta vie.

LE DOGE.

Qu'on les sépare.

ROSEMONDE, *s'attachant à Vivaldi.*

Je ne le quitte point.

LE DOGE, *aux gardes.*

Obéissez. (*Les gardes les séparent.*)

ROSEMONDE.

Tu triomphes, Orsano !...

VIVALDI.

Pas encore. (*A Rosemonde.*) Prends courage. (*On entraîne Vivaldi.*)

(On empêche Rosemonde de suivre Vivaldi.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* VIVALDI.

ROSEMONDE, *se défendant.*

Vous m'avez empêchée de suivre mon époux ; mais la mort seule pourra me faire sortir de ces lieux.

LE DOGE.

Insensée !

ROSEMONDE.

L'amour y a marqué ma place, et je ne la quitte pas.

LE DOGE.

Que prétends-tu ?

ROSEMONDE.

Le sauver.

LE DOGE.

Tu n'y parviendras jamais.

ROSEMONDE.

Si ses juges ne sont pas des bourreaux, je les attendrirai.

ORSANO.

Ne l'espérez pas.

ROSEMONDE, *avec une ironie amère.*

J'oubliais que vous êtes du nombre. (*On ouvre la porte du fond.*)

LE DOGE.

Le conseil va s'assembler : retirez-vous, ma fille.

ROSEMONDE, *avec la plus grande énergie.*

Je vous l'ai dit, je ne sortirai d'ici que morte, ou avec la grâce de mon époux.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CONTARINO, SÉNATEURS, *parmi lesquels sont des conjurés.*

(Les Sénateurs entrent en ordre. Orsano, à la tête des conjurés, occupe la droite. Le doge se place sur un trône. Rosemonde est debout au milieu, sa contenance est ferme. Deux sénateurs sont à une table au-dessous du trône du doge.)

LE DOGE.

Sénateurs, Vivaldi est à Venise. Sous le nom supposé d'Edgar, il a eu l'audace de chercher à pénétrer les secrets de l'état; ses intelligences avec les conjurés me sont connues; je l'ai fait arrêter: c'est à vous maintenant de prononcer sur son sort.

ORSANO.

Sans entrer dans aucun détail sur les nouveaux crimes dont il a pu se rendre coupable envers l'état, je demande que le décret qui le condamne, et auquel il a échappé depuis huit ans, reçoive aujourd'hui son exécution.

CONTARINO.

Je partage l'avis d'Orsano.

ROSEMONDE, *avec noblesse et fermeté.*

Sénateurs, il est une autre victime que vous oubliez, une personne bien plus coupable que Vivaldi.

CONTARINO.

Nommez-la.

ROSEMONDE.

C'est moi.

TOUS.

Vous!

ROSEMONDE.

Oui.

LE DOGE.

La douleur vous égare, ma fille!

ROSEMONDE.

Le sénat ne peut être sévère à demi; la loi doit frapper

également sur tous. Vivaldi est mon époux; je partage son opinion, ses projets, et la noble ambition qui l'anime.

LE DOGE.

Que dites-vous?

ROSEMONDE.

La vérité. C'est moi qui suis la cause de son retour à Venise. C'est par moi, c'est pour moi qu'il a tout fait; s'il est coupable, je partage son crime, et le même supplice doit nous être commun.

LE DOGE.

Sénateurs, ne croyez pas ce qu'un délire insensé lui fait imaginer pour sauver un homme...

ROSEMONDE.

Que toutes vos persécutions me rendent encore plus cher. Sénateurs, ce que j'ai dit est vrai : prononcez sur tous deux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Doge, Vivaldi est libre; on vient de l'enlever.

LE DOGE.

Se peut-il?

L'OFFICIER.

Nous touchions aux portes des prisons, lorsqu'une troupe d'hommes armés a fondu sur nous à l'improviste, et nous a dispersés.

ROSEMONDE, *se jetant à genoux et avec le plus vif enthousiasme.*

Je te rends grâce, ô Providence!

L'OFFICIER.

Les furieux, excités et conduits par un sénateur, ont arraché Vivaldi de nos mains, et l'ont emporté en triomphe.

ROSEMONDE, *de même.*

Vous le voyez, le ciel ne permet pas que vous versiez le sang d'un innocent.

LE DOGE.

Mais ce sénateur, qui a osé se montrer rebelle aux lois de l'état, qui est-il?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *avec noblesse.*

C'est moi.

TOUS, *avec surprise.*

Alfiéri!

ALFIÉRI.

Ce que j'ai fait vous étonne, je le conçois : il est plus facile de laisser périr un innocent que de s'exposer pour le défendre. Je fus, de tout temps, l'ami de Vivaldi et de sa famille; son cœur est pur, sa conduite irréprochable : j'ai dû le sauver pour vous épargner un crime.

ROSEMONDE.

Généreux ami!

LE DOGE.

Audacieux vieillard! crois-tu que le sénat laisse longtemps impuni cet attentat contre son autorité?

ORSANO.

Doge, ordonnez qu'on arrête Alfiéri.

ROSEMONDE, *entraînant Alfiéri.*

Fuyons.

LE DOGE, *à Rosemonde et à Alfiéri.*

Je vous défends de sortir.

(*On entend un grand bruit en dehors.*)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, VIVALDI, *sous le nom d'Abélino, et suivi de ses soldats vêtus comme lui.*

VIVALDI, *ramenant Rosemonde et Alfiéri au-devant de la scène.*

Demeurez.

TOUS, *chacun dans leur sens.*

Abélino!

VIVALDI, *au doge.*

Tu le vois, Doge, je suis fidèle à ma promesse; je t'ai écrit que, malgré toutes les précautions, je te frapperais dans ton palais, au sénat ou dans une fête, et me voici.

LE DOGE.

Scélérat! penses-tu que le ciel ne se lassera point de tant de forfaits, et que sa vengeance, pour être tardive, ne t'atteindra jamais?

VIVALDI, *regardant Orsano et les conjurés avec intelligence.*

Elle en atteindra d'autres auparavant.

ORSANO, *à part avec joie.*

L'instant décisif approche, et mon triomphe est sûr.

QUELQUES SÉNATEURS, *du côté du doge.*

Nous ne souffrirons pas....

VIVALDI, *tenant ses pistolets.*

Le premier d'entre vous à qui il échappe un mot, un geste, est mort sur la place. (*Se tournant vers les conjurés.*) Comte Orsano, tout est-il prêt?

ORSANO.

Oui.

VIVALDI.

Tu le vois, je suis en force, et n'ai point de résistance à craindre.

LE DOGE.

Qu'entends-je!

VIVALDI, *au doge.*

Ecoute et regarde en silence. Orsano, et vous tous, illustres complices du plus glorieux projet, montrez-vous; parlez sans feinte, désignez vos victimes. Abélino est ici pour défendre la plus juste cause.

LE DOGE.

O trahison abominable!

CANEVARO.

Nous révoquons André Gritti, et nommons à sa place Orsano.

TOUS LES SÉNATEURS, *du côté du doge.*

Nous n'y consentirons jamais.

ORSANO.

Eh bien! la force en décidera. (*Aux conjurés.*) Imitez-moi. (*Il tire son poignard, se lève et s'élance sur le doge. Tous les conjurés en font autant.*)

LE DOGE, *se présentant avec noblesse.*

Frappez!

ROSEMONDE et ALPHÉRI, *se jetant au-devant du doge.*

Arrêtez!

VIVALDI *se place entre les deux partis et les arrête.*

Tu le vois, Doge, le sort de l'état et le tien sont entre leurs mains. (*Aux conjurés.*) Bien, dignes amis; je n'attendais pas moins de votre courage, et vous allez en recevoir la récompense. (*Il se retourne froidement et dit:*) Soldats! arrêtez...

(Il paraît diriger cet ordre contre le doge, quand, tout à coup, changeant d'attitude et d'intention, il ajoute rapidement en désignant les conjurés:

Tous ces brigands.

Il jette son bonnet, son manteau, sa barbe, et paraît, comme Vivaldi, dans le costume de cour qu'il était censé porter avant son exil.)

LE DOGE.

Vivaldi?

ROSEMONDE.

Mon époux!

ORSANO ET LES CONJURÉS.

Nous sommes trahis!...

(Les conjurés sont désarmés par les soldats. Le doge et le reste du sénat témoignent la plus grande surprise. Vivaldi est calme, et paraît jouir délicieusement de la belle action qu'il vient de faire.)

ROSEMONDE, *avec enthousiasme, à son père et aux autres sénateurs.*

Eh bien! condamnez-le maintenant!

VIVALDI.

Comte Orsano, il dépend de toi de réhabiliter la mémoire d'un père que je regrette, et que ta haine fit proscrire : avoue qu'il était innocent, je te promets la vie.

ORSANO, *se retournant fièrement vers les soldats.*

Qu'on me conduise à la mort.

(*On emmène Orsano et les conjurés.*)

LE DOGE.

Généreux Vivaldi! comment l'état pourra-t-il jamais s'acquitter envers toi, et te faire oublier son injustice ?

VIVALDI.

Époux de Rosemonde, et votre ami à tous deux, (*montrant le doge et Alfiéri.*) voilà les seuls titres qui me soient chers.

LE DOGE.

Combien je fus coupable, et que tu dois me haïr!

VIVALDI, *avec une profonde sensibilité.*

Peut-on haïr encore, lorsque l'on est heureux !

(Le doge lui tend les bras ; Vivaldi s'y précipite : puis il se retourne vers Rosemonde et Alfiéri, qu'il presse tendrement sur son cœur.)

La toile tombe.

FIN DE L'HOMME A TROIS VISAGES.

LA

FEMME A DEUX MARIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 septembre 1802.

LETTRE DE BOIELDIEU,

A M. DE PIXERÉCOURT.

St.-Pétersbourg, le 17 mars 1806.

Monsieur,

Je m'empresse de répondre à la lettre très-gracieuse que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et de vous faire part des éclaircissements que vous me demandez au sujet de votre *Femme à deux maris*.

M. Fleuriot avait apporté cet ouvrage de Paris quand il est arrivé en Russie, et il m'en parlait souvent, comme étant rempli d'effets et de situations fortes. Je le lus, et j'eus aussitôt le désir de le mettre en musique. M. de Narinski, notre directeur, me pressa, au nom de l'Empereur, de le composer. Je me mis à l'œuvre ; c'est seulement quand il s'est agi de la distribution des rôles, que j'ai vu l'impossibilité de traiter cette pièce ainsi que je l'avais désiré.

Mademoiselle Philis étant la seule actrice en possession de plaire ici dans l'opéra, refusa, à ma prière et à celle du directeur, le rôle de Jules, comme ne le trouvant pas assez important. Celui d'Élisa n'étant pas dans son genre, il était impossible de le lui proposer : or, on savait par expérience que tous les ouvrages où mademoiselle Philis ne joue pas, ne sont point donnés à la cour ; je fus donc forcé de re-

noncer à cet ouvrage. Je vous assure, Monsieur, que ce fut à mon très-grand regret ; car l'éloignement ne me permettant pas de m'adresser à vous pour les morceaux de musique, ce qui aurait été infiniment plus agréable pour moi, je les fis faire, sous mes yeux, par un homme qui n'est pas sans talent, et tous vos morceaux m'offraient des effets que je n'ai point encore eus jusqu'à ce jour.

L'espoir que vous m'offrez d'être joué à Feydeau, augmente encore mes regrets ; mais ayant trois ouvrages à faire par année ici, je ne puis, vous le sentez, travailler uniquement pour Paris, sans porter obstacle à mes engagements.

Vous me parlez, Monsieur, de deux ouvrages, *Tékéli* et *la Forteresse du Danube*. Le grand succès qu'ils ont obtenu me donne le désir de les connaître ; si vous avez la bonté de me les envoyer arrangés en opéra, je puis vous assurer que je me mettrai sur-le-champ à l'un des deux. Si, comme je n'en doute pas, nous obtenons ensemble un succès, et qu'étant connu de sa Majesté Impériale, vous voulussiez lui dédier un ouvrage, que je mettrai en musique, je me chargerais d'être votre plénipotentiaire auprès d'elle, et j'espère que vous n'auriez qu'à vous louer de l'accueil qu'elle ferait à votre dédicace.

Daignez recevoir avec bonté, Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

BOIELDIEU,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

NOTICE

SUR LA FEMME A DEUX MARIS.

Le boulevard semble être aujourd'hui la grande sphère d'activité de notre poésie dramatique. Sur ce Parnasse nouveau, chaque mois voit éclore un chef-d'œuvre, tandis que nos plus nobles théâtres, frappés d'une stérilité honteuse, abusent du privilége de la noblesse, et vivent sur leur ancienne gloire. Il ne manque plus aux mélodrames, pour acquérir un titre vraiment littéraire, que la pompe de la représentation, l'éloquence et la dignité du style : du reste, on y trouve plus d'invention, quelquefois plus d'intérêt, souvent autant de régularité et de vraisemblance, que dans beaucoup de pièces soi-disant régulières.

La Femme à deux maris ne le cède point au *Jugement de Salomon*, du côté de la vogue et de la célébrité. Élisa Werner, fille d'un militaire allemand, ose avoir un cœur, et se laisse séduire par un misérable nommé Isidore Fritz.

C'est un aventurier, un déserteur, un scélérat; mais il a bonne mine; cela suffit pour avertir une fille qu'elle a un cœur. Le drôle enlève sa maîtresse de la maison paternelle, non pas en tout bien et en tout honneur, comme c'est l'usage dans les romans et dans les drames; mais s'il en faut croire l'héroïne sur sa parole, elle a fait une belle résistance, et réduit par famine le ravisseur à l'épouser. Quel

mariage que celui qui est contracté sans le consentement du père, par une fille de quinze ans, tombée entre les mains d'un brigand, dont elle est amoureuse! Peut-être la loi à cet égard est-elle aussi peu sage en Allemagne qu'en Angleterre : autrefois, en France, les tribunaux n'auraient point reconnu la légitimité d'une pareille union.

Après avoir supporté pendant six ans les mauvais traitements et les débauches de son mari, Élisa quitte ce monstre, et va se jeter aux pieds de son père, qui demeure inflexible. Jusque-là, le roman a quelque chose de moral; il nous fait voir le sort qui attend ces filles dont le cœur parle plus haut que le devoir; qui ne connaissent point d'autre loi, d'autre autorité que celle d'un aveugle et bizarre penchant, que les philosophes appellent nature, et qui mérite beaucoup mieux le nom de folie. C'est un genre d'instruction qu'on puise rarement dans les romans et les drames, même les plus honnêtes; car l'esprit général de ces productions est d'ennoblir et de consacrer en quelque sorte cette passion aveugle et funeste qu'on appelle amour. Dans la plupart des comédies, l'intérêt est pour l'extravagance des amants, le ridicule pour la sagesse et l'autorité des pères : les emportements de l'amour y sont peints comme les élans d'une âme sensible et généreuse; et l'on n'y représente les convenances sociales que comme de froides entraves faites pour les mauvais cœurs. Je sais que la plus légère connaissance du monde suffit pour faire sentir le faux de ces exagérations : les honnêtes gens n'estiment que le coloris poétique qui pare ces chimères; mais les jeunes gens ne s'arrêtent point au style, ils se pénètrent de ces idées romanesques et de ces sentiments passionnés,

lors même qu'ils sont exprimés en mauvais vers et en mauvaise prose. Il est vrai que leur libertinage, très-prématuré, les prémunit contre les folies où cette illusion théâtrale pourrait les entraîner : c'est aux dépens de leurs mœurs qu'ils sont raisonnables. Mais les jeunes demoiselles n'ont pas encore, au même degré, les mêmes ressources : tout le danger du théâtre est pour elles; et les spectacles sont tout ce qu'il y a de mieux pour les disposer à donner dans les piéges du premier séducteur.

La seconde partie du roman de *la Femme à deux maris*, n'est pas si bonne; la téméraire Élisa fait fortune : elle épouse un grand seigneur, qui lui donne un château, une belle terre; mais comment, ayant déjà un mari, peut-elle en prendre un autre? Elle s'imagine être veuve sur un faux extrait mortuaire d'Isidore Fritz, que le scélérat lui a fait parvenir par le ministère d'un de ses amis. Il est bien étrange qu'un colonel allemand, le comte de Fersen, déshonore son nom et sa naissance, en épousant une aventurière dans l'indigence, et dont il ne connaît point la famille. Quoi qu'il en soit, voilà Élisa grande dame; elle a de son premier mari un fils âgé de quinze ans, qui ne la connaît pas pour sa mère, quoiqu'il eût déjà sept ou huit ans quand elle s'est remariée; elle ne passe que pour sa bienfaitrice. Quant à son père, à qui elle ne pouvait pas faire accroire qu'elle n'était pas sa fille, afin qu'il ne la reconnaisse pas quand elle est madame la comtesse, le poëte l'a rendu aveugle, et comme tel, madame sa fille a pu en faire son fermier. Toutes ces extravagances sont dans l'avant-scène, et par conséquent plus excusables. L'action commence au moment où madame la comtesse reçoit avis que son pre-

mier mari n'est pas mort, et qu'il est en chemin pour lui rendre visite : elle demande conseil à son chapelain, qui ne lui répond que par des éloges et des doléances. Isidore Fritz ne tarde pas à paraître dans le costume d'un voleur de grand chemin : Élisa tremble, lui offre de l'argent, des bijoux, l'accable de belles promesses pour l'engager à se retirer ; le coquin refuse une portion, pouvant avoir le tout ; il veut prendre possession du château ; il prétend être dans ses propriétés, et ne s'éloigne un moment que pour aviser aux moyens d'entrer promptement en jouissance.

L'aspect de ce bandit fait frissonner ; il est accompagné d'un autre coupe-jarret, de plus mauvaise mine encore : c'est la nature humaine dans toute sa bassesse. Il y a sans doute, dans beaucoup de tragédies, des scélérats aussi forts qu'Isidore Fritz ; mais leur scélératesse a un air de grandeur. Le Mahomet de Voltaire est certainement un plus méchant homme que le premier mari d'Élisa. Le prophète de la Mecque fait égorger le père par le fils ; il empoisonne ensuite le fils, et se dispose à coucher avec la sœur. Mais c'est un pontife, un conquérant, il parle en fort beaux vers. Fritz fait bien moins de mal ; il redemande sa femme, ne tue ni n'empoisonne personne ; mais il a l'air d'un galérien, et débite de la prose ordinaire ; l'un est un héros tragique des plus brillants, l'autre un triste personnage de mélodrame. Il reste à savoir si c'est une fonction bien utile dans la société que celle d'un poëte occupé à étendre sur les vices et les crimes un vernis séduisant.

Le caractère du second mari est beau et forme un contraste intéressant avec la scélératesse du premier. On remarque beaucoup de précision et d'énergie dans l'entretien

de ces deux personnages. Il y a aussi de l'effet dramatique dans la scène où le coquin, au moment où il menace, est reconnu pour un déserteur déjà condamné à mort par contumace. On l'arrête, et on va lui faire subir un jugement; mais le comte observe que la mort d'un pareil scélérat va le déshonorer, lui et sa femme; il aime mieux le faire embarquer pour les îles, et pour l'y déterminer, il lui propose une somme de trois mille florins. Fritz accepte la proposition. Le comte, pour être plus sûr que ses intentions seront remplies, veut le conduire lui-même jusqu'à une lieue.

Ce monstre ne voit qu'une faiblesse ridicule dans le procédé du comte; il se propose de le faire assassiner par son affreux camarade, qui ne demande pas mieux. Le colloque de ces deux scélérats fait frémir; il est convenu entre eux qu'à huit heures du soir, au moment où Fritz doit sortir du parc, conduit par le comte, le camarade, posté en embuscade derrière un arbre, assassinera le second qui passera: suivant l'ordre et la marche, ce doit être le comte. Les apprêts et l'attente de ce coup affreux inspireraient une grande terreur, si un vieux caporal, nommé Bataille, qui a entendu le complot, ne se mettait en devoir de le faire échouer. A la faveur de la nuit, il passe le premier, sans que Fritz l'aperçoive; ce scélérat se trouve alors le second, et à la place de la victime qu'il a désignée lui-même, le brigand s'élance sur lui, d'après la consigne, et lui enfonce le poignard dans le cœur.

Le généreux caporal, qui, par son heureuse adresse, sauve ainsi son maître, est un des meilleurs rôles de la pièce; il tient un peu de la farce, sans cependant donner dans le bas; il égaie la scène attristée par les gémissements

de la comtesse, les déclamations de son vieux père aveugle, et l'épouvante qu'inspirent les deux bandits. Le citoyen Corsse joue ce personnage d'une manière très-comique. Le citoyen Tautin ne manque pas de noblesse dans celui du bon mari; mais il a peu de chaleur, et son organe est fort ingrat. Le mauvais mari n'est pas mauvais acteur, et son rôle n'est pas difficile à jouer. Son camarade a un physique peu avantageux; mais il possède quelques lazzis de voleur et d'assassin qui font horreur.

Si cette pièce était traduite en style tragique, et si on ennoblissait les personnages, elle serait beaucoup plus digne du Théâtre-Français, que la plupart des nouveautés qu'on y essaie.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal des spectacles. 20 fructidor, an X.

C'est dans le roman de *Paul*, ou *la Ferme abandonnée*, que M. Guilbert Pixerécourt a puisé le sujet de *la Femme à deux maris;* mais il a eu presque tout à créer pour la scène. *Paul* n'est ici qu'un personnage épisodique, et tout l'intérêt se porte sur la femme infortunée qui se trouve entre deux époux. Dans le roman, le mari scélérat est le seul qui respire encore. Ici, tous deux sont vivants, tous deux sont près d'elle, tous deux réclament les droits qu'ils ont sur elle. Quelle mine de situations dramatiques à exploiter! L'auteur, dans un plan sage et rapide, a su se les approprier, et sa pièce sera longtemps vue avec plaisir. Chacun des trois actes de ce mélodrame est bien nourri, bien rempli. Par la rapidité de sa marche, par des effets inattendus, par des scènes vraiment dramatiques, il a obtenu et mérité le plus brillant succès.

LEPAN.

Le même. 3 vendémiaire, an XI.

La Femme à deux maris paraît de plus en plus intéressante; on y va, on y retourne, et chaque jour la salle est pleine.

LEPAN.

Le même. 26 vendémiaire, an XI.

C'est rendre service à ceux de nos abonnés qui n'ont pas vu *la Femme à deux maris*, que de les engager à aller à l'Ambigu-Comique. Tout, dans cette pièce, procure des jouissances. Style élégant, moralité douce, intrigue conduite avec un art merveilleux : on peut prédire que son succès sera de très-longue durée.

LEPAN.

Le même. 16 fructidor an XII.

On ne compte plus les représentations de *la Femme à deux maris* (elle en avait alors 130), mais on continue à se porter en foule à cette pièce qui sera toujours vue avec plaisir. Le sujet en est extrêmement intéressant et le plan dressé avec beaucoup d'art. Chaque acte a son mérite particulier: dans le premier, l'exposition est très-bien faite; le second est remarquable par les deux scènes de la comtesse avec son père et son fils; le dénouement est heureusement amené au troisième, par la mort du scélérat tombant sous les coups de son complice.

Les caractères sont tracés avec vérité. Celui de la comtesse, celui de Jules inspirent un vif intérêt. Le personnage de Bataille fait d'autant plus de plaisir, qu'il conduit l'intrigue et amène le dénouement presque sans que l'on s'en doute. Les trois unités sont scrupuleusement observées dans ce drame remarquable. En un mot, cette pièce marche d'une manière très-satisfaisante.

LEPAN.

Le même. 8 brumaire, an XI.

La Femme à deux maris, drame de M. Pixerécourt; vient d'être traduite en Allemand et en Anglais, et elle obtient sur les théâtres étrangers le même succès dont elle jouit encore à Paris, après plus de 140 représentations.

LEPAN.

Journal des arts. Vendémiaire, an XI.

L'auteur a bien conçu le plan de son ouvrage; l'action est conduite avec art; les situations sont tour à tour fortes, gaies, sombres et touchantes: point de machines, point de merveilleux; les sentiments que l'on éprouve naissent des événements mêmes, et ces événements sont naturels. Le style a de la pureté, le dialogue est bien coupé; enfin, M. Guilbert Pixerécourt a prouvé, dans cet ouvrage, qui, par l'intérêt réel qu'il inspire, mériterait de tenir à une autre classe, qu'il a tout ce qu'il faut en lui pour s'élever à la bonne comédie.

DUSAULCHOY.

Gazette de France. Vendémiaire, an XI.

Cette comédie, dont le titre semble indiquer une production leste, est sagement conçue, bien écrite et offre un intérêt soutenu. Elle serait digne de figurer avec avantage sur un plus grand théâtre.

STÉVENIN.

L'Observateur des spectacles. Vendémiaire, an XI.

La Femme à deux maris n'est point une comédie à incidents joyeux, comme son titre paraît l'annoncer ; c'est un drame dont le plan est bien conçu, l'action intéressante, les situations fortes et le style fort bon. L'auteur en a pris le fond dans un roman intitulé : *Paul*, ou *La Ferme abandonnée*, et l'a traité en homme d'esprit qui connaît la scène.

SALGUES.

Petites Affiches. Vendémiaire, an XI.

L'auteur a pris l'idée de sa pièce dans le roman de *Paul*, ou *La Ferme abandonnée ;* mais cet emprunt ne peut lui faire tort, car toutes les belles scènes de son drame lui appartiennent ; il a créé presque tous les caractères et conçu un plan supérieur à celui du roman ; en un mot, d'une action très-difficile à mettre à la scène, il a fait un ouvrage très-intéressant, vraiment dramatique, et dont le succès est assuré.

ROJARD.

Journal d'Indications. Fructidor, an X.

Le mélodrame exige une grande connaissance de la scène, l'emploi du terrible et du pathétique, et l'art de produire des effets. Voyons si *la Femme à deux maris* doit son brillant succès à ces qualités essentielles.

Le premier acte est bien, très-bien ; l'exposition est claire et adroitement amenée. L'intérêt naît des événements, et ces événements en promettent de nouveaux.

Le second acte marche bien ; la catastrophe qui le termine est vraiment dramatique. Enfin, tout, dans cet ouvrage, est si bien placé

si bien amené, que tout plaît et obtient des applaudissements. (Suit l'analyse.)

Cette pièce a été accueillie par les applaudissements unanimes et les pleurs continuels des spectateurs. Un intérêt toujours soutenu, des scènes déchirantes, des caractères bien dessinés assignent une place distinguée à cette nouvelle production de l'auteur de *Coelina*, *du Pèlerin blanc*, *de l'Homme à trois visages*, *de Victor*, etc. : elle est bien écrite, bien dialoguée, et doit, selon nous, obtenir un grand nombre de représentations.

Mademoiselle *Levêque* a été généralement et justement applaudie dans le rôle difficile *d'Elisa* ; le citoyen *Corse* est vraiment original dans celui de Bataille. L'acteur chargé du rôle de Fritz est d'une vérité effrayante. Le citoyen *Tautin* est très-bien dans celui d'Edouard. L'auteur de la musique est le citoyen Gérardin-Lacour. C'est un jeune homme qui mérite des encouragements ; plusieurs morceaux de sa musique ont fait vraiment plaisir et sont bien adaptés aux situations.

BABIÉ.

Archives littéraires.

La traduction de *la Femme à deux maris*, par Cobb, vient d'obtenir à Londres le succès le plus complet, non pas chez M. Astley, ni au Cirque, mais sur le théâtre royal de Drury-Lane, où elle a été représentée pour la première fois, le premier novembre. Les premiers sujets s'étaient chargés des principaux rôles.

Ainsi, M. Guilbert Pixerécourt jouit maintenant d'un honneur qui n'appartenait autrefois qu'à Racine et à Voltaire.

Un journal italien a annoncé, il y a six mois, que *la Femme à deux maris* avait été traduite en italien et jouée à Milan et à Turin avec le plus grand succès.

Des lettres de Pétersbourg ont appris, et le fait a été confirmé à Paris, par M. Kotzebue, que *la Femme à deux maris* était traduite en russe et jouée avec un succès complet.

Le second acte de *la Femme à deux maris* a eu l'honneur d'être métamorphosé en vaudevilles, il y a trente ans, sous le nom de *la Laitière suisse*, sur le théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, par les soins de mes bons amis Sewrin et Chazet. Le succès a été très-prolongé et surtout productif.

L'auteur universel, le privilégié des succès, Eugène Scribe, de l'Académie française, m'a fait aussi l'honneur de m'emprunter deux des plus belles scènes de *la Femme à deux maris*. Sa pièce jouée au Gymnase, il y a huit ou dix ans, sous le titre de *la Lectrice*, a eu pour interprête Mlle Léontine Fay. Cette actrice excellente a su rajeunir ma pièce, qui déjà avait obtenu plus de 1300 représentations sur les théâtres de France.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉDOUARD, comte de Fersen, colonel au service de l'empereur.	TAUTIN.
ÉLIZA WERNER, sa femme, mariée d'abord à Fritz.	Mlle LEVÊSQUE.
ISIDORE FRITZ, premier mari d'Éliza.	DEFRESNE.
LE MAJOR DE GOLTZ, oncle d'Édouard.	DELAPORTE.
JULES, fils de Fritz et d'Éliza, âgé de quinze ans.	ADÈLE DUPUIS.
WERNER, père d'Éliza, sous le nom de Maurice, fermier du château, vieillard aveugle.	JOIGNY.
M. BROWN, chapelain du château.	LEBEL.
BATAILLE, caporal invalide, concierge du château.	CORSSE.
GERTRUDE, servante de la ferme.	Mme DELAPORTE.
WALTER, compagnon de Fritz.	MARTIN.
DOMESTIQUES.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène est dans une des terres du comte, à deux lieues d'Anvers.

LA

FEMME A DEUX MARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc agréable ; au milieu du mur qui traverse le fond, est une grille qui occupe presque toute la largeur du théâtre ; tout près, à gauche, une petite porte donnant sur la campagne

SCÈNE PREMIÈRE.

BATAILLE, JEUNES PAYSANNES*.

BATAILLE, *à la tête des paysannes, rangées sur une seule ligne, et tenant une canne à la main.*

Attention au commandement ! Saluez toutes ensemble. Ensemble donc ! Cela ne vaut rien. Voulez-vous bien m'écouter, Mesdemoiselles, au lieu de babiller avec vos camarades ! qu'est-ce que c'est donc que cela ! il y a une heure que je m'égosille pour vous apprendre la chose du monde la plus simple, et vous n'avez pas fait le moindre progrès ! En vérité, j'aimerais mieux commander dix escouades de recrues qu'un seul peloton de jeunes filles. Recommençons tout cela. Levez la main droite comme pour offrir un bouquet : ce n'est pas cela ; le corps penché en avant. Ah ! que c'est gauche. Regardez-moi. (*Il se met en attitude.*) Est-ce que je ne suis pas bien ? Cela n'est cependant pas

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

difficile : le pied gauche en arrière. Comment! vous ne pouvez pas faire comme moi?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLIZA.

ÉLIZA.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Bataille, pour crier si fort? on t'entend d'un bout à l'autre du parc.

BATAILLE.

Vous le voyez, Madame la comtesse, je fais tous mes efforts pour apprendre quelque chose à ces mauvais soldats; mais je n'y parviendrai jamais : ils ont la tête plus dure que ma jambe. (*Il frappe sa jambe de bois avec sa canne.*)

ÉLIZA.

A quoi bon les tourmenter ainsi?

BATAILLE.

A quoi bon? M. le comte arrivera peut-être dans une heure : je voulais lui procurer une surprise agréable; j'étais bien aise que le major de Goltz, son oncle, qui vient pour la première fois dans ce château, et sous lequel j'ai servi il y a bientôt trente ans, reconnût encore dans le vieux Bataille ces heureuses dispositions qui le firent remarquer par ses chefs, et lui valurent, en moins de quinze ans, le grade de caporal.

ÉLIZA, *souriant.*

Ce désir est très-naturel.

BATAILLE.

Je voulais qu'au premier coup d'œil il fût frappé de l'ordre que j'ai établi dans cette terre : mais il faut y renoncer, Madame; j'ai affaire à des gens indociles, indisciplinés. Oh! je vous assure qu'on n'en fera jamais rien.

ÉLIZA.

Laisse-les agir d'après leur sentiment : l'expression qui part d'un cœur naïf et pur est celle qui flatte davantage.

BATAILLE, *piqué.*

Vous le voulez, Madame? j'y consens. (*A part.*) Il n'y aura jamais de gloire à acquérir ici. (*Haut.*) Je me retire, Madame. (*Il se retourne pour sortir : les paysannes, placées sur deux rangs, font par le flanc droit, et le suivent.*) Je ne m'en mêle plus. (*Il se retourne vivement, et leur crie :*) Au pas, donc! au pas!... Oh! je ne m'en mêle plus. (*Il marque le pas, et sort à leur tête.*)

SCÈNE III.

ÉLIZA, M. BROWN.

BROWN.

Madame, voilà une lettre qui vient d'arriver à l'instant.

ÉLIZA.

Je vous remercie, M. Brown. (*Elle regarde le timbre.*) De Munich!... Il y a huit ans que je n'ai plus de correspondance dans ce pays. (*Elle décachète la lettre, et paraît craindre de l'ouvrir. A part.*) D'où vient que le cœur me bat avec tant de force?... Le saisissement que j'éprouve serait-il le présage de quelque malheur? C'est pure faiblesse : lisons. (*Elle cherche la signature.*) Eugénie d'Holbak! Mon ancienne amie!... que peut-elle m'écrire? (*Elle parcourt la lettre rapidement en donnant des signes d'effroi, et en interrompant sa lecture par ces exclamations*). O ciel! dois-je en croire mes yeux?

BROWN, *qui l'a observée.*

Qu'avez-vous, Madame, et que vous apprend cette lettre, pour vous affecter aussi vivement?

ÉLIZA, *continuant sa lecture.*

Oh!... non... c'est impossible... Plus de doute!... Malheureuse, je suis perdue!

BROWN.

Vous m'effrayez, Madame.

ÉLISA.

Deux époux! grands dieux!... quelle affreuse situation!

BROWN.

Deux époux !... Que voulez-vous dire ?

ÉLIZA.

Oui... je fus mariée autrefois.

BROWN.

Mariée ! Vous me faites frémir !

ÉLIZA.

Lisez, Monsieur, lisez.

BROWN.

Je ne sais si je dois...

ÉLIZA.

Lisez, vous dis-je.

BROWN, *lisant.*

« Je m'empresse de vous informer, ma chère Éliza Werner, qu'Isidore Fritz, qui était renfermé depuis huit ans dans les prisons de cette ville, et que depuis ce temps nous avions cru mort, vient de s'évader. Ne croyez pas pouvoir révoquer en doute cette fâcheuse nouvelle; elle n'est que trop certaine : je l'ai rencontré, ce misérable, à une lieue de la ville. »

ÉLIZA.

Grand Dieu, n'ai-je point encore épuisé ta colère!

BROWN.

Quel est donc cet homme que vous paraissez redouter si fort?

ÉLIZA.

Ah! je rougis de l'avouer ; mais dans la position cruelle où je me trouve, j'ai besoin des conseils d'un homme sage; et où puis-je en trouver de meilleurs que dans votre expérience et votre amitié pour moi?... Oui, Monsieur, cet Isidore Fritz, ce misérable... l'auteur de tous mes maux,... il est... faut-il que ce soit l'affreuse vérité! il est mon époux.

BROWN.

Votre époux! vous n'étiez donc pas certaine de sa mort quand vous avez contracté un second mariage?

ÉLIZA.

J'ai cru l'être, et tout autre l'aurait pensé comme moi.

J'avais et je possède encore des preuves authentiques, irrécusables : une attestation des magistrats, un certificat des médecins, un extrait mortuaire revêtu de toutes les formalités ; en fallait-il davantage ?

BROWN.

Par qui ces papiers vous ont-ils été adressés ?

ÉLIZA,

Par un ami de ce monstre.

BROWN.

Avait-il quelque intérêt à vous tromper ?

ÉLIZA.

Je m'y perds ; mais quels qu'en soient l'auteur et les motifs, je n'en suis pas moins la victime d'une ruse abominable. Me voilà placée entre deux époux, dont l'un ne mériterait que ma haine, si dès longtemps je n'avais conçu pour lui le plus profond mépris ; tandis que l'autre, aimant, sensible et généreux, a tant fait pour moi, qu'il n'est plus en mon pouvoir que de l'admirer! O mon Dieu! quand finiront tant de persécutions ?

BROWN.

Puisque vous daignez m'accorder votre confiance, Madame, veuillez n'y point mettre de bornes, en m'apprenant.....

ELIZA.

Vous allez tout savoir. Il y a seize ans (j'en avais quinze alors) que cet Isidore Fritz, qui venait de déserter les drapeaux de l'empereur, comme je l'ai su depuis, s'arrêta à Munich. Mon père, après s'être distingué dans la carrière des armes, avait obtenu sa retraite, et s'était établi dans cette ville : unique espoir de ses vieux ans, je tâchais, à force de tendresse et de soins, de lui faire oublier la mort de ma mère ; je me flattais d'y parvenir, et nous allions jouir du bonheur, non de celui que procurent les honneurs et la richesse, mais du véritable, que l'on ne trouve que dans la paix de l'âme et la douce médiocrité, lorsque je rencontrai chez une de mes amies, ce malheureux qui cachait, sous l'extérieur le plus agréable, les inclinations

les plus basses, et le cœur le plus corrompu. Il m'adressa son hommage; j'y répondis, et lui promis d'appuyer près de mon père la demande de ma main. Mais ce n'était point là son but; il savait trop qu'un homme sage n'aurait jamais approuvé cette union. Que vous dirai-je? égarée par l'amie perfide qui secondait ses vues criminelles, attirée par elle dans un piége, je fus enlevée de chez mon père, et conduite dans une campagne, où le monstre se flattait de triompher de ma vertu : mais je fus fidèle à l'honneur, et il se vit contraint de m'épouser. J'écrivis à mon père pour me justifier, et lui demander son consentement : sa réponse fut terrible; il m'annonçait son départ des lieux où je l'avais, disait-il, déshonoré, et me chargeait de sa malédiction. Je courus à Munich : il n'y était plus, et personne ne put m'indiquer de quel côté il avait porté ses pas. Dès lors, Fritz qui ne s'était contraint, pendant quelque temps, que dans l'espoir de jouir de la dot que mon père avait promis de me donner, et qui voyait ses espérances évanouies, se montra tel qu'il était : il se livra sans scrupule à tous les vices dont il avait contracté l'habitude; les moyens les plus vils, les plus dangereux furent mis en usage pour satisfaire ses goûts dépravés, et fournir à ses débauches. Pendant six ans que je demeurai près de lui, j'eus à souffrir tout ce que l'humiliation et la misère ont de plus affreux : en proie à tous les besoins, sans cesse outragée par l'homme méprisable que je rougis de nommer mon époux, et qui me faisait un crime de ma douleur, c'est dans le silence des nuits que, seule, baignée de larmes, à genoux devant l'image d'un Dieu vengeur, je lui demandais à grands cris de me rendre le cœur et l'amour de mon père: mes larmes, mon repentir ne l'ont point fléchi; il est demeuré sourd à mes prières. Ah, M. Brown! je le vois; il n'est point de repos pour l'enfant qui mérita la haine de son père.

BROWN.

Calmez-vous, Madame; je ne vois dans ce qui vous est arrivé qu'une suite de l'inexpérience naturelle à votre âge,

et non un vice du cœur. Mais poursuivez, je vous prie ; votre récit m'intéresse vivement.

ELIZA.

Au bout de six années de ce funeste mariage, j'appris que mon père s'était fixé dans les environs de Bruxelles, et que, réduit, par une banqueroute, à la pension modique qu'il recevait de l'empereur, il lui restait à peine de quoi subvenir aux premiers besoins. Fatiguée des mauvais traitements que j'éprouvais, révoltée des odieuses propositions d'un homme pour qui tout sentiment d'honneur était devenu étranger, et tourmentée d'ailleurs du besoin d'être aimée de mon père, je partis secrètement de Munich emmenant avec moi mon fils et quelques effets que je pus soustraire à l'avidité de Fritz : je vins à Bruxelles ; je me présentai chez mon père. Mais ce bon vieillard, aigri par la douleur et les infirmités, (il était devenu aveugle) se montra plus inflexible que jamais ; il me chassa de sa présence, et me maudit de nouveau sans vouloir m'entendre. Résolue d'obtenir mon pardon, à quelque prix que ce fût, je changeai mon nom en celui de Clara, je m'établis dans le même lieu que mon père, et, par un travail opiniâtre, je parvins à adoucir son sort, et à lui procurer quelque aisance : il n'a jamais connu la main qui lui adressait ces légers secours ; (*avec douleur*) il les eût rejetés avec dédain, s'il eût soupçonné qu'ils lui venaient de sa fille. Tous les jours je me rendais dans l'endroit qu'il avait choisi pour sa promenade; et là, contemplant avec effroi les traces que le chagrin avait imprimées sur ce front vénérable, je me reprochais ma conduite, et lui demandais intérieurement pardon de mes fautes : cette douleur avait pour moi des charmes; je voyais mon père, je le voyais sans en être vue, sans qu'il pût m'envier cette douce consolation. Lorsque, par hasard, j'avais pu toucher sa main ou son vêtement, c'est alors que mon cœur battait délicieusement! ivre de joie, je me croyais pardonnée, et ce rapide instant de bonheur me faisait oublier mes peines.

BROWN.

Ah! Madame! quand vous auriez eu des torts, cette conduite généreuse les aurait tous effacés.

ÉLIZA.

Lorsque la nouvelle de la mort de Fritz me fut parvenue, et que, n'ayant plus rien à opposer à l'amour et aux instances du comte, je me décidai à l'épouser, vous savez que, ne mettant point de bornes à sa générosité, il m'assura, par un acte particulier, la propriété de ce château et des terres qui en dépendent : je résolus alors de fixer le sort de mon père, et lui fis proposer, sous le nom de la comtesse de Fersen, de prendre la régie de cette ferme. Il allégua son âge et ses infirmités : je levai tous les obstacles, et j'eus enfin le bonheur de posséder chez moi, de voir à chaque instant du jour, mais sans lui parler, celui dont j'avais mérité la colère, et pour qui j'aurais donné ma vie.

BROWN.

Comment ! ce bon Maurice...

ÉLIZA.

N'est autre que Werner, mon père.

BROWN.

Et vous vous accusez, Madame! qu'est-ce donc qu'une femme vertueuse, si vous êtes coupable!.. Mais votre fils, qu'est-il devenu ? serait-ce lui...

ÉLIZA.

Mon fils...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

JULES, *accourant avec gaîté.*

Madame! Madame! M. le comte arrive! la voiture vient d'entrer dans la cour du château.

ÉLIZA, *bas à Brown.*

Mon époux !... ah, M. Brown! (*Elle tombe sur un siége, et cherche à cacher son trouble.*)

JULES.

Il a demandé tout de suite où était madame, et il accourt vers ce lieu; mais j'ai pris les devants, afin d'être le premier à lui annoncer cette bonne nouvelle. A présent, je retourne bien vite auprès de M. Bataille, parce que nous allons venir en corps présenter nos hommages à M. le comte. M. Bataille nous a bien défendu d'en parler; mais je suis si content, que je le dis à tous ceux que je rencontre. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V.

ÉLIZA, BROWN.

ÉLIZA.

Édouard! Comment oser me présenter à lui?

BROWN.

La douleur vous égare, Madame; M. le comte ignore ce fatal secret.

ÉLIZA.

Il sait tout, M. Brown; il sait que Fritz fut mon mari, que j'en eus un fils: mais il me croyait veuve lorsqu'il m'épousa; et s'il apprend que Fritz existe, que lui dirai-je alors? comment me justifier à ses yeux? il me soupçonnera d'avoir abusé de son amour et de sa confiance pour obtenir ses bienfaits. Me voir accusée de dissimulation, d'ingratitude, de bassesse! Ah, M. Brown! voilà ce qui déchire mon cœur.

BROWN.

On vient, Madame; modérez-vous, je vous en conjure.

ÉLIZA.

En aurai-je le courage? Infortunée!... quel jour se prépare!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, LE MAJOR.

ÉDOUARD.

Bonjour, ma chère Clara. (*Il l'embrasse.*)

ÉLIZA, *saluant le major.*

Soyez le bien venu, M. le major.

LE MAJOR, *embrassant Éliza.*

Bonjour, ma nièce. Nous ne nous sommes point encore vus; mais d'après tout ce qu'Edouard m'a dit de votre caractère et de vos qualités, je pense n'avoir qu'à me féliciter de vous compter dans notre famille. Je ne vous parle point des avantages extérieurs dont vous êtes pourvue; je vois que mon neveu ne m'avait point trompé : mais comme la beauté de l'âme est celle que je m'attache à rencontrer d'abord, trouvez bon que je ne vous dise rien de l'autre. Je sais bien que cette manière de voir me fait beaucoup d'ennemis parmi les jolies femmes; mais en ma qualité de vieux militaire, moi, j'aime ce qui est rare; c'est pour cela que je donne hautement la préférence aux bonnes.

ÉLIZA.

Ah! Monsieur, il faudrait être entièrement dépourvue de sentiments et de délicatesse, pour ne pas chérir le plus estimable, le plus généreux des hommes : aussi, quoi qu'il puisse arriver,... (*Elle jette un coup-d'œil sur M. Brown.*) je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi; chaque instant de ma vie sera employé à lui en témoigner ma reconnaissance, et à tout faire pour son bonheur.

ÉDOUARD.

Cesse, mon amie, d'inutiles protestations; ton cœur m'est connu, et loin que tu me doives de la reconnaissance, c'est moi qui pense n'avoir encore acquitté qu'une partie de la dette que j'ai contractée envers toi, pour les heureux instants dont tu as embelli mes jours : livrons-nous donc entièrement au charme de nous revoir, et jouissons d'a-

vance des plaisirs que nous promet une union dont rien ne saurait altérer la douceur, ni rompre l'harmonie.

ÉLIZA, *à part.*

Plût au ciel!

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, M. Brown, d'avoir négligé jusqu'ici de m'informer de votre santé.

BROWN.

M. le comte me fait beaucoup d'honneur; je me porte toujours bien quand je revois les personnes que j'aime.

ÉDOUARD.

Mon oncle, vous voyez le chapelain de cette terre, honnête homme, et de plus...

LE MAJOR, *l'interrompant.*

Rien de plus, mon neveu; ce titre-là l'emporte sur tous les autres. (*Il tend la main à M. Brown.*) Nous ferons connaissance, M. Brown. (*On entend un refrain joyeux et comme une espèce de marche militaire.*) Qu'est-ce que j'entends?

ÉDOUARD.

C'est, je le parie, quelque surprise de mon vieux Bataille.

BROWN.

Vous l'avez deviné.

ÉDOUARD.

Encore un honnête homme, mon oncle.

LE MAJOR.

Diable! tu es bien heureux d'en réunir autant dans si peu de personnes, tandis que quelquefois on cherche bien longtemps avant d'en trouver un.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BATAILLE ET JULES, *à la tête des paysannes.*

BATAILLE.

Halte!... front!... (*Au comte.*) De même qu'Alexandre-le-Grand, après la bataille de Cannes; et Romulus, après

la prise de Carthage, reçurent les félicitations des Grecs et des Perses; de même nous venons, mon colonel...

ÉDOUARD.

Je te dispense du reste, mon vieux camarade; ton action vaut mieux que tout ce que tu pourrais me dire.

JULES.

Recevez, M. le comte, nos félicitations et nos bouquets: nous ne savons pas, comme M. Bataille, faire de beaux compliments; nous n'avons d'autre science que celle du cœur : c'est elle qui nous apprend à vous chérir comme le meilleur des maîtres, le plus généreux des hommes, et nous n'oublierons jamais ses leçons.

ÉDOUARD, *à Bataille.*

J'en suis fâché pour ton érudition, mon pauvre ami; mais ceci vaut beaucoup mieux que tes Grecs.

BATAILLE.

Chacun a son goût, mon colonel, et je suis bien sûr que M. le major...

LE MAJOR.

Pense de même.

BATAILLE.

Ainsi, m'en voilà pour mes frais de mémoire et mes recherches.

ÉDOUARD.

Comment?

BATAILLE.

Parbleu! j'ai feuilleté pendant huit jours l'histoire romaine pour arranger cela.

ÉDOUARD.

Je parie que Jules n'a pas été aussi longtemps à trouver ce qu'il vient de dire.

JULES.

Quand c'est le cœur qui parle, on n'a pas besoin d'étude.

LE MAJOR.

Ce jeune homme est intéressant.

ÉDOUARD, *bas au major.*

Il vous le paraîtrait encore davantage, si je pouvais vous dire...

LE MAJOR.

C'est sans doute le fils d'un de vos fermiers, n'est-ce pas, ma nièce?

ÉLIZA, *avec embarras.*

Non,... Monsieur;... c'est...

BATAILLE.

C'est un jeune orphelin, que madame...

LE MAJOR.

Ah, oui,... je vois ce que c'est;... quelque enfant de l'amour... ou le fruit d'une union mal assortie.

ÉLIZA, *à part.*

Mon trouble va me trahir!

LE MAJOR.

Car on dit qu'il n'est plus d'infortunés dans cette terre depuis que vous l'habitez.

ÉLIZA.

N'est-ce point un devoir?

LE MAJOR.

Que malheureusement on ne remplit point assez. Ce jeune homme me plaît : je veux faire quelque chose pour lui. Quel âge as-tu, mon ami?

JULES.

Bientôt quinze ans.

LE MAJOR.

Bon âge, parbleu! C'est aussi à quinze ans que je partis pour l'armée la première fois. Écoute, Jules, la campagne s'ouvre dans six semaines; si tu veux me suivre, je te fais entrer dans mon régiment.

JULES.

Monsieur le major a bien de la bonté.

ÉLIZA.

Je ne crois pas qu'il ait de grandes dispositions...

LE MAJOR.

Qu'en savez-vous, ma nièce? N'a-t-on pas vu souvent des hommes, dont à peine on soupçonnait l'existence, s'élancer dans la carrière des armes, s'y distinguer par des

actions d'éclat, éclipser en un instant la gloire des plus anciens capitaines?

BATAILLE.

Certainement, on a vu cela, et si je n'avais pas vieilli si vite...

LE MAJOR.

Tout annonce que la guerre sera chaude; dès la première affaire, Jules peut être tué.

ÉLIZA, *avec effroi.*

Tué!... Ah! M. le major, épargnez... cet enfant.

ÉDOUARD, *bas au major.*

Ne parlez pas de cela devant ma femme; elle a pour lui une tendresse vraiment particulière.

LE MAJOR.

C'est ce qu'il me paraît.

BATAILLE.

Pourquoi ne serait-il pas tué? C'est la chance que nous courons tous.

LE MAJOR.

S'il survit, au contraire, et qu'il se soit conduit avec bravoure, il peut compter sur son avancement.

BATAILLE.

Oui, sans doute; c'est ainsi que nous avons fait notre chemin, M. le major et moi. Nous nous sommes distingués, il y a bientôt trente ans, à l'affaire de Nissa et de Widen: c'est sur le champ de bataille que nous avons trouvé la récompense de nos services. La seule différence qu'il y ait entre nous, c'est que vous avez été fait major, et moi caporal; mais c'était juste.

ÉLIZA, *à Édouard, qui paraît absorbé dans de profondes réflexions.*

Qu'as-tu, mon ami? comme te voilà sombre et soucieux!

LE MAJOR.

En effet, j'ai vu depuis un instant son front s'obscurcir, ses regards se fixer vers la terre. Il ne faut pas vous en étonner, ma nièce; cela lui arrive quelquefois. Tenez, je

parie qu'il pense en ce moment à l'homme qui nous a arrêtés dans la forêt.

ÉLIZA.

O ciel! vous avez été arrêtés!

ÉDOUARD.

A quoi bon, mon oncle, rappeler une chose qui peut donner de l'inquiétude?

LE MAJOR.

Je t'assure que cela n'est pas fait pour m'en causer la moindre.

ÉLIZA.

Que vous est-il arrivé? je veux absolument le savoir.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

ÉLIZA.

Mon ami, je t'en prie,... parle...

ÉDOUARD.

Nous allions sortir de la forêt qui avoisine le parc, quand un homme, dont l'extérieur annonçait le dénûment le plus absolu, s'élance du milieu des broussailles, et vient se placer au-devant de la voiture, en nous demandant d'une voix sombre s'il est encore loin du château du comte Édouard de Fersen.

ÉLIZA, *bas à Brown.*

Ah, M. Brown! si c'était.....

ÉDOUARD.

C'est à lui que vous parlez, répondis-je.—A lui? Vous êtes le comte de Fersen?—Sans doute: que me voulez-vous?—C'est vous qui avez épousé, il y a huit ans, une veuve nommée...—Que vous importe?—Vous le saurez. Adieu; nous nous reverrons bientôt.

ÉLIZA, *bas à Brown.*

Je tremble!...

ÉDOUARD.

A ces mots, il nous quitte: je le rappelle, il fuit; je descends de voiture, je le poursuis; il s'enfonce dans la forêt; je suis près de l'atteindre.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRITZ. (1) (*Il paraît à travers la grille, et observe ce qui se passe dans le parc.*)

ÉLIZA, *qui suit tous les mouvements du comte, jette un coup d'œil vers le fond, et aperçoit Fritz.*

O ciel! malheureuse! (*Bas à Brown, tombant dans ses bras.*) Il est là! je l'ai vu!

ÉDOUARD, *voyant chanceler Éliza.*

Clara! grand Dieu!... du secours!

BATAILLE, *aux paysannes.*

Allons, courez donc au château, vous autres... Vous restez là comme des imbéciles. (*Au cri d'Éliza, Fritz a disparu.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* FRITZ.

ÉLIZA, *vivement.*

Je n'ai besoin de rien.

BATAILLE, *aux paysannes.*

Demeurez.

ÉLIZA.

Pardon, mon ami; mais ce récit m'a fait une impression que je ne puis te rendre.

LE MAJOR.

Cette sensibilité.....

ÉLIZA.

Est bien naturelle, quand il s'agit d'un époux...

ÉDOUARD.

Je t'en remercie; mais, comme tu le vois, nous n'avons pas couru le moindre danger.

(1) Il doit être mal vêtu, sans cependant être dégoutillé.

BATAILLE.

Mon colonel, où est-il ce coquin-là? c'est à moi qu'il aura affaire. (*Aux paysans.*) Enfants, voulez-vous acquérir de la gloire? suivez-moi; allons battre la forêt, et ramenons, mort ou vif, l'insolent qui a osé menacer les jours d'un si bon maître.

ÉLIZA.

Eh non, laissez-le plutôt s'éloigner de ce lieu.

BATAILLE.

Cependant, Madame.....

ÉDOUARD.

Obéis.

BATAILLE.

J'obéis. (*On sonne à la petite porte du parc.*) Ah! voici le père Maurice qui vient faire sa visite à M. le comte.

ÉLIZA, *bas à Brown.*

Mon père!

BROWN.

Prenez courage.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, WERNER, *conduit par* GERTRUDE.

ÉDOUARD.

Approchez, Maurice; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir: mais pourquoi, infirme, comme vous l'êtes, avez-vous quitté votre ferme pour venir me trouver?

GERTRUDE.

C'est ce que j'avais dit à notre maître: il ne m'a seulement pas écoutée.

WERNER.

M. le comte est bien bon; mais n'ayant pas encore eu le bonheur de le voir dans cette terre, depuis six ans que madame la comtesse m'en a établi le fermier, il était de mon devoir d'être un des premiers à lui présenter mon hommage.

ÉDOUARD, *à Bataille.*

Approche un siège. (*A Werner.*) Asseyez-vous, brave homme.

WERNER.

Permettez, M. le comte,....

ÉDOUARD.

Non, je l'exige.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ISIDORE FRITZ, WALTER.

(Pendant que tout le monde est groupé autour de Maurice, Fritz et Walter se glissent dans le parc.)

ÉLIZA, *bas à Brown.*

Je tremble qu'il ne s'introduise dans le château!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* FRITZ *et* WALTER.

ÉLIZA, *bas à Jules.*

Jules, va fermer la petite porte du parc.

JULES.

Oui, Madame, (*Il obéit.*)

ÉDOUARD.

Dites-moi, bon Maurice, comment vous trouvez-vous ici? êtes-vous content de votre sort?

WERNER.

Ah, M. le comte! est-il possible de désirer rien dans le monde quand on a le bonheur de vivre auprès d'une femme aussi respectable que la vôtre? tout ce qui l'entoure n'est-il pas heureux et content? est-il dans cette terre une épouse, un fils, une mère, un ami, qui ne doive à ses soins généreux ou à ses bienfaits, la conservation des objets de sa tendresse? est-il un malheureux dont elle n'ait essuyé les

pleurs ou soulagé la misère? Ah! si la femme, riche de ses attraits, et parée des dons de la nature, est le plus beau présent de la divinité, la femme sensible et vertueuse est un dieu sur la terre.

ÉDOUARD.

Que je suis fier d'être ton époux! ma chère Clara!

WERNER.

Pardon, madame la comtesse, j'ignorais que vous fussiez là; mais c'est un motif de plus pour que je raconte à Monsieur tout ce que vous avez fait pour moi.

ÉLIZA, *à part.*

Et quelle autre à ma place n'en eût fait autant!

WERNER.

Quand la douleur a tari la source de ses larmes, et que, privé depuis quinze ans des objets de son affection, il ne désire plus que la mort, qu'il est heureux celui qui, comme moi, trouve dans une personne étrangère des soins empressés, qu'il aurait à peine eu droit d'attendre d'une fille ou d'une épouse!

ÉLIZA, *à part.*

Une étrangère!

WERNER.

Après vous avoir quitté à Namur, il y a un an, lorsque vous partîtes pour l'armée, Madame revint ici : une fièvre brûlante consumait alors le peu de forces que m'ont laissé mes malheurs, et m'entraînait rapidement vers la tombe, seul terme de mes souffrances. Cette femme, où plutôt cet ange, non contente d'appeler sur moi tous les secours de l'art, vient elle-même à sa ferme, s'y établit, et déclare qu'on ne l'en verra point sortir tant que mes jours seront en danger. Sa tendre sollicitude prévoit tout, s'étend sur tout; elle ne souffre pas qu'un autre m'approche : c'est de sa main que je reçois tout ce qui peut ranimer mes forces, ou rétablir ma santé; il semble que le moindre service rendu par un autre soit un vol fait à sa bienfaisance.

ÉDOUARD, *avec ivresse à Eliza.*

Femme adorable! est-il rien qui puisse payer le bonheur de t'appartenir!

WERNER.

Lorsque la maladie, ayant atteint son dernier période, mit réellement mes jours en danger, c'est là qu'elle fit éclater une sensibilité vraiment admirable! Pendant cinq jours que dura mon délire, aucune nourriture, aucun repos ne vint rafraîchir son sang: sans cesse attachée au chevet de mon lit, les yeux baignés de larmes, rien au monde ne put l'arracher à ce douloureux spectacle. Bon vieillard! disait-elle en mouillant de ses pleurs ma main qu'elle tenait dans les siennes; mon père, vivez pour le bonheur de tous ceux qui vous entourent. Cette voix touchante qui me rappelle une personne dont l'âme est bien différente, cette voix pénétra jusqu'à mon cœur : elle fit plus que les secours de l'art, et me rendit une existence qui ne sera désormais consacrée qu'à chérir ma bienfaitrice, et à lui témoigner ma reconnaissance. Souffrez, Madame, que je les presse sur mes lèvres, ces mains généreuses...

ÉLIZA, *retirant ses mains, et voulant parler, mais se retenant aussitôt.*

(*A part*) Etre réduite à n'oser parler devant son père!

WERNER.

Femme admirable! ma bienfaitrice, ne m'enviez pas ce court instant de bonheur. (*Il prend ses mains et les baise.*)

ÉLIZA, *à part, avec une expression douloureuse.*

Ce n'est pas sa fille qu'il embrasse, c'est la comtesse!

BATAILLE.

Je vous demande bien pardon, mais il me semble que ce n'est point par des larmes qu'on devrait célébrer le retour de M. le comte.

LE MAJOR.

Je suis assez de son avis.

BATAILLE.

Au lieu de vous attendrir ainsi, vous devriez plutôt faire le tour du parc, des jardins, afin de voir les embellissements qui ont eu lieu depuis que vous n'êtes venus ici.

ÉDOUARD.

Cela te ferait donc grand plaisir, mon vieux camarade?

BATAILLE.

Oui, M. le comte. (*Bas à Jules.*) Tout est-il disposé pour la surprise que nous avons préparée?

JULES.

Oui, oui.

BATAILLE.

Et puis c'est aujourd'hui la foire du lieu, et nous avons beaucoup de choses à vous faire voir.

JULES, *bas à Bataille.*

Taisez-vous donc, M. Bataille; si vous allez tout dire, il n'y aura plus de surprise.

BATAILLE.

Je crois que vous avez raison.

ÉDOUARD.

Bon Maurice, restez au château; nous reviendrons dans un moment.

WERNER.

Je ne puis demeurer plus longtemps, M. le comte; ma présence est indispensable à la ferme.

GERTRUDE, *bas à Jules.*

Nous avons aussi nos raisons.

JULES.

Vrai?

GERTRUDE.

Vous verrez.

WERNER.

Mais je vous prie de me faire l'honneur de vous y arrêter à votre retour; j'aurais un plaisir inexprimable à vous y posséder quelques instants.

EDOUARD.

Je vous le promets.

GERTRUDE, *à Jules.*

Oh! que je suis contente!

BATAILLE, *venant entre Jules et Gertrude.*

De quoi s'agit-il, voyons? je veux savoir cela.

GERTRUDE.

Vous ne le saurez pas.

BATAILLE.

Petite espiègle !

ÉDOUARD, *à Eliza.*

Es-tu des nôtres, ma bonne amie ?

ÉLIZA.

Non : permettez-moi de retourner pour un instant au château ; j'irai bientôt vous rejoindre à la ferme.

ÉDOUARD.

Soit. M. Brown te tiendra compagnie. Allons, Bataille, ouvre la marche.

BATAILLE.

J'y suis, mon colonel.

WERNER, *saluant et cherchant Gertrude.*

Gertrude, où es-tu ?

GERTRUDE.

Me voilà, notre maître.

WERNER.

Donne-moi le bras.

BATAILLE.

Êtes-vous prêts ?

ÉDOUARD.

Oui ; partons.

(Bataille est à la tête, ensuite viennent le comte, le major, Werner et Gertrude au milieu des paysans ; tous sortent du parc pour se rendre à la ferme, et on les voit passer derrière la grille. Eliza et M. Brown rentrent au château.)

JULES, *à la porte du parc.*

Adieu, bon Maurice ; nous vous reverrons bientôt. Adieu, Mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE.

Adieu, Monsieur Jules.

(Jules ferme la porte, et se dispose à retourner au château.)

SCÈNE XIII.

FRITZ, WALTER, JULES.

(Fritz sort du parc, vient derrière Jules, et l'arrête par l'habit : Walter passe de l'autre côté, de manière à mettre Jules entre deux. Cette scène doit être jouée très-mystérieusement.)

FRITZ.

Mon ami !

JULES.

Vous m'avez fait peur.

FRITZ.

Ne craignez rien, nous ne voulons pas vous faire de mal.

JULES.

Que demandez-vous, Messieurs ? comment êtes-vous entrés ici, et qu'y a-t-il pour votre service ?

FRITZ.

Vous allez le savoir.

JULES.

Dépêchez-vous, s'il vous plaît, car on m'attend là-bas.

FRITZ.

Portez ce billet à la comtesse, et dites-lui que vous le tenez d'un pauvre paysan qui en attend la réponse.

JULES.

J'y vais. (*A part.*) Je ne sais si ces gens là ont de bonnes intentions; mais, en tout cas, ils ont bien mauvaise mine.

(*Il va pour sortir.*)

FRITZ.

Un moment. (*A part.*) Plus je le considère.

JULES.

Hâtez-vous, je suis pressé.

FRITZ.

Peu m'importe : quel est votre nom ?

JULES, *à part.*

Comme il est curieux donc! (*Haut.*) Je ne crois pas que cela soit bien intéressant à savoir.

FRITZ.

Apparemment nous ne pensons pas de même, puisque je vous le demande.

JULES.

Vous vous moquez de moi, je le vois bien. Au revoir, Messieurs; je vais faire votre commission.

FRITZ, *l'arrêtant avec rudesse et d'une voix forte.*

Demeure.

JULES.

Comme vous me parlez! Savez-vous que personne ici ne me traite de cette manière?

FRITZ.

J'ai le droit de te parler ainsi. Écoute et réponds sans observation.

WALTER.

Oui, réponds sans observation.

FRITZ.

Ton nom?

JULES, *tremblant, et sans oser lever les yeux.*

Jules.

FRITZ.

Ton âge?

JULES.

Bientôt quinze ans.

FRITZ.

Tes parents?

JULES.

Je n'en ai plus.

FRITZ, *à part.*

Plus!... Ignorerait-il... (*Haut.*) Depuis quand es-tu dans ce château?

JULES.

J'y suis venu avec madame la comtesse.

FRITZ.

Et où étais-tu auparavant?

JULES.

Toujours avec elle.

FRITZ.

Tu n'es donc pas de ce pays?

JULES.

Non, je suis né en Bavière.

FRITZ, *à part.*

Plus de doute, c'est lui. (*Haut.*) Qui t'a élevé?

JULES.

Madame la comtesse. Après la mort de mes parents, qui me furent enlevés de bonne heure, elle eut la bonté de me prendre avec elle, et de se charger de mon éducation.

FRITZ, *souriant dédaigneusement.*

La bonté! Et M. le comte, t'honore-t-il aussi de ses bontés?

JULES.

Il me traite avec affection. Mais ne pourrais-je, sans vous offenser, Monsieur, savoir à mon tour quel intérêt vous porte à me faire toutes ces questions?

FRITZ.

Quel intérêt?... Le tien.

JULES.

Le mien!

FRITZ.

Oui : cette femme, dont tu exaltes si fort la bienfaisance, les vertus, te paraîtrait-elle également digne d'éloges si, ayant un fils dont elle n'a point à rougir, bien loin de lui faire partager l'aisance dont elle jouit, l'état brillant où le sort l'a placée, elle lui faisait un mystère de sa naissance, et ne l'appelait jamais de ce doux nom de fils, si cher au cœur d'une mère?

JULES.

Elle est incapable d'une pareille action.

FRITZ.

J'en ai la preuve : ce fils dont je parle...

JULES.

Hé bien?

FRITZ.

Il est ici... devant moi.

JULES.

Devant vous !

FRITZ.

C'est toi.

JULES.

Vous m'abusez !

FRITZ.

Oui, la comtesse est ta mère ; je le sais mieux que personne... Elle doit trembler qu'on ne le découvre, ce secret important ! il y va de son bonheur, de son repos qu'il demeure ignoré : t'en voilà maître maintenant ; tu peux en faire usage.

JULES.

Pour l'affliger !... moi ! Ah ! je serais un ingrat. Mais encore une fois, qui donc êtes-vous ?

FRITZ.

Je suis... Va porter ce billet à la comtesse, et n'oublie pas que c'est en secret qu'il faut le lui remettre.

JULES.

Encore un mot.

FRITZ.

Obéis.

JULES.

La comtesse ma mère !... il se pourrait !... Ah ! si je désire que ce ne soit point une erreur, c'est pour avoir le droit de l'aimer encore davantage. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

FRITZ, WALTER.

WALTER.

Ah ça, veux-tu me dire, mon cher Fritz, ce que tout cela signifie ? et où aboutira la course que tu me fais faire ? Tu me rencontres hier à Bruxelles, tu me proposes de t'ac-

compagner dans une expédition qui doit nous rapporter beaucoup d'argent, et tu refuses de m'instruire de l'objet de notre voyage avant que nous soyons arrivés : j'accepte, c'est tout simple; notre ancienne amitié, la récompense que tu me fais envisager, tout me détermine. Mais, enfin, nous voilà déjà à deux lieues plus loin qu'Anvers, et je voudrais savoir si nous arriverons bientôt à notre destination.

FRITZ.

Nous y sommes.

WALTER.

Chez qui sommes-nous donc ici ?

FRITZ.

Chez moi.

WALTER.

Bon, si nous étions sur la grande route. (*Fritz fait un mouvement par lequel il témoigne à Walter son mécontentement de ce qu'il semble l'assimiler à lui.*)

FRITZ.

Je t'ai dit vrai : ce parc est à moi, ce superbe château que tu vois à l'extrémité de cette longue avenue, la ferme, les terres qui en dépendent, tout cela est à moi; j'en puis disposer demain, aujourd'hui peut-être.

WALTER.

Je t'en fais mon compliment; mais j'avoue qu'à te voir, on te prendrait plutôt pour un échappé de prison que pour le propriétaire de cette demeure.

FRITZ.

On peut être l'un et l'autre, et j'en suis la preuve. Il y a mieux, et ceci va te paraître encore plus étonnant : la comtesse qui habite ces vastes appartements...

WALTER.

Est aussi ta femme, peut-être ?

FRITZ.

C'est toi qui l'as dit.

WALTER.

Allons, tu badines.

FRITZ.

Veux-tu que je le jure sur l'honneur ?

WALTER.

Garde-t'en bien ; ce serait une raison de plus pour ne pas te croire.

FRITZ.

Oui, Walter, elle est ma femme : c'est cette même Eliza que j'enlevai à Munich.

WALTER.

Et que tu rendis si malheureuse.

FRITZ.

Que diable, mon ami, elle n'avait plus rien à m'offrir.

WALTER.

Mais comment se trouve-t-elle ici mariée à un autre, et à un comte, surtout ?

FRITZ.

Je l'aurais mariée à un prince si j'avais pu.

WALTER.

Comment ?

FRITZ.

C'est un mariage de ma façon : il y a huit ans que je suis mort.

WALTER.

Mort !

FRITZ.

Oui... tu ne comprends pas ?

WALTER.

J'y suis... Ah, coquin, j'avoue que je ne te croyais pas de cette force-là.

FRITZ.

J'ai fait des progrès depuis que nous ne nous sommes vus.

WALTER.

Et tu crois qu'elle va se rendre à ton invitation ?

FRITZ.

Elle se gardera bien d'y manquer ; elle me connaît.

WALTER.

En effet, j'aperçois une femme.

FRITZ.

C'est elle : j'en étais sûr. Demeure à l'écart, afin d'entendre notre conversation, et sois à moi au premier signe.

WALTER.

Il suffit. (*Il rentre dans le parc.*)

SCÈNE XV.

ÉLIZA, FRITZ.

ÉLIZA.

Auprès de la petite porte du parc, m'a dit Jules. Que vois-je ? (*Elle recule d'effroi en voyant Fritz.*)

FRITZ, *ironiquement.*

Il paraît que ma vue vous cause un grand plaisir?

ÉLIZA.

C'est vous! grand Dieu!

FRITZ.

A merveille; jouez la surprise, l'étonnement, le désespoir même; c'est tout simple, d'après votre conduite.

ÉLIZA.

Qu'entends-je!

FRITZ.

Mais rien ne pourra vous justifier à mes yeux du crime dont vous vous êtes rendue volontairement coupable.

ÉLIZA.

Moi, coupable d'un crime! eh quel est-il?

FRITZ.

Vous êtes la femme d'un autre, et vous le demandez!

ÉLIZA.

D'après toutes les preuves que j'avais de votre mort, n'étais-je pas la maîtresse de disposer de moi?

FRITZ.

Les preuves de ma mort!... qui vous les a données?

ÉLIZA.

Votre ami. J'ai sa lettre.

FRITZ.

Supposition.

ÉLIZA.

L'attestation des magistrats.

FRITZ.

Mensonge.

ÉLIZA.

Le certificat des médecins.

FRITZ.

Fausseté.

ÉLIZA.

L'extrait mortuaire.

FRITZ.

Simulé comme le reste. Le moyen est ingénieux, j'en conviens; mais ce n'est pas moi qu'on abuse, et je ne me laisse point prendre à de semblables piéges.

ÉLIZA.

Que voulez-vous dire?

FRITZ.

Qu'instruite, sans doute, de l'affaire malheureuse pour laquelle j'étais détenu, et vous flattant de l'espoir que je ne pourrais échapper à la mort, vous avez imaginé cette fable, et fabriqué ces papiers, pour vous livrer avec sécurité à votre nouvelle passion, et contracter de nouveaux liens.

ÉLIZA.

Oh! quelle horreur!

FRITZ.

Mais les tribunaux vont retentir de mes justes plaintes.

ÉLIZA, *effrayée, éperdue.*

Monsieur!...

FRITZ.

J'y dévoilerai vos trames perfides, votre conduite criminelle.

ÉLIZA.

Vous m'effrayez!

FRITZ.

Cet indigne mariage sera rompu.

ELIZA.

Ecoutez-moi.

FRITZ.

Abandonnée de tout le monde...

ELIZA, *tremblante, égarée.*

Malheureuse!

FRITZ.

Méprisée par cet illustre époux qui vous adore...

ELIZA.

Parlez plus bas, je vous en conjure.

FRITZ, *élevant toujours plus la voix.*

Convaincue de faux...

ELIZA.

Vous me perdez!

FRITZ.

Et, comme telle, condamnée à une peine infamante.....

ELIZA.

Au nom du ciel, parlez plus bas.

FRITZ.

C'est auprès de l'époux que vous avez délaissé que vous viendrez chercher un abri contre la vengeance des lois.

ELIZA.

Monsieur, si c'est, comme j'ai droit de le penser en vous voyant, l'intérêt seul ou le besoin qui vous ramène près de moi, je ne chercherai point à pénétrer quel est l'auteur de cette horrible machination; renfermez également dans votre sein ce fatal secret.... Consentez à vous éloigner.

FRITZ.

Vous m'êtes trop chère, pour que je veuille jamais vous céder à un autre.

ELIZA, *avec un sourire amer.*

Cette terre m'appartient; je puis disposer des revenus qui sont considérables: je pourvoirai à tous vos besoins, et vous assurerai une existence heureuse; comptez sur ma parole: mais en attendant que je puisse vous faire parvenir d'autres secours, prenez cet or, ces bijoux.....

FRITZ.

Si j'avais pu hésiter un instant à vous croire coupable, cette dernière action ne me laisserait pas le moindre doute.

ELIZA.

Encore une fois, prenez cet or, et consentez à vous éloigner.

FRITZ.

Qu'est-ce que cela auprès de ce que j'ai droit d'exiger ?

ELIZA.

Homme cruel !... vous vous faites un jeu de ma douleur !... Au nom du ciel, faut-il que je m'abaisse encore davantage ? je vous le demande à genoux,... sortez ;... nous nous reverrons dans une autre lieu..... Fritz,..... je vous en conjure. (*Elle se jette à genoux.*)

FRITZ, *la repoussant.*

Laissez-moi.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. BROWN, WALTER.

BROWN, *dans le fond.*

La comtesse !... ô ciel, on la maltraite !... au secours !...

WALTER, *accourant sur Brown, et le menaçant avec un pistolet.*

Silence ou la mort.

ELIZA, *se relevant vivement, et courant à Brown.*

Chut !... Mon ami, vous allez me perdre.

BROWN.

Quel est ce malheureux ?

ELIZA.

Ne le devinez-vous pas ?

BROWN, *à Fritz.*

C'est toi, misérable, qui as empoisonné les jours de cette femme vertueuse !

FRITZ.

Qui es-tu pour me parler ainsi? Prends garde que je ne t'enveloppe dans ma vengeance.

BROWN.

Scélérat!

ÉLIZA.

Par grâce, consentez à sortir, tandis que vous le pouvez...; dans un instant, peut-être, il sera trop tard.

FRITZ, *lançant un regard furieux sur Éliza et Brown.*

Oui, je sors;... mais avant une heure vous me reverrez plus terrible, plus implacable que jamais. Adieu.

WALTER.

Fuyons.

ÉLIZA.

O mon Dieu! (*Elle tombe dans les bras de M. Brown, qui la soutient, tandis que Fritz et Walter sortent par la petite porte.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme. Au fond, une cour fermée par une palissade, au milieu de laquelle est une porte; on voit dans cette cour des arbres, un puits, d'autres petits bâtiments dépendants de la ferme. En un mot, l'ensemble doit offrir un tableau pittoresque. Au delà de la palissade, on aperçoit la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BATAILLE, GERTRUDE.

BATAILLE, *s'essuyant le front avec un mouchoir, et en attitude comme s'il finissait de danser.*

Grand merci, Mademoiselle Gertrude; voilà une excellente leçon, et j'espère faire honneur à ma jolie maîtresse.

GERTRUDE.

Je suis contente de vous.

BATAILLE.

Vous êtes bien bonne : mais vous, Mademoiselle Gertrude... ah! vous vous en tirez joliment, il faut en convenir; vous faites tout cela avec une vivacité, une grâce admirable.

GERTRUDE.

Trouvez-vous ?

BATAILLE.

Foi de Bataille.

GERTRUDE.

Rentrons maintenant. M. Maurice pourrait avoir besoin de moi.

BATAILLE.

Bon! il est occupé avec M. le comte : il lui détaille tout

ce qu'il a fait pour l'amélioration de cette ferme, et certes, ils ne sont pas près d'en finir.

GERTRUDE.

C'est égal ; je veux m'assurer par moi-même.

BATAILLE.

Encore un moment, Mademoiselle Gertrude, j'ai quelque chose à vous dire de très-intéressant.

GERTRUDE.

A moi ?

BATAILLE.

A vous. Un aveu que j'ai retardé jusqu'aujourd'hui, mais que vos charmes et la circonstance ne me permettent plus de différer davantage.

GERTRUDE.

Je vous écoute.

BATAILLE, *à part.*

C'est singulier ! une pièce de siége, fût-elle de quarante-huit, ne m'a jamais fait reculer, et je tremble aujourd'hui devant une petite pièce de campagne ! (*Relevant sa moustache et son chapeau.*) Allons, Bataille, mon ami, rappelez votre gloire, vos antiques exploits, et présentez-vous d'une manière honorable.

GERTRUDE.

J'attends que vous me parliez.

BATAILLE, *avec un embarras plaisant.*

Mademoiselle Gertrude, vous êtes jeune...

GERTRUDE.

J'ai vingt ans.

BATAILLE.

Jolie...

GERTRUDE.

Ça vous plaît à dire.

BATAILLE.

Je le pense. Vos charmants yeux noirs ont un langage très-expressif...

GERTRUDE.

L'auriez-vous compris ?

BATAILLE.

Oui, Mademoiselle.

GERTRUDE.

Y trouveriez-vous malice?

BATAILLE.

Non, je n'y ai vu que plaisir.

GERTRUDE.

Quand je vous vois, M. Bataille.

BATAILLE.

Mais, sans doute, d'autres leur ont répondu.

GERTRUDE.

Je ne m'en suis point aperçue.

BATAILLE.

Vrai?

GERTRUDE.

Vrai.

BATAILLE.

Cette assurance m'enhardit. Vous m'enchantez.

GERTRUDE.

Il faut peu de chose pour cela.

BATAILLE.

(*A part.*) Allons au fait. (*Haut.*) Si quarante ans de service, des cheveux blancs, un honnête homme et une jambe de bois peuvent vous convenir, je suis à vous.

GERTRUDE.

Pourquoi faire?

BATAILLE.

Tout ce que vous voudrez. Songez bien à ce que je vous propose.

GERTRUDE.

J'y songe.

BATAILLE.

Des cheveux blancs.

GERTRUDE.

C'est dommage.

BATAILLE.

Un honnête homme...

GERTRUDE.

C'est beaucoup.

BATAILLE.

Quarante ans de service....

GERTRUDE.

C'est trop.

BATAILLE.

Une jambe de bois.....

GERTRUDE.

C'est bien peu.

BATAILLE.

Deux cents livres par an en qualité de concierge....

GERTRUDE.

C'est quelque chose.

BATAILLE.

Et ma retraite.

GERTRUDE.

Je ne suis pas d'âge à la prendre.

BATAILLE.

Hé bien ! Mademoiselle ?

GERTRUDE.

Il n'y a pas à balancer.

BATAILLE.

Vous acceptez ?... Oh ! vous êtes charmante !

GERTRUDE.

Non, je refuse.

BATAILLE.

Vous me refusez ?

GERTRUDE.

Oui, pour mon mari.

BATAILLE.

N'y pensons plus : je ne suis donc propre à rien ?

GERTRUDE.

Qu'à faire un ami.

BATAILLE, *ôtant son chapeau, et d'un air roide.*

Dans ce cas, Mademoiselle, l'honneur de vous embrasser ; cela ne se refuse pas à l'ami.

GERTRUDE.

Tout l'honneur sera pour moi, Monsieur.

BATAILLE.

Mais j'aurai le plaisir. (*Il l'embrasse bien fort, puis s'éloigne, et remet son chapeau toujours avec la même roideur.*)

JULES, *au dehors.*

Mademoiselle Gertrude?

GERTRUDE.

Entendez-vous, M. Bataille? on m'appelle.

BATAILLE.

C'est fini?

GERTRUDE.

C'est fini.

BATAILLE.

Dernier mot?

GERTRUDE.

Dernier mot.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JULES, *entrant par la grange.*

JULES.

Mademoiselle Gertrude?... Ah, vous voilà!... M. Maurice vous demande.

GERTRUDE.

J'y cours.

JULES.

Il veut visiter toute la maison avec M. le comte.

GERTRUDE, *à Bataille.*

Je vais être grondée, et c'est vous qui en serez la cause.

BATAILLE.

J'aimerais mieux l'être moi-même, Mademoiselle : voulez-vous que je vous accompagne? je dirai que c'est moi qui ai tort.

GERTRUDE.

Non, laissez-moi ; je suis fachée. (*Elle sort par la même porte que Jules est entré.*)

BATAILLE.

Ah!... mauvaise pièce!... nous nous raccommoderons... elle est charmante, en vérité!... sa vue me ragaillardit!... auprès d'elle il me semble que je n'ai pas vingt ans... mais malheureusement, l'erreur n'est pas de longue durée, et je ne tarde point à m'apercevoir que j'en ai bientôt soixante.

JULES.

Je crois apercevoir madame la comtesse et M. Brown.

BATAILLE.

Dans ce cas, il est temps de disposer tout notre monde.

JULES.

Oui, nous n'avons pas un instant à perdre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLIZA, M. BROWN.

ÉLIZA, *à Brown.*

Le voilà!

BATAILLE, *passant devant la comtesse pour sortir par la porte du fond.*

J'ai l'honneur de saluer très-humblement Madame la comtesse.

ÉLIZA, *à Jules.*

Jules?

JULES.

Madame?

ÉLIZA.

Demeure, j'ai à te parler.

JULES.

Allez toujours, M. Bataille; je vous rejoins dans un moment.

BATAILLE.

Bon! bon! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ÉLIZA, JULES.

ÉLIZA, *à M. Brown.*

Veillez à ce que nous ne soyons point surpris, et laissez-nous. (*M. Brown sort.*) (*A Jules.*) Approche, Jules. (*A part.*) Sachons s'il est instruit.

JULES, *à part.*

Que va-t-elle me dire? je tremble!

ÉLIZA, *avec émotion.*

Qui peut causer le trouble où je te vois, mon ami? d'où vient que tu m'abordes avec cet air timide, embarrassé?... Lève les yeux sur moi : tu sais que j'ai toujours du plaisir à te voir.

JULES, *avec tendresse et timidité.*

Est-il bien vrai, Madame?

ÉLIZA.

Aurais-tu quelque raison d'en douter?

JULES.

Je ne dis... pas... cela.

ÉLIZA.

T'aurait-on appris....

JULES, *s'oubliant.*

Une nouvelle bien heureuse!

ÉLIZA.

(*A part.*) Il sait tout! (*Haut.*) Cependant elle t'afflige?

JULES.

Parce que je ne puis croire à cet excès de bonheur.

ÉLIZA.

(*A part.*) Pauvre enfant! (*Haut.*) Ne peux-tu m'apprendre à ton tour...

JULES.

Je craindrais de fâcher... Ma... Madame.

ÉLIZA.

Quelle idée as-tu de ta... bienfaitrice, si tu crois qu'elle puisse ne pas se réjouir de ce qui fait ton bonheur?

JULES.

Pardonnez....

ÉLIZA.

Hé bien ?

JULES, *avec timidité et sans regarder Éliza.*

On m'a assuré que ma mère, que je croyais morte depuis longtemps, existe encore.

ÉLIZA.

Et sans doute on te l'a dépeinte sous les couleurs les plus odieuses ?

JULES.

Comme je suis persuadé qu'une mère ne peut, sans de fortes raisons, se résoudre à ne pas reconnaître son fils, je n'ai garde d'accuser la mienne ; je respecte les motifs qui l'ont fait agir, ou plutôt je pense qu'on a voulu m'abuser.

ÉLIZA.

Pourquoi ?

JULES, *vivement.*

Comment, Madame, vous croyez qu'on ne m'en a point imposé ?

ÉLIZA.

Serais-tu bien aise qu'on t'eût dit vrai ?

JULES.

Ah, Madame ! si j'avais une mère, et que je pusse la voir, me trouver près d'elle, là... comme je suis auprès de Madame... je me jetterais à ses pieds. (*Il se met à genoux.*)

ÉLIZA, *troublée.*

Que fais-tu ?.

JULES.

Je lui dirais : Ma mère, tournez les yeux sur votre fils ; voyez comme les siens sont remplis de tendresse et d'amour !... Jusqu'à présent vous l'avez privé de vos caresses, vous l'avez méconnu : quels que soient les motifs qui vous ont fait le repousser de votre sein, ils ne peuvent lui être imputés ; personne au monde ne vous chérit, ne vous respecte plus que lui : ne le punissez pas plus longtemps d'une faute qu'il n'a point commise ; rendez-lui votre cœur, c'est le seul bien qui lui appartienne, et qu'il soit jaloux de posséder.

ÉLIZA, *très-émue.*

Jules!...

JULES.

A ces mots, ma mère s'attendrirait, elle me tendrait les bras;... je m'y précipiterais...

ÉLIZA, *emportée par l'amour maternel.*

Viens dans les miens!

JULES, *l'embrassant.*

Ma mère!... il est donc vrai?

ÉLIZA.

Oui, Jules, tu es mon fils. J'aurais voulu te le cacher toujours, ce fatal secret qui va troubler ton repos; mais la tendresse maternelle l'emporte, et tu vas tout savoir.

JULES.

Gardez-les, vos secrets; je ne veux rien savoir; j'ai retrouvé ma mère, elle me presse sur son cœur, et je suis heureux.

ÉLIZA.

Non, Jules, je ne veux pas que tu puisses m'accuser; il faut que tu connaisses les motifs qui m'ont décidée à te faire un mystère de ta naissance: sans cela, je te paraîtrais coupable, et je ne veux point avoir à rougir aux yeux de mon fils. Cet homme qui t'a parlé ce matin dans le parc, ce malheureux couvert de la livrée de l'indigence...

JULES.

Hé bien?

ÉLIZA.

C'est à lui que tu dois le jour.

JULES.

A lui!

ÉLIZA.

Tu ne concevras jamais ce qu'il m'en a coûté pour te cacher ma tendresse! Rappelle-toi maintenant ces regards où se peignait mon âme tout entière, ces mots entrecoupés, ces tendres caresses, ces conversations touchantes où, sous le voile de la bienfaisance et de l'amitié, je m'informais des moindres choses, j'entrais avec toi dans des détails indifférents pour toute autre qu'une mère! Cent fois, gé-

missant de l'insupportable contrainte que je m'étais imposée, j'ai été sur le point de me trahir; mais une voix intérieure me disait : tu veux détruire cette illusion précieuse qui fait sa félicité; il ignore quels furent ses parents, mais il croit les avoir perdus : il n'a point à rougir d'eux; il te chérit comme sa bienfaitrice, comme celle à qui il doit tout. Qui t'assurera, au contraire, qu'il ne maudira pas les liens qui l'attachent à toi, qu'il ne te reprochera point de lui avoir donné l'existence, quand il saura qu'il la doit à un être vil et méprisable?

JULES.

Il se pourrait!

ÉLIZA.

Oui, ton père est un monstre!... Si tu savais... mais non;... tu n'en as déjà que trop appris! tu n'as que trop à rougir de lui appartenir! oublions-le, s'il se peut...

JULES.

Pour ne plus songer qu'à ma mère.

ÉLIZA.

On vient, séparons-nous.

JULES, *avec beaucoup de tendresse.*

Avant de nous quitter, je voudrais...

ÉLIZA.

Je t'entends. (*Ils s'embrassent.*) Voilà la première fois, depuis bien longtemps, que je puis me livrer sans réserve à tout ce que tu m'inspires! Ah! qu'une mère est à plaindre de ne pouvoir témoigner sa tendresse à son fils!

JULES.

Adieu, ma mère.

ÉLIZA.

Adieu... mon fils (*Il lui baise la main, et sort par la porte de la palissade. Eliza le conduit jusqu'au fond.*)

SCÈNE V.

ÉLIZA, WERNER, *conduit par* GERTRUDE.

(*Tous deux entrent par la droite.*)

WERNER.

Où me conduis-tu, Gertrude?

GERTRUDE.

Dans la grange.

WERNER.

Et que veux-tu que j'y fasse?

GERTRUDE.

Vous le saurez tout à l'heure. Asseyez-vous là... et permettez-moi de vous quitter un moment (*Bas à Werner.*) Vous savez que c'est aujourd'hui la foire. Pendant que M. le comte visite les dépendances de la ferme, M. Jules, M. Bataille et moi, nous disposons tout pour la surprise que nous voulons lui ménager.

WERNER.

Bien mes enfants!... Témoignez votre attachement à M. le comte; vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir.

GERTRUDE.

Votre servante, Madame la comtesse.

WERNER.

Que dis-tu? madame la comtesse est là? (*Il se lève.*)

GERTRUDE.

Oui, notre maître.

ÉLIZA, *le retenant, à part.*

Je suis trop émue pour oser lui parler.

WERNER, *prenant la main d'Éliza.*

Est-ce vous, Madame?

GERTRUDE.

Oui, c'est Madame. (*Bas.*) Je peux vous quitter à présent, n'est-ce pas?

WERNER.

Oui, oui; va-t-en.

GERTRUDE.

Madame voudra-t-elle avoir la bonté de ne pas quitter notre maître avant que je sois de retour?

WERNER.

Pourquoi donc, Gertrude, demander à Madame...

GERTRUDE.

Oh! Madame témoigne que cela lui fait plaisir... elle me fait signe qu'elle y consent... Pas vrai, Madame, que vous y consentez? Oui, oui, Madame y consent. Ne vous impatientez pas, je reviendrai bientôt. (*Elle fait la révérence, et sort.*)

SCÈNE VI.

ÉLIZA, WERNER.

WERNER, *tenant toujours la main d'Éliza.*

Comment, Madame, vous ne craignez pas de rester auprès du pauvre Maurice? vous daignez vous occuper d'un vieillard infirme, à qui personne que vous ne s'intéresse dans le monde? (*Éliza lui serre la main, et lève les yeux au ciel.*) Ah! vous méritez bien d'être heureuse! Celui qui honore la vieillesse attire toujours sur lui l'estime des hommes et la bénédiction du ciel. (*Éliza soupire.*) Vous soupirez, Madame, auriez-vous quelque chagrin?... Vous ne répondez pas... Pourquoi faut-il que, privé du bonheur de vous voir, je le sois encore du plaisir d'entendre le doux son de votre voix!

ÉLIZA, *à part.*

Hélas!

WERNER.

Le gardez-vous avec tous ceux qui vous entourent, ce cruel silence,... ou bien avez-vous quelques raisons, que je ne puis connaître, pour en user seulement avec moi?

ÉLIZA.

Non,... Maurice.

WERNER, *comme frappé de ce son de voix.*

Comme ces accents me frappent ! ils n'ont jamais résonné à mon oreille sans retentir en même temps jusqu'au fond de mon cœur.

ÉLIZA.

C'est une illusion.

WERNER.

Encore ! comme ils me pénètrent !

ÉLIZA.

C'est parce que je sais qu'ils vous rappellent un souvenir douloureux que je crains de vous les faire entendre.

WERNER.

Ils me rappellent, il est vrai, une personne aussi coupable que vous êtes bonne et vertueuse, une fille que j'adorais, et qui n'a pas craint d'empoisonner le reste de mes jours, en épousant, sans mon aveu, un misérable couvert d'opprobre.

ÉLIZA.

Peut-être n'est-elle pas aussi coupable que vous le croyez.... Si l'on vous avait trompé ?

WERNER.

Trompé ! non, Madame.

ÉLIZA.

Lui avez-vous permis de se justifier ?

WERNER.

Il n'est rien qui puisse justifier un enfant d'avoir méconnu l'autorité paternelle !

ÉLIZA.

Ainsi, vous avez refusé de l'entendre ?

WERNER.

L'entendre ! jamais. Depuis quinze ans, je l'ai frappée de ma malédiction, et peut-être éprouve-t-elle aujourd'hui, loin du vieux père dont elle a détruit la félicité, le châtiment terrible que le ciel réserve aux enfants ingrats !

ÉLIZA.

N'a-t-elle pas tenté de vous fléchir ?

WERNER.

Je l'ai repoussée sans vouloir l'entendre : elle a rompu tous les liens qui l'attachaient à moi.

ÉLIZA.

Infortunée !

WERNER.

Hé quoi ! vous la plaignez ! votre cœur s'attendrit à l'idée des chagrins qu'elle éprouve !... Ah ! croyez-moi, elle est indigne de l'intérêt que vous daignez prendre à son sort.

ÉLIZA.

Indigne !.. Pourquoi ? n'est-elle pas assez malheureuse d'avoir encouru la haine de son père ? Mais, vous-même, pouvez-vous vous défendre de sentir encore pour elle...

WERNER.

Non, je ne le puis, et c'est ce qui redouble ma douleur. Faut-il vous avouer ma faiblesse ?... malgré ses torts, que jamais je ne pardonnerai, je sens qu'elle m'est toujours chère.

ÉLIZA.

Est-il possible !

WERNER.

Lorsque j'entends cette voix touchante, qui a tant de rapport avec la sienne, je m'abandonne à une douce illusion : je crois posséder près de moi cette fille qui devait être la consolation, l'appui de ma vieillesse; cette fille que je chérissais, que j'aime encore...

ÉLIZA.

Vous l'aimez, dites-vous ?

WERNER.

Eh, Madame ! la nature peut-elle perdre ses droits ? Quelque coupable que soit un enfant, il n'est rien qui puisse fermer entièrement le cœur d'un père.

ÉLIZA.

Vous l'aimez encore ?

WERNER.

Oui; mais elle ne le saura jamais.

ÉLIZA.

Cependant si, tremblante, éplorée, elle se présentait à vous.

WERNER.

Je la repousserais.

ÉLIZA.

Si, embrassant vos genoux, et les arrosant de ses larmes, elle vous disait, avec cette voix que vous trouvez si touchante....

WERNER.

Ce serait la sienne alors, et au lieu de m'émouvoir, elle me rendrait toute ma fureur.

ÉLIZA.

Si elle vous disait : mon père, j'ai dû vous paraître coupable, il est vrai; mais ma faute fut involontaire : victime d'une affreuse séduction, d'une ruse abominable, je fus entraînée dans un piége, et je n'eus bientôt plus à choisir que la mort, ou l'hymen du séducteur.

WERNER.

Il fallait mourir.

ÉLIZA.

Je devais vivre pour soulager mon père!

WERNER.

Vous avez empoisonné sa vie.

ÉLIZA.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert loin de vous, chargée de votre haine, privée de vos caresses! si vous saviez par combien de larmes, par quel douloureux repentir fut expiée cette erreur d'un moment!

WERNER.

Et moi, n'ai-je donc pas souffert aussi?... Le déshonneur dont mon nom fut couvert, et qui me contraignit à en prendre un autre; les infirmités qui m'accablent, le chagrin qui abrége mes jours, la misère où je fus réduit, tout cela n'est-il pas son ouvrage?

ÉLIZA.

Je ne vous dirai point par combien de sacrifices, par quels pénibles efforts, je suis parvenue à adoucir votre existence.

WERNER.

Quel langage !

ÉLIZA.

C'était un devoir bien doux à remplir! mais il n'est point de fautes qu'un long repentir n'efface : mon père, pardonnez à votre fille.

WERNER.

Vous oubliez...

ÉLIZA.

Vous disiez à l'instant que le cœur d'un père ne pouvait être toujours fermé à la clémence...

WERNER.

Quelle chaleur!

ÉLIZA.

Ne résistez point à ce que le vôtre vous dicte pour moi.

WERNER.

Comme vous la défendez!

ÉLIZA.

C'est moi que je défends.

WERNER.

Vous!

ÉLIZA.

Moi-même.

WERNER, *se levant.*

Qui donc êtes-vous?

ÉLIZA.

Je suis...

WERNER, *élevant ses mains comme pour la maudire.*

Hé bien! vous êtes...

ÉLIZA, *le regardant avec effroi.*

(*A part.*) O ciel! quelle attitude menaçante!... il est prêt à me maudire encore! Imprudente! (*Haut d'une voix tremblante.*) Je suis la comtesse : emportée par l'intérêt que je ressens pour cet infortunée, je m'étais mise un moment à sa place, et je me fusse estimée heureuse d'obtenir un pardon qu'elle sollicite depuis si longtemps; mais je vois avec douleur qu'il n'est plus pour elle de retour dans ce cœur trop ulcéré.

WERNER.

Pardon, Madame, je m'étais oublié moi-même. Ah! je ne m'étonne point que cette coupable fille trouve en vous un zélé défenseur; vous avez l'âme si noble! si généreuse!... Si elle avait eu seulement la moindre des vertus qui vous distinguent, elle aurait fait le bonheur de ma vie.

ÉLIZA, *à part.*

Fatale prévention! tout espoir est donc perdu pour moi!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BATAILLE, JULES, GERTRUDE, PAYSANS, PAYSANNES.

BATAILLE, *entrant par le fond, suivi des gens de la fête.*

Vite en place!... M. le comte sera ici dans un moment.

(On place dans le fond des tréteaux, sur lesquels s'établissent des escamoteurs, des marionnettes, des bateleurs, etc.; sur le côté, des tables où s'asseyent des buveurs; au milieu, des danses; en avant, des musiciens sur des tonneaux : enfin, à l'arrivée du comte, le théâtre doit présenter un tableau varié et grotesque, dans le genre de Téniers.)

M. le comte peut venir à présent : c'est bien, le voici;... allons, en mouvement.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LE MAJOR, M. BROWN.

(Tout s'anime à l'entrée du comte, qui paraît jouir beaucoup de cette surprise : il rejoint Eliza, et tous deux vont s'asseoir, avec M. le major et M. Brown, auprès de M. Werner, à qui ils témoignent leur satisfaction. La gaîté brille dans tous les yeux, elle est au plus haut point, lorsqu'on entend frapper à la porte de la palissade qui était fermée : Jules va ouvrir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

JULES.

Que demandez-vous?

BROWN, *bas à Eliza.*

C'est ce misérable.

ÉLIZA.

Que vient-il faire ? je suis perdue !

FRITZ.

M. le comte est-il ici ?

ÉDOUARD.

Que me voulez-vous ?

ÉLIZA, *à Edouard.*

Faites congédier tout le monde.

(*Edouard fait un signe à M. Brown.*)

BROWN.

J'y vais.

JULES.

Le voilà.

LE MAJOR, *à Edouard.*

C'est l'homme de ce matin.

BATAILLE.

Qui ? celui qui vous a arrêtés dans la forêt ? qu'est-ce qu'il veut ce coquin-là ? C'est donc toi...

FRITZ.

Doucement.

BATAILLE.

Est-ce que tu croirais me faire peur, par hasard ?... oh ! ne t'y trompe pas, j'en ai vu, et beaucoup, de plus méchants que toi. Allons, réponds : pour quelle raison as-tu arrêté ce matin la voiture de ces Messieurs ?

FRITZ.

Je ne dois compte à personne de mes actions.

BATAILLE.

Diable ! c'est ce que nous verrons. (*A part.*) J'ai l'idée d'avoir vu cette figure là quelque part.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté les* PAYSANS ET PAYSANNES.

ÉLIZA, *à part.*

Je respire à peine.

FRITZ.

Pardonnez-moi, M. le comte, si je viens interrompre vos plaisirs et troubler votre joie.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire ?

FRITZ.

Sans les circonstances malheureuses qui m'ont privé depuis huit ans de tout commerce avec la société, je vous aurais fait parvenir plutôt mes réclamations.

ÉLIZA, *à part.*

Le monstre !

ÉDOUARD.

Au fait, que désirez-vous ?

FRITZ.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous le porter, ce coup qui va vous paraître terrible.

ÉDOUARD.

Achevez.

FRITZ.

Je viens vous redemander.....

ÉDOUARD.

Quoi ?

FRITZ.

Mon fils.

ÉDOUARD.

Votre fils !

BATAILLE.

Vous avez un fils ici, vous?..... Allons donc, vous plaisantez.

FRITZ, *montrant Jules.*

Le voilà.

LE MAJOR.

Comment! ce jeune homme.....

FRITZ.

Est mon fils, et si vous en doutez, Madame pourra vous l'assurer plus positivement.

ÉLIZA, *à part.*

C'en est fait, le coup est porté!

LE MAJOR.

Madame!

FRITZ.

Sans doute; à qui peut-on mieux s'adresser qu'à une mère?

BATAILLE ET LE MAJOR.

Une mère!..... Malheureux! qu'oses-tu dire?

FRITZ,

La vérité. Répondez donc, Madame; ne souffrez pas qu'on suspecte plus longtemps ma bonne foi.

ÉLIZA, *à part.*

Le scélérat!

FRITZ.

N'est-il pas vrai que vous êtes Éliza Werner, ma femme?

WERNER, *se levant avec effroi.*

Éliza Werner!.....grand Dieu!.....l'ai-je bien entendu!

ÉDOUARD, *à Fritz.*

Comment! vous seriez.....

FRITZ

Isidore Fritz, son mari.

LE MAJOR.

(*A part.*) Isidore Fritz!.... Bataille, viens avec moi.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté* BATAILLE *et* LE MAJOR.

WERNER.

Deux époux !..... ô comble d'horreur !.....

FRITZ.

C'est à regret que je vous afflige ; mais, je l'avoue, il n'est point en mon pouvoir de justifier sa conduite ; elle m'a quitté sans que nos nœuds fussent rompus, et l'amour qu'elle avait pour vous l'a portée, sans doute, à supposer un faux acte de mort, afin d'être libre de vous donner sa main.

ÉDOUARD, *avec dédain.*

Misérable !

WERNER.

Crime affreux ! ô terre ! engloutis un malheureux père pour qui la vie n'est qu'un fardeau insupportable !

ÉDOUARD.

Maurice, ton père !..... quelle énigme !

ÉLIZA.

J'attendais, pour te l'avouer, que j'eusse obtenu mon pardon.

WERNER.

Ton pardon, fille indigne ! il n'en est plus pour toi.

ÉLIZA.

Mon père, Édouard, écoutez-moi !.... Ce que cet homme vient de vous dire est en effet le résultat de la scélératesse la plus profonde, la mieux combinée : mais.....

ÉDOUARD.

Jamais ce calcul odieux ne souilla ta pensée.

ÉLIZA.

Je puis être accablée par l'infortune, la calomnie peut verser sur moi tous ses poisons ; mais le ciel est témoin que mon âme est demeurée pure.

ÉDOUARD.

Loin de toi toute justification, tu n'en auras jamais besoin près d'Édouard.

FRITZ, *à Éliza.*

Il n'est cependant pas douteux que les papiers sur lesquels vous vous êtes appuyée pour contracter un mariage illégitime, sont faux; si ce n'est pas vous qui en êtes l'auteur, qui peut-il être?

ÉDOUARD.

Toi.

FRITZ.

Moi? quel intérêt aurait pu me porter à cette supposition?

ÉDOUARD.

Un crime de plus.

FRITZ.

Savez-vous, Monsieur, qu'avant d'accuser un homme d'un délit aussi grave, il faut avoir des preuves?

ÉDOUARD.

J'en ai une irrécusable.

FRITZ.

Quelle est-elle?

ÉDOUARD.

Ta pâleur.

FRITZ.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Si tu es innocent, lève les yeux sur cette femme respectable dont tu as fait le malheur.... Mais, non, tu détournes la vue; tu te rends justice, tu crains de la souiller par un de tes regards.

FRITZ.

Il ne s'agit point ici de la prévention plus ou moins favorable que vous inspire une personne ou l'autre: il est constant que Madame est mon épouse, que le second mariage qu'elle a contracté sur des preuves supposées de ma mort, est nul; qu'elle retombe en ma puissance, et que tout ce qui lui appartient est à moi.

WERNER.

Fallait-il que ce nouvel affront fût ajouté à tous ceux que j'ai déjà reçus!

FRITZ.

D'aprés cela, vous trouverez bon, j'espère, que je prenne, dés aujourd'hui, possession de mes nouvelles propriétés, sans bruit, sans scandale.

ÉDOUARD.

Tes propriétés, scélérat! jamais tu n'en jouiras.

FRITZ.

Si vous m'opposez la moindre résistance, je me retire, et les lois me feront justice.

ÉDOUARD.

Et tu ne crains pas...

FRITZ.

Quoi? N'ai-je pas pour moi mon innocence, mon bon droit, vos mauvais traitements, peut-être?... Vous vous en garderez bien, vous savez qu'ils nuiraient à votre cause.

WERNER.

Et je resterais ici pour être le témoin de ces honteux débats! pour voir celle qui fut ma fille... condamnée! flétrie!... et moi-même! oh! fuyons...

FRITZ.

Demeurez, bon vieillard, je vous le permets.

WERNER.

Tu me le permets! il me manquait encore ce dernier outrage! Vil séducteur! oses-tu bien m'adresser la parole! à moi... que tu as couvert d'opprobre. Oh! le seul son de ta voix m'inspire une horreur que je ne puis exprimer; juge s'il me serait possible d'habiter sous le même toit, et de respirer l'air que ton souffle empoisonne!... Mais le triomphe des méchants n'est pas éternel, et j'apprendrai, avant peu, j'espère, que le ciel, toujours juste en ses décrets, aura frappé ta tête coupable, et que tu auras subi le supplice réservé à tes pareils... Viens Gertrude;... conduis-moi.

GERTRUDE.

Où voulez-vous aller?

WERNER.

N'importe... pourvu que ce soit dans un lieu où je puisse reposer ma tête, et rendre le dernier soupir.

ÉLIZA.

Mon père, écoutez votre fille au désespoir !

WERNER.

Ne m'approchez pas.

ÉDOUARD.

Bon Werner, restez près de moi.

WERNER.

Laissez-moi fuir.

ÉLIZA.

Je vous suivrai partout.

WERNER, *se retournant d'un ton solennel.*

Demeurez, je vous l'ordonne. (*Eliza reste à genoux, dans une espèce d'anéantissement : Jules est auprès d'elle. Werner, conduit par Gertrude, sort par la droite.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* WERNER ET GERTRUDE.

ÉDOUARD, *à Eliza.*

Calme ta douleur ! son âge ne lui permet pas d'aller loin; nous le rejoindrons, et nous parviendrons à le fléchir : songeons, avant tout, à éloigner ce misérable.

FRITZ.

Vous voulez me contraindre, je le vois, à employer contre vous les moyens juridiques; je les emploierai : mais le ciel sait combien cette violence répugne à mon cœur.

ÉDOUARD.

Va... délivre-nous de ton odieuse présence !

FRITZ.

Hé bien ! je sors, et j'emméne avec moi un accusateur terrible, cet enfant que vous avez méconnu, dédaigné, avili. Viens Jules, cours dans les bras de ton père.

JULES, *se précipite dans les bras d'Edouard.*

M'y voilà.

FRITZ.

Ingrat ! tu méconnais ton père !

JULES.

Je n'en connais pas d'autre que celui qui a pris soin de mon enfance.

ÉDOUARD.

Oui, Jules, tu es mon fils! (*A Fritz.*) Tu comptais sans doute beaucoup sur cette accusation; tu croyais que, surpris de cette découverte, j'allais accabler Éliza de reproches. Cette ruse a manqué son effet : elle m'avait tout déclaré avant notre mariage; je voulais reconnaître, adopter son fils : c'est elle qui s'y est opposée, dans la crainte qu'en s'avouant sa mère, nous ne fussions obligés de lui apprendre le nom et les crimes du monstre dont il avait tant à rougir. Maintenant qu'il est instruit, je me déclare hautement son appui, son second père.

FRITZ.

Songez que toutes les preuves sont pour moi, et qu'une fois l'action intentée, cette femme si vertueuse, cette épouse si tendre, et que vous chérissez, sera couverte en un instant du mépris public.

ÉDOUARD.

Encore une fois, sors de ma présence, ou je ne réponds plus de mon indignation!

FRITZ.

Oui, je sors et vous ne tarderez point à entendre parler de moi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE MAJOR ET BATAILLE.

BATAILLE.

Un moment, s'il vous plaît.

FRITZ.

Que me voulez-vous ?

BATAILLE.

Je ne vous veux rien; c'est monsieur qui a deux mots à vous dire. (*Il montre le major.*)

FRITZ.

Je n'ai pas le temps.

BATAILLE.

Pardonnez-moi.

LE MAJOR, *tenant d'une main un portefeuille, et de l'autre un papier qu'il lit avec attention.*

(*A part.*) C'est cela. (*Haut.*) Vous vous nommez Isidore Fritz?

FRITZ.

Vous le savez bien.

LE MAJOR.

Me connaissez-vous ?

FRITZ.

Non, et je n'ai point envie de vous connaître.

LE MAJOR.

Nous nous connaissons cependant.

FRITZ.

Cela peut bien être ; mais peu m'importe. (*Il veut sortir.*)

BATAILLE, *se mettant au devant de lui.*

Non pas, s'il vous plaît.

LE MAJOR.

Vous avez servi dans les troupes de l'empereur, il y a dix-huit ans ?

FRITZ.

Après ! que voulez-vous en conclure ?

LE MAJOR.

Que vous avez déserté votre régiment, que vous avez été condamné à mort par le conseil de guerre, et qu'en qualité de major de ce même régiment, je vais faire mettre aujourd'hui votre jugement à exécution.

ÉDOUARD, ÉLIZA, JULES.

Dieu !

FRITZ.

Fâcheux hasard !

BATAILLE.

Hé bien ! vous ne comptiez pas là-dessus, hein? Cela dérange vos projets... c'est dommage, car ils étaient beaux.

FRITZ.

Vous croyez être débarrassés de moi ; mais il faut m'avoir en votre puissance, et vous n'y parviendrez pas facilement.

BATAILLE.

Avancez, mes amis.

(Édouard, le major et Bataille veulent se jetter sur lui : il tire deux pistolets de son sein, et menace Édouard et le major. Éliza et Jules jettent un cri.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANS et DOMESTIQUES.

(Au cri de Bataille, les paysans paraissent dans le fond ; la porte de la palissade est ouverte ; ils se jetent sur Fritz par derrière, et lui arrachent ses pistolets.)

LE MAJOR.

Qu'on le conduise au château, et qu'il soit gardé à vue.

BATAILLE.

J'étais sûr que la victoire nous resterait : on triomphe toujours quand on combat pour une bonne cause.

(On emmène Fritz : Bataille se met à la tête des paysans ; Édouard, Jules et le major soutiennent Éliza, qui paraît agitée par les sentiments les plus douloureux.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un jardin ; on voit un gros arbre isolé à droite ; à gauche, une statue, devant laquelle est un banc de pierre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

Oui, c'est le seul parti que je doive prendre ; c'est celui que me prescrit la délicatesse, l'honneur, et il sera suivi. Je l'avoue, l'idée de cette séparation cruelle me déchire le cœur ! elle me réduit au désespoir ! Mais la réputation d'Éliza en dépend : je n'ai point à balancer. Ce n'est point par de vaines protestations, par de frivoles serments qu'on prouve son attachement à l'objet aimé ; c'est par des sacrifices réels, faits aux dépens de sa tranquillité, de sa vie même, et j'y suis résolu. La voici !... En la voyant, je sens l'amour s'élever avec force contre ce projet ; mais, pour me rendre l'effort moins pénible, n'oublions pas qu'il s'agit du repos, du bonheur de celle que j'aime.

SCÈNE II.

ÉLIZA, ÉDOUARD.

ÉLIZA, *avec timidité.*

M. le comte m'a fait demander une entrevue.

ÉDOUARD.

Ne suis-je donc plus Édouard pour toi ?

ÉLIZA.

Je m'empresse de me rendre à ses ordres.

ÉDOUARD.

Des ordres!... Ah! dis ma prière.

ÉLIZA.

Après tout ce qui s'est passé, puis-je encore me flatter...

ÉDOUARD.

De m'être plus chère que jamais.

ÉLIZA.

Le crime dont on m'accuse...

ÉDOUARD.

Est affreux! mais tu es incapable de l'avoir conçu.

ÉLIZA.

Cependant, tout semble déposer contre moi : ces fatals papiers que je pouvais, en effet, avoir quelque intérêt à supposer, comment prouverai-je qu'ils m'ont été envoyés par le scélérat qui m'accuse aujourd'hui? car il est seul capable d'avoir ourdi cette horrible trame. Mes larmes, mes serments ne pourront rien pour ma justification; un arrêt injuste, mais que tout semblera légitimer, va me livrer pour jamais au malheur! La triste Éliza, vouée de nouveau à l'opprobre, en butte à la calomnie, va se voir haïe, méprisée, abandonnée de tout le monde.

ÉDOUARD.

Oublies-tu donc qu'il te reste Édouard? Que t'importe l'opinion d'un public presque toujours injuste ou partial! Crois-moi, l'estime de quelques gens de bien est mille fois préférable aux éloges mensongers de cette multitude inconstante et légère, qui s'occupe peu des qualités, et passe sous silence les bonnes actions, pour s'étendre avec complaisance sur les défauts qu'elle vous prête, ou les torts qu'elle vous attribue; qui ne vous flatte quelquefois que pour vous faire servir un peu plus tard d'aliment à sa malignité. Un ami, un véritable ami, voilà ce qu'on doit désirer, et tu vas voir si je suis le tien. Le sacrifice que je te fais est au-dessus de mes forces; mais je ne m'en plaindrai pas si ton cœur en sent tout le prix, et s'il me mérite de ta part un peu de reconnaissance.

ÉLIZA.

Lorsque ma vie entière ne saurait acquitter ce que je vous dois, pouvez-vous encore me parler de nouveaux bienfaits?

ÉDOUARD.

Il faut nous séparer, Éliza.

ÉLIZA.

Je ne le sens que trop! Je n'ignore pas que les convenances et les lois exigent une séparation éternelle : mais puis-je me flatter au moins qu'après l'avoir accompli, ce sacrifice affreux, vous conserverez encore un peu d'estime pour Éliza, qu'elle ne vous sera point odieuse, que vous ne la mépriserez point?

ÉDOUARD.

La douleur t'égare...; Éliza de sang froid n'eût point fait cet outrage à son ami. Écoute-moi avec calme, et tu m'accuseras ensuite, si tu penses en avoir le droit. Tu n'as vu dans ce misérable qu'un faussaire, t'accusant devant les tribunaux, te redemandant son fils, et faisant valoir ses droits uniquement pour te tourmenter... Tu n'as pas songé que ce même homme, arrêté en vertu d'un jugement qui le condamne à mort, peut subir demain la peine qu'il n'a que trop méritée, et qu'alors il te laisse en mourant, ainsi qu'à son fils, un nom déshonoré, une mémoire odieuse et flétrie!... C'est ce malheur, le plus grand de tous ceux qui te menacent, qui m'a suggéré le moyen que je te propose comme étant nécessaire, indispensable, le seul enfin qui puisse assurer ton repos et ton honneur.

ÉLIZA.

Ingrate! et j'ai pu l'accuser!

ÉDOUARD.

Muni d'une somme assez forte, et d'une lettre de recommandation pour le capitaine d'un navire qui doit mettre à la voile sous peu de jours, Fritz s'éloigne de ces lieux secrètement, et par mes soins; car mon oncle, scrupuleux observateur de ses devoirs, craindrait de se permettre la moindre infraction aux lois ou à la discipline militaire, en participant à son évasion : trop heureux d'échapper au

supplice qui le menace, il va, sous un autre nom, et dans d'autres climats, tenter la fortune... Mais, du moins, il te met, par son éloignement, à l'abri de toute accusation; il te délivre pour jamais de sa présence et de ses persécutions. Quant à moi, forcé d'obéir à un austère devoir, en me séparant de toi, tant que ce misérable existera, je ne mets entre nous que l'intervalle rigoureusement prescrit par les convenances; je m'établis assez près de toi pour que nous puissions nous communiquer nos pensées, presque aussi rapidement que si nous n'étions point séparés. Ton fils devient le mien, je l'adopte, il m'accompagne, il est près de moi l'image vivante de mon Éliza. Je ne pars point sans t'avoir réconciliée avec ton père, sans avoir obtenu ce pardon que tu as tant de fois mérité : par ce moyen, nous possédons tous deux un ami sûr, qui partage nos peines et en adoucit l'amertume. Les revenus de cette terre sont suffisants pour toi, mais je les double, afin que les malheureux ne puissent apercevoir de diminution dans tes bienfaits. Quoique séparés, nos cœurs ne cessent pas de s'entendre, ils volent au-devant l'un de l'autre. Si le ciel, satisfait de ce rigoureux sacrifice, permet qu'un jour la mort de ton ennemi nous réunisse, je reviens dans tes bras pour y jouir d'un bonheur pur et inaltérable. Hé bien! mon amie, voilà mon projet; penses-tu qu'il doive me mériter de ta part le moindre reproche?... suis-je encore coupable à tes yeux?

(Éliza, pénétrée d'admiration, est trop émue pour parler; elle se précipite dans les bras d'Édouard.)

Tu m'approuves donc?

ÉLIZA.

Je n'ai que mes larmes pour te répondre; elles te disent, mieux que je ne pourrais le faire, combien ces nobles sentiments me pénètrent d'admiration et de respect.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

ÉLIZA.

Viens, viens, mon fils; embrasse les genoux de cet homme respectable, et n'oublie jamais que chaque instant de ta vie doit être employé à lui témoigner ton amour.

JULES.

Et comment pourrai-je ajouter encore à ce que mon cœur ressent pour M. le comte! j'éprouve depuis longtemps pour lui les sentiments tendres et respectueux qu'un fils reconnaissant doit au meilleur des pères.

ÉDOUARD.

Oh oui, le meilleur des pères!... Nomme-moi toujours ainsi; c'est le seul titre que je veuille avoir et mériter près de toi. (*Il l'embrasse.*) Mais le respectable Werner... où est-il?... sait-on de quel côté il a porté ses pas?

JULES.

Conformément à vos intentions, Gertrude lui a fait faire beaucoup de chemin dans la campagne; après plusieurs détours, ce bon vieillard, accablé de fatigue, a demandé à se reposer. Gertrude l'a fait entrer dans le parc, en lui disant qu'ils se trouvaient alors près d'une maison habitée par l'honnête Wandeck, que M. Werner ne connaît pas. Il a consenti que l'on allât lui demander un asile pour cette nuit; car il est plus que jamais décidé à abandonner pour toujours la ferme et le château : alors Gertrude l'a quitté pour venir vous prévenir de son arrivée, et recevoir vos nouveaux ordres.

ÉDOUARD.

Je te remercie, mon ami, de l'empressement que tu as mis à m'apprendre cette nouvelle. Éliza, va trouver mon oncle; informe-le de ce qui s'est passé, prie-le d'avance de ne point se refuser à ce que j'attends de lui.

ÉLIZA.

Quel est ton dessein ?

ÉDOUARD.

De te réconcilier avec ton père.

ELIZA.

Peux-tu te flatter de vaincre sa prévention ?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

ÉLIZA.

Par quel moyen.

ÉDOUARD.

En le trompant. Il doit être permis d'abuser un infortuné quand c'est pour son bonheur et celui des personnes qui l'entourent. Va, mon Éliza.

ÉLIZA.

J'obéis et te remets mes plus chers intérêts. Où trouverai-je jamais un défenseur plus éloquent, un ami plus tendre et plus généreux ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, JULES.

ÉDOUARD.

Jules, retourne auprès de Gertrude ; qu'elle rejoigne à l'instant son maître, qu'elle lui dise que le vieux Wandeck consent de grand cœur à le recevoir, et qu'en conséquence elle le conduise dans la grand' salle qui donne sur le jardin : je ne tarderai point à m'y rendre. Recommande-lui surtout la plus grande discrétion. (*Fausse sortie de Jules.*) Dis à Bataille de m'amener sur-le-champ ton père.

JULES, *affligé.*

Mon père !... vous m'aviez dit, Monsieur, que je n'en avais pas d'autre que vous.

ÉDOUARD.

Pardon, Jules ;... c'est un oubli involontaire, et auquel

mon cœur n'a point eu de part; je te l'assure. Dis-lui de m'amener Isidore Fritz.

JULES.

J'y vais. (*Il saisit la main d'Edouard, la baise et sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD.

L'effort a été pénible, je l'avoue; mais, enfin, j'ai surmonté ma faiblesse. Éliza m'approuve, et je sens au calme de mon âme que j'ai rempli mon devoir. Fritz s'approche; remplissons l'obligation que je me suis imposée.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRITZ, BATAILLE.

BATAILLE, *bas au comte.*

Vous m'avez fait dire, Monsieur, de vous amener ce mauvais sujet; le voici.

ÉDOUARD.

Je te remercie, mon camarade :... va, laisse-moi seul.

BATAILLE.

Avec ce coquin-là, Monsieur?... vous n'y pensez pas.

ÉDOUARD.

Qu'ai-je à craindre?

BATAILLE.

Tout.

ÉDOUARD.

Je saurai bien l'empêcher de me faire du mal.

BATAILLE.

Comment cela?

ÉDOUARD.

En lui faisant du bien.

BATAILLE.

Ce moyen-là ne réussit pas toujours; on n'a eu que trop d'exemples du contraire!

ÉDOUARD.

N'importe, laisse-nous.

BATAILLE.

J'obéis. (*A part.*) Quoi qu'en dise Monsieur, je veux veiller sur lui : il n'y a jamais rien de bon à attendre des méchants.

(Il feint de se retirer, et se cache derrière la statue.)

ÉDOUARD.

Approchez, Fritz... Vous êtes bien coupable!...

FRITZ, *avec fierté et d'une voix sombre.*

Est-ce pour m'insulter que vous m'avez fait venir ici ?

ÉDOUARD.

Je n'insulte jamais personne.

FRITZ.

Que me voulez-vous ?

ÉDOUARD.

Vous savez quel châtiment vous est réservé !

FRITZ.

La mort.

ÉDOUARD.

Je pourrais, je devrais même vous laisser subir cette peine que vous n'avez que trop méritée.

FRITZ.

Je ne la redoute point.

ÉDOUARD.

Mais le repos d'une femme vertueuse dont vous avez fait le malheur, l'intérêt d'un fils que j'aime, et sur qui rejaillirait la honte de votre supplice, me font un devoir de vous y soustraire.

BATAILLE, *à part.*

Il en sera la dupe.

FRITZ.

Et ma femme ?

ÉDOUARD.

Nous devient étrangère à tous deux; je la laisse avec son

père, et me sépare d'elle, pour ne plus la revoir jusqu'à ce que la mort ait décidé auquel des deux elle doit appartenir.

FRITZ.

Lorsque ma mort peut vous délivrer d'un rival dont l'existence est un obstacle à votre félicité, je m'étonne que vous me fassiez un pareil sacrifice.

ÉDOUARD.

Ce n'est point à vous que je le fais.

FRITZ.

J'avoue qu'à votre place je ne me sentirais pas capable d'un si grand effort.

ÉDOUARD.

C'est qu'il est des hommes pour qui le bonheur des autres n'est rien.

FRITZ, *avec ironie.*

Je suis du nombre?

ÉDOUARD.

Et qu'il en est d'autres qui préfèrent leur propre estime et le témoignage d'une bonne conscience à toutes les jouissances, à tous les biens que leur procurerait une action dont ils auraient à rougir.

BATAILLE, *à part.*

Il doit se reconnaître là.

FRITZ.

Soit, puisque votre grande âme vous fait un devoir de me sauver, ouvrez-moi les portes, et que je m'éloigne de ces lieux, (*à part*) jusqu'à ce que je puisse y rentrer en maître.

ÉDOUARD.

Il serait dangereux de sortir avant la nuit; vous seriez infailliblement reconnu par les paysans qui vous ont vu arriver, et vous ont amené au château : mais dans la crainte que mon oncle ne juge à propos de vous faire partir sur-le-champ pour Bruxelles, ce qui me mettrait dans l'impossibilité de vous sauver, vous resterez caché dans le parc jusqu'à la fin du jour. N'espérez pas pouvoir vous évader : toutes les issues sont fermées.

BATAILLE, *à part.*

Il sera bien habile s'il saute pardessus les murs !

ÉDOUARD.

A huit heures, vous vous trouverez là,... (*Il indique la gauche.*) sous les fenêtres de mon appartement ; je ne tarderai point à venir vous rejoindre. Une lettre de recommandation pour le capitaine d'un vaisseau qui part d'Anvers sous peu de jours, et trois mille florins vous mettront à l'abri du besoin, si vous savez en faire un bon usage. J'y joindrai d'autres vêtements, afin d'écarter les soupçons que le dénûment où vous êtes pourrait faire concevoir.

BATAILLE, *à part.*

Il pense à tout.

ÉDOUARD.

Cette allée... (*Il montre la droite*) mène à la petite porte du parc ; je vous conduirai moi-même chez un homme qui vous guidera par des chemins détournés jusqu'à Anvers, et vous remettra entre les mains de l'ami sûr auquel je vous adresse. Oubliez, s'il se peut, le nom que vous portez, pour en prendre un dont vous n'ayez point à rougir. Allez au delà des mers, chercher la fortune et le repos, s'il peut en être encore pour vous : mais ne les achetez jamais aux dépens du bonheur de personne ; cela doit coûter trop cher.

BATAILLE, *à part.*

Quel homme !

ÉDOUARD.

Adieu... A huit heures... là.

FRITZ, *d'une voix sombre.*

J'y serai. (*Édouard sort.*) (*La nuit commence.*)

SCÈNE VII.

FRITZ, BATAILLE, *caché,* WALTER.

FRITZ, *regardant sortir Édouard.*

Oui, j'irai ! et malheur à toi... (*Il se retourne et voit Walter.*) Ah ! te voilà !... je te retrouve à propos.

WALTER.

J'ai profité d'un instant favorable pour rentrer dans ce parc, et y demeurer caché jusqu'à présent : mais toi, d'où sors-tu? J'étais inquiet de ne pas te voir, et je commençais à craindre qu'il ne te fût arrivé quelque mésaventure.

FRITZ.

Viens sur ce banc; nous causerons plus librement et sans crainte d'être aperçus du château. (*Ils vont s'asseoir sur le banc, au pied de la statue derrière laquelle est caché Bataille.*) En effet, depuis que je t'ai quitté pour entrer dans la ferme, j'ai été reconnu comme déserteur par un maudit officier de mon régiment, qui s'est trouvé là tout à point pour déranger mes projets; arrêté comme tel et enfermé dans une espèce de prison, d'où je ne serais probablement sorti que pour aller à la mort, si je n'avais trouvé dans mon successeur (*avec ironie*) un modèle de générosité dont je ne pense pas qu'il y ait d'exemple.

WALTER.

C'est sans doute avec lui que tu causais à l'instant?

FRITZ.

Oui : il m'offre la liberté.

WALTER.

Accepte.

FRITZ.

Trois mille florins.

WALTER.

Il faut les prendre : trois mille florins de plus et une femme de moins, il n'y a pas à balancer.

FRITZ.

C'est le seul parti qui me reste. Mon évasion et la scène d'aujourd'hui vont faire trop de bruit, pour qu'il me soit possible de demander la rupture du mariage sans être reconnu et arrêté de nouveau. Ainsi, tout le fruit de cette ruse est perdu pour moi. Au lieu de cela, on m'offre de l'argent sûr, et je suis résolu à partir. Mais tu connais assez Fritz pour croire que son rival n'en sera pas plus heureux, et lui-même vient de me fournir le moyen de me venger.

WALTER.

A la bonne heure.

FRITZ.

Puis-je compter sur toi?

WALTER.

Tu connais mes talents et tu ne peux douter de mon amitié.

FRITZ.

A huit heures, je dois me rendre sous les fenêtres de son appartement : c'est là qu'il m'apportera des lettres de recommandation, de l'or, et jusqu'à des vêtements, de peur que ceux-ci ne me fassent soupçonner.

WALTER.

On ne saurait être plus attentif.

FRITZ.

C'est lui-même qui doit me conduire hors du parc, afin de me mettre à l'abri de toute surprise.

WALTER.

C'est très-obligeant.

FRITZ.

Or, voici ce que j'ai résolu.

WALTER.

Voyons.

FRITZ.

Tu m'as déjà deviné, je parie ?

WALTER.

N'importe, dis toujours.

FRITZ.

Cette allée conduit à la petite porte du parc.

WALTER.

Bon !

FRITZ.

Il vaudrait mieux qu'elle fût plus éloignée du château....

WALTER.

Sans doute : mais tu crains qu'il ne lui prenne fantaisie de te conduire par un autre chemin.

FRITZ.

Juste.

WALTER.

Et qui t'empêchera de le frapper ailleurs comme ici, puisqu'il t'accompagne?

FRITZ.

Ce n'est pas moi qui le frapperai.

WALTER.

Comme tu voudras.

FRITZ.

Tu vois cet arbre?

WALTER.

Oui; c'est tout ce qu'il faut pour cacher un homme.

FRITZ.

Quand tu auras entendu sonner huit heures, tu te rendras ici. Dès que j'aurai vu sortir Edouard du château, un seul coup frappé légèrement dans la main t'avertira de te tenir sur tes gardes; quand nous serons près de l'arbre, je le précéderai de quelques pas, et tu me verras traverser devant toi : Edouard me suivra; quant il sera arrivé vis-à-vis...

WALTER.

Il suffit.

FRITZ.

Je ne remettrais point à un autre le soin de ma vengeanc bien certain que mon bras, guidé par la haine, ne manquerait pas de frapper juste au cœur de ma victime; mais j'ai dû tout prévoir : si, par une circonstance inattendue, j'étais arrêté; si Édouard, avant de se confier, la nuit, à un homme qu'il doit craindre, jugeait à propos de s'assurer que je suis sans armes, il échapperait au sort que je lui prépare; au lieu que, de cette manière, le résultat est infaillible.

WALTER.

C'est dit. A huit heures, un coup frappé dans la main....

FRITZ.

Et la seconde personne qui passera devant toi.

WALTER.

La seconde, je ne l'oublierai pas... Ah, ça,... dis-moi,.... les trois mille florins...

FRITZ.

Moitié partout. Le jour baisse, rentre dans le parc, et ne t'éloigne pas trop afin d'être exact au rendez-vous : je vais me cacher dans un bosquet qui est en face du château, et d'où je pourrai observer tout ce qui se passe. Au revoir.

WALTER.

Au revoir.

FRITZ.

La seconde !

WALTER.

Sois tranquille.

FRITZ.

A huit heures !

WALTER.

(*Fausse sortie.*)

A huit heures.

FRITZ.

A propos, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, charge-toi de ce portefeuille ; il renferme divers papiers dont quelques-uns me sont nécessaires, et que j'avais déposés chez un ami lorsque je fus arrêté à Munich.

WALTER.

C'est bon.

(Ils se donnent la main, et se séparent.)

SCÈNE VIII.

BATAILLE, *seul, sortant de derrière la statue.*

Épargnez donc les méchants, voilà comme il vous récompensent! Mon pauvre maître!... Pendant que tu t'occupes à tracer un écrit qui doit assurer l'existence de ce misérable, et peut-être le conduire à la fortune ; tandis que tu lui prodigues des bienfaits dont il est indigne, le monstre

trame dans l'ombre un nouveau crime ! il médite ta mort, et calcule froidement quel est le moyen le plus sûr de te la donner ! Et sans moi, ou plutôt sans une inspiration du ciel, cet horrible complot allait recevoir son exécution !... Mais vous avez affaire à un vieux soldat, peu fait, il est vrai, à se mesurer avec des adversaires aussi lâches, aussi vils que vous, mais qui vous combattra avec autant de courage qu'il en mettait, il y a vingt ans, à combattre les ennemis de son pays ! Avertirai-je, mon maître ?... Non... il ne me croirait pas... ou peut-être serait-il assez généreux pour pardonner... Pardonner serait une faiblesse : la clémence a des bornes qu'on ne saurait franchir sans danger.

SCÈNE IX.

(*Il fait nuit.*)

BATAILLE, JULES.

BATAILLE.

Qui est là ?

JULES.

Est-ce vous, Bataille ?

BATAILLE.

Oui, M. Jules.

JULES.

Je vous cherche.

BATAILLE.

Comme vous êtes agité ! que s'est-il donc passé ?

JULES.

Une scène terrible....

BATAILLE.

Vous m'effrayez !

JULES.

Entre M. le major et le vieux Werner.

BATAILLE.

A mon Dieu ! et à quel sujet ?

JULES.

D'après les ordres de M. le comte, Gertrude a ramené ce bon vieillard au château, en lui faisant accroire qu'ils étaient chez un fermier voisin, nommé Wandeck. On l'a fait entrer dans la salle basse qui donne sur l'orangerie : là, M. le major, chargé de jouer le rôle de Wandeck, s'est présenté à M. Werner, lui a fait l'accueil le plus obligeant, et, tout en le pressant de lui apprendre ses malheurs, a fini par lui raconter les siens, c'est-à-dire, ceux qu'il suppose avoir éprouvés.

BATAILLE.

Je comprends.

JULES.

Vous vous doutez bien que c'était l'histoire de madame la comtesse qu'on était convenu de lui raconter.

BATAILLE.

Hé bien?...

JULES.

A peine le faux Wandeck a-t-il commencé, que M. Werner devient sombre et rêveur; dès qu'il est convaincu, par la conformité des rapports, que c'est de sa fille qu'on veut lui parler, il se lève brusquement, et dit à M. le Major : « Homme adroit, ne pense pas que je sois dupe de cette » ruse : je rends justice au motif qui te fait agir; mais tu » ignores sans doute qu'aujourd'hui même le misérable qui » l'a ravie à ma tendresse vient de nous braver tous; que cette » Eliza, convaincue d'avoir contracté sciemment un double » mariage, va se voir traînée devant les tribunaux!..... Ah! » le nom seul de son ravisseur, la certitude de son existence » suffisent pour me rendre toute ma colère... Tant qu'il » vivra, c'est en vain qu'on tentera de me fléchir; j'en fais » ici le serment, ma fille n'obtiendra son pardon qu'après la » mort de celui qui l'a déshonorée. »

A ces mots, il demande à être conduit dans la chambre qu'on lui destine : il s'y renferme, et en interdit l'entrée à tout le monde. Ma mère, privée de l'usage de ses sens, et presque mourante, est reconduite dans son appartement. Après l'avoir recommandée aux soins de ceux qui l'entou-

rent, M. le comte la quitte, me charge de vous chercher partout, et de vous ramener près de lui : il a besoin de vous pour l'exécution d'un projet qui doit rendre le bonheur à ma mère. Ah! venez, venez vite, mon bon ami; chaque instant que nous perdons augmente sa douleur.

BATAILLE.

Je ne le puis; j'ai de fortes raisons pour ne pas rentrer actuellement au château : ainsi, retournez vers M. le comte, et dites-lui que vous ne m'avez point vu.

JULES.

Pourquoi ce mensonge?

BATAILLE.

Il est nécessaire. Que dis-je! il tient au bonheur de madame la comtesse.

JULES.

Je ne vous comprends pas.

BATAILLE.

N'importe.

JULES.

Vous m'assurez que c'est pour servir ma mère?

BATAILLE.

Oui; allez.

JULES.

J'y cours. (*Il sort.*) (*Nuit obscure. Huit heures sonnent.*)

SCÈNE X.

BATAILLE, *seul.*

Voilà l'heure. Moi! que je m'éloigne d'ici!.... que je quitte cette place. Non, non, je ne la quitter i point. Pardon, mon bon maître; c'est la première fois que je désobéis à vos ordres; mais, en pareil cas, je désobéirais à l'empereur lui-même..... J'établis là mon quartier-général, (*Il montre le fond.*) ici le corps d'observation..... (*Il écoute.*) On vient;... rentrons au camp...

SCÈNE XI.

BATAILLE, WALTER. (*Il entre par la droite, cherche à se reconnaître, et va directement vers la statue.*)

WALTER.

Je crois que c'est bien ici... La nuit est obscure en diable, à peine peut-on distinguer les objets. (*Il heurte la statue.*) C'est ici... voilà le banc de tantôt,..... la statue;..... l'arbre doit être là, à ma gauche (*A la droite des spectateurs.*) Le voici... bon... je suis à mon poste, vienne l'ennemi quand il voudra.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRITZ. (*Fritz, paraît à la cantonnade à gauche, frappe un coup dans la main, et se retire.*)

WALTER.

Voilà le signal!... mettons-nous en mesure... La seconde personne qui passera devant moi :... ma foi, c'est tout ce que je puis faire que d'y voir.

BATAILLE *a bien observé Fritz; dès qu'il a disparu, il est allé à la cantonnade; et là, il regarde, il écoute, jusqu'à ce qu'il l'aperçoive.*

Ils approchent;... marchons... (*Il fait un peu de bruit.*)

WALTER.

Le voici!... attention!

(Bataille traverse le théâtre; il va passer devant l'arbre qui cache Walter, et entrer dans le parc.)

Une.

(Fritz vient ensuite et prend le même chemin que Bataille.)

Deux.

(Dès que Fritz est arrivé près de Walter, celui-ci, qui a bien pris son temps, sort brusquement de derrière l'arbre, et le frappe.)

FRITZ, *tombant.*

Tu t'es trompé!... je meurs!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD *paraît au moment où Fritz tombe.*

O ciel!... du secours!

SCÈNE XIV.

BATAILLE, WALTER.

WALTER.

Fuyons.

BATAILLE, *le saisit au collet.*

Non pas, coquin! tu ne sortiras pas d'ici.

WALTER.

Laisse-moi fuir.

BATAILLE.

Tu as bien trouvé ton homme.

WALTER.

Veux-tu de l'argent?

BATAILLE.

Vingt mille florins ne sauraient me payer ce que je viens de faire. Par ici!... je le tiens... je le tiens.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, ÉLIZA, JULES, DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

ÉDOUARD.

Par ici.. accourez!...

BATAILLE, *poussant Walter entre les domestiques.*

Tenez, empoignez-moi ce coquin-là, et ne le lâchez pas : nous allons lui dire deux mots. (*On emmène Walter.*) (*Bataille crie aux domestiques qui l'emmènent :*) Fouillez dans ses poches, vous y trouverez un portefeuille, des papiers !

ÉDOUARD, *apercevant le corps de Fritz.*

Que vois-je !

BATAILLE.

Votre assassin, puni par son propre crime.

ÉLIZA.

Fritz !... ciel ! (*Elle détourne la vue, ainsi que Jules.*)

ÉDOUARD.

Otez-le de ses yeux (*On emporte Fritz.*) (*A Bataille.*) que veux-tu dire ?

BATAILLE.

Que pour vous récompenser de tant de bienfaits, le monstre avait juré votre mort; que c'est là que le crime devait recevoir son exécution, et que, sans le hasard, ou plutôt mon bon génie qui m'a fait découvrir cet horrible complot, nous aurions maintenant à pleurer votre perte.

ÉDOUARD.

Qui l'a frappé ?

BATAILLE.

Son complice : le ciel n'a pas même voulu qu'il périt de la main d'un honnête homme.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, M. BROWN, WERNER, GERTRUDE, JULES.

BROWN.

Venez, bon vieillard.

WERNER.

Qu'ai-je appris ! Fritz n'est plus ! où sont-ils ?

BROWN.

Madame, ce portefeuille trouvé sur Walter, et qui contient des papiers de Fritz, renferme peut-être quelques renseignements utiles à votre justification.

ÉLIZA.

Que vois-je! ô Providence! la même écriture que celle de l'extrait mortuaire! Hincmer! c'était le compagnon de ses débauches.

ÉDOUARD, *qui a jeté un coup d'œil sur la lettre.*

Écoutez tous. (*Il lit.*)

« Ce n'est que depuis un mois, mon cher Fritz, que j'ai « découvert dans quelle prison tu étais renfermé, et tu peux « croire que, dès ce moment, je n'ai rien négligé pour t'en « faire sortir; mes démarches étant inutiles, j'ai gagné un « porte-clefs, qui te remettra tout ce qui peut servir à ton « évasion: fuis au plus tôt cette vilaine demeure, et vole où « la fortune t'appelle: tu étais arrêté lorsque je revins de « cette expédition, ainsi je n'ai pu t'instruire plus tôt de son « résultat. Notre projet a réussi merveilleusement; ta femme « a reçu dans le temps ton extrait mortuaire et toutes les piè- « ces à l'appui; j'y avais mis tout mon talent; aussi je te « laisse à penser si elle a été dupe de la supercherie! Elle « est mariée depuis huit ans avec le comte Edouard de Fer- » sen; elle habite un magnifique château, situé à deux lieues » d'Anvers, et dont le comte lui a assuré la propriété avant » son mariage: il est à l'armée; ainsi tu peux hardiment te » mettre en route et te présenter: tu n'as plus qu'à re- » cueillir. Adieu. HINCMER. »

WERNER.

Le monstre!

TOUS.

Quelle horreur!

ÉDOUARD.

Oh! respectable Werner!... pourquoi vos yeux sont-ils privés de la lumière, vous verriez des preuves irrécusables de l'innocence de votre fille!

WERNER.

Vous me l'assurez tous?

BROWN, LE MAJOR, ÉDOUARD.

Nous le jurons sur l'honneur!

WERNER.

Ah! j'ai besoin de vous croire!

BROWN, LE MAJOR, ÉDOUARD, BATAILLE.

Pardonnez!... pardonnez!

WERNER.

Où donc est-elle pour que je lui pardonne?

ÉDOUARD.

A vos genoux!

WERNER, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras!... Eliza... Jules... venez sur mon cœur!

ÉDOUARD.

Un pére offensé qui pardonne est la plus parfaite image de la divinité!

(*La toile tombe.*)

FIN DE LA FEMME A DEUX MARIS.

LES MINES DE POLOGNE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 mai 1803.

LETTRE DE M. BOUILLY,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Fontainebleau, le 10 juillet 1840.

Voici, mon ancien et féal ami, ce que j'ai pu faire pour répondre aux intentions que vous m'avez manifestées. Je désire qu'elles soient remplies. J'ai essayé de vous peindre fidèlement, et de faire sentir à nos nombreux successeurs, qu'ils sont loin de l'union qui existait alors entre nous.

Vous excuserez ma pauvre vieille main tremblante de n'avoir pas mis au net cette notice. Je ne voulais pas vous faire attendre plus longtemps.

Allons, du courage et de la résignation aux atteintes de la vieillesse ! chacun de nous a sa besace à porter; la vôtre est du moins allégée par une fille chérie et ses enfants. Songez à la noble carrière que vous avez parcourue, aux amis qui vous restent, et dites-vous comme moi : « Je ne » mourrai pas tout entier, et je ne me connais pas un » ennemi qui vienne troubler ma cendre. »

Avec cela, on dort tranquillement, et l'on attend sans crainte son réveil dans l'autre monde..... Puissions-nous nous y retrouver ensemble !

Je vous embrasse avec une vive effusion de cœur.

BOUILLY,

DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

NOTICE

SUR LES MINES DE POLOGNE.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible et profond, quand on compare les mélodrames du jour à ceux d'autrefois; et cette comparaison prouve une dépravation de goût et de mœurs, dont gémissent les anciens partisans de l'art dramatique en France. Les innovateurs de nos jours ne cherchent plus qu'à produire de fortes impressions aux dépens même du bon sens et de la décence.... Montrer le vice à nu, faire bouillonner les passions les plus vives, déchirer le voile qui cache la corruption la plus révoltante : voilà le but où tendent nos nouveaux créateurs dramatiques. Aussi, leurs productions étonnent sans attacher, et par cela même ne sont qu'éphémères. C'est un ruisseau fangeux qu'une crue subite fait déborder un instant au milieu d'une riche prairie, dont il flétrit les fleurs qui se trouvent sur son passage.

Telles sont les réflexions douloureuses que je fais en relisant aujourd'hui *les Mines de Pologne* de mon ancien ami, M. de Pixerécourt. Il ne trempa jamais sa plume, lui, ni dans le fiel, ni dans la boue. Il prenait ses tableaux dans la nature; mais dans la nature parée de ce qui peut intéresser sans nuire, attacher sans révolter, instruire sans égarer, amuser sans corrompre. Toujours, dans ses nom-

breux ouvrages, l'intérêt portait sur la vertu récompensée, ou sur le vice puni; toujours l'attention du spectateur établissait dans son âme de nobles mouvements utiles aux mœurs et à la société; toujours, enfin, la variété des couleurs qu'on employait alors, tout en ornant le sentier qu'on faisait parcourir, n'y faisait jamais rencontrer de ces plantes vénimeuses, de ces reptiles dont le dard menaçant empoisonne.

Un respect si constant pour les mœurs avait sa récompense : la durée des ouvrages offerts au public prouvait leur mérite et leur utilité. *Les Mines de Pologne* sont restées au répertoire pendant vingt-trois ans : elles ont obtenu en France plus de six cents représentations. Elles ont été traduites en italien, en anglais, en polonais et en allemand. *Kotzebue,* dans ses *souvenirs de Paris*, déclare que l'auteur des *Mines de Pologne* y a fait preuve d'une grande richesse d'imagination.

Ce fut d'après ces éloges mérités, que l'empereur d'Autriche fit venir à Vienne notre célèbre compositeur Chérubini, pour composer la musique de cette pièce, qui fut représentée sous le titre de *Faniska* : à son retour à Paris, le Maestro se proposa d'arranger en français ce même opéra, écrit en italien, et de le faire jouer sur le Théâtre-Feydeau, où tout offrait l'assurance d'un brillant succès; mais M. de Pixerécourt, occupé à cette époque de travaux importants, renonça au projet d'offrir au public un ouvrage qu'il applaudissait encore au Théâtre de l'Ambigue-Comique, son berceau; et la belle partition de Chérubini ne fut répandue que dans les grandes réunions musicales de

Paris, où plusieurs fois l'admirable ouverture de *Faniska* mérita les plus vifs applaudissements.

Je ne saurais m'empêcher de relater ici un parallèle d'inspirations entre mon ami de Pixerécourt et moi : à l'époque où il travaillait aux *Mines de Pologne,* je m'occupais des *Contes à ma fille.* Nous écrivions en quelque sorte, l'un et l'autre, à la dictée de notre unique enfant. Le charmant rôle d'Angela est, pour ainsi dire, le recueil fidèle des ingénuités gracieuses et spirituelles de la fille de mon ami ; et je dus à la mienne le naturel et la vérité qui ont fait le succès de mes premiers Contes, et m'ont conduit, sans que je m'en doutasse, à cette longue carrière d'écrivain moraliste, qui, en faisant le charme de ma vie, est devenue l'aliment, la consolation de ma vieillesse.... Mais ici finit le parallèle ; la fille de M. de Pixerécourt est aujourd'hui l'épouse d'un officier supérieur du génie, et mère de jolis enfants qui caressent leur aïeul ; tandis que moi, privé par le sort du soutien de mes vieux jours, je me trouve isolé sur la terre, et ne saurais m'appuyer sur aucun bras filial, en descendant à grands pas le dernier sentier de la vie.

Le lecteur, j'ose le croire, me pardonnera cette digression : ce n'est point l'envie qui la fait déborder de mon cœur ; j'eus la constante habitude de me consoler de mes peines par le bonheur des autres ; mais j'ai pensé que cette ressemblance d'inspirations filiales entre deux littérateurs qu'unit constamment la plus franche amitié, pourrait intéresser ceux-là qui savent aimer et sentir.

Il y a quarante ans, on s'épanchait naturellement entre

auteurs ; on se consultait avec franchise ; on s'appuyait avec confiance sur le bras d'un rival ; on recevait de lui des avis salutaires, en échange de ceux qu'il avait déjà reçus et qu'il devait recevoir encore ; on respectait sa pensée primitive, comme une propriété sacrée ; on ne tendait aucun piége à sa crédulité ; on l'affermissait dans l'espérance d'un succès ; et, lorsqu'il se réalisait, c'était, en quelque sorte, une fête de famille..... Mais, aujourd'hui, le Théâtre est une arène où l'on se dispute le terrain pied à pied ; c'est un champ vaste où l'on séme avec la crainte d'être envahi par le premier venu, qui souvent moissonne les épis de votre grain. Plus d'épanchements, plus de communications ; chacun se tient sur la défensive, n'écoute que son intérêt personnel ;..... et cette honorable association d'auteurs dramatiques qui, du temps des Sédaine et des Ducis, des Collin d'Harleville, des Andrieux et des Picard, formait en France une corporation à laquelle on était heureux et fier d'appartenir, est devenue une meute affamée, courant après toute bête fauve dont elle aspire la curée : rien ne l'arrête dans sa course, ni la fleur naissante qu'elle écrase sous l'herbe, ni la colombe plaintive qu'elle force à s'éloigner de son nid ; il faut qu'on se gorge, qu'on se repaisse de l'objet qu'on poursuit..... Insensés, qui croyez vous approprier de la sorte le plus beau gibier du domaine d'Apollon ! écoutez donc les vieux piqueurs habitués à suivre sa trace ; ne parcourez point d'autres sentiers que ceux qu'ils vous indiquent ; ou bien craignez de vous égarer tout à fait.

C'est donc pour prouver aux lecteurs de ce précieux re-

cueil, quels étaient les liens qui unissaient autrefois les auteurs dramatiques, et combien leur devenait profitable cette mise en commun qu'ils exerçaient entre eux, que je me suis fait un devoir, et plus encore un honneur de fournir la notice de cet intéressant ouvrage, qui retrace à la fois la fidélité conjugale et les premiers élans de l'amour filial. Le peuple emportait, empreints dans son souvenir, ces deux sentiments, sources fécondes du bonheur social; tandis qu'aujourd'hui... ..... Je m'arrête; et me reportant par la pensée aux beaux jours de la carrière que j'ai parcourue, j'ai l'inexprimable jouissance d'y retrouver un ami de quarante ans, de lui prouver publiquement mon estime et de lui serrer la main.

BOUILLY,

DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des spectacles. 16 floréal, an XI.

La plupart des théâtres des départements sont à l'affût de toutes les nouveautés qui paraissent à l'Ambigu-comique. Aussi, à peine le succès de ces sortes d'ouvrages est-il décidé, que les administrations de province s'en emparent, et leur spéculation est toujours avouée par la réussite et par l'affluence qu'ils attirent. *Les Mines de Pologne* ne tarderont pas à être exploitées par ces théâtres, car il y a tout ce qui peut faire la fortune d'un mélodrame : il y règne un intérêt soutenu, et on y trouve des situations qui piquent la curiosité. Ajoutez à cela le soin avec lequel ce mélodrame est établi, la rapidité dans l'exécution, la richesse et la fidélité dans les costumes, la fraîcheur des ballets et l'intelligence que déploient les acteurs chargés des différents rôles : tout cela justifie aux yeux du critique le succès brillant qu'a obtenu cette production. (*Suit l'analyse.*)

Les deux premiers actes sont remplis de situations attachantes ; le troisième pourrait se terminer d'une manière aussi heureuse et plus rapide. La première entrée du paysan Péters pourrait être suivie de l'arrivée des amis d'Edvinski, et par là on éviterait les scènes un peu languissantes de la tour et du lac.

L'auteur de ce mélodrame est M. Guilbert Pixerécourt. L'auteur de la musique est M. Gérardin-Lacour.

Journal d'indications. 16 floréal, an XI.

Un intérêt toujours soutenu, des scènes souvent tragiques et quelquefois gaies, des tableaux multipliés, et qui, dans l'âme des spectateurs, font naître l'étonnement et l'effroi, la crainte et l'espérance ; des situations fortes et dramatiques, des caractères bien dessinés,

ont fait le succès du mélodrame en trois actes, joué pour la première fois le 13 floréal, sur le théâtre de l'Ambigu-comique, ayant pour titre *les Mines de Pologne*. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques défauts dans ce mélodrame ; mais la nécessité de produire des effets et l'intérêt qu'ils soutiennent, doivent faire passer sur ces défauts que la réflexion seule fait connaître, lorsque la toile est baissée et que l'illusion n'est plus soutenue par la magie du spectacle. (*Suit l'analyse.*)

Ce mélodrame est monté avec le plus grand soin. Rien de si frais que les costumes, de si digne d'être applaudi que la décoration du troisième acte. Tout, dans cet ouvrage, ajoute à l'intérêt. Le ballet, qui se termine par une valse générale, a fait grand plaisir.

Les citoyens Tautin, Joigny, Defresne et Raffile remplissent les principaux rôles et laissent peu à désirer. Madame Levêsque inspire le plus vif intérêt dans le rôle de Floreska; Madame Corsse est bien dans celui de Polina. La petite Julie est très-aimable ; elle danse avec beaucoup de grâces, et dans les jeux d'adresse, elle a fait preuve de talent.

L'auteur a été demandé avec la plus vive instance. Tautin est venu annoncer que cet ouvrage était une des productions du père du méodrame dans le genre anglais, le citoyen Guilbert Pixerécourt. La musique est du citoyen Gérardin-Lacour.

BABIÉ.

Journal des arts. 13 floréal, an XI.

Ce mélodrame vient d'obtenir un très-grand succès; il offre des situations très-théâtrales, des effets tragiques, des caractères soutenus et bien en opposition entre eux; il intéresse, il touche, il étonne, il serre le cœur. L'auteur de cet ouvrage estimable est M. Guilbert Pixerécourt.

DUSAULCHOY.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EDWINSKI, palatin de Rava.	TAUTIN.
ZAMOSKI, palatin de Sandomir.	JOIGNY.
FLORESKA, épouse d'Edwinski.	Mlle LEVÊSQUE.
ANGELA, fille d'Edwinski et de Floreska, âgée de six ans.	JULIE PUISAYE.
RAGOTZI, chef de Cosaques, aux ordres de Zamoski.	DEFRESNE.
PETERS, guide des montagnes, neveu de Polina.	RAFFILE.
POLINA, femme de confiance de Zamoski	Mme CORSSE.
POLASKI, ami d'Edwinski.	VIGNEAUX.
DEUX COSAQUES.	MARTIN. LAPORTE.
Polonais.	
Cosaques.	
Paysans et paysannes.	

La scène est au château de Minski, dans les monts Krapack, à l'extrémité du Palatinat de Sandomir.

LES MINES DE POLOGNE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chambre gothique, une porte dans le fond. A droite une espèce de lit de repos, à gauche une table et des chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMOSKI, RAGOTZI, Cosaques.

ZAMOSKI.

Enfin, te voilà de retour.

RAGOTZI.

Vos ordres sont exécutés.

ZAMOSKI.

Qu'on m'envoie Polina. (*Les Cosaques sortent.*)

RAGOTZI.

Cette retraite est impénétrable, Seigneur; qui soupçonnera jamais que la belle Floreska, l'ornement de la Pologne, soit renfermée au château de Minski, dans un affreux désert, au milieu des monts Krapack?

ZAMOSKI.

Qui? ce rival que j'abhore, son époux.

RAGOTZI.

Le palatin de Rava?

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

ZAMOSKI.

N'a-t-il pas découvert l'asile secret qu'elle habitait à Sandomir? n'a-t-il pas mis en usage tous les moyens que lui suggérait son amour pour me la ravir? Que de ruses différentes n'a-t-il pas employées pour pénétrer jusqu'à elle? N'est-ce pas lui qui m'a contraint à la conduire en ces lieux, où je voudrais pouvoir la soustraire à tous les regards? Si je n'avais à triompher que d'un rival odieux, mon sort me paraîtrait digne d'envie; mais c'est le cœur de Floreska qu'il faut vaincre, et son indifférence me réduit au désespoir. Mère tendre, épouse fidèle, c'est sur Edwinski et sa fille que se réunissent toutes ses affections. Tout entière à la douleur de les avoir perdus, son âme n'est plus susceptible que d'un seul sentiment, la haine. Rien n'égale l'horreur que lui inspire ma présence; elle ne daigne pas même la dissimuler, et ce n'est pour ainsi dire qu'en tremblant que j'ose m'offrir à sa vue. Je le sens, Ragotzi, la nature en me donnant une âme brûlante, un caractère impétueux, m'a rendu capable des plus belles actions et des plus grands excès; mon amour, partagé par celle qui l'a fait naître, eût ennobli mon cœur, exalté mon imagination, enflammé mon courage; le mépris de Floreska, la tendresse qu'elle conserve pour un autre m'irrite, fait bouillonner mon sang... Je deviendrais cruel à force d'amour. Ah! qu'il est affreux d'aimer sans espérance!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLINA.

POLINA.

Vous m'avez fait appeler, Seigneur?

ZAMOSKI.

Oui, Polina. J'ai à vous confier un dépôt précieux qui m'est plus cher que la vie. Une femme...

POLINA.

Une femme!

ZAMOSKI.

L'héritière du palatin de Culm, la belle Floreska.

POLINA, *à part.*

Floreska!

ZAMOSKI.

Vivement épris de sa beauté, et palatin de Sandomir, je ne croyais pas que rien pût s'opposer à mon union avec elle : je demandai sa main à son père; il me l'accorda. Le palatin de Rava, Edwinski, m'avait prévenu; il était aimé secrètement de celle que j'adorais, et au moment de conclure une alliance qu'il m'avait solennellement promise, le père de Floreska, vieillard faible et timide, séduit par les larmes de sa fille, peut-être aussi par les richesses de mon rival et l'influence qu'il exerçait dans le sénat, me déclara que l'intérêt de sa fille le forçait à rétracter la parole qu'il m'avait donnée. Toutes mes représentations furent vaines; mon rival l'emporta, et je revins à Sandomir, la rage dans le cœur et dévoré du besoin de la vengeance. Edwinski jouit pendant six ans d'un bonheur dont j'aurais acheté un seul jour par le sacrifice de ma vie entière; enfin, l'occasion que je cherchais se présenta; je fis enlever Floreska dans une fête, et pendant un an que je la tins cachée à Sandomir, je n'épargnai rien pour m'en faire aimer : prières, amour, promesses, présents les plus précieux, j'employai tout pour vaincre son indifférence, et je n'en pus jamais obtenir un de ces tendres regards qu'elle prodiguait à mon heureux rival. J'essayai de l'en punir en lui enlevant l'unique objet qui lui retraçait son époux : je la séparai de sa fille. Hélas! je n'en obtins pas davantage, et ce ne fut qu'un titre de plus à sa haine. Se flattant de recouvrer par la force le trésor que je lui avais enlevé, Edwinski me déclara la guerre. La jalousie doubla mes forces, je fus constamment vainqueur, et mon rival tomba entre mes mains. Maître de son sort, je pouvais d'un seul coup détruire à jamais l'espoir de Floreska et m'assurer sa possession; je pensai que la clémence m'ouvrirait le chemin de son cœur, et je renvoyai Edwinski, en lui accordant la paix et la vie. Il ne profita de

ce double bienfait que pour tenter de m'enlever par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par les armes. Mille moyens adroits furent mis en usage pour pénétrer jusqu'à Floreska, pour me la ravir : mon active surveillance les a tous déjoués; mais je veux m'affranchir des inquiétudes continuelles qu'il me cause, et c'est pour y parvenir que j'ai jugé à propos de la faire transporter secrètement dans ce lieu désert et sauvage où j'espère enfin vaincre son éloignement et la déterminer à une séparation. De plus, j'ai chargé des émissaires fidèles de chercher Edwinski, de le combattre, et mille ducats seront la récompense de celui qui m'apportera des preuves de sa mort.

POLINA, *à part.*

Malheureux!

ZAMOSKI.

Polina, j'ai cru nécessaire de vous instruire de ces détails, pour vous prouver jusqu'à quel point vous possédez ma confiance, et vous convaincre, par l'importance du secret, du prix que je mets à sa conservation et à votre fidélité.

POLINA.

Vous avez été plus d'une fois à même d'en juger.

ZAMOSKI.

J'espère qu'elle ne se démentira pas dans une circonstance à laquelle j'attache le bonheur de ma vie. Ragotzi, je suis satisfait du zèle et de l'adresse que vous avez mis à me servir dans cette occasion. Voilà cent ducats; vous veillerez avec mes Cosaques à la sûreté du château, et n'y laisserez pénétrer qui que ce soit sans mon ordre. (*Bas à Ragotzi.*) Vous surveillerez toutes les démarches de Polina, et m'instruirez promptement, si elle s'en permet de contraires à mes intentions ou aux intérêts de mon amour.

RAGOTZI, *bas.*

Comptez sur mon obéissance.

ZAMOSKI, *bas.*

J'y compte. (*haut.*) Vous, Polina, vous tâcherez, à force de soins et d'égards, de disposer ma captive à me voir. En flattant ses goûts, en prévenant ses désirs, vous ouvrirez

son cœur à l'amour, et l'amènerez, s'il se peut, à m'entendre favorablement. (*bas.*) Ragotzi est adroit, entreprenant; j'ai dû l'employer dans cette circonstance; mais j'ai besoin de m'assurer de sa discrétion, de sa fidélité; et c'est sur vous, qui m'êtes sincèrement attachée, que je compte, pour connaître ses discours, épier ses démarches, pour savoir, en un mot, s'il est digne de partager avec vous ma confiance et mes bienfaits.

POLINA, *bas à Zamoski.*

Reposez-vous sur moi; je ne tarderai point à connaître le fond de son âme.

ZAMOSKI, *à part.*

Cette mutuelle surveillance, jointe à celle que j'exercerai moi-même, me répond de leur fidélité.

RAGOTZI, *à part.*

Polina, tu es perdue. En flattant Zamoski, je m'empare de sa confiance, et je détruis pour jamais ton empire.

POLINA, *à part, désignant Ragotzi.*

Va, méchant homme, je vais m'attacher à toi sans relâche, pour déjouer tes projets, et te perdre dans l'esprit de Zamoski.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FLORESKA, *évanouie et portée par des Cosaques.*

(Les Cosaques déposent Floreska sur le lit de repos.)

ZAMOSKI.

Là... Allez. (*Les Cosaques sortent.*) Qu'elle est belle!

POLINA.

Dans quel état!... Je vais lui chercher du secours.

RAGOTZI, *l'arrêtant.*

Cet évanouissement n'est pas dangereux; il n'est que la suite d'un voyage fatigant et pénible à travers les montagnes.

FLORESKA, *sans sortir de son évanouissement.*

Zamoski ! barbare ! rends-moi mon époux !

ZAMOSKI.

Floreska revient à elle. Je vous laisse pour faire préparer tout ce que je crois propre à calmer sa douleur : je suis même décidé à lui rendre sa fille ; elle me saura gré, peut-être, de ce bienfait inattendu. Retenez bien mes instructions. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FLORESKA, POLINA, RAGOTZI.

FLORESKA, *s'agitant avec force.*

Angéla !... ma fille !... On me l'enlève !... Où me conduisez-vous ?... (*Elle reprend ses sens et se lève.*) Non, non ; laissez-moi. (*Elle parcourt le théâtre avec égarement et se trouve en face de Polina.*) Qui êtes-vous ?... (*Elle fixe Ragotzi.*) Je te reconnais ; c'est toi qui m'as conduite ici. Où suis-je ? grand Dieu !... toujours au pouvoir de mon persécuteur ! (*Elle cache sa figure avec ses mains, et va tomber sur le lit de repos.*)

POLINA, *à part.*

L'infortunée !... (*Elle fait un pas vers le lit de repos, puis se rappelant qu'elle est observée, elle s'arrête.*)

RAGOTZI, *qui a remarqué le mouvement de Polina.*

(*A part.*) Polina paraît émue : sachons adroitement découvrir ce qu'elle pense. (*Haut, avec un faux air d'intérêt.*) Cette femme est intéressante...

POLINA, *à part et vivement.*

Je t'ai deviné ; tu ne sauras rien.

RAGOTZI.

Que vous en semble, Polina ? n'est-elle pas bien malheureuse ?

POLINA, *d'un ton dur.*

Que m'importe.

RAGOTZI.

Se voir séparée de tout ce qu'elle aime!

POLINA.

Tant pis pour elle.

RAGOTZI.

Au pouvoir d'un homme qu'elle déteste!

POLINA.

Cela ne durera pas.

RAGOTZI.

Vous croyez?

POLINA.

J'en suis sûre.

RAGOTZI.

Ce sera long.

POLINA.

Peut-être.

RAGOTZI.

En vérité, Polina, je la plains!

POLINA.

Non pas moi.

RAGOTZI.

Quoi! vous refuseriez de lui rendre, sans vous compromettre, quelque léger service?

POLINA.

Sans doute.

RAGOTZI.

Vous êtes bien sévère!

POLINA.

Quand on sert les passions d'autrui, on doit tout voir, tout entendre sans émotion, et obéir aveuglément aux ordres qu'on reçoit.

RAGOTZI, *à part.*

Je me suis trompé, ou cette femme est plus rusée que moi; n'importe, elle sera bien adroite si je ne la surprends pas en défaut.

(Pendant cet à parte, Polina regarde Floreska avec intérêt.)

FLORESKA.

Qui que vous soyez, vous, dont la figure respire la douceur, et qui paraissez me voir avec quelque intérêt...

(A ce mot, Ragotzi jette sur Polina un regard pénétrant; elle se remet bien vite, et répond d'une voix dure.)

POLINA.

Vous vous trompez, Madame; je fais mon devoir et ne prends intérêt à personne.

RAGOTZI, *avec un faux air d'intérêt.*

Pourquoi donc, Polina, outrepasser les ordres qu'on nous donne? L'intention du palatin, notre maître, est que les moindres désirs de Madame soient prévenus. Commandez, Madame, et Ragotzi vous obéira.

FLORESKA *se lève, se place entre Ragotzi et Polina, de manière que celle-ci est à sa droite.*

Pardon, noble Ragotzi, je vous avais mal jugé, je le vois. Ah! je me croirai moins à plaindre, si je trouve, dans cet asile du crime, un être sensible et compatissant, qui daigne s'intéresser à mes malheurs.

RAGOTZI, *à part.*

Elle donne dans le piége.

POLINA, *bas, et vivement à Floreska.*

Défiez-vous de lui, c'est un traître.

(Floreska se retourne du côté de Polina et témoigne son étonnement; celle-ci lui fait un signe d'intelligence très-vif, pendant que Ragotzi est tourné de l'autre côté. Il se retourne vivement, alors Polina reprend son air sévère. Floreska, surprise, les regarde alternativement et paraît frappée du contraste de ces deux physionomies.)

RAGOTZI, *d'un air affable et riant.*

J'attends vos ordres, Madame.

POLINA, *bas et vivement.*

Demandez à voir votre fille.

FLORESKA, *à Ragotzi.*

Si l'intérêt que vous me témoignez est sincère, donnez-m'en la preuve en m'apprenant si mon Angéla existe, si elle m'a suivie dans ces lieux, enfin, s'il me sera permis de la revoir.

RAGOTZI.

Dans un moment, elle sera dans vos bras.

FLORESKA.

Est-il possible!

POLINA, *feignant de vouloir sortir pour aller chercher Angéla.*

Je cours la chercher...

RAGOTZI.

Souffrez que je rende ce bon office à Madame. (*Il sort.*)

POLINA, *à part.*

C'est ce que je voulais.

(*Elle reste au fond pour observer Ragotzi.*)

SCÈNE V.

FLORESKA, POLINA.

FLORESKA.

Daignez m'expliquer la cause de cette conduite mystérieuse.

POLINA, *toujours dans le fond.*

Chut; écoutez. Vous êtes ici au château de Minski, dans les monts Krapack; Ragotzi et moi sommes chargés de veiller sur vous; il vous trahit en paraissant vous servir, et moi, sous ce dehors brusque, je veux être votre ange tutélaire, je veux...

FLORESKA.

Qui a pu vous inspirer en ma faveur un intérêt aussi vif?

POLINA.

Vos malheurs et la reconnaissance.

FLORESKA.

La reconnaissance!

POLINA.

Le palatin de Culm, votre père, sauva l'honneur et la vie au mien; celui-ci nous fit jurer sur son lit de mort que nous chercherions l'occasion de nous acquitter envers notre souverain ou sa famille. Mes parents ont sans doute acquitté

cette dette ; mais j'ai eu ma part du bienfait, je dois contribuer à la reconnaissance.

FLORESKA.

Femme généreuse !

POLINA.

Reposez-vous sur moi ; ne vous étonnez de rien, dût-il m'en coûter la vie, vous sortirez de ces lieux et vous reverrez votre époux.

FLORESKA.

Comment reconnaître ?...

POLINA.

Paix... on vient. Espoir et courage !

(Elle se retourne et reprend l'attitude et l'air sévère qu'elle avait lors de la sortie de Ragotzi.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RAGOTZI, ANGÉLA.

FLORESKA, *courant au-devant de sa fille.*

Ma fille ! (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

ANGÉLA.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue, Maman, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

FLORESKA.

Ne plus t'aimer, mon Angéla !... Va, j'ai souffert autant que toi de cette séparation cruelle !

ANGÉLA.

Et mon bon ami, où est-il ?

FLORESKA.

Pauvre enfant, ton père...

ANGÉLA.

Tu pleures !... je vois bien qu'ils m'ont dit vrai.

FLORESKA.

Qui ?

ANGÉLNA.

Ces méchants, qui m'ont tenue si longtemps enfermée

tous les matins je leur demandais, en pleurant, à voir mon bon ami; ils me disaient avec une grosse voix : ton père, il est mort, tu ne le reverras jamais. Et ma mère?... Elle est perdue pour toi. Alors je pleurais encore plus fort, et puis ils me grondaient, parce que je pensais à toi, comme si un enfant pouvait oublier sa mère.

FLORESKA, *l'embrassant.*

Bon ange!

ANGÉLA.

Mais à présent, que je t'ai retrouvée, je ne te quitte plus, d'abord; n'est-ce pas que tu me défendras, s'ils veulent encore m'emporter loin de toi? (*A Ragotzi.*) Monsieur le soldat, je t'en prie, laisse-moi auprès de ma bonne maman. Je ferai tout ce que tu voudras; tiens, je t'embrasserai, quoique tu sois bien laid.

POLINA, *à part.*

Aimable enfant!

RAGOTZI.

Ne craignez rien, ma petite amie, vous ne quitterez plus votre maman.

ANGÉLA.

Ne mens pas, au moins, car cela ne serait pas beau.

RAGOTZI.

Je vous l'assure.

ANGÉLA.

Bien vrai?

RAGOTZI.

Bien vrai. (*On entend de la musique.*)

ANGÉLA.

Écoute, Maman, j'entends de la musique. (*A Ragotzi.*) Sais-tu ce que c'est que cela?

RAGOTZI.

Ce sont les vassaux du palatin mon maître, qui viennent, par son ordre, distraire la belle Floreska de sa douleur.

FLORESKA.

Dites à votre maître qu'il peut s'épargner tant de soins,

et que rien ne pourra surmonter l'horreur que m'inspire la seule idée d'habiter le même lieu que lui.

POLINA, *bas à Floreska.*

Calmez-vous, Madame.

ANGÉLA.

Oh! Maman, je t'en prie, laisse venir les musiciens; cela m'amusera et toi aussi. Écoute donc, c'est un jour de fête pour moi, puisque je t'ai retrouvée.

FLORESKA, *embrasse encore Angéla.*

Qu'ils viennent.

ANGÉLA, *courant au fond.*

Venez, venez, maman le veut bien.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANS *et* PAYSANNES.

(On apporte une table richement servie; Ragotzi et Polina invitent Floreska à prendre quelque nourriture : elle refuse. Angela s'approche de la table, prend quelques friandises, en mange en sautant, puis elle prend un plat et vient en offrir à sa mère, qui refuse encore.)

ANGÉLA.

Tu n'en veux pas? tu as tort, car c'est excellent. (*Elle regarde les paysans et les paysannes.*) Dis donc, Maman, comme ils me regardent! ils ont peut-être faim.

(Elle court à la table, prend plusieurs assiettes garnies de fruits, de pâtisseries, et en distribue aux paysans; ils refusent, en témoignant que le respect les empêche d'accepter. Angéla va en boudant auprès de Ragotzi.)

Tu vois bien que tu mens; tu m'as dit que ces gens-là venaient ici pour m'amuser; c'est le contraire, ils refusent ce que je leur donne, et cela m'ennuie.

RAGOTZI, *aux paysans.*

Acceptez, mes amis.

ANGÉLA.

A la bonne heure. (*En un instant la table est dégarnie, Angéla donne tout aux paysans.*) A présent, vous allez

danser, n'est-ce pas? (*Ils témoignent que c'est leur intention.*) Maman! Maman! ils vont danser.

(Angéla s'assied près de sa mère; les paysans exécutent différentes danses du pays, et forment des groupes variés. Au milieu d'un pas, Angéla se lève, court se placer au milieu des danseurs et les arrête.)

En voilà assez pour vous; à mon tour. (*Aux paysans.*) C'est pour amuser maman que je vais danser; si vous trouvez que je danse mal, vous ne me regarderez pas.

(Elle exécute plusieurs pas de différents genres, dans lesquels elle prend des attitudes propres à témoigner à Floreska sa tendresse. Les paysans se sont rangés en cercle et n'ont cessé de l'admirer. Quand elle a fini, elle court embrasser sa mère. Puis, se tournant vers les paysans, elle leur dit :

Eh bien, êtes-vous contents?

(Tous l'accablent de caresses. Floreska paraît oublier un moment sa douleur; elle n'est plus occupée que de sa fille qui divertit tout le monde par ses gentillesses.)

PETERS, *en dehors.*

Ma tante! ma tante!

POLINA.

C'est la voix de Peters.

UN PAYSAN.

Tant mieux, il nous réjouira.

PETERS, *de même.*

Ma tante! où êtes-vous donc? il y a une heure que j'entends la musique et je ne peux pas vous trouver.

POLINA.

Ici, dans la grande salle. Viens, et ne crie pas si fort.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PETERS.

(Peters entre en dansant et en chantant à tue-tête le dernier air du ballet.)

PETERS.

Vous savez que j'aime la danse, ma tante, et vous ne me prévenez seulement pas qu'il y a bal aujourd'hui chez vous... cela n'est pas bien, ma tante. (*Bas.*) Qu'est-ce que c'est que cette belle dame-là?

POLINA.

Cela ne te regarde pas.

FLORESKA.

C'est votre neveu, Polina?

PETERS.

Oui, Madame, c'est moi qui suis le neveu de ma tante, le garçon le plus jovial des environs; ce qui n'est pas difficile, car je ne sache pas, qu'excepté dans ce château, il existe une créature vivante à plus de six lieues à la ronde, en fait d'hommes, s'entend; car, pour des bêtes, il n'en manque pas. Vous ne connaissez peut-être pas ce pays-ci, Madame? vrai, il est superbe; il vous fera plaisir à voir. Des cavernes horribles! des précipices épouvantables! des rochers à perte de vue! des montagnes couvertes de neige! des forêts immenses peuplées d'ours, qui ne se font pas le moindre scrupule de vous dévorer; c'est charmant! Aussi, quand une fois on est arrivé jusqu'ici, on peut bien dire adieu au monde; on est sûr de n'en jamais sortir.

FLORESKA.

Hélas!

RAGOTZI, *d'une voix terrible.*

Peters!...

PETERS.

J'étais bien aise de mettre Madame au courant des beautés de l'endroit; d'ailleurs, je crois n'avoir rien dit que d'agréable et d'intéressant pour Madame et la compagnie. (*A*

Floreska.) Au reste, Madame, quand vous vous ennuierez, disposez de moi ; je me nomme Peters, je demeure à trois lieues d'ici, à l'entrée de la forêt, au pied des monts Krapack ; je suis guide ordinaire du château ; vous n'avez qu'à dire un mot ou bien me l'écrire ; car il est bon que vous sachiez que j'ai reçu une éducation distinguée ; oui, Madame, il y a au moins deux mois que je sais lire et écrire. Comme je vous disais donc, vous n'avez qu'à me faire savoir votre volonté, je me charge de vous emmener, et à moins que nous ne tombions dans un précipice, ce qui pourrait bien arriver, ou que nous soyons la proie de quelque ours à jeun, ce qui n'est pas rare du tout, je vous promets de vous conduire sans accident à votre destination.

RAGOTZI, *le prenant par le bras et le poussant loin de Floreska.*

Madame n'a pas besoin de tes services. Mais pourrait-on savoir ce que tu viens faire ici ?

PETERS.

Certainement, on peut le savoir ; il y a longtemps que vous le sauriez si vous me l'aviez demandé. Je viens d'amener au château un brave homme qui m'a généreusement payé, un soldat qui apporte au noble palatin, notre maître, la nouvelle de la mort de son ennemi, le pala...

RAGOTZI, *lui mettant la main sur la bouche en lui lançant un regard furieux.*

Silence !

FLORESKA, *à part.*

Quel soupçon !

POLINA, *à part.*

Qu'entends-je !

PETERS.

Pourquoi m'interrogez-vous donc, puisque vous ne voulez pas que je parle ?..... Il y a des gens bien singuliers dans le monde ! pas vrai, ma tante ?

RAGOTZI.

Va-t-en.

PETERS.

Qui cela ? moi ?

RAGOTZI.

Apparemment.

PETERS.

Je m'en vais : ne vous fâchez pas, Monsieur le capitaine; vos gros yeux me font peur.

RAGOTZI.

Encore une fois, va-t-en.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZAMOSKI.

ZAMOSKI, *entre brusquement, tout le monde est stupéfait.*

Qu'est-ce? d'où vient le bruit que j'entends ?

FLORESKA, *détournant la vue quand elle aperçoit Zamoski.*

Encore cet homme odieux !

RAGOTZI.

Seigneur...

ZAMOSKI.

Allez à votre poste. (*Aux paysans.*) Retirez-vous. (*Bas à Polina.*) Un soldat vient de m'apporter la nouvelle que j'attendais avec impatience : pendant que je vais disposer Floreska à la recevoir, vous, Polina, demeurez avec lui dans l'appartement voisin, et vous l'introduirez quand je vous en donnerai l'ordre.

POLINA.

J'obéis. (*Floreska veut sortir avec Polina.*)

ZAMOSKI.

Demeurez, Floreska.

FLORESKA.

De quel droit ?

ZAMOSKI.

Je... je vous en prie. (*Tout le monde est sorti.*)

SCÈNE X.

ZAMOSKI, FLORESKA, ANGÉLA.

FLORESKA.

Jusques à quand faudra-t-il que j'endure vos persécutions ?

ZAMOSKI.

Je sais, belle Floreska, ce que vous pouvez m'adresser de reproches ; je conviens que l'amour m'a rendu bien coupable envers vous ; mais dois-je être seul accusé des actes violents auxquels je me suis porté ? votre rigueur ne m'a-t-elle pas réduit au désespoir ? et pouvais-je, en vous aimant avec idolâtrie, laisser un autre possesseur heureux et tranquille d'un trésor inappréciable qui devait m'appartenir, et pour lequel j'aurais donné ma vie ? Non, un tel effort était au-dessus des forces humaines. En vous séparant pour quelque temps de la société, j'ai pensé que le calme de cette solitude, l'aspect de ces déserts, disposant votre cœur à la mélancolie, l'ouvrirait peut-être à des sentiments que je brûle de vous voir partager. Vous l'avouerai-je ! j'ai craint de devenir cruel envers un rival dont les tentatives multipliées ne faisaient qu'accroître ma haine, et j'ai voulu lui enlever pour jamais tout espoir d'une réunion à laquelle vous ne devez prétendre qu'après ma mort.

FLORESKA.

Barbare !

ZAMOSKI.

Maintenant que vous êtes en mon pouvoir, et qu'aucune puissance ne tenterait impunément de vous arracher de ces lieux, ce n'est plus un vainqueur irrité, c'est un amant tendre, soumis et respectueux que vous verrez dans Zamoski.

FLORESKA.

Je n'y verrai jamais que l'odieux persécuteur de ma famille.

ZAMOSKI.

Jusqu'à ce que j'aie pu fléchir votre cœur, à force de

prévenances et d'égards, vous ne m'entendrez plus vous parler de mon amour.

FLORESKA.

Tu as raison; il ne pourrait qu'augmenter ma haine.

ZAMOSKI.

Si vous l'exigez même, je me priverai du charme de vous voir.

FLORESKA.

Ce sera l'unique bienfait dont je te saurai gré.

ZAMOSKI.

Et quand vous le voudrez, cette demeure deviendra pour tous deux le temple du bonheur.

FLORESKA.

Tant que tu l'habiteras, elle sera le séjour du crime.

ZAMOSKI.

Floreska ! je vous aime... mais...

FLORESKA.

Et moi je t'abhorre.

ZAMOSKI.

Tant que je conserverai l'espoir de vous plaire, d'un regard vous pourrez adoucir ce caractère fougueux auquel rien ne résiste ; mais si vous déchirez le bandeau qui m'abuse sur vos vrais sentiments; s'il ne m'est plus permis enfin d'espérer de vaincre un jour votre indifférence, c'est alors que vous ressentirez les terribles effets de ma fureur jalouse.

FLORESKA.

Qu'a-t-on à redouter quand on ne craint point la mort?

ZAMOSKI.

Il est des tourments plus cruels, et ce sont ceux-là que je vous réserve.

FLORESKA.

Je les braverai tant qu'Edwinski vivra.

ZAMOSKI.

Et s'il n'était plus!...

FLORESKA.

Que dites-vous ?

ZAMOSKI.

La vérité.

FLORESKA.

Edwinski !...

ZAMOSKI.

Est mort dans un combat.

FLORESKA.

Mort !... ah !... malheureuse !... Et quoi ! ne m'est-il pas permis de révoquer en doute cette horrible nouvelle ?

ZAMOSKI.

Quoique Edwinski fût mon rival, j'ai toujours estimé sa bravoure ; mais sa perte n'est que trop certaine. Un témoin...

FLORESKA.

Un témoin ! où est-il ? que je le voie ! Ah ! Seigneur, ne refusez pas cette triste faveur à une épouse au désespoir.

ZAMOSKI.

Vous le voulez ?

FLORESKA.

Je vous le demande comme un bienfait.

ZAMOSKI.

Vous allez être obéie. (*Dans le fond.*) Polina ! (*Polina paraît : il lui fait signe d'amener la personne qui est avec elle. Elle sort. Il revient près de Floreska et continue.*) Edwinski, victime de sa témérité, a succombé dans un combat contre le commandant d'un de mes châteaux, dans lequel il avait voulu s'introduire sans doute pour vous y chercher. Il a désiré, en mourant, qu'une bague et son portrait, auquel est attaché le vôtre, fussent remis entre vos mains. J'aurais dû, peut-être, ne pas souffrir que ces derniers gages de son amour parvinssent jusqu'à vous ; mais ma parole est sacrée. On lui en a fait la promesse en mon nom, et Zamoski n'a jamais faussé son serment.

FLORESKA, *à part.*

Monstre !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, POLINA, EDWINSKI.

(Edwinski est déguisé par une barbe épaisse et une longue pelisse qui cache entièrement son habit.)

ZAMOSKI, *se retournant vers Edwinski.*

Polonais, tu vois la veuve du brave Edwinski; approche et remplis le triste message dont il t'a chargé à ses derniers moments.

(Edwinski s'approche de Floreska, la salue, et tire de son sein une bague. Polina s'est placée entre lui et Zamoski; celui-ci lui parle à voix basse, et semble s'applaudir d'avance du succès qu'il se promet par la mort de son rival. Edwinski s'étant assuré qu'on ne l'observe pas, prend, de la main gauche, la main de Floreska qu'il porte sur son cœur et lui met sa bague au doigt, en lui faisant signe de se contraindre; Floreska l'examine, le reconnaît, et dans le premier moment de sa surprise, s'écrie:)

FLORESKA.

C'est lui! (*Zamoski et Polina se retournent.*)

(Floreska qui a senti son imprudence, demeure interdite, immobile, et ne sait comment la réparer. Edwinski a tiré adroitement de son sein son portrait, et se retournant froidement vers Zamoski, lui montre qu'il représente Edwinski.)

POLINA.

C'est son portrait.

(Edwinski s'applaudit d'avoir trompé la surveillance de Zamoski. Polina semble deviner que ce prétendu soldat n'est autre que l'époux de Floreska. Zamoski fait signe à Edwinski de remettre à Floreska ce portrait; Floreska, saisissant l'intention d'Edwinski, s'en empare avec empressement et le couvre de baisers.)

FLORESKA, *tournée vers Edwinski et paraissant s'adresser au portrait.*

O toi! qui m'es plus cher que la vie, il m'est donc permis de te revoir encore! Va! quelles que soient les persécutions que j'éprouve, je jure de te rester fidèle, de ne vivre que

pour toi. Le ciel ne sera pas toujours inaccessible à mes prières; il permettra, j'espère, qu'avant peu, nous puissions nous réunir... (*Zamoski fait un geste qui peint son mécontentement, Floreska s'en aperçoit et continue.*) dans un lieu où nous n'aurons plus rien à redouter des méchants et de leurs persécutions....

(Zamoski jette un regard terrible sur Floreska; Polina, qui est derrière lui, fait signe à Floreska de se modérer. Celle-ci continue sans affectation.)

Dans la tombe.

ANGÉLA.

Donne, Maman, que je l'embrasse aussi l'image de mon bon ami.

(Elle prend le portrait, l'embrasse, l'examine attentivement. Edwinski, les yeux fixés sur elle, et emporté par sa tendresse, oublie un moment son rôle; tout son corps est penché vers l'enfant, il semble être en extase. Zamoski remonte la scène pour les observer par derrière. Polina n'ose bouger, Floreska tremble sans pouvoir faire le moindre signe. Edwinski a pris la main d'Angéla, et la presse furtivement dans les siennes. Angela le regarde et lui dit avec douceur.)

Comme tu me serres la main!

FLORESKA, *retient sa fille et lui met la main sur la bouche.* (*A part.*) Imprudente!

ZAMOSKI, *s'élance sur Edwinski, lui arrache la barbe et le reconnaît.*

C'est lui! (*Stupéfaction générale.*) Dans le transport de joie que m'avait causé la nouvelle de ta mort, et certain d'ailleurs qu'une fois entré dans ces lieux, on n'en sort point impunément, j'avais négligé certaines précautions qui t'eussent fait reconnaître. D'ailleurs, je l'avouerai, je ne te croyais point capable d'un tel excès d'audace; mais, tu le vois, malgré toute ton adresse, tu ne saurais m'échapper. Couple perfide! vous ne me braverez pas plus longtemps. (*Avec l'ironie la plus amère.*) Vous l'avez dit, belle Floreska, c'est dans la tombe que vous serez réunis... ; mais cet amant heureux va t'y devancer; c'est lui qui va tracer ta route et préparer ta place.

EDWINSKI, *jetant sa pelisse et s'armant de son épée.*

Ce sera l'un des deux.

POLINA, *avec empressement.*

Seigneur, je cours chercher vos gardes!

EDWINSKI.

Ils le retrouveront mort!

(Angéla et Floreska courent se jeter au-devant de Polina qui parle bas à Floreska et sort en lui témoignant combien elle désire que son époux soit vainqueur; Edwinski et Zamoski s'élancent l'un sur l'autre. Après un combat très-vif dans lequel l'avantage est alternativement pour l'un ou l'autre, Edwinski tombe à la renverse; Zamoski va le percer. Floreska jette un cri, et se place au-devant du coup. Angéla retient Zamoski, en tenant sa pelisse par derrière. Zamoski recule en voyant Floreska au-devant de son épée. Les Cosaques entrent, se précipitent sur Edwinski et le désarment. Polina, par derrière, lève les mains au ciel; Ragotzi paraît au comble de la joie.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, POLINA, RAGOTZI, COSAQUES.

FLORESKA, *à Zamoski, montrant Edwinski.*

Zamoski, accorde-lui la vie!

ZAMOSKI.

Oui; mais pour lui donner mille fois la mort. (*Angéla et Floreska font un mouvement pour attendrir Zamoski.*) Ne croyez pas que rien puisse me fléchir : extrême en mon amour, je suis implacable dans ma haine; vous frémiriez à la seule idée des tourments que je vous prépare. Ragotzi, Polina, apprêtez-vous à servir ma vengeance.

POLINA.

Reposez-vous sur moi. (*Avec une expression vigoureuse.*) Les coupables ne tarderont point à se repentir de leur audace.

ZAMOSKI.

Ragotzi, que ces sombres abîmes, que ces mines abon-

données soient désormais le théâtre de leur supplice; qu'ils y soient engloutis pour n'en sortir jamais.

RAGOTZI.

Oui, Seigneur.

POLINA.

Fiez-vous à mes soins.

ZAMOSKI, *bas à Ragotzi.*

Dans la crainte d'une surprise de la part des amis d'Edwinski, et pour nous mettre à l'abri d'un coup de main, tu feras replier sur le château le premier poste de Cosaques qui est au bas des montagnes.

RAGOTZI.

Vous serez obéi.

FLORESKA, *à genoux.*

Grâce, Zamoski!

ZAMOSKI.

Rien.

RAGOTZI.

Obéissez.

POLINA.

Point de grâce aux méchants.

EDWINSKI.

Femme cruelle!

POLINA, *lui serrant la main avec une émotion bien prononcée et en regardant Zamoski qui paraît applaudir à son zèle.*

Vous verrez, vous verrez, comme je sers ceux que j'aime. (*Bas.*) Espoir et courage!

(Floreska témoigne sa surprise, Zamoski renouvelle son ordre; les Cosaques entraînent Edwinski, Floreska et Angéla; la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une mine taillée en arcades. A gauche, vis-à-vis le second plan, se trouve une espèce de pilier, servant d'arc-boutant à deux arcades. Celle qui est à gauche, entre la coulisse et le pilier, est censée communiquer au château par des souterrains; elle est fermée par une porte grillée. Dans le milieu du plafond, au quatrième plan, est un trou servant d'ouverture à la mine; au milieu de ce trou, un mât perpendiculaire ayant des échelons, et qui sert à monter ou à descendre. Au pied du mât, une grille horizontale qui ferme l'ouverture de la mine pour l'étage inférieur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

EDWINSKI, RAGOTZI, COSAQUES.

(On voit descendre par l'ouverture de la mine et le long du mât un Cosaque portant une torche, puis Ragotzi, suivi d'un autre Cosaque qui tient un sabre nu sur la tête d'Edwinski qu'on descend dans le panier, les yeux bandés. Dès qu'ils sont arrivés au bas, Ragotzi ordonne au Cosaque qui porte la torche d'allumer une lampe placée derrière le pilier, en sorte que l'intérieur de la mine soit éclairé d'une manière pittoresque. Edwinski arrivé au bas, défait le bandeau qui lui couvre les yeux; il paraît frappé de l'horreur des lieux où il se trouve; Ragotzi parcourt la mine.)

UN COSAQUE.

Et bien, commandant, décidez-vous; est-ce ici que nous le laissons?

RAGOTZI.

Qu'en penses-tu, toi qui connais mieux que moi l'intérieur de ces mines?

UN COSAQUE.

Est-ce mon avis que vous me demandez, commandant?

RAGOTZI.

Sans doute.

UN COSAQUE.

Ma foi, je pense qu'il serait trop heureux de rester ici: on y respire un bon air; l'endroit est agréable, gai, commode...

RAGOTZI.

Tu veux rire!

UN COSAQUE.

Du tout, commandant, je ne ris jamais. Vous pouvez m'en croire, ceci est véritablement un palais auprès de la partie inférieure. En un mot, c'est l'appartement des femmes.

RAGOTZI.

L'appartement des femmes!

UN COSAQUE.

Vous ne savez pas cela, vous qui n'êtes que depuis peu de temps au service du noble palatin; mais c'est ici qu'il renferme les beautés cruelles qu'il rencontre parfois, afin de les apprivoiser. Ce passage que vous voyez fermé par une grille, conduit à une salle basse du palais par un sentier taillé dans le roc; c'est par là qu'il vient de temps en temps visiter ses pensionnaires, et, selon toute apparence, c'est ici que l'on conduira la belle Floreska.

RAGOTZI.

En ce cas, c'est dans la partie inférieure qu'il faut renfermer son époux: elle est séparée de celle-ci par une grille; ainsi ils ne pourront ni se voir, ni s'entendre; et je dois, pour prouver au noble palatin jusqu'où va mon zèle, ne négliger aucune occasion d'augmenter, s'il se peut, la douleur et les tourments de deux personnes qu'il déteste et dont il a juré la mort.

UN COSAQUE.

C'est juste.

EDWINSKI.

Eh bien! bourreaux! mon sort est-il décidé?

RAGOTZI.

A peu près.

UN COSAQUE.

Patience! tu es diablement pressé.

EDWINSKI.

Mes yeux sont fatigués de voir des méchants.

UN COSAQUE.

En ce cas, tu dois les fermer souvent.

RAGOTZI, *au Cosaque qui est près d'Edwinski.*

Remets-lui son bandeau, il ne nous verra plus.

EDWINSKI, *repoussant le Cosaque.*

Je ne le souffrirai pas.

UN COSAQUE.

Oh! ne va pas faire le mutin! cela ne te réussirait pas du tout. Commandant, vous avez la clef de la grille?

RAGOTZI.

La voilà.

UN COSAQUE.

Il faut le descendre tout de suite, il sera débarrassé de l'horreur de notre présence; comme tu vois, nous savons ce que c'est que les procédés.

(On ouvre la grille. Le premier Cosaque descend avec une torche, l'autre se place sur le mât et descend au niveau du panier comme au commencement de l'acte. Le premier Cosaque donne un son de cor et Ragotzi s'apprête à descendre.)

Restez-là, commandant, nous n'avons pas besoin de vous, c'est l'affaire d'un moment.

(Tout disparaît et s'enfonce dans la partie inférieure; Ragotzi, appuyé sur le mât, les regarde descendre et observe ce qui se passe.

SCÈNE II.

FLORESKA, POLINA, RAGOTZI.

POLINA, *arrivant par le sentier voûté et ouvrant la grille.*

(*Avec beaucoup de douceur.*) Suivez-moi, Madame, nous voilà parvenues à l'affreux séjour qu'on vous destine. Croyez bien que je n'aurais jamais accepté l'horrible emploi

dont m'a chargé Zamoski, si je n'espérais trouver les moyens de vous être utile et d'adoucir au moins votre captivité.

(Elle soutient Floreska qui paraît dans un état de faiblesse difficile à rendre, et la conduit vers un banc à droite.)

RAGOTZI.

J'entends du bruit. (*Il quitte sa place et s'avance de quelques pas.*)

POLINA, *l'aperçoit.*

(*A part.*) C'est Ragotzi. (*Haut et reprenant un ton dur et des manières brusques.*) Allons, Madame, croyez-vous que j'ai le temps d'écouter vos plaintes et de m'apitoyer sur votre sort?

(Elle la pousse rudement vers le banc, puis se retournant vers elle les mains jointes et avec un air suppliant, lui dit à part:)

Ah! pardon! pardon!

RAGOTZI.

Doucement, Polina; l'intention de Zamoski n'est pas que les prisonniers soient traités avec tant de rudesse.

POLINA.

Que vous importe? chacun agit comme il lui plaît.

RAGOTZI, *à part.*

Cette femme a par fois des manières insupportables.

POLINA, *montrant à Floreska un renfoncement à droite.*

Voilà votre appartement; vous y trouverez à peu près ce qui vous est nécessaire.

RAGOTZI, *à part.*

Oui, à peu près. (*Haut.*) Ne serait-il pas possible de procurer à madame quelque adoucissement?

POLINA.

Je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas qu'on se mêle de ce qui me regarde; faites votre devoir comme je ferai le mien.

RAGOTZI, *à Floreska.*

Soyez persuadée, Madame...

POLINA.

Madame n'a pas besoin de vos consolations. (*On entend du bruit dans la partie inférieure.*) Au lieu de vous établir ici le censeur de ma conduite, vous feriez mieux de

savoir ce qui se passe dans la partie confiée à votre surveillance. Entendez-vous? c'est sans doute votre prisonnier qui se révolte.

RAGOTZI.

En effet. J'y vais; nous verrons s'il osera me résister. (*Il descend.*)

SCÈNE III.

FLORESKA, POLINA.

POLINA.

Oui, allez. (*Dès que Ragotzi a disparu, elle court à l'ouverture et observe attentivement.*) Il est en bas; le bruit redouble... courons. (*Elle sort précipitamment par le chemin voûté.*)

SCÈNE IV.

FLORESKA, *seule, regardant autour d'elle.*

Quel horrible séjour! (*Elle se cache la figure en exprimant son effroi.*) Polina!... elle aussi m'a quittée! Hélas! que pourraient ses efforts et son amitié contre l'active surveillance des êtres féroces qui m'entourent? Angéla! Edwinski! c'en est donc fait; je ne vous verrai plus. Qu'on les sépare pour jamais, a dit le cruel Zamoski; Floreska ne reverra plus sa fille. On ne l'a que trop bien exécuté cet ordre barbare. Me voilà condamnée à finir ici des jours passés dans la douleur et les larmes, et je n'aurai pas même pour témoins de mes derniers moments les seuls objets qui pourraient en adoucir l'amertume. Malheureuse Floreska! (*Elle retombe accablée.*)

SCÈNE V.

FLORESKA, POLINA, ANGELA.

POLINA, *conduisant Angéla par la main, paraît à la porte grillée; elle observe rapidement si elle ne peut être surprise et court vers Floreska.*

Floreska!... embrassez votre fille.

FLORESKA, *jette un cri de surprise et embrasse Angéla.*

Angéla!

POLINA.

Paix! Je sais qu'il n'est point de plus grand supplice pour une mère que d'être séparée de son enfant, et je vous rends le vôtre. Adieu, dérobez-la soigneusement à tous les regards.

FLORESKA.

Mais votre maître...

POLINA, *vivement, et mettant la main sur son cœur.*

Le voilà.

FLORESKA.

Zamoski...

POLINA.

M'ordonne de vous persécuter; mais mon cœur me prescrit de vous servir, et c'est à lui seul que j'obéis.

FLORESKA.

Femme généreuse!

POLINA.

On vient; de la prudence! surtout cachez-la bien.

ANGÉLA.

Tu ne m'embrasses pas?

(Polina va jusqu'à la grille, puis elle se retourne, voit Angéla qui lui tend les bras, revient vivement sur ses pas et l'embrasse ainsi que Floreska. On entend deux sons de cor.)

POLINA.

Voilà le signal pour remonter. Adieu; espoir et courage!

(On aperçoit la lueur des torches, à l'ouverture horizontale. On entend le murmure confus des voix. Polina s'échappe des bras de Floreska, et emmène Angéla qu'elle fait cacher dans l'enfoncement qui est entre le pilier et la grille, puis elle disparaît.)

SCÈNE VI.

ANGÉLA, *cachée*, FLORESKA, RAGOTZI, COSAQUES.

(On voit remonter d'abord Ragotzi, puis les Cosaques. Un d'entre eux ferme la grille à la clef.)

UN COSAQUE.

Avez-vous encore quelque chose à nous ordonner, Commandant?

RAGOTZI.

Non. Je vais visiter quelques parties de ces mines. (*A voix basse.*) Je suis d'ailleurs bien aise de voir ce qui se passe ici.

UN COSAQUE.

Il suffit, Commandant. (*Ils se mettent en devoir de remonter au mât.*) Vous n'avez pas oublié le signal, pas vrai? Un son de cor pour descendre le panier et deux pour le remonter.

RAGOTZI.

Je te remercie. Je m'en souviens; mais je n'en aurai pas besoin.

FLORESKA, *à part.*

Un son de cor pour descendre le panier et deux pour le remonter!

RAGOTZI

La clef de la grille?

UN COSAQUE.

La voilà.

RAGOTZI.

Partez.

(Un des Cosaques donne deux sons de cor, le panier remonte, les

Cosaques montent après le mât, et tout disparaît par l'ouverture du haut.)

SCÈNE VII.

RAGOTZI, FLORESKA, ANGÉLA.

RAGOTZI, *à part.*

Cette femme me plaît ; il faut que je tâche de m'en faire aimer. Zamoski n'y a point réussi, parce qu'il n'a pas su se plier à son caractère et flatter sa douleur : je profiterai de ses fautes. Elle se croit séparée pour toujours de sa fille, de son mari ; en lui faisant espérer de les revoir, espoir que je me garderai bien de réaliser, je gagnerai peu à peu sa confiance ; de la confiance naît l'amitié, et de l'amitié à l'amour, il n'y a qu'un pas. La seule chose que je redoute, c'est la présence de Polina ; elle paraît scrupuleuse et sévère à l'excès, incapable de trahir ses devoirs ; ainsi, je ne puis l'admettre en ma confidence : je n'ai donc d'autre moyen, pour me délivrer de sa surveillance, que d'inventer quelque ruse ou de lui tendre un piége, afin de la perdre dans l'esprit de Zamoski, et d'être seul chargé de la garde des prisonniers. Oui, voilà le plan que je dois suivre ; il est bien conçu, je ne m'en écarterai pas.

(Pendant ce monologue, Ragotzi s'est approché machinalement du pilier, et s'est assis un moment sur le banc qui est au bas. Il a posé près de lui sa toque et la clef de la grille horizontale ; Floreska s'en est aperçue ; et lorsque Ragotzi se lève, elle montre à Angéla la clef qui est sous la toque, en lui faisant signe de la prendre et d'aller ouvrir à son père. Après un instant de réflexion, l'enfant saisit l'idée de sa mère, prend adroitement la clef, passe derrière le pilier, et va au pied du mât.)

RAGOTZI, *allant vers Floreska.*

Ce séjour doit vous paraître affreux, Madame ?

FLORESKA.

Il est vrai.

RAGOTZI.

Si du moins vous n'étiez pas séparée des objets qui vous sont chers ?

FLORESKA.

Alors il aurait pour moi des charmes.

RAGOTZI.

Votre époux est confié à mes soins...

FLORESKA.

Je le sais.

(Angéla a mis la clef dans la serrure; elle fait tous ses efforts pour l'ouvrir. On entend bien distinctement le premier tour. Ce bruit frappe Ragotzi, qui tourne vivement la tête. Floreska effrayée fait par derrière un signe à sa fille, qui se relève et se cache derrière le mât. Ragotzi, qui ne voit rien, s'avance vers le banc. Floreska tremble qu'il ne s'aperçoive que la clef n'y est plus, elle le rappelle avec un air presque suppliant, et lui dit avec beaucoup de douceur.)

Vous me disiez que mon époux est confié à vos soins.

RAGOTZI, *revenant.*

Et qu'il dépend de vous de le revoir.

FLORESKA.

Parlez, que faut-il faire?

RAGOTZI, *à part.*

Elle est à moi.

(Pendant cet à parte, Floreska fait signe à sa fille de retourner à sa place. Angéla obéit et se sauve à toutes jambes derrière le pilier.)

FLORESKA.

Eh bien!

RAGOTZI.

Me conserver un peu de reconnaissance.

FLORESKA.

Peut-on en refuser à celui qui nous oblige?

RAGOTZI.

Et m'aider à éloigner Polina, dont la sévérité nuirait à mes desseins.

FLORESKA, *à part.*

Je le crois. (*Haut.*) Cela doit être difficile, car elle possède la confiance de Zamoski.

RAGOTZI.

Promettez-vous de me seconder?

FLORESKA.

Comme je le dois et autant que je le pourrai.

RAGOTZI.

Je n'en veux pas davantage. Adieu, belle Floreska, vous ne tarderez point à me revoir, et j'espère vous donner une nouvelle agréable. (*Angela remet furtivement la clef sous la toque, témoigne à sa mère qu'elle a réussi, et toutes deux s'en applaudissent.*) (*Apart.*) Allons achever la visite qu'il m'est ordonné de faire, et rêver aux moyens d'éloigner Polina; c'est le seul obstacle que je doive rencontrer dans l'exécution de mes projets.

(Il reprend sa toque et la clef, salue Floreska et prend une lanterne. On le perd bientôt de vue à travers les sombres détours de la mine.)

SCÈNE VIII.

FLORESKA, ANGÉLA.

(Floreska s'est levée et a observé Ragotzi. Quand il s'est éloigné, elle court vers Angéla qui se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises.)

FLORESKA.

Charmante enfant!

(Elle court à la grille, la soulève avec peine et pousse un cri de joie.)

Elle est ouverte! (*Elle se jette à genoux.*)

ANGÉLA, *parlant à la partie inférieure.*

Mon bon ami, viens!

FLORESKA, *de même.*

Edwinski! la grille est ouverte... viens embrasser ta fille.

EDWINSKI, *en dehors.*

Et ma Floreska! (*Angéla s'est mise à genoux à côté de sa mère.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EDWINSKI.

(Edwinski monte après le mât, et soulevant la grille avec sa tête, aide sa femme à l'ouvrir. Floreska et sa fille sont à genoux : il se jette entre elles deux dans la même attitude ; tous trois s'embrassent et adressent au ciel leurs remerciements.)

EDWINSKI.

Sommes-nous seuls dans ces mines?

FLORESKA.

Ragotzi les visite, mais la lumière qu'il porte nous avertira de son retour.

EDWINSKI.

Chère Floreska!... quelle est la main bienfaisante qui nous réunit?

FLORESKA, *montrant Angéla.*

La voilà.

EDWINSKI.

Quoi! ma fille!

ANGÉLA.

Je t'ai donné du chagrin sans le vouloir; il faut bien que je te le fasse oublier.

EDWINSKI.

Ah! si Zamoski ne m'eût point découvert, c'était fait de lui, ce jour te délivrait d'un rival odieux et de ses persécutions.

FLORESKA.

Est-il possible?

EDWINSKI.

Cinquante hommes déguisés et d'un courage à l'épreuve, à la tête desquels est le brave Polaski, m'ont suivi; ils doivent se tenir cachés aux environs du château, jusqu'à ce qu'un avis de ma part les instruise des moyens de surprendre la garde ou d'attaquer à force ouverte; mais renfermés dans ces horribles lieux, sans prévoir le terme de

notre captivité, comment leur faire part de ce qui m'arrive? Ils se croiront trahis, abandonnés, ils fuiront peut-être, et nous laisseront pour jamais au pouvoir du monstre qui nous opprime. Si du moins j'avais pu conserver des armes! le désespoir, la rage aurait doublé mes forces; je vous aurais sauvées, ou je serais mort à vos yeux. Mais... rien, rien!... Tout me manque à la fois, tout trahit mon courage.

FLORESKA.

Mon ami, un être généreux compatit à nos malheurs, et nous promet du secours. Une femme...

EDWINSKI.

Une femme!

FLORESKA.

Polina... Apprends.... (*On entend le refrein de l'air suivant.*) Paix. (*Floreska se remet à sa place; Edwinski et Angéla se cachent derrière le pilier, mais de manière à être vus.*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PETERS.

PETERS, *sans être vu.*

Air : *Un pauvre petit savoyard. (Des deux Journées.)*

PREMIER COUPLET.

Tristes habitants de ces lieux,
O vous que l'infortune accable!
Pour les cœurs bons et vertueux,
Il existe un Dieu secourable.
Le bonheur vous sera rendu,
Acceptez-en le doux présage; (*bis.*)
Conservez espoir et courage;
Un bienfait n'est jamais perdu. (*bis.*)

(Les trois autres ont écouté avec la plus grande attention ce couplet et ont exprimé tour à tour les sentiments qu'il a fait naître en leur âme; à la fin du couplet, Peters se montre, descend le long du

mât, tenant un panier au bras; il s'arrête à la hauteur de huit à dix pieds.)

SECOND COUPLET.

Votre père du déshonneur
Sauva jadis notre famille.
Sa fille est en proie au malheur!...
Nous mourrons pour sauver sa fille.
Tant de beauté, tant de vertu,
D'un méchant seraient le partage!... (*bis.*)
Reprenez espoir et courage,
Un bienfait n'est jamais perdu. (*bis.*)

(Pendant ce couplet, Floreska tournée vers Peters, lui a témoigné sa reconnaissance. Edwinski et Angéla se sont avancés.)

FLORESKA.

Comment, Peters, c'est vous!

PETERS, *au bas du mât.*

Oui, Madame.

FLORESKA.

Et vous ne craignez pas...

PETERS.

Ce qu'un honnête homme doit craindre le plus, c'est de manquer à la reconnaissance.

TOUS.

Bon Peters!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RAGOTZI.

PETERS.

Je viens de la part de Polina vous dire... (*On entend du bruit.*)

FLORESKA.

C'est Ragotzi.

PETERS.

Nous sommes perdus. (*A Edwinski,*) Cachez-vous, Seigneur. (*A Floreska.*) Ne bougez pas, Madame. (*Ragotzi*

s'avance par derrière et vient entre Peters et Floreska écouter ce que dit Peters.) Oui, Madame, je ne saurais trop vous le répéter, ayez toute confiance dans Ragotzi. (*Bas.*) Défiez-vous de lui. (*Haut.*) C'est un soldat courageux et fidèle... (*Bas.*) Un misérable, le vil esclave des volontés de son maître. (*Haut.*) Mais qui sait allier la sévérité qu'exige son devoir aux égards que tout homme doit à votre sexe, surtout quand il est malheureux.

RAGOTZI, *s'avançant.*

Peters n'est pas aussi simple qu'il voudrait le paraître, ce me semble.

PETERS, *jouant la surprise.*

C'est vous, Seigneur?

RAGOTZI.

Et je le remercie des choses obligeantes qu'il a bien voulu dire à Madame sur mon compte.

PETERS.

Seigneur, je n'ai rien dit que de vrai.

FLORESKA.

Je le crois et je n'avais pas besoin du témoignage de Peters pour en être persuadée.

RAGOTZI.

Ce que vous me dites est trop flatteur, Madame.

PETERS, *à part.*

Pas trop.

RAGOTZI, *à Peters.*

Mais je n'en dois pas moins savoir quel est le motif qui t'a conduit ici.

PETERS, *montrant son panier.*

Vous le voyez.

RAGOTZI.

Est-ce toi qui as chanté?

PETERS.

C'est moi-même, vous avez dû me reconnaître à la fraîcheur de la voix.

RAGOTZI.

Quelle est cette chanson?

PETERS.

Cette chanson?... c'est une chanson... de circonstance.

RAGOTZI.

Mais ensuite il m'a semblé entendre plusieurs voix...

PETERS.

C'est sûrement l'écho qui produit cet effet là.

RAGOTZI.

Crois-tu?

PETERS.

Oui, Seigneur.

RAGOTZI.

Et moi je suis certain que l'on t'a répondu, et je veux m'en assurer à l'instant même.

FLORESKA, *à part.*

Nous sommes perdus.

PETERS, *bas.*

Ne vous troublez pas!

(Ragotzi fait le tour de la mine, passe derrière le mât, revient derrière le pilier. Angéla conduisant son père par la main, passe devant le public, en sorte que quand Ragotzi revient au-devant de la scène, Edwinski et sa fille ont fait le tour et se sont cachés de nouveau.)

RAGOTZI, *à part.*

Je soupçonne quelque intelligence de la part de Polina; si je pouvais m'en convaincre, elle serait perdue. (*Haut.*) Ne serait-ce point Polina qui t'a envoyé ici?

PETERS.

Ah! vraiment, elle s'en garderait bien.

RAGOTZI.

Et qui donc?

PETERS.

Je me suis offert de bonne volonté.

FLORESKA, *bas à Peters.*

Mon ami, tâche de le faire sortir. Je tremble qu'il ne les découvre!

RAGOTZI, *à part.*

Il y a là dessous quelque mystère!

PETERS, *bas à Floreska.*

C'est difficile!... Ah! j'y suis. (*Haut.*) Au lieu de blâmer ma conduite, vous devriez plutôt des éloges à mon zèle. Ne vous souvient-il plus que vous m'avez ordonné d'aller au premier poste des montagnes, à une lieue d'ici, chercher du renfort?

RAGOTZI, *l'interrompant.*

Silence!

PETERS, *continuant et plus fort.*

En cas d'attaque de la part des soldats....

RAGOTZI.

Maladroit!

PETERS.

De ce palatin prisonnier....

RAGOTZI.

Veux-tu parler plus bas!

PETERS.

Je suis bien aise de vous prouver que je n'ai pas tort.

(Edwinski qui se montre derrière le pilier, paraît frappé de cet avis.)

RAGOTZI.

Au contraire, je te trouve très-coupable de n'avoir point exécuté mes ordres sur-le-champ.

PETERS.

Vous voulez rire, Commandant.

RAGOTZI.

Malheureux!

PETERS.

Pour les exécuter, il fallait le pouvoir.

RAGOTZI.

Qui t'en a empêché?

PETERS.

Votre négligence, et c'est vous au contraire qui seriez dans le cas d'être puni par notre maître.

RAGOTZI.

Encore!

PETERS.

Pour sortir du château, d'après les ordres établis et la nouvelle consigne, ne faut-il pas un *laissez passer* de votre main?

RAGOTZI.

Tu as raison... Je l'avais oublié.

PETERS.

Ah! vous voyez donc bien que je n'ai pas tort.

(Il jette un coup d'œil sur Floreska, qui le remercie et s'applaudit du succès.)

RAGOTZI.

Non, non, c'est moi seul, je l'avoue; mais je te prie, mon cher Peters, de réparer, à force de diligence, le retard apporté dans les ordres de Zamoski. Sortons.

PETERS.

Je ne demande pas mieux.

RAGOTZI.

Passe devant.

PETERS.

Jamais, Commandant.

RAGOTZI, *le poussant.*

Obéis.

PETERS.

Puisque vous m'en priez...

(Il remonte et fait des signes d'intelligence à Edwinski qui s'approche, lui parle bas, et s'éloigne. Peters fait signe qu'il exécutera de tout son cœur ce qu'il lui a demandé; pendant ce temps, Ragotzi revient auprès de Floreska.)

RAGOTZI.

Polina est furieuse de l'intérêt que je prends à vous, Madame, et je ne doute pas qu'elle n'ait envoyé ici son neveu pour m'épier et savoir si je n'ai point adouci en votre faveur les ordres rigoureux de Zamoski. Mais ne craignez rien de sa part, je déjouerai tous ses projets: je jure de vous servir et de vous protéger contre cette méchante femme; mais n'oubliez pas que vous m'avez promis un peu de reconnaissance.

FLORESKA, *avec intention.*

Comptez sur moi, Seigneur, comme je compte sur vous.

RAGOTZI, *à part.*

Il faut que mes soupçons soient éclaircis, je ne tarderai point à revenir.

(Il rejoint Peters, tous deux remontent, et on les perd de vue.)

SCÈNE XII.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA.

EDWINSKI.

J'ai prévenu Peters que mes amis se trouvaient à peu de distance du château; il m'a promis de les instruire de notre captivité; et, sans doute, ils ne tarderont point à voler à la défense de leur chef.

FLORESKA.

Grand Dieu! sois nous favorable!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, POLINA.

POLINA, *entre rapidement par la grille.*

Floreska! (*Elle aperçoit Edwinski.*) Demeurez-là, Seigneur, pour n'être point aperçu de là-haut. (*Edwinski se masque du pilier.*) Mes chers bienfaiteurs, chaque instant augmente votre danger; Zamoski médite sans cesse de nouveaux projets de vengeance; il n'écoute que la fureur jalouse qui le transporte, et dans la crainte qu'une tentative plus heureuse ne lui enlève ses victimes, il a résolu de se défaire, aujourd'hui même, d'un rival qu'il déteste; en un mot, il a juré la mort de votre époux.

FLORESKA, *tombant dans les bras de Polina.*

Sa mort!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, RAGOTZI, *descendant et reparaissant à moitié du mât.*

RAGOTZI, *à part, sans voir Edwinski, et témoignant son étonnement et sa joie.*

Plus de doute; elles sont d'intelligence. (*Il désigne Flo-*

reska et Polina.) Allons en instruire Zamoski. (*Il remonte et disparaît.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* RAGOTZI.

POLINA.

Cessez de vous répandre en plaintes inutiles, reprenez tous deux l'énergie dont vous avez besoin, et sachez quel moyen j'ai imaginé pour vous soustraire aux desseins du barbare. Il est hardi, sans doute; mais vous avez du courage, il est un Dieu pour l'innocence, et nous devons réussir. Écoutez-moi. Tandis que tout repose dans le château, vous allez fuir par ce chemin étroit, taillé dans le roc; il vous conduira à une salle basse, qui donne sur le jardin, et dont voilà la clef: de là, vous suivrez une longue terrasse, au bout de laquelle est une porte de fer donnant sur la campagne; comme cette partie du château est fortifiée par la nature, la surveillance y est moins grande que partout ailleurs, et vous n'éprouverez que peu ou point de résistance : en tout cas, voici de quoi la vaincre. (*Elle lui donne deux pistolets.*) Au point du jour, vous serez loin d'ici, et hors de tout danger.

EDWINSKI.

Et vous, Polina?

POLINA.

Je demeure, pour protéger votre fuite. Quand je vous crois assez éloignés, pour qu'on ne puisse vous atteindre, j'appelle; on me trouve attachée à ce mât; je suppose qu'un long évanouissement, suite des mauvais traitements que vous m'avez fait éprouver, est cause que je n'ai pu dénoncer plus tôt votre évasion. Par ce moyen, Zamoski, loin de concevoir la moindre défiance, me plaint, me donne des éloges, et s'abandonne à moi.

EDWINSKI.

Ange tutélaire!

FLORESKA.

Comment reconnaître tant de services?

POLINA.

Les moments sont précieux, fuyez, et n'oubliez pas la route que vous devez suivre.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA.

Adieu!...

POLINA.

La salle basse...la terrasse... une porte de fer!...Adieu!... espoir et courage!

(Edwinski, Floreska et Angéla groupés touchent à la porte du souterrain. Polina est penchée vers eux, tout en elle respire le plus vif intérêt en faveur des prisonniers. Une pierre lancée par l'ouverture supérieure de la mine vient tomber aux pieds de Polina. Mouvement de surprise et d'effroi.)

Un papier attaché à cette pierre...c'est quelque avis, sans doute... ô mon Dieu, pourvu que cela ne soit pas... (*Tout en parlant avec la plus vive émotion, elle délie le papier; les autres sont tremblants.*) C'est Peters qui écrit... Je tremble. Écoutez. (*Les prisonniers s'approchent. Polina lit.*) « Ragotzi vous a épiés; il a surpris le secret de votre » intelligence avec Polina. Le monstre!

EDVINSKI, FLORESKA.

Dieu!

POLINA, *continue.*

» Il vient d'en instruire le palatin, qui s'apprête à descen- » dre dans les mines; tâchez par quelque ruse de détourner » la foudre, et de la diriger sur ce méchant cosaque. » Gagnez seulement trois heures et vous êtes sauvés. »

EDWINSKI, FLORESKA.

Quel moyen?

POLINA.

J'en vois un... impossible.

EDWINSKI.

Comptez sur mon courage.

POLINA.

Il nous perdrait.

EDWINSKI.

Mais la ruse.

POLINA.

Peut nous sauver. (*Elle réfléchit.*) Peters a raison, il faut perdre Ragotzi... J'imagine... oui... c'est fait de lui... il ne saurait y échapper... (*A Floreska.*) Zamoski connaît-il votre écriture ?

FLORESKA.

Oui.

POLINA.

Avez-vous des tablettes ?

FLORESKA.

J'ai conservé les miennes.

POLINA.

Écrivez à un castellan ou à un gouverneur de vos amis, celui qui demeure le plus près d'ici, pour l'instruire de votre situation et lui demander du secours. Feignez de lui adresser Rogatzi, comme un homme en qui vous avez toute confiance et qui vous est entièrement dévoué. (*Floreska écrit avec un crayon.*) (*A Edwinski.*) Vous, Seigneur, tenez vous caché dans cet enfoncement, et soyez prêt au premier signe.

EDWINSKI.

Laissez-moi le combattre.

POLINA.

Votre courage vous sera nécessaire dans un autre moment. Cédez à ma prière, éloignez-vous. (*Edwinski s'éloigne et emmène Angéla.*) Demeurez Angéla. (*Edwinski paraît craindre pour sa fille.*) Ne craignez rien, je réponds d'elle sur ma vie. (*Edwinski cède et disparaît à gauche. Floreska a fini d'écrire et remet les tablettes à Polina, qui les parcourt et en approuve le contenu.*) Bien, c'est cela. (*A Angéla.*) Prenez ces tablettes, ma bonne amie, ne me perdez pas de vue, et quand je vous l'indiquerai, faites en sorte de les glisser adroitement dans la poche de Ragotzi, sans qu'il s'en aperçoive.

ANGÉLA.

Oui, oui, je comprends.

(Polina conduit Angéla derrière le pilier, et lui parle bas comme pour lui indiquer ce qu'elle doit faire.

SCÈNE XVI.

FLORESKA, POLINA, (EDWINSKI, ANGÉLA, *cachés*,) RAGOTZI, *puis* ZAMOSKI.

RAGOTZI, *avec ironie.*

Généreuse Polina! vous allez recevoir la récompense de votre zèle.

POLINA, *de même.*

Nous verrons de quel côté restera la victoire.

(Zamoski entre et tient le milieu de la scène. Ragotzi est à la gauche devant le pilier.)

RAGOTZI.

La voilà, Seigneur, cette femme si sévère en apparence et qui trahit à la fois votre confiance et votre amour. Je l'ai surprise ici, tenant Madame dans ses bras et méditant avec elle des projets d'évasion.

POLINA.

S'il était possible que le noble palatin conçût quelques doutes sur la fidélité d'une femme qui le sert depuis dix ans, il faudrait au moins que l'accusation vînt d'une personne qui pût inspirer quelque confiance, et non d'un intrigant bas et obscur, qui, furieux de n'avoir pu réussir à me corrompre, a cru qu'il suffisait d'inventer une ruse aussi grossière pour me perdre dans l'esprit de mon maître.

ZAMOSKI.

Qu'entends-je!

RAGOTZI.

J'ai voulu vous corrompre, moi! Il serait plaisant que vous pussiez me le prouver.

POLINA.

Ah! tu joins encore l'ironie au mensonge et à la perfidie! eh bien! tremble! j'avais résolu de te ménager; mais cet excès d'audace m'irrite et m'indigne; Zamoski va tout savoir. Seigneur, interrogez Madame, cet enfant qu'il a rendu à sa mère malgré votre défense et qui voudrait en

vain se dérober à mes regards. (*Angéla se montre. Polina la prend par la main et la pousse rudement auprès de Ragotzi en lui faisant un signe par derrière.*) Demandez s'il ne leur a point offert ses services, et s'il n'a point promis de les délivrer de la surveillance de cette méchante femme, (*Angéla glisse les tablettes dans la poche de la pelisse de Ragotzi.*) car c'est ainsi qu'il me nomme. (*Ragotzi se tourne avec fureur vers l'enfant qui recule.*)

ANGÉLA, *avec naïveté.*

Oh! pour cela, c'est bien vrai; il vient de le dire tout à l'heure à maman.

RAGOTZI.

Comment?

ANGÉLA.

Ah! ne mens pas, Monsieur le soldat; tu sais bien que cela n'est pas beau.

ZAMOSKI.

Est-il vrai, Floreska? répondez.

FLORESKA.

Je suis forcée d'en convenir en louant à la fois son zèle et son désintéressement, car pour prix d'un si grand service, il ne me demandait qu'un peu de reconnaissance.

RAGOTZI, *à part.*

Je suis joué!

ZAMOSKI.

Soldats! (*Deux Cosaques entrent et se placent au pied du pilier.*) Misérable! tu oses jeter les yeux sur celle qui a fixé l'amour de ton maître!

RAGOTZI.

Seigneur, daignez m'entendre.

ZAMOSKI.

Que peux-tu opposer à tant de preuves?

RAGOTZI.

La vérité. S'il était possible que j'eusse conçu l'affreux dessein de trahir mon maître au point d'élever un regard audacieux sur celle qu'il aime, aurais-je attendu qu'elle fût ici confiée à la surveillance d'une autre, tandis que c'est moi qui l'ai amenée de Sandomir, et que, pendant ce long

voyage, il m'eût été facile de vous la ravir, sans que jamais il fût resté la moindre trace d'un pareil attentat.

ZAMOSKI.

Je conviens, en effet...

POLINA.

Pour terminer ces débats et connaître enfin quel est le coupable entre nous, ordonnez qu'on le fouille, Seigneur ; il doit être porteur d'un écrit que Madame lui a remis au moment où je les ai surpris.

RAGOTZI, *gaîment.*

Ordonnez, Seigneur, vous verrez jusqu'à quel point on m'ose calomnier. (*On le fouille et on lui trouve les tablettes.*) Qu'est-ce que cela?... ciel!

ZAMOSKI.

Voyons ces tablettes. (*Polina les lui donne.*)

RAGOTZI.

Femme astucieuse et perfide, avec quel art tu dissimules !

ZAMOSKI, *lit.*

« Au palatin de Cracovie... Noble ami, mon époux, ma » fille et moi sommes au pouvoir du féroce Zamoski, qui » nous tient enfermés dans les mines du château de Minski. » Le Cosaque qui vous remettra cet écrit nous est entièrement dévoué, ayez toute confiance en lui; il est d'un » courage à l'épreuve, et de plus, l'ennemi secret de notre » persécuteur. »

RAGOTZI, *au désespoir.*

Quelle horrible trahison! écoutez-moi, Seigneur...

ZAMOSKI.

T'écouter, monstre! (*Aux Cosaques.*) Qu'on le désarme, qu'on le dépouille de ses habits, et qu'on l'attache à ce pilier jusqu'à ce que j'aie trouvé un supplice proportionné à la noirceur de son crime.

RAGOTZI, *rend son arme, et pendant qu'on lui ôte sa pelisse et sa toque que l'on jette au bas du pilier.*

Seigneur, vous ne tarderez point à reconnaître mon innocence et à vous repentir de votre précipitation. (*Les Cosaques l'attachent au pilier.*)

ZAMOSKI.

Où est enfermé Edwinski ?

POLINA.

Dans la mine inférieure.

ZAMOSKI.

La clef de cette grille ?

POLINA, *la prend dans la pelisse.*

La voilà.

(Elle va ouvrir elle-même dans la crainte que Zamoski ne s'aperçoive que la grille n'est pas fermée à clef.)

ZAMOSKI, *aux Cosaques.*

Suivez-moi ; je veux voir s'il a exécuté mes ordres. Attendez-moi, Polina.

POLINA.

Oui, Seigneur.

(Les Cosaques descendent ; Zamoski les suit. A peine ont-ils disparu, que Polina fait un signe à Edwinski, qui accourt et ferme la grille à la clef sur Zamoski et les Cosaques.)

Ne perdez pas un instant, fuyez. Connaissez-vous le signal ?

FLORESKA.

Un son de cor pour descendre le panier, et deux pour le remonter.

(Polina remet à Edwinski le cor de Ragotzi, Edwinski donne un son, le panier descend.)

RAGOTZI.

Qu'entends-je !

POLINA, *bas.*

Prenez la toque et la pelisse de Ragotzi; il n'y a que deux cosaques à l'ouverture de la mine, il fait à peine jour, à l'aide de ce déguisement, ils vous prendront pour leur chef; en tous cas, s'ils vous reconnaissent, vous avez de quoi vous en défaire.

(Edwinski exécute tout ce que lui dit Polina, qui l'aide à se revêtir de la pelisse.)

RAGOTZI, *faisant tous ses efforts pour la voir.*

On parle... ce sont eux !...

POLINA.

Bon ; maintenant, feignez de me maltraiter... liez-moi

les mains, attachez-moi à ce mât et fuyez. (*Haut et se penchant vers l'ouverture inférieure.*) Seigneur, nous sommes trahis.

EDWINSKI, *haut.*

Te tairas-tu, misérable!...

RAGOTZI.

O rage! ils vont s'échapper!

(Edwinski et Floreska attachent Polina au mât, après lui avoir lié les mains.)

POLINA, *bas.*

Adieu... Espoir et courage!... Un bandeau sur la bouche... vite, partez.

(Edwinski lui couvre la bouche d'un bandeau. Puis il place sa femme et sa fille dans le panier, et se met lui-même sur le mât.)

EDWINSKI.

Adieu, femme généreuse!... nous ne t'oublierons jamais.

(Edwinski donne deux sons de cor, le panier remonte. Polina attachée au mât, lève la tête et ne les perd pas de vue. Angéla, en montant, envoie des baisers à Polina. Edwinski et Floreska lui témoignent, par les gestes les plus expressifs, leur reconnaissance. Ragotzi se débat et voudrait pouvoir les arrêter.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour du château de Minski. A gauche, un mur qui ferme la scène, et dans lequel se trouve, au deuxième plan, une porte de fer, donnant sur la campagne ; près de cette porte, une guérite, dont l'entrée est en face du public. Au quatrième plan, un petit mur, à hauteur d'appui, qui laisse voir un lac qui baigne le château. A droite, au quatrième plan, une grande tour, ayant une fenêtre grillée, à la hauteur de dix à douze pieds. A l'angle de cette tour, au niveau des créneaux, une grosse poulie attachée à un bras de fer, et à laquelle pendent une corde et un seau. Au sixième plan, un petit pont de bois très-léger, jeté sur une pointe du lac et qui traverse obliquement le théâtre. Dans le fond et à perte de vue, les monts Krapack couverts de neige, ainsi que le reste de la décoration, qui doit présenter un tableau d'hiver au moment où la nature est dépouillée de tous ses agrémens. Au bout du pont, à droite, un poteau, au bas duquel est une barrière qui ferme le pont. Tout près, une guérite, dont la face est tournée vers les montagnes, de manière que la sentinelle ne voit point ce qui se passe dans la cour ni au bas du pont (1).

(Au lever du rideau, la neige tombe par flocons et de tous côtés. Les sentinelles sont dans leur guérite : celle qui est dans la cour est endormie. Il ne fait pas encore grand jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA, SENTINELLES.

EDWINSKI, *arrivant le premier, et regardant autour de lui. Il appelle Floreska et sa fille.*

Voilà, selon toute apparence, la porte dont nous a parlé Polina, celle qui doit nous conduire dans la campagne ;

(1) Cette décoration très-pittoresque et du plus bel effet, n'est pas obligée à tel point qu'on ne puisse la remplacer par une autre dans laquelle il n'y aurait pas de neige, pourvu cependant que les praticables indiqués et nécessaires s'y trouvent.

mais elle est gardée, et je ne vois pas de moyen de nous la faire ouvrir sans employer la violence ; c'est surtout ce que nous devons éviter. Sortis heureusement des mines, à l'aide de ce déguisement, nous avons traversé, sans obstacle, plusieurs cours du château, en évitant avec soin les sentinelles ; mais il faut franchir celle-ci, et quand même, abusée par cet habit, elle me prendrait pour Ragotzi, j'ignore le mot d'ordre ; ainsi, nous ne pouvons nous présenter sans courir les risques d'être arrêtés. (*On voit une patrouille passer sur le pont.*) J'aperçois une patrouille ! (*Ils se tirent à l'écart.*) Elle va rentrer... Si nous pouvions, par quelque ruse, surprendre le mot d'ordre...; derrière cette guérite, il serait facile de l'entendre.

ANGÉLA.

Veux-tu que j'y aille ?

FLORESKA.

Non, non, ma fille; ne t'expose pas davantage.

ANGÉLA.

Ne crains rien, Maman. (*Angéla s'avance.*)

FLORESKA, *voulant courir après elle.*

Angéla !

LE COSAQUE, *réveillé par le cri de Floreska, s'agite dans la guérite; Edwinski arrête sa femme.*

Il me semble que j'ai fait un somme là dedans... heureusement le capitaine Ragotzi n'a pas fait sa tournée de ce côté-ci, car j'aurais mal passé mon temps. (*Edwinski prête l'oreille et se propose de tirer parti de ce que dit la sentinelle.*) Il m'aurait mis en prison pour quinze jours; ou peut-être qu'il m'aurait fait appliquer la bastonnade; je l'ai vu hier, pour la première fois, et je n'ai pas osé le regarder, quand il m'a adressé la parole, tant il a l'air méchant! Je crains cet homme-là plus que le diable... Brou !... brou... Il ne fait pas chaud dans mon appartement. Promenons-nous un peu, cela nous remettra.

EDWINSKI

Tenons-nous à l'écart, et observons ce qui se passe.

(*Il emmène Floreska.*)

SCÈNE II.

ANGÉLA, LE COSAQUE.

(Le Cosaque sort de sa guérite, la petite est cachée derrière. Le Cosaque passe entre le mur et la guérite, et se promène dans la largeur du théâtre, depuis le derrière de sa guérite jusqu'au mur qui ferme la cour, en sorte que, pour n'être pas aperçue, Angéla vient se blottir dans la guérite ; à peine y est-elle, qu'on frappe à la porte.)

ANGÉLA.

Je suis prise!

LE COSAQUE

(Va ouvrir le guichet qui est dans le milieu de la porte, en se tenant sur la défensive.)

Qui vive?

LE COMMANDANT DE LA PATROUILLE, *en dehors.*

Patrouille!

LE COSAQUE.

Le mot d'ordre!

ANGÉLA.

Écoutons.

LE COMMANDANT DE LA PATROUILLE, *par le guichet.*

Amour et Pologne.

ANGÉLA.

Je le sais!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, COSAQUES.

(Le Cosaque tire les verrous, ouvre la porte, se place devant sa guérite, de manière à cacher l'enfant, pendant que la patrouille passe, et y reste jusqu'à ce qu'elle soit éloignée. Alors il referme la porte et le guichet: pendant qu'il a le dos tourné, la petite sort de la guérite, se cache d'abord derrière ; puis voyant qu'elle a le temps de rejoindre son père et sa mère, se sauve à toutes jambes. Le Cosaque se remet dans sa guérite.)

SCÈNE IV.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA, LE COSAQUE.

ANGÉLA, *tenant son père par la main.*

Amour et Pologne! ne te trompe pas au moins.

FLORESKA, *embrasse sa fille.*

Charmante créature!

EDWINSKI.

Demeurez et laissez-moi faire.

LE COSAQUE.

J'entends du bruit... qui vive?

EDWINSKI, *déguisant sa voix.*

Ragotzi!

LE COSAQUE, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est lui-même, j'ai reconnu sa pelisse

EDWINSKI.

Sentinelle!

LE COSAQUE.

Je crois qu'il a la voix encore plus dure qu'hier, je n'ose pas le regarder.

(Il sort de sa guérite et se tient sous les armes; Edwinski s'approche et lui dit à l'oreille le mot d'ordre.)

EDWINSKI.

Le palatin m'a ordonné de conduire cette femme et cet enfant de l'autre côté du lac, ouvre-moi la porte.

LE COSAQUE.

Cela ne se peut pas, Commandant.

EDWINSKI.

(*A part.*) Dieu! (*Haut.*) Pour quelle raison?

LE COSAQUE.

Le palatin a défendu de laisser sortir personne.

EDWINSKI.

Oublies-tu que je suis ton capitaine?

LE COSAQUE.

Vous passerez seul tant qu'il vous plaira; mais voilà

tout, à moins que vous ne me présentiez un ordre de Zamoski.

EDWINSKI.

Malheureux !

LE COSAQUE.

Laissez donc, Capitaine, c'est pour m'éprouver ce que vous en faites ; vous me feriez punir si je manquais à ma consigne.

EDWINSKI, *à part.*

Il faut l'effrayer. (*Haut.*) Coquin, tu dormais tout à l'heure, lorsque j'ai passé près de toi.

LE COSAQUE, *à part.*

Je ne peux pas dire le contraire.

EDWINSKI.

Ouvre cette porte ou je te fais pendre.

LE COSAQUE, *ouvre la porte.*

Passez, Commandant.

EDWINSKI, *d'une voix dure à Floreska.*

Allons, arrivez, vous autres.

(Floreska s'approche ainsi que sa fille, il les fait passer devant lui, après leur avoir pris la main qu'il a pressée sur son cœur).

Passez. (*Au Cosaque.*) Maintenant ferme la porte, et n'ouvre plus à personne, à moins que ce ne soit à Zamoski lui-même.

LE COSAQUE.

Oui, Capitaine. (*Il ferme la porte.*) Ouvre cette porte ou je te fais pendre... Vraiment je n'avais garde de lui résister. C'est qu'il le ferait comme il le dit... C'est égal, s'il ne m'avait pas vu dormir, il aurait fait ce qu'il aurait voulu ; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il n'aurait pas passé. (*Il se promène, la sentinelle du pont crie*) Qui vive? (*Edwinski répond*) Ragotzi.

(Edwinski s'approche en cachant sa figure le plus qu'il lui est possible, dit le mot d'ordre, la sentinelle ouvre la barrière. Edwinski fait passer sa femme et sa fille et passe de suite en témoignant sa joie ; la sentinelle referme la barrière et se remet dans sa guérite).

LE COSAQUE.

Les voilà dehors.

SCÈNE V.

ZAMOSKI, POLINA, COSAQUES.

(On entend un son de cor, en signe d'alarme. On y répond de tous côtés, on crie aux armes, le même cri se répète.)

LE COSAQUE.

Que veut dire ceci? aux armes! (*La sentinelle du pont en fait autant.*)

ZAMOSKI, *entrant avec précipitation et allant droit à la sentinelle.*

Quelqu'un est-il sorti par cette porte?

LE COSAQUE.

Oui, Seigneur, le capitaine vient de passer.

ZAMOSKI.

Le capitaine?

LE COSAQUE.

Il emmène, m'a-t-il dit, par votre ordre, une femme et un enfant au delà de la barrière.

ZAMOSKI, *aux soldats qui le suivent.*

Courez tous et volez sur leurs traces.

(La sentinelle ouvre la porte, les Cosaques sortent en courant.)

POLINA.

Il est impossible qu'ils vous échappent, Seigneur, ils seront infailliblement arrêtés par ceux de vos Cosaques qui sont sortis par la porte principale du château. (*A part.*) Comment les sauver à présent?

ZAMOSKI, *à la sentinelle.*

Tu paieras de ta vie ta négligence ou ta trahison.

LE COSAQUE.

Hélas! j'ignore en quoi j'ai pu mériter votre colère.

ZAMOSKI.

Tu l'ignores! quand tu as procuré à mes ennemis le moyen d'échapper à ma vengeance.

LE COSAQUE.

Le capitaine m'a dit qu'il n'agissait que d'après vos ordres.

ZAMOSKI.

Encore le capitaine ! comme s'il avait pu s'y méprendre?

LE COSAQUE.

Comment ce n'était pas lui !

ZAMOSKI.

Feins de l'ignorer !

LE COSAQUE.

Je vous jure, Seigneur, que tout autre y aurait été pris comme moi : j'ai vu sa pelisse, sa toque, j'ai bien reconnu le son dur de sa voix. D'ailleurs, il m'a donné le mot d'ordre; pouvais-je en exiger davantage.

ZAMOSKI, *se promenant avec beaucoup d'agitation.*

Malheur à ceux qui auront abusé de ma confiance.

POLINA, *à part.*

S'ils avaient eu le temps de s'éloigner!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PETERS.

PETERS, *accourant par le pont.*

Ils sont pris ! les voilà !... les voilà !...

POLINA, *à part.*

Ciel !

ZAMOSKI.

Qu'on relève cette sentinelle.

POLINA, *à part, se contraignant à peine.*

Comment ! c'est Peters qui les ramène ?

PETERS, *entrant par la petite porte.*

Seigneur, c'est moi qui les ai arrêtés. Je revenais, d'après vos ordres et celui du capitaine Ragotzi, du premier poste qui est au bas des montagnes, lorsqu'à cinq cents pas du château j'entends crier aux armes ; je m'arrête, je regarde autour de moi pour deviner le motif de cette alarme ; j'aperçois les fugitifs courant dans la campagne et se dirigeant vers la forêt, où une fois entrés, il eût été fort difficile de les atteindre. Je n'examine point s'ils sont armés ; le désir de

vous prouver mon zèle l'emporte sur toute autre considération, je vole et m'élance vers eux (*Bas à Polina.*) pour leur montrer le chemin le plus court. (*Haut.*) Arrêtez, ou vous êtes morts, s'écrient plusieurs voix. C'était un peloton de Cosaques, qui, sortis du château par l'autre porte, les avaient pris en flanc, et qui, désespérant de les rejoindre, les avaient couchés en joue. Arrêtez, m'écriai-je à mon tour, n'enlevez pas au palatin, notre maître, le plaisir d'exercer lui-même son ressentiment. Bien certain qu'en retardant leur mort, je ne fais qu'augmenter leur supplice, je les remets entre les mains des Cosaques qui vous les amènent en triomphe, et j'accours le premier vous annoncer cette bonne nouvelle.

ZAMOSKI.

Je te remercie, Peters; cette action ne demeurera pas sans récompense.

PETERS.

Voilà qu'on les amène; voyez plutôt, si je ne vous ai pas dit vrai. (*On voit en effet passer sur le pont les trois prisonniers, traînés par les Cosaques. Zamoski va au-devant d'eux.*) (*Bas à Polina.*) C'était fait d'eux, si je ne fusse arrivé à temps; les voyant perdus, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de les arrêter moi-même, afin de tromper Zamoski, et de nous ménager encore les moyens de les servir.

POLINA, *de même, et lui témoignant combien elle est satisfaite de sa conduite.*

A la bonne heure! Je craignais que tu ne les eusses trahis.

PETERS.

Moi!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EDWINSKI, FLORESKA, ANGÈLA.

ZAMOSKI, *aux prisonniers, que les Cosaques poussent rudement dans la cour.*

Couple perfide! vous n'imaginiez pas que cette femme

courageuse et fidèle, que vous n'avez pas craint de maltraiter, pourrait m'instruire à temps de votre évasion, et que, brisant à l'aide de mes Cosaques, la grille que vous croyiez être un obstacle insurmontable, je sortirais des mines assez tôt pour faire courir sur vos traces; mais vous devez être convaincus maintenant qu'on ne saurait m'échapper; que ces vaines tentatives ne sont propres qu'à accélérer votre supplice; qu'enfin, c'est la mort qui vous attend ici, et que vous ne tarderez point à la recevoir.

EDWINSKI.

Frappe-donc, que je ne te voie plus!

(Zamoski tire son poignard.)

FLORESKA, *se précipite au-devant de son époux, en jetant un cri.*

Ah! (*Se tournant vers Zamoski, et d'une voix suppliante.*) Zamoski!...

ZAMOSKI, *la repoussant.*

Laissez-moi, Madame.

FLORESKA.

Zamoski!...

ZAMOSKI.

Vous espérez en vain que vos charmes auront le pouvoir de me fléchir; ils ne peuvent que redoubler ma fureur jalouse et la haine que je porte à votre époux. Ces bras que vous élevez vers moi, d'une manière suppliante, et qui, dans un moment, peut-être, s'enlaceront à ceux de mon rival; ces yeux, qui portent dans tous les cœurs le trouble et l'amour, et qui n'ont jamais exprimé pour moi que le dédain et la fierté, tout à votre aspect me met hors de moi-même! je suis à la fois transporté d'amour et de rage, je ne me connais plus!...Dans le délire qui m'égare, j'irais... oui... j'irais jusqu'à vous frapper peut-être, et je m'éloigne, tandis qu'il me reste encore assez de force pour me contenir. Polina, viens recevoir mes ordres. (*Il sort égaré.*)

POLINA.

Oui, Seigneur. (*Bas à Floreska.*) Espoir et courage! (*Haut.*) Peters, veille sur les prisonniers. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA, PETERS,

COSAQUES.

PETERS, *à la sentinelle.*

Ferme cette porte. (*Aux prisonniers.*) Et vous, tenez-vous un peu plus loin. (*Il les conduit à droite, assez loin de la sentinelle.*)

FLORESKA.

Ah! Peters, qu'allons-nous devenir?

PETERS, *à demi-voix.*

Pourvu que Zamoski retarde seulement d'une heure le coup qui doit frapper ses victimes, vous êtes sauvés. (*A Edvinski.*) D'après vos instructions, j'ai trouvé vos amis rassemblés dans la forêt qui avoisine le château, je les ai prévenus que j'allais chercher un détachement de Cosaques pour augmenter la garde, et leur ai indiqué le chemin par lequel ils doivent se rendre ici. Vos amis étant fort supérieurs en nombre, je leur ai conseillé de surprendre les Cosaques, de les désarmer, de prendre leurs habits, et de se présenter ici comme le renfort qu'on attend.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, POLINA.

POLINA, *aux Cosaques.*

Conduisez les prisonniers au Palatin; il veut lui-même les renfermer dans cette tour, (*Elle montre celle à droite dont la croisée donne sur le lac.*) dont il gardera la clef afin d'être certain qu'ils ne pourront s'évader.

EDWINSKI.

Moi! que je consente...

POLINA.

La résistance est vaine. (*Bas.*) Cédez et reposez-vous sur moi.) *On emmène Edwinski, Floreska et Angéla.*)

SCÈNE X.

POLINA, PETERS.

(Cette scène doit être jouée mystérieusement et avec vivacité. Ils se tiennent sur le côté, afin de n'être ni vus, ni entendus de la sentinelle qui est dans la guérite.)

POLINA.

As-tu vu les amis d'Edwinski?

PETERS.

Oui.

POLINA.

Quand doivent-ils arriver?

PETERS.

Dans une heure.

POLINA.

C'est trop tard.

PETERS.

Trop tard!

POLINA.

La fureur de Zamoski est à son comble. Il a exigé que je lui remisse la clef de cette tour, afin, dit-il, de veiller plus sûrement sur les prisonniers; mais ce n'est pas là son véritable motif: il veut se mettre à l'abri d'une surprise, et je tremble qu'au moindre soupçon d'une attaque, il ne se venge lui-même.

PETERS.

Vous me faites frémir!

POLINA.

Quel parti prendre?

PETERS.

Les sauver.

POLINA.

Mais les dangers...

PETERS.

Je les brave.

POLINA.

La mort.

PETERS.

Est glorieuse quand on la reçoit pour une bonne action.

POLINA.

Bien! bien! mon ami. Les périls, la mort, je partage tout avec toi pourvu que nous sauvions nos bienfaiteurs.

PETERS.

Nous les sauverons. Dans quelle partie de la tour sont-ils enfermés ?

POLINA.

J'ai conseillé à Zamoski de les mettre dans la chambre qui donne sur le lac et dont tu vois la fenêtre.

PETERS.

Elle est grillée !...

POLINA.

J'ai la clef du cadenas; le palatin a oublié de me la reprendre. (*Elle la lui donne.*)

PETERS.

Comment parvenir jusque-là ?

POLINA.

Une barque...

PETERS.

A deux pas d'ici.

POLINA.

Ce seau... cette corde...

PETERS.

J'entends. Et les sentinelles ?

POLINA.

Celle du pont ne voit rien de ce qui se passe dans l'intérieur.

PETERS.

Et celle-ci ?

POLINA.

Je l'occuperai pendant que tu agiras.

PETERS.

Bon, j'y cours.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

POLINA.

C'est par l'ordre de Zamoski. Il va au-devant du détachement de Cosaques qui est attendu.

LA SENTINELLE.

A la bonne heure.

(Il ouvre la porte, la referme et se replace dans la guérite.)

POLINA.

D'ailleurs, il est mon neveu... S'il voulait enfreindre les ordres du palatin lorsqu'il m'honore de sa confiance, certes, je ne le souffrirais pas.

LA SENTINELLE.

Eh bien! vous restez-là par le froid qu'il fait?

POLINA.

Zamoski m'a chargé de le prévenir aussitôt que le détachement arriverait.

LA SENTINELLE.

C'est juste; il faut lui obéir.

(On voit Peters s'avancer dans une barque le long du mur du fonds, et se diriger au pied de la tour. Polina qui est près de la guérite tourne la tête, l'aperçoit, regarde de tous côtés, pendant cette scène, sans cependant perdre de vue la sentinelle. Peters, arrivé au bas de la tour, regarde lui-même s'il ne peut être vu, descend le seau, se met dedans, se hisse jusqu'au niveau de la fenêtre, et dit en frappant doucement après le barreau.)

Voilà la clef de la grille.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, EDWINSKI, FLORESKA.
ANGÉLA, *à la croisée de la tour.*

(Mouvement de surprise d'Edwinski et de Floreska en voyant Peters. Il leur fait signe de se taire.)

(Edwinski ouvre la grille avec la clef du cadenas que Peters lui a donnée.)

PETERS.

Donnez-moi votre fille.

(Il descend dans la barque, remonte le seau, Edwinski le tire à lui, met sa fille dedans, tient la corde d'une main pour qu'elle ne vacille point, et de l'autre tient celle de sa fille jusqu'à ce qu'ayant la moitié du corps hors de la croisée, il est forcé de la lâcher; alors Peters la reçoit dans ses bras. Polina a tout vu et a paru y prendre le plus vif intérêt.)

PETERS.

A vous, Madame.

POLINA.

Voici Zamoski. (*A part, vivement.*) Sauvez-vous.

(Peters s'éloigne avec la barque. Il emmène Angéla, Edwinski rentre dans la tour et laisse retomber le seau.)

SCÈNE XII.

ZAMOSKI, POLINA.

ZAMOSKI, *à part en entrant.*

Que fait ici Polina? ma présence paraît la troubler!. (*Il jette les yeux du côté de la tour.*) La grille est ouverte!

POLINA, *à part.*

Je tremble qu'il ne s'aperçoive...

ZAMOSKI.

Qu'est-ce donc qui vous agite, Polina? vous semblez bien émue!

POLINA, *faisant des efforts pour se contraindre.*

Moi, Seigneur... Je n'ai cependant aucune raison...

ZAMOSKI.

Je le crois.

POLINA, *à part.*

Il n'a rien vu.

ZAMOSKI.

Sans doute vous avez fidèlement exécuté mes ordres?

POLINA.

Oui, Seigneur.

ZAMOSKI.

Vous avez envoyé Peters au-devant du détachement?

POLINA.

Il est parti.

ZAMOSKI.

Polina, je vous accorde une confiance sans bornes; mais craignez de la trahir. Que l'exemple de Ragotzi et sa punition soient sans cesse présents à votre pensée: songez que si jamais vous me trompiez, je ne sais pas moi-même jusqu'où je porterais ma vengeance; elle serait d'autant plus terrible que ma confiance aurait été plus grande.

POLINA.

Vous n'avez pas besoin, Seigneur, de me rappeler le châtiment d'un traître, pour être certain de mon obéissance et de mon zèle à vous servir; mon attachement inviolable vous en est un sûr garant, et je me soumets à toute votre fureur, si jamais vous pouvez me surprendre en faute ou me convaincre d'infidélité.

ZAMOSKI, *à part.*

La perfide! (*Haut.*) J'ai oublié de vous demander la clef de la grille de la tour: rendez-la moi, je veux la garder moi-même.

POLINA, *à part.*

Que lui dire? (*Haut.*) Oui, Seigneur. (*Elle fait semblant de la chercher.*

ZAMOSKI.

Eh bien?

POLINA.

Je crois l'avoir laissée au château, veuillez m'accompagner, Seigneur, et dans l'instant elle vous sera rendue. (*Elle fait un mouvement pour rentrer au château.*)

ZAMOSKI, *l'arrêtant, et d'une voix terrible.*

Non, non, elle n'est point au château.... Je voulais voir jusqu'où tu pousserais la fausseté... Regarde cette fenêtre.

POLINA.

O ciel!

ZAMOSKI.

J'ai vu tes signes d'intelligence...

POLINA.

Seigneur...

ZAMOSKI.

J'ouvre les yeux maintenant, et je suis certain que ton accusation contre Ragotzi était fausse, que tu avais concerté avec les prisonniers le plan de leur évasion; mais, grâce à ma vigilance, vous avez tous échoué. Femme artificieuse! tu viens de prononcer toi-même ton arrêt; tu vas être engloutie dans les mines à la place de ce brave soldat dont la sévérité nuisait à tes desseins.

POLINA, *à part.*

Nous sommes tous perdus!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, POLASKI, POLONAIS, AMIS D'EVINSKI, *déguisés en Cosaques.*

LA SENTINELLE DU PONT *crie.*

Qui vive?

(Le commandant du détachement s'approche, lui donne le mot d'ordre; la sentinelle ouvre la barrière; le détachement défile et traverse le pont.)

ZAMOSKI.

Voici les braves que j'attends.

POLINA, *à part.*

Sont-ce les amis d'Edvinski! auront-ils réussi à se débarrasser des Cosaques! à quel signe les reconnaître! Et Peters qui n'est point ici, quand lui seul pourrait m'instruire.

ZAMOSKI.

Sans doute ta séduction s'est étendue jusqu'à mes soldats, et peut-être en ce moment n'ai-je autour de moi que des ennemis ou des traîtres; mais tu échoueras encore cette fois; je vais mettre tous ceux qui sont actuellement au château hors d'état de me nuire ou d'exécuter leurs desseins, en changeant tous les postes et en confiant la garde entière à ces nouveaux venus: tu n'auras pas du moins le temps d'exercer sur eux ta séduction, et le supplice que je réserve à mon odieux rival n'éprouvera plus de retard. (*La troupe arrive à la petite porte, défile dans la cour*

et se range en bataille.) Soldats, jurez-moi de repousser toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour ébranler votre fidélité et de ne vous écarter jamais de votre devoir.

POLASKI ET LES AMIS D'EWINSKI.

Nous le jurons.

ZAMOSKI, *à Polaski, qu'il tire à l'écart.*

Faites relever tous les postes par votre troupe et conduisez les soldats dans une aile du château que je vous désignerai, jusqu'à ce que j'aie mis mon projet à exécution. Vous ferez garder la tête du pont par une partie du détachement, afin de nous garantir d'une surprise de la part des amis du traître, sur le sort duquel je vais prononcer. (*Le commandant témoigne qu'il va obéir.*) Soldats, veillez sur cette femme. Perfide! je veux que tu sois témoin du supplice de celui que tu voulais sauver. (*Il sort avec le reste du détachement.*) Allons chercher Edwinski.

SCÈNE XIV.

POLINA, POLASKI, POLONAIS.

POLINA.

Où donc est Peters? sans doute il met en sûreté l'intéressante créature qu'il a soustraite à la rage de Zamoski; d'ailleurs, il craint peut-être de rentrer au château avant d'être certain que les amis d'Edwinski y soient arrivés; cruelle incertitude!

(Pendant ce monologue, on entend une espèce de marche militaire exécutée sourdement, et pendant laquelle Polaski fait relever les sentinelles et envoie sur le pont huit hommes qui se placent aux deux extrémités. Quand tout cela est exécuté, Polaski s'approche de Polina doucement et avec précaution.)

POLASKI.

Votre nom?

(Polina se retourne, le regarde et paraît se défier de lui; il répète avec douceur et intérêt.)

Votre nom?

POLINA.

Polina. (*A part.*) Quel espoir!... (*Haut.*) Le vôtre?

POLASKI.

Polaski.

POLINA, *vivement.*

Vous êtes?...

POLASKI.

Polonais.

POLINA, *plus vivement.*

Les Cosaques?...

POLASKI.

Vaincus.

POLINA, *de même.*

Edwinski?....

POLASKI.

Sauvé.

POLINA, *de même.*

Zamoski?...

POLASKI.

Mort.

POLINA, *avec explosion.*

O Providence!

POLASKI.

On vient!...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, ZAMOSKI, EDWINSKI, FLORESKA, RAGOTZI.

ZAMOSKI, *ramenant Ragotzi.*

Va, Ragotzi, cours à la tête du pont; c'est le poste le plus dangereux qui convient le mieux à ton courage; je veux te prouver que si je punis sévèrement, je sais aussi réparer mes torts.

RAGOTZI.

J'étais certain, Seigneur, que vous ne tarderiez point à reconnaître mon innocence.

(Il sort et va se placer au milieu du pont.)

FLORESKA, *accourant, et se jetant aux pieds de Zamoski.*

Seigneur, aurez-vous le barbare courage de frapper mon époux à mes yeux?

ZAMOSKI.

Quand vous aurez perdu tout espoir d'être à lui, peut-être mettrez-vous un terme à vos dédains.

FLORESKA.

Monstre!

ZAMOSKI, *aux Polonais.*

Retenez cette femme. (*Il parle bas à Polaski.*) Exécutez mes ordres.

(Polaski fait mettre sa troupe en bataille dans le fond, le long du petit mur qui est en face des spectateurs. Polina et Floreska sont gardées par des soldats: on donne un bandeau à Edwinski qui le jette avec fierté et se place à droite au premier plan. Zamoski est auprès de la guérite et Polaski est à sa gauche.)

ZAMOSKI.

Soldats, point de pitié, faites votre devoir.

(Zamoski ordonne, par un signe, de mettre en joue. A cet ordre la troupe fait un quart de conversion et couche en joue Zamoski au lieu d'Edwinski. Les deux parties du détachement qui est sur le pont, dirigent également leurs armes sur Ragotzi qui se trouve entre deux feux.)

ZAMOSKI.

Que faites-vous, soldats?

POLASKI.

Leur devoir.

EDWINSKI.

Ce sont mes amis. (*Allant embrasser Polaski.*) Voilà le brave Polaski! le plus fidèle de mes serviteurs.

ZAMOSKI.

Et je succomberais! O rage!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, PETERS *et* ANGÉLA.

(Peters entre avec Angéla, qui court dans les bras de sa mère. Peters tient à sa main une hache qu'il lève sur la poitrine de Zamoski.)

EDWINSKI.

Je pourrais, imitant ta barbarie, me venger par ta mort, des tourments que tu n'as cessé de faire éprouver à une femme vertueuse; mais je rougirais de suivre ton exemple, et je te fais grâce.

ZAMOSKI.

Moi, te devoir un bienfait! Non.

POLASKI.

Vous n'en avez pas le droit, Seigneur; la clémence envers les scélérats, est un crime envers les hommes de bien. La Pologne entière demande son supplice, vous le devez aux mœurs et aux lois.

ZAMOSKI.

Je le demande moi-même; il me sera moins affreux de mourir, que de vivre avec le regret éternel de n'avoir pas réussi.

POLASKI.

Ordonnez, Seigneur, qu'il soit enfermé dans les mines, témoins de sa barbarie, et qu'il y attende, avec l'odieux Ragotzi, ministre de ses volontés, le jugement solennel que le sénat ne tardera point à prononcer.

EDWINSKI.

Que je sois débarrassé de leur présence.

(On emmène Zamoski et Ragotzi, Edwinski presse dans ses bras Floreska et Polina, tandis qu'Angéla est à genoux entre sa mère et lui, et que Peters leur prend la main.

EDWINSKI.

Retournons à Rava, et puissions nous, dans les charmes

d'une vie heureuse et tranquille, perdre le souvenir d'un méchant et de ses persécutions. (*A Peters et à Polina.*) Je veux, mes amis, vous prouver, par des marques éclatantes de ma reconnaissance, que si les bons cœurs sont rares, on ne saurait, pour l'exemple du monde et l'honneur de la société, les récompenser d'une manière trop brillante.

(*La toile tombe.*)

FIN DES MINES DE POLOGNE.

TÉKÉLI,

OU

LE SIÉGE DE MONTGATZ,

MÉLODRAME HISTORIQUE, EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 29 décembre 1803.

NOTICE

SUR TÉKÉLI.

Le drame de *Tékéli* est un de ceux qui ont le plus contribué à la réputation littéraire de M. de Pixerécourt. L'intérêt qu'il a su répandre sur des scènes destinées à rappeler la belle défense du château de Montgatz par l'épouse de Tékéli, fut naturellement rehaussé par le rôle singulier que ce champion de l'indépendance hongroise joua à la fin du dix-septième siècle, et par les sentiments que le public porte toujours à ces hommes énergiques et aventureux, appelés à soutenir leur patrie près de s'engloutir.

Nous ne déciderons pas si ce célèbre personnage fut un ambitieux et un aventurier, comme ses ennemis l'ont prétendu, ou bien s'il fut un héros malheureux, selon le dire de ses partisans; nous n'examinerons pas non plus si le cabinet autrichien fit un grand acte de sagesse et d'habileté, ou s'il fut aussi criminel que les mécontents hongrois ont bien voulu le dire, en cherchant à triompher des efforts de cette nation remuante et belliqueuse pour le maintien de son indépendance, et en employant tous les moyens pour la soumettre entièrement. *. Chacun des

* Quelques personnes ont cru voir une grande analogie entre les affaires de Hongrie et celles de Pologne : les causes et les résultats furent sans doute les mêmes ; mais les situations ren-

partis joua, dans ce grand conflit, le rôle naturel que sa position lui traçait : les princes autrichiens eurent raison de chercher à se rendre maîtres de la Hongrie, afin d'assurer une base plus solide à leur puissance, encore fort chancelante à cette époque, puisqu'elle se trouvait soumise au caprice d'une triple élection *. Les Hongrois, de leur côté, avaient plus de raison encore de vouloir rester un peuple indépendant, après avoir été sur le point de balancer les destinées de l'Europe.

Vouloir juger le conflit de ces deux États sous un autre point de vue, ce serait tomber dans une utopie sentimentale en faveur des uns, ou passionnée contre les autres, double écueil que nous devons éviter.

L'histoire de Hongrie est généralement peu connue en France, parcequ'elle semble se confondre dans les grands chocs qui ont accompagné la chute de l'empire d'Orient et amené l'élévation des empires d'Autriche et de Turquie. Toutefois, cette histoire serait d'un double intérêt pour ce pays-ci ; car ce fut sous deux princes français (Charles et Louis d'Anjou) que la Hongrie fut à l'apogée de sa puissance, qui s'étendait jusqu'à la Croatie et à la Dalmatie, sur les rives de la mer Adriatique : outre cela, elle offre une leçon sanglante pour toutes les nations qui auraient la déplorable velléité de souhaiter une monarchie élective, dont elle démontre les immenses dangers, soit

pactiques n'ont rien de commun. Les souverains de la Russie, loin d'avoir possédé la couronne de Pologne à titre d'élection volontaire et conditionnelle, ne l'ont jamais portée que par droit de conquête

* On sait que les États héréditaires des archiducs d'Autriche étaient bien minces en comparaison de ceux de Bohême et de Hongrie, qu'ils n'avaient que par élection, ainsi que la couronne impériale d'Allemagne.

que l'élection vienne de la haute noblesse, soit qu'elle provienne de la démocratie ou de la multitude.

Tous ceux qui ont la moindre notion de cette histoire savent comment, à l'aide de son malheureux système électif, les empereurs de la maison de Hapsbourg parvinrent à faire décerner souvent la couronne à l'héritier présomptif de leur trône, puis à soutenir enfin le droit d'hérédité absolue dans leur famille.

Trop faibles pour se soutenir seules contre les Turcs et autres ennemis, l'Autriche et la Hongrie eurent longtemps un intérêt manifeste à rester étroitement unies ; ce fut aussi ce qui décida la Diète à conférer volontairement la couronne de Hongrie à l'empereur Albert Ier, et ce qui autorisa Frédéric, son successeur, à y prétendre pour le fils de cet empereur. Les États en jugèrent autrement et la donnèrent d'abord à un roi de Pologne, puis à un roi de Bohême, à des princes hongrois ou transylvains, enfin à des archiducs d'Autriche.

La possession d'un royaume, plus puissant alors que l'Autriche elle-même, était trop séduisante pour ne pas déterminer le cabinet de Vienne à convoiter cette couronne comme une possession héréditaire. Ce fut surtout à la suite de deux traités conclus, l'un par Ferdinand Ier avec Mathias Corvinus, l'autre par Ferdinand II avec Jean Zapola, que la maison impériale éleva ses prétentions et les soutint par la force des armes, bien que les Etats eussent protesté contre la validité de ces traités.

Dès lors la lutte fut incessante, et le ministère autrichien y mit une persévérance et une habileté qui devaient lui en assurer le succès. Tantôt en profitant des invasions

des Turcs, pour faire occuper les forts et les villes du pays par des troupes allemandes; tantôt en excitant les divers partis, ou en protégeant des schismes religieux, il parvint enfin à réduire la Hongrie à l'état de province conquise, et à dompter un peuple indocile, toujours prêt à courir aux armes. Cette lutte qui ne dura pas moins de deux siècles, est riche en leçons pour un homme d'Etat.

On sait enfin que, tranquille du côté de la France et débarrassé de la guerre des Turcs par la victoire de Montecuculi à St.-Gothard, qui avait amené la paix (1664), l'empereur Léopold Ier redoubla d'efforts pour porter le dernier coup à la résistance que les seigneurs hongrois n'avaient cessé d'opposer aux projets de sa maison, et résolut de profiter à cet effet de la présence de ses troupes victorieuses dans le pays, qu'il fit occuper presque entièrement sous prétexte de le garantir contre les incursions des Ottomans. La division, qui régnait de temps immémorial au sein de la noblesse et du clergé, s'était considérablement accrue par la réforme religieuse de Luther, qui avait trouvé de nombreux prosélytes en Hongrie aussi bien qu'en Bohême. Ce schisme était devenu une arme puissante entre les mains du cabinet de Vienne qui, bien différent des cabinets constitutionnels de nos jours, nourrissait, durant des siècles entiers, une idée ou une grande pensée dominante. Tour à tour empressés à protéger les temples protestants et à en ordonner ensuite la cloture, pour les rouvrir plus tard; puis, cédant tout à coup aux clameurs du clergé catholique, les princes autrichiens, après trois régnes tolérants, finirent par poursuivre ces religionnaires

avec une barbarie sans nom. Ces excès, joints à ceux que commettaient les troupes allemandes et aux vues non équivoques de Léopold, soulevèrent les familles les plus influentes. Le prince Ragotzi dépouillé de la Transylvanie, le palatin Wesselini, le père de Tékéli, les Nadasti, Zerini, se mirent ouvertement à la tête de la résistance, pour soutenir ce qu'ils croyaient être les droits de leur pays et le maintien de son indépendance; tandis que Léopold les accusait de rébellion à main armée et d'attentats contre sa personne et son autorité souveraine, se fondant, pour ce premier grief, sur les traités dont nous avons déjà parlé.

Dans le fait, il n'y avait pas de milieu; il fallait que l'Autriche renonçât à posséder un jour la Hongrie, ou il était indispensable qu'elle brisât une résistance qui se renouvellerait à chaque nouveau règne : elle comprit bien son intérêt; les Hongrois, au contraire, étaient trop divisés pour bien défendre le leur. Les troupes disciplinées du général Spork triomphèrent facilement des efforts partiels et mal combinés de leurs chefs. Le prince Ragotzi, dirigé par sa mère, s'était soumis; la veuve de Wesselini avait capitulé; le père de Tékéli était mort en défendant son château de Rosemberg; le fils, âgé de dix ans, s'était enfui pendant le siége en Transylvanie, où le prince Apaffi lui donna protection; les Nadasti, Zerini, Frangipani, arrêtés ou livrés lâchement, furent jugés à Vienne et à Neustadt, condamnés et exécutés comme auteurs d'un complot que les Hongrois traitèrent de fable (1670). Léopold, encouragé par ces succès, lança en 1671 son fameux édit frappant de proscription tous ceux qui oseraient

porter atteinte à sa puissance souveraine et absolue ; ce qui était fort légitime en Autriche, mais ne paraissait point de même en Hongrie, d'après ce qu'il avait juré à son couronnement.

De tels actes n'étaient pas faits pour gagner les esprits ; aussi le feu de la révolte couvait-il depuis cinq ans sous la cendre, quand le marquis de Bethune, ministre de Louis XIV en Pologne, leva trois à quatre mille soldats congédiés et les envoya, sous les ordres du comte de Boham, au secours des mécontents, réunis en partie avec Wesselini autour de Debreczin, ou refugiés en Transylvanie.

Un prompt succès couronna cette entreprise. Le jeune Émeric Tékéli, à peine âgé de vingt ans, mais jaloux de venger la mort de son père, de ressaisir ses biens confisqués, de venger ses coreligionnaires protestants, ainsi que de rétablir les lois de son pays, se trouva bientôt à la tête d'un parti qui n'avait jamais cessé d'exister depuis un siècle, et qui s'appuyait même sur les États du royaume.

L'histoire de cette longue insurrection constitue un vaste drame, dans lequel Tékéli ne parut pas toujours irréprochable, mais dans lequel il déploya une grande force d'âme. En qualité de protestant et de rival du jeune Wesselini qui avait de nombreux partisans, il eut à lutter, non-seulement contre la maison d'Autriche, mais encore contre le clergé catholique et l'envie de ses ennemis. Secondé toutefois par les Transylvains et plus encore par les soldats du comte de Boham, il porta la terreur jusqu'à Presbourg et en Moravie, au point que le cabinet de Vienne, embarrassé du côté de l'Allemagne, conclut successivement deux trêves avec lui.

On lui promit la restitution de ses biens et la main de la veuve de Ragotzi, maîtresse de la forteresse de Mongatz et de plusieurs comtés environnants. A ce prix, il consentit à quitter les montagnes du nord pour se retirer dans le sud du royaume. Mais la paix de Nimègue ayant débarrassé Léopold des craintes que lui donnait Louis XIV, ce monarque tint peu compte des promesses de ses généraux et ordonna la poursuite des mécontents, en renforçant son armée. Tékéli, bientôt convaincu qu'il avait été dupe des propositions d'arrangement qu'on lui avait faites, principalement pour le déconsidérer aux yeux même de ses partisans, et pour lui enlever l'appui qu'il trouvait dans la chaîne septentrionale des Krapack, entra en fureur, jura une guerre implacable à Léopold, se prépara à lutter avec énergie, puis se mit en relation avec le sultan Mohamet IV, qui lui fit de brillantes propositions.

Vainqueur de son rival Wesselini, chef reconnu de tous les intérêts hongrois, Tékéli semblait alors l'arbitre des destinées du royaume, lorsque les habiles ministres de Léopold prirent le parti de consentir à la demande des États, et d'assembler une Diète à Œdenbourg, pour y proclamer les concessions que l'empereur était disposé à leur faire, afin de rétablir ces lois du royaume qui étaient le prétexte d'éternels soulèvements. Cette sage mesure, combinée avec la haine que le clergé hongrois portait à Tékéli, et avec le bruit qui se répandait de son alliance avec les Turcs, était en effet de nature à renverser tous ses projets; aussi la plus grande partie des mécontents, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle demandait, se hâta-t-elle de mettre bas les armes.

Tékéli, ainsi presque isolé, n'en parût pas plus satisfait de ses résultats : ses biens étaient demeurés sous le séquestre; il avait appris, par l'issue de ses deux trêves, qu'il serait imprudent de se fier entièrement aux concessions arrachées à Léopold par les préparatifs formidables des Turcs; enfin, il fut peut-être aveuglé par ces mêmes préparatifs, ou bien il se trouva trop formellement engagé avec le Sultan pour pouvoir reculer. Il arbora donc ouvertement l'étendard de la guerre civile en protestant contre les opérations même de la Diète, épousa la veuve du prince Ragotzi qui, étant fille du comte Zerini décapité à Vienne, partageait son exaspération contre l'Autriche et lui apportait la forteresse de Mongatz avec de riches comtés. Enfin, il s'allia formellement, en 1683, avec le Sultan, qui le reconnut comme prince souverain de la Hongrie, pour qu'à sa mort la Diète pût rentrer dans le droit de lui choisir un successeur.

Les premiers avantages qui suivirent cette audacieuse levée de boucliers furent immenses, bien que la majeure partie des troupes hongroises, obéissant aux États et au nouveau palatin Ezterhazi, s'armât contre Tékéli et ses alliés musulmans. La cour de Rome même lança ses foudres et donna des subsides pour le combattre, ce qui ne l'empêcha pas de s'emparer d'Espéries et d'une partie de la Haute-Hongrie. Mais quand on le vit ensuite se réunir à deux cent mille Turcs pour venir mettre le siége devant Vienne et menacer l'Allemagne entière par la chute de ce boulevard de la chrétienté, toute l'Europe, la Hongrie même, ne le regarda plus que comme un ambitieux aveu-

glé par ses intérêts ou ses passions, et servant d'instrument à la politique envahissante du Divan.

La glorieuse victoire remportée par Jean Sobieski sous les murs de Vienne ayant sauvé l'Autriche, comme on sait, la guerre traîna en longueur durant quinze ans avec des chances balancées, que le margrave Louis de Baden fit d'abord pencher, et que le prince Eugène fixa enfin irrévocablement du côté de l'Autriche.

Tékéli, abandonné de la majorité de ses partisans, ne fit que soutenir une lutte partielle avec des bandes sans solde, vivant de pillage; il finit par se réfugier à l'armée turque dont il se flattait de diriger les opérations. Mais, quoiqu'il fût en effet l'âme de ses conseils, ce triste rôle de souffleur d'un quartier-général dont tous les dignitaires, jaloux de lui, n'étaient point en état de le comprendre ou exécutaient misérablement les entreprises qu'il proposait, n'eut aucun résultat heureux pour ce chef, malgré le succès momentané qu'il obtint en 1688 dans la Transylvanie, où il battit et prit le général Heister, et dont il se fit proclamer prince durant quelques mois.

Tantôt victime de la jalousie d'un visir, il était forcé d'aller se justifier à Constantinople; tantôt arrêté par la perfidie d'un sérasquier à la tête de l'armée, on le ramenait triomphant. Toutes ces vicissitudes du sort ne changeaient rien aux affaires, et tout espoir de relever la Hongrie était évanoui.

En effet, Léopold, exalté par les victoires de Bude, de Nissa et de Mohatz, ne dissimula plus le projet d'établir sa puissance par la force et la terreur; des tribunaux san-

glants, établis en 1687 à Debreczin et à Espéries, recherchèrent les adhérents les plus éloignés de Tékéli ou de l'indépendance du pays; et sous l'influence des supplices nombreux qu'ils ordonnèrent, une diète, convoquée à Presbourg la même année, proclama enfin la couronne héréditaire dans les deux branches de la maison d'Autriche et d'Espagne, sous la réserve puérile que le droit d'élection retournerait à la Diète, en cas d'extinction par défaut d'héritiers mâles. Le sort de la Hongrie, dès-lors irrévocablement fixé, prouva bien que les prévisions de Tékéli sur la diète d'Œdenbourg n'étaient pas sans fondement.

La paix de Carlowitz (1699), qui fut le résultat des victoires du margrave de Bade et surtout de celle du prince Eugène à Zenta, ayant mis un terme à son orageuse carrière, Tékéli se retira en Natolie : quelques écrivains disent qu'il mourut en 1705, à Nicomédie; d'autres prétendent qu'il mourut à Constantinople, dans un si grand dénûment, qu'il fut forcé de se faire cabaretier, ce qui paraît une fable. Il avait abjuré la religion protestante, sans doute dans l'espoir de se rallier les catholiques, ou de ceindre la couronne que le Sultan lui avait promise et qui ne pouvait être donnée qu'à un catholique.

La scène intéressante choisie par M. de Pixerécourt, se reporte en 1686, à la seconde période du siége de Mongatz, qui fut vaillamment défendu pendant trois ans par la digne veuve de Ragotzi. Obligé de s'en séparer pour tenir la campagne de la basse Hongrie et de la Transylvanie, il la laissa aux prises avec le corps d'armée du comte de Caraffa. Ce château, plusieurs fois bloqué, dut à son site sur un

rocher élevé, une partie du mérite de sa défense. Cependant, il soutint cette année là un bombardement de plusieurs mois, et ne fut pris que deux ans après par une fausse mesure de Tékéli. L'héroïne qui le défendit si bien, fille d'un noble décapité, veuve d'un prince dépossédé, épouse d'un illustre procrit, est certes un personnage plein d'intérêt et digne d'occuper la scène. Son caractère est bien tracé, de même que celui de l'avantureux époux auquel sa fortune était liée : les rôles du brave et dévoué Wolf, du généreux meunier Conrad, rendent le tableau complet. Quelques critiques ont trouvé ce dernier d'une vertu un peu romanesque : il est vrai que bien des hommes sont capables de se compromettre pour sauver un proscrit, même quand ils ne partagent pas ses opinions et ses vues ; mais il est fort rare de voir un homme sacrifier sa fortune et jusqu'à la dot de sa fille chérie, pour sauver un chef de parti qu'il déteste et regarde comme ennemi du bien public. Toutefois, un pareil acte de vertu n'est pas impossible, et un exemple de cette nature, donné en spectacle au peuple français au sortir d'une révolution sanglante, était une sage leçon dont on doit savoir gré à l'auteur : cela est si vrai que, par une circonstance bizarre, dont nous parlerons plus bas, cette leçon aurait pu trouver son application peu de semaines après les premières représentations du drame.

Quoi qu'il en soit, un immense succès couronna cet ouvrage, dont le style était plus soigné que celui des mélodrames ordinaires, et qui n'eût pas été indigne d'un théâtre plus élevé. Il est vrai que Tautin, qui créa le rôle de Tékéli, y fit preuve de talent ; Mme Bourgeois, qui remplit celui de

son héroïque épouse, y déploya tant d'énergie et de naturel, que l'on aurait bien pu lui donner des forteresses à défendre quelques années plus tard, à cette époque où l'Europe étonnée vit tant de places se rendre, même sans être assiégées. Le fameux bouffon Corsse donna du piquant au rôle du poltron Bras-de-Fer.

Quoique l'intéressante Alexina ne paraisse qu'au dernier acte et que Tékéli se trouve caché dans un tonneau ou dans un sac durant la moitié de la pièce, l'intérêt en est si vif et si bien soutenu, que l'on s'aperçoit à peine de ces défauts : on se demande même si l'anxiété que le spectateur éprouve, en présence d'un homme célèbre placé dans une semblable situation, au milieu des inquisiteurs qui ont mis sa tête à prix, ne fait pas de ces défauts mêmes le principal mérite de l'ouvrage. Le succès inouï qu'il obtint est d'ailleurs l'éloge le plus éloquent que l'on puisse en faire; car il n'eut pas moins de quatre cent trente représentations à Paris, et douze cents en province.

Par le singulier hasard dont nous avons parlé, ce drame tout héroïque et moral, eut cependant aussi les honneurs de la proscription : Murat et Duroc y avaient assisté ensemble peu de jours après que Pichegru, poursuivi et traqué comme Tékéli, eut été lâchement livré par son ancien ami Leblanc, chez lequel il s'était réfugié. On crut que l'auteur avait cherché à faire des allusions de circonstance, en établissant un si rude contraste par le généreux dévouement de Conrad : dès le lendemain, la représentation fut interdite; l'auteur mandé à la police, n'eut pas de peine à prouver que sa pièce était à l'étude bien avant que Pichegru ne débarquât en

France ; l'interdit fut levé, mais seulement six mois après, par une mesure de prudence qu'on ne peut blâmer.

Laissant du reste aux lecteurs le soin de compléter eux-mêmes l'analyse de ce drame, nous rappellerons seulement ici que la comtesse Tékéli, après avoir rendu Mongatz deux ans après ce siége, dut se retirer à Vienne, dans le couvent des Ursulines ; puis ayant été échangée contre le général Heister, elle rejoignit son mari à Constantinople où elle mourut avant lui. Le fils qu'elle avait eu de son premier mariage est ce même prince Michel Ragotzi, qui devint le dernier chef remarquable des insurgés hongrois ; il parvint, durant la guerre que l'Autriche fit à Louis XIV pour la succession d'Espagne, à lever jusqu'à quarante mille hommes, qui donnèrent, de 1703 à 1711, de graves inquiétudes au cabinet de Vienne, et qui lui en eussent causé bien davantage, si le ministère français avait été confié à des mains plus habiles, et si les Turcs avaient eu la moindre idée de saine politique. Forcé par l'apathie de la France, par l'abandon total des Turcs, par la supériorité de discipline des troupes allemandes et par la défection de plusieurs de ses partisans, à se réfugier en Pologne, ce prince vint ensuite en France, puis alla finir ses jours sur les bords du Bosphore. Il a laissé des mémoires intéressants sur ce dernier soupir de la Hongrie.

LE GÉNÉRAL JOMINI,
AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR DE RUSSIE.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des Spectacles. 7 nivôse, an XII.

L'auteur de *la Femme à deux Maris,* de *l'Homme à trois visages,* de *Cœlina,* etc., peut compter un nouveau succès : Tékéli a pleinement réussi ; c'est un mélodrame dans le genre de celui des *Mines de Pologne*, du même auteur, mais qui est traité plus en grand et qui offre plus d'intérêt. (*Suit l'analyse.*)

Tel est le fond de cet ouvrage, qui a obtenu le succès le plus brillant. Quant à tous les accessoires du mélodrame, ils offrent tout ce que l'on pourrait désirer : fraîcheur dans les costumes, précision dans les évolutions, hardiesse et ensemble dans les combats. Le serment des Hongrois devant Alexina a rappelé celui des seigneurs de cette nation à la vue de Marie-Thérése : *Moriamur pro rege nostro, Maria Theresia.* Il est plusieurs autres paroles célèbres dans l'histoire que l'auteur a eu l'art d'amener dans différentes situations de ce mélodrame. MM. Tautin et Joiguy, et Mlle Bourgeois, surtout, ont été très-applaudis. Cette dernière a été redemandée après la pièce. L'auteur est M. Guilbert Pixerécourt ; celui de la musique est M. Gérardin-Lacour.

LEPAN.

Journal d'Indication. 8 nivôse, an XII.

Ce mélodrame est du plus grand intérêt, et offre des situations fortes et attachantes, à peu près semblables à celles de *Gustave Wasa* et des *Deux-Journées. Tékéli,* toujours près d'être tué ou arrêté, excite l'attention des spectateurs ; on est tour à tour en proie à la crainte quand on le voit en danger, et au plaisir, lorsqu'il échappe. M. Guilbert Pixerécourt, auteur de cette nouvelle produc-

tion, connaît parfaitement les effets de théâtre; il les produit avec art, et sait justifier les invraisemblances inévitables dans ce genre d'ouvrage.

Tékéli a obtenu un grand succès. La pièce est montée avec beaucoup de soin : on n'a épargné ni les costumes, ni les décors, et tous ces motifs réunis attireront la foule pendant longtemps.

On doit des éloges aux acteurs, MM. Tautin, Dumont, Raffile, Melcourt, et surtout à M. Joigny et à Mlle Bourgeois, qui a été redemandée. M. Gérardin-Lacour est auteur de la musique.

BARIÉ.

Journal des Arts. 10 nivôse, an XII.

Cette pièce a été très-applaudie et elle méritait de l'être. Le premier acte offre des situations très-attachantes. Dans le second, le personnage principal, que l'on tient sous un tonneau ou dans un sac, devient nul, et l'on est fâché que l'auteur n'ait pas trouvé le moyen de le présenter dans des situations plus analogues à sa fierté et à son courage bouillant. Heureusement ce défaut est affaibli par les alternatives de crainte et d'espoir que le danger de *Tékéli* fait naître dans l'âme des spectateurs, et qui prouvent que l'auteur a bien étudié les effets de la scène. Le troisième acte est vraiment beau dans ses détails et son ensemble.

Ce mélodrame, nous devons le dire, a été mieux joué que beaucoup d'ouvrages marquants ne le sont souvent par des acteurs en réputation. Le citoyen Tautin a de la noblesse dans le rôle de *Tékéli*; on voit qu'il a senti et raisonné le caractère de ce personnage : il fait peu de contre-sens dans sa manière d'exprimer ; mais il n'est pas assez maître d'une certaine précipitation de voix qui nuit beaucoup à sa diction. Cependant, il a fait à cet égard des progrès : avec de la constance et du travail, il vaincra la nature. Le citoyen Joigny est très-intéressant dans le rôle de Wolf; le jeu et le débit de cet acteur annoncent l'habitude du grand répertoire. Le citoyen Raffile a du naturel dans le rôle d'un marié niais. Le citoyen Corsse rend avec originalité celui du valet poltron. Enfin, mademoiselle Bourgeois ne laisserait presque rien à désirer dans le rôle de la fière héroïne,

épouse de *Tékéli*, si son débit était moins précipité. La manière dont cet ouvrage est monté fait honneur au directeur. Les costumes, surtout, sont aussi riches que fidèlement copiés sur les portraits des personnages mêmes. L'auteur est le citoyen Guilbert Pixerécourt. M. Girardin-Lacour a composé la musique.

DUSAULCHOY.

Gazette de France. Nivôse, an XII.

Il commence à devenir de mode de fréquenter les spectacles des boulevards; et ils sont, en grande partie, redevables de cet avantage aux auteurs qui travaillent pour les autres théâtres. On sait que ces auteurs-là font tout ce qu'il est humainement possible de faire pour déterminer le public à déserter les spectacles où il est exposé à voir figurer leurs productions, bon gré malgré; et si l'on n'avait pas leur amour-propre pour garant de leur loyauté, on serait tenté de croire qu'ils conspirent en faveur des théâtres qui ont le bonheur de ne point avoir de relations directes avec eux.

On ne veut cependant pas insinuer par là que la fortune des spectacles des boulevards soit fondée sur la ruine des autres; mais ils profitent de ce que les autres sont frappés de stérilité, et cela est dans l'ordre : si l'on joint à cet avantage, qui n'est que négatif, les efforts qu'ils font pour offrir au public des nouveautés dont il ne trouve pas ailleurs l'équivalent, il y aurait de l'injustice à regretter de les voir prospérer.

C'est surtout le théâtre de l'Ambigu-Comique qui se distingue, et par la variété de son répertoire, et par le bon ordre de son administration, et surtout par le goût qu'il met presque toujours dans le choix de ses pièces, et enfin par le talent des acteurs; car il paraît que là, tout le monde travaille de son mieux à contenter le public, depuis les auteurs jusqu'aux ouvreuses de loges. Il lui arrive de temps en temps, en fait de nouveautés, quelques bonnes fortunes qui lui assurent quelquefois pour un an l'état de ses finances; et tel est *Tékéli*, que tout Paris ira voir successivement, et qui paraît destiné à aller loin. On pourrait parier qu'avant la fin de l'année qui va commencer, il aura eu cent cinquante représentations.

Cela vaut bien le sort d'une pièce qui n'a l'honneur d'être admise

au Théâtre-Français que pour y succomber à la première représentation, ou qui du moins, en revenant le lendemain de son premier étourdissement, ressemble à ces chandelles qui ne jettent une dernière lueur que pour puer en s'éteignant.

Tékéli est un fait historique, moitié vrai, moitié dénaturé, en vertu des licences dramatiques. Le héros de cette pièce est connu, et deux mots suffisent pour mettre les lecteurs à même de voir le parti que l'auteur a tiré de son sujet. Il suppose Tékéli revenant de la Turquie, après deux ans d'absence et d'adversités, au moment où sa femme, enfermée depuis deux ans dans Mongatz, se trouve réduite par les assiégeants, à la dernière extrémité. Mais il faut arriver à travers un camp ennemi, où l'on a reçu l'avis de son retour, où son signalement est pour ainsi dire donné comme un ordre du jour. L'auteur a su répandre sur cette situation tout l'intérêt dont elle est susceptible, et on peut dire que son imagination l'a très-heureusement servi. Cette pièce qui, d'un bout à l'autre, offre beaucoup de mouvement, de chaleur, de fracas, et de ce qu'on appelle spectacle, est écrite avec beaucoup de goût et de pureté. L'auteur a été demandé avec autant d'empressement, après la seconde représentation, qu'après la première : C'est M. Guilbert Pixerécourt, connu par *les Mines de Pologne*, *l'Homme à trois visages*, *la Femme à deux maris*, etc. Le théâtre de l'Ambigu-Comique lui a les plus grandes obligations.

SALGUES.

Courrier des Spectacles. 29 juillet 1804.

Cette pièce a été défendue par ordre de l'Empereur à la quarante-huitième représentation, et suspendue pendant cinq mois. Depuis quelques jours, elle reparaît sur les affiches du théâtre de l'Ambigu-Comique, et chaque jour, elle reçoit du public l'accueil le plus aimable et le plus mérité. L'auteur est trop connu dans ce genre pour que nous soyons obligés d'ajouter quelque chose aux éloges que lui donnent le public et les journalistes. L'intérêt qui règne dans *Tékéli*, la beauté des situations, la variété des scènes, tantôt plaisantes et tantôt pathétiques, la richesse des costumes et des décorations, tout assure à cette pièce un succès de longue durée.

LEPAN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte ÉMERIC TÉKÉLI, prince de Hongrie.	M. TAUTIN.
ALEXINA, son épouse.	Mlle BOURGEOIS.
CARAFFA, général des troupes de l'Empereur, commandant le siége de Montgatz.	M. VIGNEAUX.
WOLF, officier attaché à Tékéli.	M. JOIGNY.
EDMOND, officier autrichien.	M. DEFRESNE.
BRAS-DE-FER, domestique d'Edmond.	M. CORSSE.
CONRAD, meunier.	M. DUMONT.
URBAIN, jeune paysan.	M. RAFFILE.
CHRISTINE, fille de Conrad, fiancée à Urbain.	Mme LAPORTE.
MAURICE, soldat autrichien.	M. MARTIN.
Un officier hongrois.	M. LEBEL.
Un jeune enseigne hongrois.	M. VINCENT.
Deux dragons autrichiens.	M. TIPHAINE. M. BARTHELÉMI.
Un paysan.	M. MELCOUR.
Soldats autrichiens.	
Soldats hongrois.	
Paysans et paysannes.	
Habitants de Montgatz.	
Meuniers.	

L'action se passe dans la Haute-Hongrie, en 1686.

TÉKÉLI,

OU

LE SIÉGE DE MONTGATZ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Il doit y avoir un gros arbre à droite, au second plan; et un autre dans le milieu à peu près au troisième plan; à gauche, au second plan, une touffe de petits arbres. Il fait nuit. Au lever du rideau et pendant l'ouverture, on entend un violent orage. Les éclairs, le tonnerre, la pluie, la grêle, le vent se succèdent avec fureur. Tékéli est monté sur l'arbre de droite où il a passé la nuit. Wolf est endormi au pied de ce même arbre. Tous deux sont vêtus en paysans. L'orage continue.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉKÉLI, WOLF*.

TÉKÉLI, *à voix basse.*

Wolf!... Wolf!... Il ne m'entend pas...; la fatigue et le besoin ont tellement engourdi ses sens, que l'orage affreux qui vient d'éclater sur nos têtes n'a pu le tirer du sommeil profond où il est plongé. (*Il descend de l'arbre. L'orage a cessé.*) Cependant, il faut, à tel prix que ce soit, sortir de cette immense forêt où nous errons depuis deux jours sans avoir pris aucune nourriture. Si je dois laisser ici ma vie, j'aime mieux la perdre en employant le peu de force qui

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

me reste à combattre mes ennemis, que d'expirer sans gloire au pied d'un chêne. (*Il s'approche de Wolf et le frappe légèrement.*) Wolf!

WOLF, *encore endormi.*

Me voilà, mon prince.

TÉKÉLI, *lui mettant la main sur la bouche.*

Imprudent!

WOLF, *éveillé.*

C'est vous, comte Tékéli?

TÉKÉLI.

Encore! éveille-toi.

WOLF, *se levant.*

Pardon, mais votre nom chéri est si bien gravé dans mon cœur, que malgré moi il revient sans cesse se placer sur mes lèvres, et qu'à mon réveil, c'est toujours le premier que je prononce.

TÉKÉLI, *le serrant contre son cœur.*

Brave Wolf!

WOLF.

Je vous avais promis de veiller jusqu'au jour, pour vous garantir de toute surprise de la part des Impériaux: la fatigue l'a emporté; mais, je m'étais placé de manière qu'on ne pouvait parvenir jusqu'à vous sans passer sur mon corps, et j'ai dormi tranquille. Et vous, avez-vous du moins reposé quelques instants?

TÉKÉLI.

Penses-tu que le sommeil puisse approcher de ma paupière avant que je sois rassuré sur le sort d'Alexina, de cette épouse courageuse et fidèle, qui, depuis un an, renfermée dans Montgatz, soutient, avec une poignée d'hommes, les efforts de l'armée impériale? Non, Wolf, la sauver ou mourir; plus rien qui m'arrête: ce jour verra terminer ma vie ou mes incertitudes.

WOLF.

J'ai partagé tous vos dangers; jusqu'à son dernier soupir, Wolf combattra pour vous défendre; mais l'intérêt du parti que vous servez, et dont vous êtes l'espoir, celui d'Alexina,

le vôtre, exigent que vous n'exposiez pas légèrement votre vie; en un mot, la prudence doit diriger toutes vos démarches.

TÉKÉLI.

C'est trop céder à tes conseils. Mon cœur se révolte et s'indigne quand je songe que mes fidèles Hongrois, que mon Alexina peut-être est frappée d'un coup mortel, tandis qu'errant depuis deux jours dans une forêt pour se soustraire aux ennemis qui le poursuivent, privé d'aliments, couvert d'habits grossiers, forcé d'abandonner jusqu'à ses armes dans la crainte qu'elles ne le fassent soupçonner, s'il était arrêté, son époux fuit devant quelques soldats, trop heureux quand un arbre touffu lui présente un abri salutaire. Ah! ces honteux délais irritent mon courage. Cette forêt s'étend jusqu'au bord de la Torza; viens, ami, je veux me précipiter dans ses eaux rapides, les traverser à la nage....

WOLF.

Et mourir à la vue de Montgatz; car je vous l'ai dit, tous les passages de la rivière sont gardés par des détachements nombreux, il est impossible de leur échapper.

TÉKÉLI.

Et que m'importe! en demeurant ici plus longtemps, ne faut-il pas expirer de besoin? est-ce là le trépas qui convient à l'homme qui a rempli l'Europe entière du bruit de ses exploits?

WOLF.

Si vous périssez, que devient Alexina?

TÉKÉLI.

Affreuse réflexion!

WOLF.

Et la Hongrie qui vous a confié la défense de ses droits, qui compte sur vous pour les maintenir contre les entreprises de l'empereur, que pensera-t-elle de l'homme à qui elle avait remis ses plus chers intérêts et qui, après deux ans de revers supportés avec courage, s'irrite tout à coup d'un faible obstacle qu'on peut vaincre, et perd en un instant le fruit de neuf années de victoires? Non, non, ce projet ne

s'accomplira pas ; vous vivrez pour sauver votre pays et jouir de vos triomphes. Consentez encore pour aujourd'hui seulement à vous remettre à mes soins ; daignez écouter des conseils dictés à la fois par le zèle et la prudence ; conservez un grand homme à l'état, un chef à l'armée, un époux à Alexina, un protecteur, un père à l'ami courageux et fidèle qui vous presse sur son cœur, et qui mourra glorieux s'il peut vous rendre à son pays.

TÉKÉLI.

Ton éloquence persuasive et touchante m'entraîne malgré moi ; j'y consens, je m'abandonne à toi, mais pour un jour seulement ; songe que ce soir si je n'ai point revu Alexina, aucune considération ne peut plus m'arrêter.

WOLF.

Vous la reverrez ou nous mourrons ensemble. Demeurez en ce lieu ; le sentier qui est à notre droite et qui m'est connu me met à même de vous rejoindre plus promptement. Le jour ne doit point tarder à paraître ; je vais sur la lisière du bois observer les mouvements de l'ennemi, et découvrir, si je le puis, le moyen d'échapper à ses poursuites.

TÉKÉLI.

Va, je t'attends avec impatience. (*Il lui serre la main et ils se séparent. Wolf sort par la gauche.*)

SCÈNE II.

TÉKÉLI.

Ami rare et fidèle ! c'est pour moi que depuis deux ans tu as souffert tout ce que l'adversité la plus cruelle peut réunir de tourments et de persécutions ; puissé-je me trouver bientôt en état de te récompenser dignement !... O vous que le hasard, la naissance ou les talents ont placés à la tête des nations, montrez-vous toujours justes et bons envers les peuples qui vous sont soumis ; sachez, par des bienfaits sagement répartis, gagner les cœurs de ceux qui vous entourent : au milieu de votre gloire, peut-être un revers vous attend,

et vous trouverez un ami dans chacun des heureux que vous aurez faits. Quelqu'un s'avance à pas précipités... Serait-ce déjà Wolf?

SCÈNE III.

TÉKÉLI, WOLF.

TÉKÉLI.

Est-ce toi?

WOLF.

Oui, parlez bas.

TÉKÉLI.

Tu parais bien agité.

WOLF.

Nous sommes découverts.

TÉKÉLI.

Découverts!

WOLF.

Les Impériaux sont à ma poursuite.

TÉKÉLI.

O ciel!

WOLF.

Point de bruit. A peine vous avais-je quitté, que j'aperçois à quelque distance une lueur assez forte qui me fait présumer qu'on a établi des postes dans la forêt; alors, m'enfonçant sur la droite, je tombe sur une pelouse entourée de taillis : une sentinelle m'entend marcher, vient à moi, m'arrête et donne l'alarme. Je me dégage, je reviens sur mes pas, et je suis assez heureux pour vous rejoindre à temps et vous prévenir du danger que nous courons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND, AUTRICHIENS.

EDMOND, *dans le fond.*

On a parlé. (*A ses soldats.*) Halte. (*Haut.*) Qui vive?

WOLF, *bas à Tékéli.*

Les voilà, silence!

EDMOND.

Qui vive?

WOLF *s'aperçoit que Tékéli fait un mouvement pour se précipiter sur Edmond.*

Au nom du ciel, modérez-vous.

(Tékéli et Wolf se trouvent à peu près dans le milieu du théâtre. Edmond et son détachement sont entrés par la gauche et bordent les coulisses, depuis la première jusqu'au fond.)

EDMOND.

J'entends du bruit. Il est là...

WOLF, *bas.*

Fuyons de ce côté. (*Il indique la droite.*)

EDMOND.

Qui vive? En joue!

WOLF, *à part.*

O mon Dieu! sauvez Tékéli.

(Wolf parle bas à Tékéli, et tous deux se jettent à terre; mais Wolf se place de manière à couvrir entièrement Tékéli, en cas que les coups de fusils les atteignent.)

EDMOND, *après avoir écouté.*

Feu!

(Le détachement tire à hauteur d'homme et sur les coulisses de droite. Les coups partent au-dessus de la tête de Tékéli et de son compagnon sans les atteindre.)

EDMOND.

Pas de charge, en avant!

(Le détachement marche sur la droite, au pas de charge et la baïonnette en avant. Wolf et Tékéli se sont relevés promptement et se sont placés au milieu de la touffe de petits arbres qui doit être découpée et à jour, de manière que Wolf et Tékéli soient bien en vue du public. L'épaisseur des arbres forçant la ligne de s'ouvrir, ils ne peuvent être ni vus, ni touchés par les soldats. Le détachement continue sa marche dans le bois. On le perd de vue.)

SCÈNE V.

TÉKÉLI, WOLF.

(Dès qu'ils se sont assurés que les ennemis sont à une distance suffisante, Tékéli et Wolf volent dans les bras l'un de l'autre et se jettent spontanément à genoux. Après avoir rendu grâce à la divinité, le prince chancelle.)

WOLF *le soutient et lui dit avec effroi.*

Qu'avez-vous, mon prince?

TÉKÉLI.

Je te l'avoue, le défaut de nourriture, l'humidité de la nuit, et ces secousses réitérées, ont anéanti toutes mes facultés...; je me sens défaillir.

WOLF.

Où trouver du secours? à cette heure, dans une forêt éloignée de toute habitation. Grand Dieu, prends pitié d'un héros que ton bras a guidé dans les champs de l'honneur; ne permets pas, qu'après avoir échappé au fer meurtrier, qui cent fois a menacé sa tête au milieu des combats, il expire ici comme le dernier des hommes!

BRAS-DE-FER, *en dehors.*

Camarades!...

WOLF.

On appelle, je crois?

BRAS-DE-FER, *en dehors.*

Camarades!... attendez-moi.

WOLF.

C'est un soldat! Peut-être pourrai-je en obtenir quelque secours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BRAS-DE-FER, *puis* MAURICE.

BRAS-DE-FER, *portant un panier au bras et un havresac au dos.*

Attendez-moi donc; je ne pourrai jamais vous rattraper.

MAURICE, *en dehors.*

Est-ce toi, Bras-de-Fer?

BRAS-DE-FER, *à part.*

C'est Maurice, je crois; cela me rassure un peu. (*Haut*). Oui, c'est moi. Viens par ici... dans le sentier... y es-tu?

MAURICE, *en dehors.*

Oui.

BRAS-DE-FER, *criant à tue-tête au moment où Maurice entre en scène, et se trouve tout près de lui.*

Maurice!

MAURICE.

Me voilà.

BRAS-DE-FER.

Ah! tant mieux.

WOLF.

Ils sont deux; il serait imprudent de nous présenter avant de les avoir entendus, et de savoir quels sont leurs projets.

MAURICE.

A qui diable, en as-tu donc, mon pauvre Bras-de-Fer, pour faire un pareil vacarme? tu es en état de réveiller, à toi seul, tous les hôtes de cette forêt.

BRAS-DE-FER.

Ma blessure au talon m'empêche d'aller vite; ils m'ont laissé derrière, et tu sais bien que je n'aime pas cela.

MAURICE.

Tu es un maudit traîneur: je suis étonné que tu n'aies pas été pris dans la dernière sortie de la garnison de Montgatz.

TÉKÉLI, *bas et vivement à Wolf.*

Ils ont parlé de Montgatz: écoutons.

BRAS-DE-FER.

Ah! je dis pris, c'est autre chose; cela ne se fait pas comme cela. Quand il s'agit d'une affaire sérieuse, où je prévois qu'il peut y avoir du danger, comme par exemple, une retraite, une déroute; alors, je prends mes précautions; j'aime mieux me trouver un peu trop en avant, que d'être un des derniers.

MAURICE.

C'est prudent. Tu ne seras jamais soldat, mon ami; et je

m'étonne que notre commandant, qui est un brave militaire, ait choisi, pour son domestique, un poltron de ton espèce.

BRAS-DE-FER.

Poltron n'est pas le mot : je suis timide, c'est vrai ; mais, toi qui parles, je voudrais bien savoir pourquoi tu es aussi loin du détachement ?

MAURICE.

Un diable d'homme que le ciel confonde, et qu'ils ont pris, je crois, pour le comte Tékéli, est venu donner l'alerte au poste ; on s'est levé pour courir après, et comme on n'a pas eu le temps de relever les sentinelles, on nous a crié de cesser la faction et de rejoindre le détachement ; mais j'ai eu beau faire diligence, je ne l'ai pas rattrapé ; je m'étais même beaucoup écarté de la route qu'il a prise, et sans les coups de fusil qui m'ont remis sur la voie, je l'aurais probablement perdue pour longtemps, car, dans l'obscurité qu'il fait, je défierais le plus habile de reconnaître son chemin.

BRAS-DE-FER.

C'est aussi ce vilain homme qui est cause que je me trouve ici tout seul. Mon maître m'a chargé de ramasser ses provisions, qui heureusement ne sont pas très-considérables, car il n'y aurait pas plaisir à les transporter ainsi d'un bout à l'autre de la forêt ; cependant, puisque je te rencontre, tu m'obligeras d'en prendre la moitié.

MAURICE.

Volontiers.

BRAS-DE-FER.

Dis donc, Maurice, il me vient une idée.

MAURICE.

Tant mieux, si elle est bonne.

BRAS-DE-FER.

Lumineuse, mon ami. Nous avons encore au moins pour deux heures de nuit ; ainsi, nous battrions peut-être toute la forêt avant de rejoindre nos camarades.

MAURICE.

Et bien ?

BRAS-DE-FER.

Pendant qu'ils poursuivent le comte Tékéli, qui est peut-

être fort loin d'eux, nous ne ferions pas mal de nous asseoir au pied d'un chêne, pour y attendre le jour; d'y faire la revue des provisions dont il s'agit, afin de les distribuer également, et de savoir s'il ne s'y trouverait pas quelque bouteille de cette excellente eau-de-vie dont le commandant nous régale quelquefois.

MAURICE.

En effet, je ne vois pas grand mal à cela, d'autant, comme je disais moi-même à l'instant, qu'il nous est impossible de rejoindre le détachement avant le jour, ne sachant pas au juste de quel côté il a dirigé sa marche.

BRAS-DE-FER.

J'ai toujours passé pour un homme de bon conseil. Asseyons-nous ici. (*Ils s'asseoient au pied de l'arbre sur le quel Tékéli était monté. Tékéli et Wolf se tiennent derrière eux, à quelque distance.*) Visitons la cantine.

MAURICE.

Soit. (*Chacun en tire quelque chose qu'il met à côté de lui à mesure qu'il le prend.*)

BRAS-DE-FER.

Du biscuit. (*Wolf se baisse doucement, prend le biscuit et le présente à Tékéli*).

MAURICE.

Un jambon... une bouteille... (*Il débouche et sent.*) C'est du Tokai, je pense; il est confortatif, mais je préfère l'eau-de-vie. (*Il met la bouteille à côté de lui, Wolf la prend, et la donne également à Tékéli, qui boit et paraît se ranimer.*)

BRAS-DE-FER, *tirant un flacon.*

Je la tiens.

MAURICE.

Donne.

BRAS-DE-FER.

Chacun son tour. (*Il boit.*) Délicieuse.

MAURICE.

Nous ne risquons rien de prendre des forces, car nous en aurons besoin pour l'assaut de ce soir.

(Tékéli et Wolf écoutent attentivement.)

BRAS-DE-FER, *qui buvait, s'arrête tout à coup.*

Ne plaisante pas comme ça, Maurice, tu sais bien que cela me fait de la peine.

MAURICE.

Rien n'est plus vrai, tout est commandé; le comte Caraffa avait résolu de traîner le siége en longueur, bien certain que la famine qui se fait sentir vivement dans la place, forcerait la comtesse Alexina de se rendre; mais ses espions lui ont appris hier que Tékéli, de retour de Constantinople, où il était allé demander du secours au Grand-Seigneur, cherchait à pénétrer dans Montgatz, et qu'on avait cru le reconnaître à l'entrée de la forêt avec un autre homme déguisé comme lui en paysan, et qui est sans doute ce fidèle officier qui l'accompagne toujours, le brave Wolf.

BRAS-DE-FER.

Le brave Wolf! je ne le connais pas.

MAURICE.

Comme il serait très-dangereux que Tékéli pût entrer dans Montgatz, où sa présence et son exemple auraient bientôt ranimé le courage de la garnison, le comte Caraffa a résolu de le prendre à tel prix que ce soit, ou du moins d'empêcher son arrivée à Montgatz avant l'assaut.

BRAS-DE-FER.

Il a raison, le général, et si j'étais à sa place, je sais bien ce que je ferais.

MAURICE.

Eh bien, qu'est-ce que tu ferais, voyons?

BRAS-DE-FER.

Ce que je ferais? je ferais comme lui.

MAURICE.

C'est pour cela qu'on a tenu des feux allumés toute la nuit, qu'on a doublé les postes le long de la Torza, et qu'il a ordonné une battue générale dans la forêt: les mesures sont bien prises, il est difficile qu'il nous échappe; d'ailleurs, la récompense de cent ducats que le comte a fait promettre hier, à celui qui livrerait Tékéli, est un sûr garant du zèle que chacun de nous mettra à exécuter ses ordres.

BRAS-DE-FER.

Certainement. Si une pareille aubaine pouvait nous tomber à nous! hein?... cela serait joli.

MAURICE.

Il ne faut pas croire qu'il soit très-facile de le prendre. Il est notre ennemi; mais cela ne m'empêche pas de convenir qu'il est peut-être l'homme le plus brave de toute la Hongrie.

BRAS-DE-FER.

A nous deux, nous en viendrions bien à bout, peut-être!

MAURICE.

Deux contre un; fi donc! J'avoue que je serais enchanté de le rencontrer, mais pour avoir le plaisir de combattre corps à corps un homme aussi fameux, aussi étonnant par ses exploits et ses revers.

BRAS-DE-FER.

Je ne t'envie pas ce plaisir là. Ce n'est pas l'embarras, la renommée grossit les objets, et fait souvent à un général une très-grande réputation aux dépens de tel ou tel de ses officiers, ou même de ses soldats, qui a contribué plus que lui à ses succès. Moi, j'ai entendu dire que Tékéli n'était rien moins que brave, et que, lors du siége de Vienne, il s'était conduit comme un lâche.

TÉKÉLI, *se précipitant sur Bras-de-Fer.*

Un lâche! misérable!... ce mot va te coûter la vie. (*Il lui arrache son sabre.*)

BRAS-DE-FER *se lève et se sauve.*

Haï! haï! c'est le diable!

WOLF, *le saisissant.*

Tais-toi.

MAURICE, *s'est levé et a tiré son sabre.*

A nous deux.

(Tékéli et Maurice se battent avec beaucoup de vivacité; Bras-de-fer est toujours tenu par Wolf. L'avantage reste à Tékéli, qui pousse vivement Maurice et le désarme. Il tombe.)

MAURICE.

Je suis vaincu. Frappe....

BRAS-DE-FER, *terrassé au même instant par Wolf, tombant aux pieds de Maurice.*

Je suis vaincu; ne frappe pas.

MAURICE, *à Tékéli.*

Mais que je sache ton nom.

TÉKÉLI.

Sois satisfait; tu as eu l'honneur de combattre Tékéli.

MAURICE.

Il y a longtemps que je le désirais.

TÉKÉLI

Tu es un brave homme; je t'accorde la vie, mais à condition que tu ne parleras de cette rencontre à qui que ce soit, avant demain à pareille heure.

MAURICE.

Je le jure.

TÉKÉLI.

Adieu.

MAURICE.

Adieu, grand homme. Ma vie était à toi, tu l'as épargnée, je te la consacre pendant tout ce jour: fais que je me trouve à portée de m'acquitter envers toi, et tu verras qu'un soldat de l'Empereur sait se rendre digne d'un bienfait, et le reconnaître même dans un ennemi.

WOLF, *poussant Bras-de-fer.*

Va, courageux Bras-de-fer, s'il t'arrive de prononcer le nom de Tékéli, et de dire un mot de ce qui vient de se passer, souviens-toi que je te couperai les oreilles à la première entrevue.

BRAS-DE-FER.

Merci; je tâcherai que ce soit le plus tard possible. Viens, Maurice, viens, mon camarade.

MAURICE, *fièrement.*

Toi, mon camarade! tu as donc oublié que j'ai combattu Tékéli?

(Ils sortent par la gauche, après avoir repris leurs provisions. Le jour paraît faiblement.)

BRAS-DE-FER, *à part, en s'en allant.*

Je ne suis pas du tout jaloux de cet honneur-là.

SCÈNE VII.

TÉKÉLI, WOLF.

TÉKÉLI.

Tu l'as entendu, Wolf, c'est ce soir qu'on livre l'assaut, c'est ce soir qu'ils espèrent vaincre une femme pour l'emmener en triomphe à Vienne; pour offrir à l'insulte et à la risée publique, celle qui sut arrêter, pendant un an, les forces de l'Empire et l'illustre Caraffa devant une faible citadelle! mais ils ne l'obtiendront pas facilement, ce triomphe dont ils se flattent. Il leur faudra vaincre Tékéli, et il leur a prouvé plus d'une fois qu'on paie cher les victoires qu'on remporte sur lui. Marchons; je possède une arme, malheur à qui tenterait de s'opposer à mon passage!

CHOEUR, *en dehors.*

De Christine et d'Urbain
Chantons le mariage;
Elle est belle, elle est sage,
Leur bonheur est certain.

WOLF.

Ce sont des paysans qui se rendent à une noce; si nous pouvions, à la faveur de ce déguisement, nous mêler parmi eux, nous trouverions peut-être plus facilement le moyen d'échapper à la vigilance des Impériaux.

TÉKÉLI.

Que me proposes-tu? Toujours des délais.

WOLF.

Ce n'est que ce soir qu'on donne l'assaut; il est à peine jour, nous pouvons encore employer la ruse. Asseyez-vous... ayez l'air de souffrir.

TÉKÉLI.

Quoi! tu veux...

WOLF.

Je vous en conjure... au nom d'Alexina.

(Tékéli s'assied au pied de l'arbre. Le chœur recommence et entre en scène.)

De Christine et d'Urbain, etc.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, URBAIN, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Les Paysans traversent le théâtre dans le fond.)

WOLF.

(*Bas à Tékéli.*) Cachez votre arme. (*Haut.*) Camarades! où donc allez-vous si gaiement?

URBAIN.

Nous allons tout près d'ici, au moulin de Kében.

WOLF, *bas à Tékéli.*

Heureux hasard!... au moulin de Kében!... à trois milles de Montgatz!.... Il y a un pont sur la Torza!...ô Providence! (*Haut.*) Il y a sans doute aujourd'hui quelque fête qui vous y attire, car vous voilà tous parés.....

URBAIN.

Une noce, rien que cela; et nous avons hâte d'arriver, parce qu'elle ne pourrait pas se faire sans nous, attendu que c'est moi, Urbain, qui suis le futur: je me marie avec la petite Christine, fille de Conrad, meunier du lieu.

WOLF.

Je vous en fais mon compliment. (*Bas à Tékéli.*) Au milieu du tumulte de la fête, nous pourrons facilement nous évader.

URBAIN.

Mais on nous attend... Au revoir, camarades.

WOLF.

Encore un mot.

URBAIN.

Parlez vite, nous sommes pressés.

WOLF.

Urbain, puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, vous m'avez l'air d'un bon enfant.

URBAIN.

C'est ce qu'ils disent tous ; ils ajoutent que ma femme sera la maîtresse, qu'elle fera de moi tout ce qu'elle voudra, et que, pour cette raison, je serai le plus heureux des hommes dans mon petit ménage ; mais où voulez-vous en venir ?

WOLF.

Vous ne refuseriez pas de rendre service si l'occasion s'en présentait ?

URBAIN.

Jamais cela ne se refuse, et encore moins un jour de mariage ; cela porterait malheur pour le reste de la vie. De quoi s'agit-il ?

WOLF.

Mon compagnon que voilà et moi, nous venons de Zathmar, et nous allons à Ungwar, pour recueillir un héritage : il a eu le malheur de se blesser hier à la jambe ; vous voyez, il a peine à se soutenir. J'ai essayé de le porter ; mais, comme vous pensez bien, cela n'a pu durer longtemps. Il est tombé au pied de cet arbre, et nous y avons passé la nuit. Si c'était un effet de votre bonté de m'aider à le transporter au moulin de Kében, pour qu'on puisse lui donner quelques secours, nous vous en aurions tous deux la plus grande obligation.

URBAIN.

Pardine ! il ne faut pas nous prier beaucoup pour cela... Nous allons bâtir une manière de brancard avec des feuillages, et nous le porterons chacun à notre tour : nous sommes en assez grand nombre pour que cela ne nous fatigue pas. Le père Conrad est un brave homme qui vous recevra le mieux du monde. Allons, à la besogne, vous autres.

(Les paysans coupent et arrachent des branches dont ils font un brancard.)

WOLF.

C'est fort bien ! mais un jour de noce, cela ne le gênera-t-il pas ?.... il aura tant de monde, sans compter la garnison ; car sans doute on a établi un poste au moulin ?

URBAIN.

Non, pas au moulin même.

WOLF, *à part à Tékéli.*

Nous sommes sauvés!

URBAIN.

Mais au bout du pont, parceque, voyez-vous, c'est un passage important, et il est bien essentiel de le garder, pour qu'on n'introduise pas de secours au château de Montgatz. Ils disent chez nous que ce serait un grand malheur si le prince Tékéli pouvait tant seulement entrer dans cette citadelle; qu'il mettrait tout à feu et à sang; car il est bien méchant le prince Tékéli : si bien qu'ils nous en ont fait une si belle peur, que nous le craignons plus que le diable.

TÉKÉLI.

Ah! il n'est pas si cruel qu'on le dit, soyez-en sûrs.

URBAIN.

Ma foi! qu'il prenne garde à lui toujours : s'il a le malheur de tomber entre les mains des Impériaux, ils ne lui feront pas plus de quartier qu'au dernier de ses soldats.

TÉKÉLI, *vivement.*

Il saura se défendre.

WOLF, *bas.*

De la modération.

URBAIN.

Au reste, ce que j'en dis-là, c'est pour causer, car je n'entends rien à la guerre; j'aime mieux songer à ma petite Christine. Êtes-vous prêts, vous autres?

LES PAYSANS.

Voilà qui est fait.

URBAIN.

Allons, brave homme, mettez-vous là, nous vous porterons bien doucement, et de manière à ne pas vous fatiguer.

TÉKÉLI.

Comment, vous voulez....

WOLF.

Et oui!

URBAIN.

Il est bon là! si nous ne voulions pas, qu'est-ce qui nous

obligerait à le faire ? Allons, mettez-vous là, et partons, car il est jour, et le rendez-vous est à huit heures.

LES PAYSANS.

Partons !

WOLF.

Quand vous voudrez.

(Tékéli est sur le brancard, il est soutenu par Urbain ; Wolf lui donne la main ; les paysans l'entourent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du moulin de Kében : sur le devant, est une espèce de grange, à laquelle communiquent des portes latérales, qui conduisent aux chambres habitées. Plus loin, au cinquième ou sixième plan, une cour fermée par un mur, à hauteur d'appui, sert de digue à la Torza, qui coule de l'autre côté. A gauche, au delà du mur et sur la rivière, le bâtiment servant à l'exploitation : on voit deux meules en mouvement, l'une en face, et l'autre derrière. Un pont de bois très-bas et composé de solives portées sur des pilotis, s'étend obliquement depuis le tiers du mur de la cour à gauche, jusque dans la coulisse du dernier plan à droite. On monte de la cour sur ce pont, par un escalier à rampe de bois qui se prolonge jusqu'au bout du pont; on entre du pont au moulin, par le moyen d'une planche posée sur le bord de la porte. On voit dans le lointain, sur la droite, à la distance de trois milles, la forteresse de Montgatz. Les côtés de la grange sont remplis de sacs et d'ustensiles : un tonneau est à droite sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *sort avec précaution de la chambre de droite, et va écouter à la porte qui est vis-à-vis.*

Mon père est occupé... bon... (*Elle court sur le bord du pont, et regarde de tous côtés.*) J'ai beau regarder, je ne vois personne; Urbain ne vient pas... Il est cependant neuf heures, et le rendez-vous était à huit. (*Elle revient avec un air boudeur.*) Qui peut le retenir?... S'il allait ne pas venir, à présent, comme les jeunes filles se moqueraient de moi. Allez, Monsieur, je suis bien en colère; c'est affreux de se comporter de la sorte, un jour de noce.

(On entend la ritournelle du chœur, qui termine le premier acte.)

Je crois que je l'entends. (*Elle court au fond.*) Oui, c'est

lui, avec beaucoup de garçons et de filles bien parées... Allons, je ne suis plus fâchée. Sauvons-nous, cependant; il ne faut pas qu'il croie que j'ai fait attention à ce retard. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE II.

TÉKÉLI, WOLF, URBAIN, PAYSANS, PAYSANNES.

URBAIN *arrive, suivi de tous les paysans qui portent Tékéli; ils entrent par la gauche, près du petit mur.*

CHOEUR.

De Christine et d'Urbain, etc.

URBAIN.

Chut!... je veux surprendre ma future. Attendez-moi là; je vais prévenir le beau-père. (*Il va frapper à la porte de gauche, Conrad ouvre.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CONRAD.

CONRAD.

C'est toi, mon enfant?

URBAIN.

Oui, père Conrad, nous voilà arrivés. Nous vous avons fait attendre, pas vrai? mais, ce n'est pas notre faute; nous avons rencontré dans la forêt un pauvre diable qui s'est blessé, et qui avait passé la nuit au pied d'un arbre; il nous a priés, là, d'une si bonne façon, de l'amener au moulin, pour lui procurer un peu de soulagement, que j'y ai consenti, bien sûr et certain que cela ne vous ferait pas de peine.

CONRAD.

Assurément, mon garçon, tu as bien fait. Où est-il, ce brave homme?

URBAIN.

Le voilà; nous l'avons apporté sur ce brancard.

(Tékéli s'avance, conduit et soutenu par Wolf,)

CONRAD.

Approchez-vous, camarades, soyez les bien venus; asseyez-vous, je suis à vous dans un moment.

TÉKÉLI.

Ne faites pas attention à nous, honnête Conrad.

CONRAD, *à part.*

Cet homme-là n'a pas un maintien ordinaire.

(Tékéli et Wolf s'assoient sur la gauche.)

URBAIN.

Et Christine, où est-elle?

CONRAD.

Dans sa chambre. Allons la trouver.

URBAIN.

Un moment, beau-père; je veux lui présenter le bouquet de la mariée en grande cérémonie. (*Il groupe tous les paysans et paysannes dans toute la largeur du théâtre et aux côtés de la porte.*) Entrez à présent; vous pouvez l'amener.

(Il se place à genoux devant la porte, et tient un bouquet à la main.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTINE.

(Christine, conduite par son père, sort de sa chambre. Tous les paysans et paysannnes étendent sur sa tête des branches d'arbres, de manière à former un couvert. Urbain lui présente son bouquet.)

CONRAD.

Est-ce que tu ne l'embrasses pas?

URBAIN.

Je n'ose pas encore. (*A part.*) Mais tantôt!...

CONRAD.

Allons, prends un à-compte, et à table. Vite à l'ouvrage, tout le monde : Christine, cela te regarde; et toi aussi, Urbain; aide ta femme, rends-toi utile.

URBAIN.

Oui, beau-père.

(Chacun s'empresse, on va, on vient : Christine et Urbain ordonnent de leur côté ; on apporte une grande table, que l'on couvre de mets.)

TÉKÉLI, *à Wolf, en lui montrant le fond.*

La voilà, Wolf, cette forteresse, mon dernier espoir, et vers laquelle tendent tous mes vœux : conviens qu'il serait affreux d'échouer à la vue de ce port tant désiré.

WOLF, *bas.*

Nous y arriverons.

CONRAD, *à Tékéli.*

Mon brave homme, vous ne serez pas fâché de vous rafraîchir, n'est-ce pas ?

TÉKÉLI.

Vous avez trop de bonté.

CONRAD.

On ne saurait jamais trop en avoir pour ceux que le malheur poursuit : soyez tranquille, nous aurons bien soin de vous ; si vous vous trouvez trop fatigué, et que vous aimiez mieux vous reposer que d'être du repas, vous n'avez qu'à parler, on vous placera dans un endroit où vous ne serez point interrompu par la gaîté bruyante de nos jeunes gens ; agissez comme si vous étiez chez vous ; demandez tout ce que vous voudrez, pourvu que cela ne soit pas contraire à la probité ou aux intérêts de l'Empereur, vous l'obtiendrez sans délai.

(Tékéli répond par une inclinaison. Conrad se retourne du côté de sa fille.)

TÉKÉLI, *bas à Wolf.*

Tu l'as entendu... aux intérêts de l'Empereur !...

WOLF, *bas à Tékéli.*

Paix !...

CONRAD, *à ses enfants.*

Eh bien, cela avance-t-il ?

URBAIN ET CHRISTINE.

Oui, voilà qui est fait.

(La table est dressée dans le milieu du théâtre, elle en occupe presque

toute la largeur : les garçons conduisent Christine au milieu ; les filles conduisent Urbain à la droite de sa future : Conrad prend Tékéli par la main ; il vient se placer, avec lui et Wolf, à la gauche de sa fille. Tout le monde s'assied et garnit la table.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, GARÇONS MEUNIERS ET FILLES DE LA FERME.

(Dès qu'on est assis, les garçons meuniers et les filles de la ferme accourent par derrière, et au moyen d'une poulie attachée à une des poutres de la grange, ils élèvent, au-dessus de la table, un faisceau de guirlandes de verdure et de fleurs, dont ils attachent les bouts à des piliers, de manière à former un dôme, du milieu duquel pend une couronne de roses blanches, qui descend sur la tête de Christine.)

CONRAD.

Ah! ah! vous nous ménagiez aussi une surprise, vous autres?... Allons, c'est bien, mes enfants, je suis sensible à cette galanterie ; dansez pendant le repas, ensuite viendra votre tour.

(Ballet de meuniers, pendant lequel on mange ; il doit être gai, vif et court, et se composer de groupes et de tableaux, qui fassent ressortir les autres personnages.)

CONRAD.

Allons, Urbain, une petite chanson à la mariée, pendant que nos danseurs vont boire à sa santé.

URBAIN.

Je ne demande pas mieux.

(On entend battre le tambour : tout le monde se lève de table.)

WOLF, *à Conrad.*

Qu'est-ce que cela?

CONRAD, *aux paysans.*

Allez voir. (*Urbain va sur le pont.*) Sans doute quelque corps qui change de poste. Ah! mon Dieu, nous sommes faits à ce bruit et aux fracas des armes ; depuis un an que dure le siége de Montgatz, il ne se passe pas un jour sans que nous ne voyons des soldats ; heureusement, pour mon

repos, on n'a jamais établi de poste au moulin. (*A demi-voix.*) Quand on a une jeune fille, on craint la présence continuelle des militaires. Ces gaillards-là vous cernent un cœur comme une citadelle, au moins.

URBAIN, *revenant.*

C'est un gros détachement qui vient de la ferme, et qui se dirige vers le moulin. (*Tékéli et Wolf se regardent.*) Cela va déranger toute notre fête, beau-père.

CONRAD.

Pourquoi? ce sera sans doute comme à l'ordinaire, il ne fera que passer.

UN PAYSAN.

Allons voir.

TOUS.

Oui, allons.

URBAIN.

Ah, mon Dieu! on dirait qu'ils n'ont jamais rien vu.

(Tous remontent vers le pont et le long du petit mur : on les perd de vue. Il ne reste plus en scène que Tékéli et Wolf.)

SCÈNE VI.

TÉKÉLI, WOLF, CONRAD.

(Conrad fait un mouvement pour suivre les autres. Tékéli le prend par la main et l'amène au-devant de la scène. Wolf est à sa gauche.)

TÉKÉLI.

Conrad, vous êtes sincèrement attaché à la maison d'Autriche?

CONRAD.

Je verserais tout mon sang pour elle.

TÉKÉLI.

Si l'un de ses ennemis se présentait à vous sans défense, s'il réclamait votre secours....

CONRAD.

Sans défense!... il obtiendrait tout de moi. J'ai fait trente ans la guerre, et n'ai connu d'ennemi que sur le champ de

bataille. Cependant, il en est un, un seul envers lequel peut-être j'aurais peine à user de modération.

TÉKÉLI.

C'est?...

CONRAD.

Le comte Tékéli.

TÉKÉLI.

Il est devant vous, c'est moi!

CONRAD.

Vous Tékéli! (*On entend le tambour qui s'approche.*) Votre danger me fait frémir! un homme tel que vous ne doit périr que les armes à la main. J'oublie que c'est Tékéli qui me parle, et je ne vois plus en vous qu'un malheureux à qui j'ai promis l'hospitalité, et Conrad ne l'a jamais trahie. (*Le tambour est tout près.*) Nous n'avons pas le temps de sortir d'ici... vite... là... sous ce tonneau: comptez sur moi. (*Tékéli se cache sous un tonneau dont un fond est ouvert. Conrad et Wolf relèvent le tonneau, en sorte que Tékéli se trouve dessous.*) (*A Wolf.*) Et vous?...

WOLF.

Je suis son fidèle ami, son compagnon d'armes.

CONRAD.

Craignez-vous d'être reconnu?

WOLF.

Ce vêtement me déguise assez pour croire que je cours moins de danger.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND, MAURICE, SOLDATS.

(Les soldats paraissent sur le pont, et les paysans reviennent sur le devant).

CONRAD, *bas à Wolf.*

Mêlez-vous à nos gens, vous passerez pour un de mes garçons. (*Wolf va s'appuyer sur le tonneau. A part.*) Un instant plus tard, il était perdu. (*Haut, en se tournant*

vers les paysans et affectant de la gaîté.) Eh bien, mes amis, vous voilà contents, vous aimez tant à voir des soldats?

URBAIN, *à part.*

Nous nous serions bien passés de leur visite.

(Edmond fait ranger sa troupe en bataille dans le fond.)

EDMOND, *appelle le caporal, et lui dit à demi-voix.*

Place un factionnaire sur le pont, avec la consigne de ne laisser rien entrer ni sortir sans l'avoir visité.

(Le caporal obéit. On place la sentinelle au haut de l'escalier.)

CONRAD, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils veulent faire?

EDMOND, *à Conrad.*

Est-ce vous qui êtes le maître de ce moulin?

CONRAD.

Oui, mon capitaine.

EDMOND.

Y a-t-il d'autre issue que celle-là, (*Il montre le pont,*) pour arriver ici?

CONRAD.

Il y a là-bas, à droite, une porte qui donne du côté de la forêt. (*Edmond envoie le caporal mettre une sentinelle du côté qu'on lui a désigné.*) Allez.

URBAIN, *à part.*

Qu'est-ce que tout cela signifie?... Est-ce qu'ils viennent faire le siége du moulin, par hasard? Ah! mon Dieu! ma future est prise.

CONRAD.

Ne puis-je vous demander, mon capitaine?...

EDMOND.

Je cherche le comte Tékéli... Je suis chargé par le Général en chef de faire ici et aux environs, les perquisitions les plus scrupuleuses et les plus actives.

WOLF, *à part.*

O ciel!

EDMOND.

L'Empereur promet cent ducats de récompense à celui qui parviendra à livrer le comte. Nous avons la certitude que depuis deux jours il erre dans la forêt voisine, et qu'il

cherche à pénétrer dans Mongatz; mais toutes ses tentatives seront vaines; il faut qu'il tombe entre nos mains, ou qu'il abandonne ce pays.

CONRAD.

Il ne tient qu'à vous de vous assurer qu'il n'est point ici.

EDMOND.

C'est aussi ce que je vais faire.

UN PAYSAN.

Pardon.... excuse, M. l'officier; ne serait-il pas possible de savoir comment il est fait ce comte Tékéli? (*A part.*) C'est que c'est de l'argent cent ducats!

EDMOND.

Voilà son signalement, écoutez; (*Il lit:*) Émeric, comte de Tékéli, âgé de vingt-neuf ans, taille de cinq pieds huit pouces, cheveux et sourcils bruns, œil noir et perçant, figure noble, regard fier; on le croit déguisé en paysan. N'oubliez pas qu'il y a cent ducats pour celui qui le conduira au Général.

LE PAYSAN, *paraissant réfléchir.*

Et mais...

CONRAD *l'interrompant.*

Voulez-vous commencer la visite de la maison?

EDMOND.

Allons.

CONRAD.

Christine, Urbain, conduisez ces messieurs partout.

CHRISTINE.

Oui, mon père. (*Tout le monde sort excepté Conrad, Wolf et le paysan.*)

SCÈNE VIII.

TÉKÉLI, *caché*, CONRAD, WOLF, UN PAYSAN.

WOLF, *à part.*

Malheureux prince! pourquoi t'ai-je conduit ici?

(Il s'éloigne et se tient au fond, mais sans jamais perdre de vue le tonneau.)

LE PAYSAN, *revenant mystérieusement et tirant Conrad à l'écart.*

Père Conrad, je peux vous faire gagner de l'argent.

CONRAD.

Toi?

LE PAYSAN.

Moi. Cinquante ducats!

CONRAD, *à part.*

Il l'a reconnu. (*Haut.*) Et comment cela, mon garçon?

LE PAYSAN

En livrant celui qu'on cherche.

CONRAD.

Le Comte Tékéli?

LE PAYSAN.

Lui-même. Il est ici!

CONRAD.

Tu badines?

LE PAYSAN.

Non, foi d'homme.

CONRAD.

Bah!

LE PAYSAN.

C'est étonnant que vous ne l'ayez pas remarqué.

CONRAD.

J'avais bien autre chose à faire.

LE PAYSAN.

C'est le camarade de l'homme qui était-là tout à l'heure, et que votre gendre a trouvé ce matin dans la forêt. Je l'ai bien examiné à table: c'est mot pour mot comme le capitaine nous a dit; et ce qui prouve que je ne me suis pas trompé, c'est qu'il a disparu depuis que les soldats sont arrivés. Comme c'est chez vous qu'il sera arrêté, j'ai cru, par politesse, devoir vous proposer la moitié de la récompense; mais pour peu que vous n'en vouliez pas, j'irai le dénoncer seul au capitaine; et son affaire ne sera pas longue.

CONRAD.

Qu'oses-tu dire, malheureux! tu vas, pour quelques misérables pièces d'or, livrer au supplice un homme que tu ne

connais pas, qui ne t'a jamais fait de mal! Tu ignores donc qu'il n'est point de métier plus vil, plus infâme que celui de délateur? que le mépris universel est la juste récompense des lâches qui se jouent à ce point de la vie de leurs semblables?... C'est de l'argent que tu demandes?... je vais t'en donner. (*Il tire une bourse.*) Voilà les cent ducats promis, et vingt-cinq que j'y ajoute pour t'empêcher de faire une mauvaise action. C'est la moitié de la dot de ma fille, j'allais la lui donner; elle ne la regrettera pas, quand elle apprendra qu'elle a servi à sauver un infortuné. Va, et souviens-toi qu'un honnête homme doit mourir de faim, plutôt que de gagner de l'or à pareil prix.

LE PAYSAN.

Gardez cet argent, Conrad, il me coûterait trop cher, je le sens, et je rougis d'avoir pu le désirer un moment.

CONRAD.

A la bonne heure.

LE PAYSAN, *sanglottant.*

Vous ne m'en voulez pas, père Conrad?

CONRAD.

Non; mais tu me jures, sur ta vie, de ne point trahir ce secret?

LE PAYSAN, *de même.*

Ah!... je le jure sur la vie. (*Il lui prend la main et la presse affectueusement.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND, URBAIN, CHRISTINE, MAURICE, SOLDATS, PAYSANS.

CHRISTINE.

Voilà qui est fait, mon père.

URBAIN.

Ces messieurs ont regardé partout.

CONRAD, *à Edmond.*

Et bien, vous n'avez rien vu, n'est-ce pas?...

EDMOND.

Rien.

CONRAD.

J'en étais sûr. Il vous reste encore deux chambres à visiter, la mienne, (*Il ouvre la porte de gauche, Edmond y entre suivi de deux soldats*) et celle-ci qui est occupée par ma fille.

(Edmond va jusqu'à la porte de droite qu'il entr'ouvre et ne fait que passer la tête pour y jeter un coup-d'œil, puis il revient en scène.)

URBAIN, *à part.*

Ils vont bientôt s'en aller, j'espère.

EDMOND.

Je suis satisfait, Conrad. Je rendrai de vous et de votre famille le compte le plus favorable. Mais, notre arrivée a suspendu vos danses et vos jeux, reprenez-les, je vous prie, j'en serai le témoin avec le plus grand plaisir.

CONRAD.

Tout à l'heure, mon capitaine, nos jeunes gens ne sont pas pressés.

URBAIN, *naïvement.*

Quand vous serez partis.

CHRISTINE, *pour réparer la sottise d'Urbain qui paraît avoir choqué Edmond.*

Urbain veut dire que nous ne sommes pas assez savants pour danser devant des messieurs de l'armée.

EDMOND.

Je serais fâché, mes amis, que la présence de mes gens troublât votre joie; car mes ordres portent de m'établir dans ce moulin jusqu'après la prise de Montgatz.

CONRAD ET WOLF, *à part.*

Ciel!

(Maurice qui se trouve près de Wolf a remarqué son mouvement et l'examine attentivement.)

EDMOND.

Consolez-vous, ce ne sera pas long, j'espère.

URBAIN, *à part.*

Je ne pourrai jamais me marier devant tout ce monde là.

CONRAD, *à part.*

Faisons contre fortune bon cœur. (*Haut.*) Bien du con-

traire, mon capitaine, cela nous fera grand plaisir. Pas vrai, mes enfants ?

URBAIN.

Oui, certainement. (*A part.*) Je voudrais les voir au diable.

MAURICE, *bas à Wolf.*

C'est vous ?

WOLF.

Oui ; souviens toi de ton serment.

MAURICE.

Je ne l'oublierai pas.

BRAS-DE-FER, *en dehors.*

Je vous dis que je suis Bras-de-fer.

UNE VOIX, *en dehors.*

Cela m'est égal ; je dois suivre ma consigne.

BRAS-DE-FER, *riant.*

Allons donc, vous êtes fou.

EDMOND.

C'est mon domestique qui se dispute avec la sentinelle ; viens, Bras-de-fer.

BRAS-DE-FER, *en dehors.*

Vous l'entendez, j'espère !... mon maître m'appelle.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BRAS-DE-FER.

BRAS-DE-FER, *entre tout effaré.*

Me voilà. C'est cet original, mon capitaine, qui n'entend pas plus raison qu'un mur ; j'ai beau lui dire que je me nomme Bras-de-fer, écuyer du capitaine Edmond, et qu'il n'y a pas de consigne pour moi ; il me répond comme un imbécile qu'il est, qu'on lui a dit de ne rien laisser entrer ni sortir sans l'avoir visité.

EDMOND, *riant.*

C'est affreux !

BRAS-DE-FER.

Vous ne devriez pas m'exposer à de pareils désagréments.

Comment voulez-vous que mon service se fasse, si chaque sentinelle que je rencontre a le droit de m'arrêter et de me faire des demandes aussi impertinentes ?

EDMOND, *plaisantant.*

Effectivement, cela ne convient pas.

BRAS-DE-FER.

Tenez, mon capitaine, je ne sais pas comment la journée finira ; mais jusqu'à présent je n'ai pas été chanceux ; vous savez bien que vous m'avez dit ce matin, dans la forêt : Bras-de-Fer, ramasse mes provisions et tu viendras me rejoindre.

EDMOND.

Et bien ?

BRAS-DE-FER.

Après cela, vous êtes parti et vous m'avez laissé tout seul. J'ai rencontré Maurice, (*à part,*) heureusement pour moi, (*haut,*) et nous avons fait route ensemble pendant quelque temps ; mais voici bien le diable : imaginez-vous, capitaine, que nous trouvant fatigués, nous nous étions assis au pied d'un gros chêne ; voilà que tout d'un coup....

MAURICE, *tenant un broc et un verre, s'approche de Bras-de-Fer et lui dit à voix basse.*

Si tu parles, je te brûle la cervelle. (*Lui présentant un verre et lui versant à boire.*) Buvez un coup, cela vous remettra.

BRAS-DE-FER *le regarde ébahi.*

Ah !

MAURICE, *gaîment.*

A votre santé.

BRAS-DE-FER, *déconcerté.*

Merci, je n'ai pas soif. (*Il regarde alternativement Maurice et Edmond, et paraît fort embarrassé.*)

EDMOND.

Finiras-tu aujourd'hui ? tu abuses étrangement de ma complaisance.

BRAS-DE-FER.

Je disais, capitaine, que... Qu'est-ce que je disais ?

CONRAD.

Il me paraît que vous ne savez pas trop ce que vous voulez dire, et M. le Capitaine perd un temps qu'il pourrait mieux employer. Je marie ma fille aujourd'hui avec ce grand garçon-là ; nous étions en train de nous réjouir quand vous êtes arrivés; faites-moi l'honneur d'accepter un verre de mon vin, puis nous irons établir les danses sur ce beau vert gazon, ombragé par des tilleuls, et qui est là tout près, à quelques pas du jardin.

URBAIN, WOLF, MAURICE.

C'est bien parler, cela, père Conrad.

CONRAD.

Allons, Christine, fais les honneurs, va chercher du vin pour en offrir à ces messieurs.

CHRISTINE.

Il y en a là, mon père.

(Urbain distribue des verres à Edmond et aux soldats ; Christine leur verse à boire.)

CONRAD.

Donne-m'en aussi, je veux avoir l'honneur de trinquer avec le capitaine et mes anciens camarades. A la santé de l'Empereur ! (*Il trinque avec Edmond, puis il sort avec Urbain pour aller chercher du vin.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* CONRAD *et* URBAIN.

(On a posé la bouteille et les verres sur le tonneau où est Tékéli.)

WOLF.

Au bonheur de la Hongrie !

BRAS-DE-FER.

A la conservation des vignes de Tokai !

EDMOND.

A la prise de Montgatz !

PREMIER DRAGON.

A celui qui entrera le premier dans la place !

DEUXIÈME DRAGON.

Ce ne sera pas toi.

PREMIER DRAGON.

Pourquoi non ?

DEUXIÈME DRAGON.

Parce que c'est un plaisir que je me promets depuis longtemps.

PREMIER DRAGON.

Toi ?

DEUXIÈME DRAGON.

Oui, moi.

PREMIER DRAGON.

Je t'en défie.

EDMOND.

Cette chaleur me plaît.

DEUXIÈME DRAGON.

A moins que je ne sois renversé dès le premier choc, j'y entrerai, j'en fais le serment; et j'en suis aussi sûr que je le suis de placer une balle à trente pas dans le trou de ce tonneau.

PREMIER DRAGON.

Je parie encore que tu ne l'y mets pas en trois coups.

DEUXIÈME DRAGON.

Va, avec la permission du capitaine, cependant.

EDMOND.

Je vous la donne.

WOLF, *à part.*

Grand Dieu !

(Il va s'asseoir sur le tonneau, les jambes pendantes du côté du bondon. Il a pris le violon de l'un des ménétriers.)

PREMIER DRAGON.

Rangez-vous.

(Tout le monde se place le long des coulisses et du mur du fond. Les deux dragons ont pris leurs pistolets et s'apprêtent à tirer.)

DEUXIÈME DRAGON, *à Wolf.*

Ote-toi de là, camarade.

WOLF, *avec bonhomie.*

Pourquoi donc faire ?

PREMIER DRAGON.

C'est ce tonneau que nous allons ajuster.

WOLF.

Bah! voilà une jolie idée, par exemple, de percer ainsi d'outre en outre les futailles du maître! est-ce que vous ne pouvez pas aussi bien ajuster une bouteille, un rond tracé sur un arbre?

EDMOND.

En effet, cela reviendrait au même.

PREMIER DRAGON.

Non pas, capitaine; l'adresse consiste à faire traverser la balle de manière qu'elle sorte par l'autre côté du tonneau. (*A Wolf.*) Ote-toi de là.

WOLF.

Je ne m'ôterai pas que le père Conrad ne soit revenu. Père Conrad! père Conrad!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CONRAD ET URBAIN, *revenant avec de grandes cruches pleines.*

CONRAD.

Qu'est-ce qu'il y a, mes amis?

WOLF.

Père Conrad, je dis comme ça qu'il ne faut pas que ces braves gens mettent vos futailles en perce sans votre permission : ils veulent s'amuser à tirer des coups de pistolet dessus pour voir qui est-ce qui sera le plus adroit.

BRAS-DE-FER.

Pardi! voyez le grand mal de percer une vieille futaille qui n'est plus bonne à rien.

CONRAD.

Vous vous trompez; tout sert chez nous, il ne faut qu'un hasard, une circonstance, et quelquefois, c'est au moment qu'on y pense le moins, que l'on trouve l'occasion d'employer, de la manière la plus utile, des choses dont on faisait

peu de cas : d'ailleurs, je prends la liberté de dire au capitaine, qu'il est tout au moins imprudent de tirer des armes à feu dans une grange ; il ne faut qu'une étincelle pour embrâser tout le bâtiment, et vous seriez désespérés, j'en suis sûr, qu'un frivole amusement me devînt si funeste.

EDMOND.

Je n'avais pas songé... Allez, mes amis, dans le jardin, vous vous y exercerez à votre aise.

CONRAD.

Mais sans danger pour personne.

PREMIER DRAGON.

Allons donc, puisqu'on le veut.

DEUXIÈME DRAGON.

Allons, tu ne gagneras pas pour cela.

PREMIER DRAGON.

C'est ce que nous verrons. Capitaine, est-ce que vous ne nous faites pas l'honneur d'assister à ce petit combat? naturellement vous devez être le juge du pari.

CONRAD.

Il a raison, vous devez être le juge du pari.

EDMOND.

J'y consens. (*Il sort suivi des soldats.*)

URBAIN, *à Christine et aux paysans.*)

Je suis curieux de savoir qui est-ce qui gagnera.

CHRISTINE.

Oh! cela me fait peur.

URBAIN.

Peur d'un coup de pistolet! ne fais donc pas la bête, ces messieurs se moqueraient de toi. (*Il sort avec Christine et les paysans.*)

(Wolf est resté sur le tonneau jusqu'à la fin de la discussion.)

SCÈNE XIII.

TÉKÉLI, *caché*, CONRAD, WOLF.

(Conrad et Wolf ont fait mine de suivre les autres, puis ils sont revenus vivement et avec mystère au-devant de la scène.)

WOLF.

Il est perdu !

CONRAD.

A ne vous rien céler, leur séjour ici, les précautions qu'ils prennent, tout cela m'inquiète beaucoup.

WOLF.

Comment le faire évader ?

CONRAD.

Cette nuit, peut-être, trouverons-nous un moment favorable.

WOLF.

D'ici là, la fatigue, le défaut d'air... j'aurai la douleur de le voir expirer.

CONRAD.

Il est impossible qu'il demeure longtemps dans cette position.

WOLF.

Quel parti prendre ?

CONRAD.

J'aurais bien un moyen de le faire sortir.

WOLF.

Voyons.

CONRAD, *après s'être assuré qu'il n'est point observé.*

Je dois envoyer aujourd'hui plusieurs sacs remplis de grains et autres denrées à la ferme qui est là.... de l'autre côté de la rivière...; on pourrait, dans l'un de ces sacs...

WOLF.

Je comprends ; mais ce moyen....

CONRAD.

Je conviens qu'il est dangereux et d'une exécution difficile;

je doute même que le prince veuille se déterminer à en faire usage; cependant....

WOLF.

Sa vie n'est point à lui; elle appartient à son épouse, à ses fidèles compagnons. Il suffit, généreux Conrad, je me charge de le faire consentir à tout.

CONRAD.

Je ne vous cache pas que vous courez le plus grand danger, si vous êtes découverts; et moi-même!...

WOLF.

Combien votre dévouement me touche!

CONRAD.

J'ai promis de le sauver, je dois tenir ma parole.

WOLF.

Ne perdons pas un moment! (*Il regarde vers le fond, et voit la sentinelle au milieu du pont, et qui paraît les observer.*) Ce soldat a les yeux sur nous. (*Il se baisse sans affectation près du tonneau, et dit à voix basse:*) Suivez tous nos mouvements, et laissez-vous conduire.

CONRAD.

Christine! Christine!

CHRISTINE, *en dehors.*

Plaît-il, mon père?

CONRAD.

Viens.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTINE, URBAIN.

CHRISTINE.

Me voilà.

URBAIN.

Qu'est-ce que vous voulez, beau-père?

CONRAD.

Cela ne te regarde pas; ce n'est pas toi que j'ai appelé.

URBAIN.

Je le sais bien; mais je ne me soucie pas de laisser ma

petite femme toute seule, tant que ces maraudeurs-là seront au moulin.

CHRISTINE.

Fi, que c'est vilain d'être jaloux !

CONRAD.

Il ne s'agit point ici d'amour, ni de jalousie. Écoutez-moi. Pendant que je vais entrer dans ta chambre, avec ce brave homme, vous resterez tous deux sur ce banc, pour empêcher qu'on ne vienne nous interrompre, et, sitôt que vous entendrez quelqu'un, vous tousserez bien fort pour nous avertir.

CHRISTINE ET URBAIN.

Cela suffit.

(Conrad et Wolf soulèvent le tonneau, et le font entrer dans la chambre de droite, dont ils ferment la porte.)

SCÈNE XV.

CHRISTINE, URBAIN, *puis* BRAS-DE-FER.

(Christine et Urbain ont regardé l'action de Conrad et de Wolf avec étonnement, puis ils se sont assis sur un banc qui est au bas d'un pilier de la grange.)

URBAIN.

Christine !

CHRISTINE.

Urbain !

URBAIN, *avec importance.*

Il se passe ici quelque chose qui n'est pas naturel.

CHRISTINE.

Qu'est-ce que cela nous fait ? (*Urbain paraît réfléchir.*)

BRAS-DE-FER, *dans le fond et à part.*

Elle est gentille, au moins, cette petite meunière ! Je ferais volontiers connaissance avec elle..... Je l'ai vue venir par ici, avec son nigaud de fiancé... eh !... les voilà sur ce banc.... Qu'est-ce qu'ils font-là ?.... (*Il s'approche doucement, et se cache derrière un autre pilier.*)

URBAIN.

Qu'est-ce que ça veut dire, tout ce mystère ?

BRAS-DE-FER, *à part.*

Il parle de mystère !

URBAIN.

Qu'est-ce que ton père va faire dans ta chambre, avec cet homme qu'il voit pour la première fois ?

CHRISTINE.

Tu es bien curieux ! Au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas, tu ferais bien mieux de me dire quelque chose de joli... Ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais vous n'êtes guères aimable, pour un jour de noce ; si cela continue, je prévois que ce mariage-là n'aura rien de bien amusant.

URBAIN.

Apprenez, mamselle, que ce n'est pas pour s'amuser que l'on se marie.

CHRISTINE.

Je commence à m'en apercevoir.

URBAIN, *retombant dans ses réflexions.*

Et cette idée de nous dire : vous tousserez bien fort pour nous avertir, sitôt que vous entendrez quelqu'un.

BRAS-DE-FER, *à part.*

Ah ! ah ! voici du nouveau !

CHRISTINE, *se levant et s'éloignant d'Urbain.*

Tu m'impatientes !

BRAS-DE-FER, *à part.*

Essayons. (*Il tousse fort, puis se cache.*)

CONRAD, *ouvrant la porte avec inquiétude.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

URBAIN.

Rien, beau-père.

CONRAD.

Tu as toussé.

URBAIN.

Ce n'est pas moi, c'est Christine.

CHRISTINE.

Moi, je n'y ai pas songé.

CONRAD, *à Urbain.*

Ah ça ! si tu voulais bien faire trêve à tes plaisanteries.

URBAIN.

Je ne plaisantais pas, puisque je me disputais avec ma femme. (*Conrad rentre.*) (*A Christine.*) Voilà encore de tes niches ; tu as fait cela pour me faire gronder ; mais, tu me le paieras.

BRAS-DE-FER, *à part.*

Il y a quelque chose là dessous, c'est sûr... Allons prévenir mon maître. (*Il s'éloigne doucement.*)

SCÈNE XVI.

CONRAD, WOLF, TÉKÉLI, *caché dans un sac,* URBAIN, CHRISTINE.

CONRAD, *sortant de la chambre, et roulant le tonneau, en présentant le côté ouvert au public, pour qu'on voie qu'il est vide.*

(*A Urbain.*) Remets ce tonneau à sa place. (*Il rentre.*)

URBAIN.

Oui, beau-père. (*Il place le tonneau à l'endroit où il était.*)

CONRAD, *sortant avec un sac.*

(*A Urbain.*) Porte ce sac, là-bas, avec les autres. (*Il indique la gauche de la grange. Wolf sort, en soulevant un autre sac* (1)*; il paraît inquiet.*)

CONRAD, *à Urbain.*

Allons donc, paresseux, n'es-tu pas déjà fatigué?... entre dans cette chambre, et aide moi à sortir les sacs qui y sont ; il faut qu'ils soient tous portés à la ferme avant la nuit. (*A Christine.*) Et vous, mamselle, il semble que vous ne soyez pas de la maison ; vous demeurez là les bras croisés à me regarder travailler, n'est-il pas ridicule que je sois obligé

(1) Ce sac doit paraître aussi rempli que les autres : l'homme étant censé dans le grain jusqu'à la hauteur des épaules, il n'y a que la tête qui présente une forme irrégulière ; mais le sac ne doit pas être serré par le haut; d'ailleurs on suppose qu'on a mis dans le haut de ce sac, ainsi que dans les autres, d'autres denrées que du grain, comme le dit Conrad.

d'employer des étrangers, tandis que j'ai chez moi des enfants grands comme père et mère, et qui ne font rien?

CHRISTINE.

Mais, mon père, je ne demande pas mieux.

URBAIN.

Nous ne pouvions pas vous aider, puisque vous nous aviez dit de rester là pour vous avertir.

CONRAD.

Qu'est-ce que tu vas dire? Il faut toujours que tu raisonnes. Marche. (*A Wolf.*) Je vous demande bien pardon, mon camarade, d'avoir abusé de votre complaisance.

URBAIN, *à Christine.*

En vérité, je ne sais pas ce que ton père a dans la tête aujourd'hui..., il est taquin comme tout.

CONRAD.

Dépêchons. (*Urbain et Christine entrent dans la chambre de droite. Bas à Wolf.*) Je vais les retenir un moment, profitez-en pour placer votre maître de la manière la moins incommode, faites en sorte de lui donner de l'air, et prenez garde surtout qu'on ne puisse en approcher.

(Wolf prend la main de Conrad et la pose sur son cœur, avec toute l'expression de la reconnaissance. Conrad va rejoindre ses enfants, et ferme la porte.)

WOLF.

(Il soulève péniblement le sac où est Tékéli, et le porte avec les autres, à gauche, près de l'escalier du pont. Il le place de manière qu'il soit en vue et bien distinct; il entr'ouvre le sac.)

Quel excès d'abaissement! Un prince, si souvent victorieux, couronné roi de Hongrie, et dont le nom seul est encore la terreur de ses ennemis, réduit à employer un pareil stratagème pour échapper au fer des bourreaux!.. O funeste effet des passions des hommes!.. (*Il entend du bruit.*) On vient!... (*Il referme le sac et dit à voix basse.*) Ne craignez rien, mon prince, Wolf est auprès de vous.

(Il s'appuie sur un autre sac, de manière à couvrir presque entièrement celui-là.)

SCÈNE XVII.

WOLF, TÉKÉLI, *caché*, EDMOND, BRAS-DE-FER, SOLDATS.

BRAS-DE-FER, *mystérieusement à Edmond, sans voir Wolf.*

(*A voix basse.*) Vous allez voir si je ne vous ai pas dit vrai... arrêtez-vous là. Je vais donner le signal: vous verrez qu'il y a du mystère. (*Il tousse une fois, deux fois et toujours plus fort. Conrad n'ouvre point; les soldats le regardent, et l'on commence à se moquer de lui.*) C'est singulier! cependant, je suis bien sûr de mon fait.

EDMOND.

Oh! tu es un habile espion!

BRAS-DE-FER.

Je vous dis qu'il y a là dedans des étrangers avec le père Conrad, et qu'ils méditent quelque noir complot.

WOLF, *à part.*

O providence! tu veillais sur nous.

EDMOND.

Avançons.

BRAS-DE-FER, *aux soldats.*

Prenez bien garde qu'ils ne vous échappent.

EDMOND.

De par l'Empereur, ouvrez.

BRAS-DE-FER.

Eh non! ouvrez tout de suite.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CONRAD, URBAIN ET CHRISTINE.

CHRISTINE, *ouvrant la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Messieurs!

EDMOND.

Où est Conrad?

CHRISTINE.

Là. Mon père, ces messieurs vous demandent.

EDMOND.

Permettez, je veux m'assurer moi-même... (*Il entre.*)

BRAS-DE-FER.

Oui, c'est plus prudent ; il faut s'assurer soi-même.. (*Aux soldats.*) Restez-là, vous autres, et ne laissez sortir personne sans la permission du capitaine.

UN SOLDAT.

Auras-tu bientôt fini ? je voudrais bien savoir qui t'a donné le droit de nous commander ?

BRAS-DE-FER.

C'est par procuration.

EDMOND, *sortant avec Conrad et Urbain.*

Pardonnez, Conrad, si j'ai pu soupçonner un moment votre franchise ; il est de mon devoir de veiller aux intérêts de l'Empereur.

BRAS-DE-FER.

Oh ! il n'a pas bien cherché, il faut que je visite cela moi-même. (*Il entre.*)

CONRAD.

Je m'étais retiré un moment dans cette chambre pour y causer avec mes enfants de quelques dispositions relatives à votre arrivée ici.

EDMOND.

Je vois qu'on m'a trompé, et je ne puis assez vous témoigner mes regrets... C'est mon domestique qui était venu me faire part d'une découverte très-importante, et à laquelle, disait-il, était attaché le salut de l'armée. Ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive, et je veux l'en punir. Il gardera les arrêts tant que nous resterons ici. (*Aux soldats*) Vous l'entendez..... je vous défends de le laisser sortir.

(Un soldat reste en faction à la porte ; les autres se retirent dans le fond.)

BRAS-DE-FER *voulant sortir de la chambre.*

Je n'ai trouvé personne, mais cela n'empêche pas...

UN SOLDAT.

Halte-là.

BRAS-DE-FER *insistant pour sortir.*

Qu'est-ce que tu dis ?

LE SOLDAT, *barrant la porte avec son fusil.*

On ne passe pas.

BRAS-DE-FER.

Je voudrais bien savoir, à mon tour, qui t'a donné le droit de me commander ?

CHRISTINE, *riant.*

C'est par procuration.

BRAS-DE-FER.

Je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, entendez-vous ? Capitaine, dites-lui donc de me laisser sortir.

EDMOND.

Au contraire, je lui ai ordonné de te faire garder les arrêts pour te punir de tes gentillesses.

BRAS-DE-FER.

Oh ! mon Dieu ! est-il possible de récompenser de la sorte un serviteur fidèle et zélé ?

CONRAD.

Pardon, M. le Capitaine, mais il ne convient pas, ce me semble, que la chambre de ma fille lui serve de prison.

URBAIN.

On pourrait l'enfermer dans le moulin, on y découvre toute la plaine jusqu'au pied de Montgatz : il vous tiendra lieu de sentinelle avancée.

CONRAD.

Il a raison.

EDMOND.

Soit. (*Aux soldats.*) Qu'on l'enferme dans le moulin.

BRAS-DE-FER.

Mon Capitaine ! (*On le conduit au moulin ; il se met à une fenêtre.*) Grâce, mon Capitaine.

EDMOND.

Tais-toi, ou je te ferai donner la bastonnade.

BRAS-DE-FER, *regarde la rivière.*

Oh ! si je savais nager !... quel saut je ferais !

CONRAD.

Holà ! vous autres ! Pierre, Joseph, Firmin, allons à l'ouvrage. Vous permettez, mon Capitaine ? nous avons-là du grain et d'autres denrées à reporter à la ferme.

EDMOND.

Faites, faites.

CONRAD, *à Wolf qui est resté assis près de son sac.*

Lève-toi, paresseux, à la besogne.

(Les garçons meuniers arrivent, et on les charge : chacun d'eux porte un sac sur le dos. Edmond va au fond.)

EDMOND, *à la sentinelle.*

N'oublie pas ta consigne.

(A mesure que les meuniers se présentent à la tête du pont, la sentinelle les arrête, et tâte le sac qu'ils portent : il n'en reste plus que deux, et l'on n'a pas osé faire passer Tékéli.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

(Maurice, en entrant, observe Conrad et Wolf; il saisit leurs signes d'intelligence, et s'approche doucement de Wolf.)

MAURICE, *bas à Wolf.*

Le prince est ici.

WOLF, *hésitant.*

Le prince !

MAURICE.

J'en suis sûr ; je le vois à votre embarras. Mettez-moi à même de lui être utile.

WOLF.

Il est là... près de moi.

MAURICE.

Et vous n'osez sortir, dans la crainte de l'inspection. Laissez-moi faire. (*Haut à Edmond.*) A propos, Capitaine, ce pauvre Vorback est là en faction depuis que nous sommes arrivés ; il a été témoin de l'accueil gracieux que nous a fait le père Conrad, mais il n'a pu profiter de ses offres obligeantes, et il ne doit pas avoir moins besoin que nous de se

réconforter : si vous voulez me le permettre, je prendrai sa place pendant qu'il viendra se rafraîchir.

EDMOND.

J'y consens, pourvu que le service n'en souffre pas. Vorback, profitez de la bonne volonté de votre camarade et cédez-lui votre poste.

(Maurice reçoit la consigne du factionnaire, qui vient se mêler à ses camarades et recevoir un verre des mains de Christine.)

WOLF, *à part.*

O mon Dieu! je te rends grâce!

CONRAD, *à Wolf.*

A ton tour. (*Il l'aide à charger sur ses épaules le sac où est Tékéli. Wolf va au pont.*)

MAURICE, *le tête comme les autres, et dit d'une voix dure :*

Passez.

(Wolf, d'un pas lourd et pesant, gagne l'autre bout du pont avec son précieux fardeau. On le perd de vue.)

CONRAD, *à Edmond.*

C'est fini, Capitaine; maintenant, je suis tout à vous. Ordonnez; si je puis faire quelque chose qui vous soit agréable, vous n'avez qu'un mot à dire.

(On entend battre au drapeau.)

EDMOND.

C'est le Général qui visite les postes.

CONRAD, *à part.*

Pourvu qu'il ait pu s'échapper! (*On bat de nouveau.*)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE CARAFFA, SOLDATS DE SA SUITE.

(Dès qu'il paraît sur le pont, le détachement qui est dans le moulin accourt, se range en bataille et lui présente les armes.)

LE COMTE, *à Edmond.*

Capitaine Edmond, avez-vous fait une visite exacte ici?

EDMOND.

Oui, Général.

LE COMTE.

Et vous n'avez rien vu qui puisse vous faire soupçonner que Tékéli y soit caché ?

EDMOND.

Rien.

LE COMTE.

On vient de m'assurer cependant qu'il y est entré ce matin, déguisé en paysan et mêlé parmi des villageois qui se rendaient à une fête.

CONRAD, *à part.*

Le misérable Franck m'a trahi.

LE COMTE, *à Conrad.*

Bon homme, répondez, avez-vous connaissance de ce fait ?

CONRAD.

Moi, Général ? (*A part.*) Donnons-lui le temps de s'éloigner.

LE COMTE.

S'il est vrai, je compte assez sur votre zèle et sur l'attachement que vous devez à l'Empereur, pour croire que vous m'épargnerez la peine de chercher plus longtemps Tékéli.

CONRAD.

Je supplie votre Excellence de trouver bon que je ne réponde point à sa demande.

LE COMTE.

Vous êtes instruit ! parlez.

CONRAD.

Je ne le puis.

LE COMTE.

Qui vous retient ?

CONRAD.

L'honneur.

LE COMTE.

En pareille circonstance, l'honneur n'est qu'un mot.

CONRARD.

Dans quelque circonstance que ce soit, l'honneur est tout pour un soldat.

LE COMTE.

Ainsi vous bravez des ordres de l'Empereur, et vous ne craignez pas...

CONRAD.

Je sais que ma vie est entre vos mains; mais un pareil motif ne saurait m'arrêter; je vous connais trop juste pour craindre que vous abusiez de votre pouvoir.

LE COMTE.

Parlez, je vous l'ordonne.

CONRAD.

Je vais vous obéir; mais je supplie votre Excellence de ne pas oublier qu'elle m'y contraint, et je lui demande pardon d'avance, s'il m'échappe quelques expressions qui pourraient la blesser.

LE COMTE.

Poursuivez.

CONRAD.

Si celui que vous cherchez est ici de mon aveu, ce serait une perfidie de vous le livrer; s'il s'y est réfugié en me demandant un asile, ou que le hasard me l'ait fait découvrir, ce serait une bassesse, et Conrad, vieux militaire, couvert de blessures honorables, est également incapable de l'une et de l'autre.

(On entend plusieurs coups de fusil dans l'éloignement.)

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela?

BRAS-DE-FER, *à la fenêtre du moulin.*

Capitaine!... Monsieur le Général!... je vous demande pardon de la liberté que je prends... Je viens de voir un homme sortir de l'un des sacs que l'on a emportés du moulin; il s'est mis à courir du côté de Montgatz avec celui qui le portait.

LE COMTE.

C'est Tékéli.

BRAS-DE-FER.

Une patrouille les a aperçus et a voulu les rejoindre; mais inutilement: elle a tiré dessus et les a manqués. Bah! ils sont déjà bien loin.

LE COMTE.

Edmond, vous m'avez trompé, vous avez trahi l'Empe-

reur, votre punition sera proportionnée au crime que vous avez commis.

CONRARD, *avec chaleur et fermeté.*

Le capitaine Edmond est innocent, je le jure. Je puis maintenant vous dire la vérité. Tékéli s'est introduit ici sans mon aveu; à l'arrivée du détachement, il m'a confié son nom, son état, ses dangers, et s'est remis en mes mains, en me disant de prononcer sur son sort. J'aime l'Empereur, je respecte ses lois ; j'aurais donné ma vie pour que Tékéli ne m'eût point fait cet aveu ; mais enfin il était seul, sans défense, il implorait mon appui ; je vous le demande à vous, mon Général, je le demanderai de même à tous mes juges assemblés, que celui qui, dans un telle circonstance, eût été assez lâche pour le livrer, prononce le premier mon arrêt de mort.

LE COMTE.

C'est à l'Empereur de prononcer. (*A Edmond.*) Suivez-moi, tout est prêt pour l'assaut; puisque nous n'avons pu nous saisir de Tékéli, tâchons au moins d'affaiblir l'effet que son retour doit produire dans Montgatz. Marchons.

EDMOND.

Général, volons à la poursuite de Tékéli, peut-être nous sera-t-il encore possible de l'atteindre.

LE COMTE.

Allez, je doublerai la récompense promise. (*Désignant Conrad.*) Qu'on s'assure de sa personne.

(On sort par le pont et sur une marche militaire. Conrad embrasse sa fille qui veut le suivre; on la repousse; elle reste dans la cour au milieu des paysans. La troupe s'éloigne et emmène Conrad et Urbain, qui n'a pas voulu se séparer de son beau-père.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle basse du château de Montgatz. Au fond, trois grandes croisées gothiques, une table couverte d'un tapis, des siéges. A droite, une porte; une lampe est posée sur la table. Il est huit heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXINA, *seule.*

(Elle est assise près de la table et lit des papiers. Elle est vêtue en guerrière; elle porte une cuirasse; un sabre pend à son côté, et son casque surmonté d'un panache blanc est posé près d'elle sur la table.)

Trois cents hommes perdus dans une sortie! le tiers de ma garnison! l'élite de mes Hongrois! O revers qui m'accable! si du moins il était résulté quelque avantage de la mort de tant de braves gens; si le convoi sur lequel je comptais pour ranimer le courage de tous ceux qui m'entourent était entré dans Montgatz!... Mais rien n'a pu échapper à mes ennemis; Belleski lui-même, cet intrépide guerrier, dont le bras et l'expérience m'ont tant de fois guidée sur la brèche et dans le conseil, est tombé sous leurs coups. Je reste seule; seule!... au milieu d'officiers découragés, de soldats affaiblis par un siége long et meurtrier, d'habitants au désespoir, de femmes éplorées élevant vers moi leurs enfants! et tous me demandant, avec des cris douloureux, une nourriture qu'il n'est plus en mon pouvoir de leur procurer. Et pour soutenir tant de revers, pour résister à la vue de tant de tableaux déchirants, il ne me reste que le souvenir de mon père égorgé par les ordres de l'Empereur et mon amour pour Tékéli. O Tékéli! illustre et malheureux époux! depuis cinq mois je baigne chaque jour de mes larmes cet écrit qui m'annonçait

ton retour... mais... (*Elle tire de son sein un papier sur lequel elle imprime des baisers.*) Relisons. (*Elle lit :*)

« Chère Alexina, c'est de l'île de Rhodes où je gémis de-
» puis deux ans dans une honteuse captivité, qu'il m'est enfin
» permis de t'écrire pour t'apprendre que Soliman, à son
» avénement au trône, s'est empressé de réparer envers moi
» l'injustice et la barbarie de son frère. Il me rend la liberté
» qu'on m'avait indignement ravie, par les intrigues du grand
» visir; il me venge de cet ennemi déloyal en le plongeant
» dans le cachot d'où il me fait sortir; il m'assure de sa pro-
» tection, de son amitié, et me promet des secours capables
» de relever mon parti. Je pars demain pour Constantinople,
» je presse Soliman de réaliser ces brillantes promesses, et
» je vole vers la Haute-Hongrie où m'appellent à la fois l'hon-
» neur et l'amour. Adieu, chère épouse, je t'aime autant que
» la gloire; c'est te dire assez que je ne saurais vivre sans
» t'adorer. » TÉKÉLI.

Qui peut le retenir? Si quelque ennemi secret avait attenté à sa vie !.. (*On entend un grand bruit du côté de la porte.*) Qu'entends-je ? chaque fois qu'un bruit imprévu vient frapper mon oreille, l'espérance et la crainte se partagent mon âme ; je tremble et je désire à la fois d'en connaître la cause ; (*Le bruit redouble.*) des cris !... si c'était... Alexina, tu t'abuses ; tu as été trop souvent déçue dans ton espoir, pour oser te livrer encore à l'attente d'une nouvelle heureuse.

SCÈNE II.

ALEXINA, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Madame, il nous est impossible de contenir plus lontemps le peuple. Chaque habitant, réduit au désespoir, oublie à la fois ses serments, l'honneur de la Hongrie et l'obéissance qu'il vous doit, pour ne songer qu'à l'extrême besoin qui le presse. Tous se sont réunis, ils entourent le château, ils assiégent les portes, et demandent à grands cris du pain ou la

reddition de la place. Ils veulent absolument vous voir et vous exprimer eux-mêmes ce qu'ils appellent leur dernière volonté. Pardon, Madame, mais je vous conjure de prendre les mesures les plus efficaces pour calmer leur fureur, car je tremble...

ALEXINA.

C'est la première fois que cela arrive à un soldat de Tékéli.

L'OFFICIER.

Pour vos jours, Madame.

ALEXINA.

Je ne sais pas les conserver au dépens de ma gloire.

L'OFFICIER.

Cependant...

ALEXINA.

C'est assez. Faites vous donner toutes les provisions qui sont au château et qui me sont réservées, excepté ce qu'il faut pour la journée ; vous les distribuerez aux enfants et aux vieillards : il n'est pas juste que je conserve du superflu quand mes sujets manquent du nécessaire; demain, j'aviserai aux moyens de m'en procurer d'autres. Quant aux mutins qui voudraient me forcer à une action déshonorante, ordonnez leur, de ma part, de se retirer à l'instant ; rassemblez le conseil de guerre ; avant une heure je ferai publier dans Montgatz la décision qu'il aura prise. (*L'officier sort.*)

SCÈNE III.

ALEXINA, *seule.*

Cher Emeric ! si le sort qui nous poursuit depuis deux ans s'oppose à notre réunion ; s'il a permis que tu tombasses expirant sous les coups d'un ennemi barbare ou d'un lâche assassin ; si ton ombre malheureuse plane en ce moment sur ma tête ou vient errer autour de moi dans les sombres détours du palais de nos ancêtres, n'abandonne pas celle qui doit venger ta cendre ; dicte-moi les réponses que je dois faire ; inspire-moi cette noble énergie, ce courage héroïque

qui te fit pendant neuf ans l'effroi de l'Empereur, la gloire de ton pays, l'idole de ton épouse.

SCÈNE IV.

ALEXINA, OFFICIERS, *composant le conseil de guerre. Tous se rangent en demi-cercle. Le siége d'Alexina est à gauche.*

ALEXINA.

Braves Hongrois, vous m'avez souvent montré ce que peuvent l'expérience et la sagesse unies au courage, et j'ai dû m'applaudir plus d'une fois d'avoir suivi vos conseils. La circonstance qui nous rassemble est peut-être la plus critique qui se soit présentée depuis le commencement du siége; c'est du parti que nous allons prendre que dépend votre salut, le mien. Songez qu'il intéresse non-seulement les fidèles Hongrois renfermés dans Montgatz, mais aussi tous ceux qui sont répandus dans les comtés de Kewes, Saros, Esperies, Zathmar, et autres; que le Vaïvode de Transylvanie lui-même n'attend que l'issue du siége pour se déclarer en notre faveur ou embrasser le parti de l'Autriche; rappelez-vous la lettre de mon époux, les promesses de Soliman; songez qu'au moment où nous aurions souscrit un traité déshonorant, Tékéli peut arriver avec des forces imposantes, et qu'alors, nous aurions compromis sans retour les intérêts de la Hongrie.

UN OFFICIER.

Madame, notre dévouement vous est connu; il n'est pas un de nous qui ne soit prêt à tout entreprendre pour vous prouver son obéissance et son zèle; mais tournez vos regards vers ces malheureux livrés aux plus cruelles angoisses et expirants dans les horreurs de la faim; la crainte d'un nouvel assaut peut exciter un soulèvement dont les suites seraient funestes; en un mot, je crois qu'il peut résulter d'une plus longue résistance des dangers incalculables.

ALEXINA.

Je permets à ceux qui les redoutent de sortir de la ville.

Quant à moi, je le déclare d'avance, je n'abandonnerai qu'avec la vie le poste honorable qui m'a été confié par mon époux. Si la décision du conseil n'est point d'accord avec mes sentiments, je n'irai point orner le triomphe du vainqueur; c'est au milieu des ruines fumantes de Montgatz, sous ses remparts en cendres, qu'il lui faudra chercher le corps d'Alexina.

TOUS LES OFFICIERS, *se levant.*

Nous mourrons tous pour vous défendre.

ALEXINA.

Cet élan généreux me flatte sans m'étonner. Les soldats de Tékéli ont appris, par son exemple, à ne traiter avec leur ennemi qu'après l'avoir vaincu. (*On entend un son de trompette.*) Qu'est-ce que cela?... (*Elle fait signe à un officier de sortir.*) Voyez. (*L'officier sort.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* L'OFFICIER.

ALEXINA.

(Tout le conseil s'est levé et entoure Alexina.)

Pendant qu'on va publier dans Montgatz le résultat de cette assemblée, disposons tout pour une nouvelle sortie; excitons, redoublons le courage des soldats; et demain, tandis que, fier de ses derniers avantages et se reposant sur notre faiblesse, l'ennemi croira pouvoir se livrer avec sécurité aux douceurs du sommeil, pénétrons sans bruit dans le camp, immolons sans pitié tout ce qui s'offre à nos coups, tâchons de ressaisir, de ramener dans Montgatz, une partie de ce convoi précieux qu'on nous a ravi; que cette nuit mémorable apprenne à l'orgueilleux Caraffa qu'il peut être vaincu par une femme, et prouve aux soldats de Tékéli que son épouse est digne de leur commander.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Madame, un officier, envoyé par le comte Caraffa, demande à être conduit vers vous.

ALEXINA.

Un envoyé du comte! je ne veux pas qu'il emporte dans son camp l'idée satisfaisante de notre détresse. Qu'on prépare tout pour le recevoir d'une manière brillante; garnissez les remparts qui sont en face du château, des plus belles troupes qui me restent; éloignez de ses regards tout ce qui pourrait lui montrer l'affreuse vérité; en un mot, disposez promptement tout ce que vous croirez propre à l'abuser sur nos forces et notre situation. Vous attendrez mes ordres pour l'introduire.

(L'officier sort. On fait entrer des domestiques qui allument les candélabres placés dans plusieurs parties de la salle, de manière qu'elle soit brillamment éclairée; on jette une riche draperie sur le siége d'Alexina; elle-même se revêt d'un superbe manteau, et place son casque sur sa tête. Quand tout est prêt, elle ordonne qu'on introduise l'envoyé. Tous les officiers l'entourent, elle est sur son siége.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND, *les yeux bandés et escorté par une garde d'honneur.*

(L'officier qui a conduit Edmond lui ôte son bandeau. Celui-ci paraît frappé de l'éclat qui environne Alexina.)

EDMOND.

Madame, avant de donner un dernier assaut qui décidera du sort de cette place et qui doit infailliblement la soumettre à l'Empereur, le comte Caraffa veut épuiser envers vous tous les procédés généreux que votre sexe a droit d'attendre,

même d'un vainqueur irrité. Il m'envoie donc vous proposer une amnistie pour vous et votre garnison ; il espère n'avoir point la douleur d'essuyer un refus qui le forcerait à user des avantages que lui donnent sur vous ses succès et votre situation.

ALEXINA.

Accepter un pardon, c'est se reconnaître coupable, et il n'en est point ici. L'Empereur veut enlever à la Hongrie les priviléges dont elle jouit de temps immémorial ; il nous conteste le droit d'élire le chef du royaume, et prétend nous donner un vice-roi ; il nous refuse le libre exercice de notre religion ; c'est par le massacre des principaux seigneurs de ce pays, envoyés vers lui pour défendre nos droits, qu'il a répondu aux réclamations d'un peuple entier, et il ose nous offrir un pardon, nous proposer une amnistie !.. Ni moi, ni les guerriers que je commande ne nous laisserons séduire par cet appât trompeur. Une nation entière peut recourir à la force pour défendre sa religion et ses priviléges, sans qu'on ait le droit de l'accuser de rébellion. Je regrette que votre démarche ait un but que je ne dois point approuver ; mais vous pouvez déclarer au comte que les Hongrois ne poseront les armes qu'après avoir obtenu de l'Empereur la justice qu'ils réclament en vain depuis douze ans.

EDMOND.

Votre courage vous aveugle sur les dangers, Madame. Pouvez-vous vous flatter d'opposer encore quelque résistance à une armée victorieuse, avec une poignée d'hommes exténués par la fatigue et le besoin ?

ALEXINA, *fait signe qu'on ouvre les trois portes croisées du fond : on aperçoit, à la lueur des feux allumés et sur les remparts garnis d'artillerie, deux rangs de soldats bien tenus et dans une attitude imposante.* (1)

Vous direz au comte que vous avez vu quelques-uns de ces

(1) Du moment que les portes-croisées sont ouvertes, le théâtre est de plain-pied depuis le fond, jusqu'au devant de la scène, et il n'y a d'autre séparation entre les remparts et la salle, que les piliers gothiques, par conséquent très-minces et légers, qui sont entre les croisées

soldats si faibles, et qu'ils lui feront payer cher la citadelle de Montgatz, si jamais il parvient à s'en emparer.

EDMOND.

Depuis longtemps vous n'avez plus de vivres.

ALEXINA.

Nous n'en manquerons pas tant qu'il en restera dans votre camp.

EDMOND.

Vos munitions sont épuisées.

ALEXINA.

Il nous reste une barrière insurmontable, les rochers qui défendent l'approche de la place.

EDMOND.

Vos remparts n'offrent plus qu'un amas de ruines et de décombres...

ALEXINA.

Qui serviront à vous écraser.

EDMOND.

Chaque jour voit diminuer le nombre de vos soldats.

ALEXINA.

Il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.

EDMOND.

Enfin, le dernier espoir qui pouvait vous soutenir encore, vient de vous être enlevé.

ALEXINA, *à part.*

Que veut-il dire?

EDMOND.

Vous ne devez plus compter sur les secours que vous avait promis le comte Tékéli, puisqu'il vient de tomber en notre pouvoir.

TOUS LES OFFICIERS, *avec inquiétude.*

Tékéli!

EDMOND.

Lui-même. Il vient d'être arrêté au moulin de Kében, avec un officier déguisé comme lui en paysan

TOUS LES OFFICIERS, *consternés.*

Est-il possible?

ALEXINA, *vivement.*

Hongrois ! on vous trompe. C'est une ruse inventée par un ennemi perfide, pour jeter le découragement parmi vous, et me faire consentir aux propositions de l'Empereur.

EDMOND.

J'ai dit la vérité.

ALEXINA.

Tu en imposes. Si Tékéli était entre vos mains, vous auriez dédaigné de traiter avec son épouse : c'est au contraire parce que vous avez connaissance de son arrivée prochaine, que vous avez tenté de me séduire.

(On entend en dehors un roulement de tambours et une fanfare de trompettes. Mouvement dans le fond.)

LES SOLDATS, *en dehors.*

Vive Tékéli !....

LES SOLDATS, *se mettent sur une ligne et présentent les armes en criant.*)

Vive Tékéli !

ALEXINA, *avec transport.*

Vous l'entendez !

EDMOND, *à part.*

Fâcheux contre-temps.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉKÉLI, WOLF.

(Tékéli entre avec vivacité ; il est en habit militaire, il ne lui reste plus que son bonnet de paysan qu'il ôte et qu'il jette à Wolf qui porte déjà ses autres vêtements, pour indiquer que le comte les a ôtés en entrant dans la ville, mais sans s'arrêter. Tékéli semble remercier les Hongrois de leurs témoignages d'affection. Wolf remet les vêtements de Tékéli à un soldat ; il se débarrasse lui-même de ceux qui le couvrent et paraît aussi en habit militaire.)

ALEXINA *descendant de son siége, et se précipitant vers Tékéli.*

Bonheur inespéré, c'est Emeric !

TÉKÉLI, *l'embrassant.*

Alexina !

LES OFFICIERS *du conseil.*

Vive Tékéli !

ALEXINA, *se retournant vers eux, et avec ivresse.*

Eh bien ! que vous avais-je dit ?.... mon cœur ne m'avait pas trompée ! le voilà !... c'est lui !... il nous est enfin rendu. (*Elle se jette encore dans les bras de son époux, puis se tournant vers Edmond, elle lui dit, avec enthousiasme :*) Retournez vers le Comte, et dites-lui que dès ce moment Montgatz est imprenable.

EDMOND.

Ce transport est bien excusable, Madame. J'obéis ; mais avant de partir, je dois, quoiqu'à regret, vous faire part d'une résolution prise par le comte Caraffa, et qu'il m'a chargé de vous communiquer en cas de refus de votre part.

TÉKÉLI.

Quelle est-elle ?

EDMOND.

Le Comte veut qu'à l'avenir on ne fasse plus de prisonniers ; il a ordonné que tous les Hongrois qui tomberaient entre nos mains fussent passés au fil de l'épée.

(Mouvement d'indignation de tous les Hongrois.)

TÉKÉLI, *se tournant vers les siens, avec noblesse.*

Soldats ! vous épargnerez les vaincus, et vous leur prodiguerez, comme vous l'avez toujours fait, les secours de l'humanité qu'il sera en votre pouvoir de leur offrir.

EDMOND.

Tant de modération...

TÉKÉLI.

Ne doit étonner que le comte Caraffa, et les barbares capables d'exécuter ses ordres. Hors du combat, tout meurtre est un crime. La guerre, ce fléau terrible, inventé pour le malheur des nations, est assez redoutable, sans que ceux qui la font cherchent à ajouter encore aux horreurs qu'elle enfante. Retournez vers le Comte, et dites-lui ce que vous avez vu.

EDMOND.

Croyez-bien, prince Tékéli, que c'est à regret que je me suis chargé d'un pareil message.

TÉKÉLI.

Je vous plains de servir sous un tel chef.

(On remet à Edmond son bandeau, et on le reconduit comme on l'a amené.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* EDMOND.

TÉKÉLI, *après avoir fait signe aux troupes de s'approcher, de manière à garnir les côtés et le fond du théâtre.*

C'est cette nuit, dans une heure, peut-être, qu'ils vont nous attaquer. Tout est prêt pour cet assaut, qui sera, disent-ils, le dernier. Prouvons-leur qu'ils ont dit vrai. Si la présence d'un chef qui vous aime, et qui, presque toujours, vous a trouvés invincibles sous ses ordres; si celle de cet intrépide et fidèle officier, (*Montrant Wolf,*) que je fais gloire de proclamer mon appui, mon libérateur, mon ami; si notre présence, dis-je, peut ajouter encore à votre valeur et vous rendre les forces qu'une aussi longue résistance vous a fait perdre, venez, chers compagnons de ma gloire, nobles soutiens de la Hongrie, volez sur mes pas, sur ceux d'Alexina, du brave Wolf: vous nous trouverez toujours au poste le plus dangereux. Mes armes!

(On apporte deux bonnets, dont l'un est surmonté d'un superbe panache, des sabres et des pistolets que Tékéli distribue entre Alexina, Wolf et lui. On présente à Tékéli deux drapeaux portant pour légende : *Pro Deo et patria.* Il fait approcher deux jeunes officiers, auxquels il les remet.)

TÉKÉLI, *montrant aux jeunes officiers la légende des drapeaux.*

Pro Deo et patria. C'est pour la conservation des droits de notre pays, pour le libre exercice de notre religion, que nous avons pris les armes. Souvenez-vous, jeunes Hon-

grois, que vous devez mourir, plutôt que de laisser tomber entre les mains de l'ennemi ces signes sacrés et précieux, qui attestent la légimité de la cause qne nous défendons.

(Les porte-étendards rentrent dans les rangs. Tékéli les parcourt, et témoigne aux soldats qu'il est satisfait de leur tenue. Quand la revue est faite, on bat l'ordre. Les officiers se rassemblent autour de lui. Pendant qu'on donne le mot d'ordre, on entend un coup de canon : chacun retourne à son poste ; on bat la générale dans le fond. Tékéli, Alexina et Wolf se mettent chacun à la tête d'un corps, et tout le monde sort pour aller à la défense de la ville.)

SCÈNE X.

SOLDATS AUTRICHIENS, *puis* WOLF *et* DES HONGROIS.

(A la lueur des feux allumés, on voit l'extrémité des échelles posées en dehors des murs ; Wolf et les Hongrois, qui sont sur le rempart, les aperçoivent, se baissent et se retirent doucement, en indiquant qu'ils vont surprendre les assaillants. On voit des Autrichiens monter avec précaution et sauter sur le rempart ; à peine en est-il arrivé un certain nombre, qu'ils sont attaqués et mis en déroute par le peloton de Hongrois commandés par Wolf.)

SCÈNE XI.

BRAS-DE-FER.

(Bras-de-Fer paraît au haut d'une échelle, il tient un sabre à la main, et regarde s'il ne peut être aperçu ; alors il descend bien doucement, et se glisse dans la salle.)

Mon maître m'a forcé de suivre sa compagnie, comme si tout cela me regardait ; je vous demande un peu pourquoi il faut que je me batte ou que je me fasse battre, pour savoir si les Hongrois nommeront leur roi plutôt que l'Empereur ; qu'est-ce que tout cela me fait à moi ? Je n'ai pas la moindre prétention à la couronne ; ainsi, peu m'importe de quelle manière la chose se décide. Si je pouvais trouver dans ce château un abri solitaire et tranquille pour y at-

tendre en paix l'issue de la bataille, cela me conviendrait beaucoup; parce qu'alors, si la ville est prise, je serai du nombre des vainqueurs; si nous sommes vaincus, je resterai prisonnier, et j'aime encore mieux cela que de me battre.

(On entend une décharge d'artillerie; Bras-de-Fer se sauve à toutes jambes dans l'intérieur du château.)

SCÈNE XII.

UN ENSEIGNE, AUTRICHIENS.

(Un des Enseignes entre, en se battant avec un Autrichien, qui fait tous ses efforts pour lui arracher son drapeau; il s'engage entre eux une lutte assez vive : le jeune Enseigne est renversé, traîné dans la poussière, sans lâcher son drapeau. Enfin, voyant entrer plusieurs Autrichiens, et certain de ne pouvoir leur échapper, il s'éloigne un peu de son adversaire et roule le drapeau autour de son corps, en disant :)

LE JEUNE ENSEIGNE.

J'ai juré de ne pas l'abandonner; vous ne prendrez pas l'un sans l'autre.

(Les Autrichiens se jettent sur lui, l'un d'eux le charge sur ses épaules et l'emporte.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉKÉLI.

(Tékéli paraît sur le rempart, il voit le danger que court l'Enseigne, et tire un coup de pistolet au soldat, qui tombe. Le jeune Hongrois est dégagé, Tékéli le prend par la main, et descend avec lui dans la salle.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE CARAFFA, *puis* ALEXINA *et* WOLF.

LE COMTE, *sur le rempart.*

C'est Tékéli! pour cette fois nous ne le manquerons pas.

TÉKÉLI.

Je me suis souvent trouvé plus près de vous et vous m'avez manqué.

(Ils s'élancent l'un sur l'autre ; Alexina, Wolf, et plusieurs officiers hongrois accourent, et sont suivis par des officiers autrichiens; il s'engage entre eux un combat à douze. La présence d'Alexina, les dangers qu'elle court, le drapeau, qui est tour-à-tour pris et repris, et que les Hongrois défendent, en formant un cercle autour d'Alexina, qui le tient en l'air, tout contribue à répandre de l'intérêt sur cette action, qui se termine par la défaite des Autrichiens. Le comte Caraffa est désarmé par Tékéli.)

LE COMTE, *présentant sa poitrine.*

Usez des droits que vous donne la victoire.

TÉKÉLI, *lui tend la main pour le relever et lui rend son arme.*

Voilà comme j'en use.

LE COMTE.

Tant de générosité dans un ennemi que j'ai poursuivi avec acharnement.

TÉKÉLI.

Vous avez obéi à Léopold; et moi, j'obéis à mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER HONGROIS.

L'OFFICIER, *à Tékéli.*

Mon prince, de toutes parts les ennemis sont repoussés avec perte ; ils fuient en désordre et cherchent à regagner leur camp; mais nos soldats profitant de leurs avantages et animés par le combat, les poursuivent au delà des remparts et en font un horrible carnage.

TÉKÉLI.

Faites sonner la retraite, et malheur à celui qui aura enfreint mes ordres.

L'OFFICIER.

Deux paysans arrêtés au milieu d'un détachement, se réclament de vous et demandent à vous être présentés.

TÉKÉLI.

Qu'on les amène. (*L'officier sort.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* L'OFFICIER.

TÉKÉLI.

Monsieur le Comte, je vous rends la liberté sur parole, et je consens à une trêve de trois mois, pendant lesquels vous vous rendrez à Vienne pour obtenir de Léopold qu'il cède enfin au vœu de toute la Hongrie, à un vœu que les Hongrois soutiendront par le sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher.

LE COMTE.

Prince Tékéli, je ne vous avais connu jusqu'alors que par les rapports infidèles de vos nombreux ennemis; la circonstance qui me permet d'apprécier vos rares qualités, me devient chère et précieuse. J'emploierai, soyez en certain, les moyens puissants de persuasion que vous m'inspirez pour décider l'Empereur à se rendre à vos désirs; s'il se refuse à mes pressantes sollicitations, je viendrai me remettre entre vos mains, et vous ordonnerez de ma vie.

TÉKÉLI.

Quelque agréable que me fût votre retour, je serais fâché de ne le devoir qu'à un pareil motif.

LE COMTE.

En attendant, tout ce qui est dans mon camp vous appartient. Je sais que les habitants et la garnison de Montgatz ont beaucoup souffert pendant le siége; disposez de tout ce qui peut contribuer à calmer leurs besoins et à adoucir la rigueur de leur sort.

ALEXINA.

Monsieur le comte, j'accepte vos offres avec reconnaissance. (*Elle donne des ordres à un officier qui sort.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, CONRAD, URBAIN, *conduits par des soldats.*

TÉKÉLI.

C'est l'honnête Conrad! (*Il court vers lui et l'embrasse.*) Brave homme! (*Il prend Wolf d'une main, Conrad de l'autre et les presse tous deux sur son sein.*) Les voilà, Monsieur le Comte, les deux hommes sans lesquels je n'existerais plus. Croyez-vous qu'il soit possible de reconnaître jamais de tels services?

URBAIN.

Ma foi, Monsieur le Prince, si nous n'avions pas eu l'avantage de vous connaître, vos soldats nous auraient sabrés ni plus ni moins qu'ils ont fait de ceux qui nous conduisaient; ainsi, comme vous voyez, voilà le service bien payé.

TÉKÉLI.

Payé! il ne le serait point par le don de tout ce que je possède. Conrad, vous êtes mon prisonnier, et je ne vous céderais point pour tous les trésors de la Hongrie. Vous resterez à Montgatz, vous habiterez ce château; (*A Wolf et à Conrad.*) tous deux avec moi, toujours près de moi. Je veux vous avoir sans cesse sous les yeux, afin de n'oublier jamais que l'homme bienfaisant et l'ami fidèle sont les deux êtres qui honorent le plus l'humanité. Urbain, vous serez des nôtres.

URBAIN.

Et ma femme aussi, n'est-ce pas? sauf votre respect, Monsieur le Prince!

TÉKÉLI, *souriant.*

C'est trop juste. (*On entend une marche militaire.*) Qu'est-ce?

WOLF.

Les habitants et la garnison viennent vous offrir leurs hommages et vous témoigner la joie qu'ils ressentent de vous revoir.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS HONGROIS, HABITANTS DE MONTGATZ.

(Les soldats et les habitants entrent en bon ordre, et viennent féliciter Tékéli, qui les reçoit avec intérêt. Il est placé sur le siége qui est à gauche, Alexina est asssise à sa droite, Wolf est à sa gauche, Conrad et Urbain sont assis sur les marches; le comte Caraffa est sur un siége isolé, à la droite de Wolf.)

Fête militaire, jeux, combats simulés. danses et évolutions, à la fin desquels des jeunes filles viennent inviter Tékéli à descendre de son siége et à se placer sur un pavois qu'on élève et qui est orné de drapeaux pris sur l'ennemi. Les habitants forment des groupes sur les côtés, les soldats garnissent les remparts et le fond; on déploie deux drapeaux devant Tékéli, qui étend la main par-dessus, comme pour jurer qu'il restera fidèle à la cause qu'il a embrassée. Alexina et Wolf en font autant de chaque côté du pavois. Conrad, Urbain et le comte Caraffa sont restés en place et prennent part à ce qui se passe. On présente les armes; roulement. La toile tombe.

FIN DE TÉKÉLI.

POSTFACE.

Nancy, le 31 mai 1841.

Pendant trente six ans, j'ai célébré exactement et religieusement, chaque année, le jour de la sainte Pétronille, ou en pensée, ou en action, dans une maison charmante, située à Fontenay-sur-Bois, près Vincennes. Dalayrac, compositeur du premier ordre, qui avait acheté cette propriété en 1792, y est mort en 1809. Sa veuve, célèbre par son esprit, son goût, et son admirable beauté, l'a suivi dix ans plus tard, et j'ai eu le triste et douloureux avantage de veiller sur leurs cendres et de faire éclore des fleurs sur leur tombe, placée dans le jardin même de cette maison, que j'ai acquise de leurs héritiers en 1819. Elle a été fort embellie par mes soins pieux, dans l'espace de dix-huit ans, et j'y ai passé, grâce à ces souvenirs touchants, les plus heureux jours de ma vie, en compagnie avec ces fidèles défunts; mais la catrastrophe qui a dévoré mon existence, le 21 février 1835, m'a forcé de vendre cette déli-

cieuse habitation, et de transporter au cimetière de la commune, un beau monument consacré à leur mémoire, et qui, j'en ai la douce espérance, sera maintenant, à mon défaut, visité quelquefois par les personnes dont le recueillement aimera à retrouver les restes périssables d'un nom qui ne doit point périr, et auquel, moi, j'ai voué, dans mon cœur, un culte d'amitié que le temps n'a fait qu'accroître. Voilà pourquoi je date mon premier volume de cette époque, à laquelle s'attachent tant de circonstances à la fois heureuses et fatales.

Au mois d'octobre dernier, j'ai été frappé d'une attaque d'apoplexie et de paralysie qui a mis ma vie en grand péril; mais la mort a bien voulu m'épargner. Cependant comme il est possible que, d'un jour à l'autre, je n'aie plus une chance aussi heureuse, je veux régler, dès aujourd'hui, mes derniers comptes avec la société, afin de ne plus rien devoir à personne.

J'ai été comblé, dans ma vie, des marques de bienveillance les plus honorables : le brave des braves, le maréchal Oudinot, m'a traité, pendant vingt ans, comme son fils; M. le duc de Cazes, le savant comte de Corbière, l'excellentissime comte de Martignac, trop tôt perdu pour la France, m'ont honoré de leurs faveurs toutes particulières. Je dois à M. le comte Duchâtel, mon digne patron, toujours parfait pour moi, une carrière de trente années dans l'administration des domaines, et je me plais à l'en remercier, MM. les ducs de Choiseul, de Damas, de Duras,

d'Aumont, le spirituel Marchangy et l'aimable Mennechet, lecteur de Charles X, m'ont comblé de leur bienveillante amitié; enfin, j'ai vécu dans l'intimité des hommes de lettres et des artistes les plus distingués. En un mot, je garde au fond du cœur, les souvenirs touchants de toutes les personnes qui ont bien voulu m'aimer, et pour lesquelles je me plais à conserver une reconnaissance qui durera autant que ma vie, quel que soit le jour où je la quitterai.

Ma première jeunesse a été arrosée de larmes, mais la douleur est une épreuve fécondante, et j'en suis sorti avec un immense besoin d'affections que j'ai porté partout. Toute ma vie, j'ai vécu de tendresse intime, j'ai été constamment affectueux, sensible et bon; c'est avec ces mêmes sentiments que j'ai composé mes drames et fait répandre tant de larmes; je suis heureux de le répéter, car j'y ai trouvé et j'y trouve encore, malgré mes souffrances, un grand bonheur.

Souvenir particulier et tendre à mes excellents amis MM. Bouilly, Nodier, Pellissier, Alex.-Piccinni, Paul Lacroix, et Taylor.

Je conserve un vif sentiment de reconnaissance à tous les comédiens qui ont contribué à mes succès nombreux : j'ai voulu que leurs noms durassent autant que le mien; c'est pourquoi j'ai fait figurer, sur tous mes ouvrages, cette touchante nomenclature, quoique l'usage en soit passé depuis Molière.

Je dois enfin des remerciements aux hommes de lettres,